
3 1761 07588607 7


EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 19 RUE SCRIBE
NEW-YORK 18 BEAVER ST



GILBERT STENGER

GRANDES DAMES

DU XIXe SIÈCLE

Chronique du Temps de la Restauration

Ouvrage orné de neuf portraits.

Librairie académique PERRIN et Cie.

GRANDES DAMES

DU XIXe SIÈCLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE PERRIN ET Cie

HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT LE CONSULAT

1re série. — **La Renaissance de la France**, 1 vol. in 8° écu . . . . 5 fr.

2e — **Aristocrates et Républicains. Les Émigrés et les Complots; les hommes du Consulat**, 1 vol. in-8° écu . . . . . 5 fr.

3e — **Bonaparte; sa Famille. Le Monde et les Salons**, 1 vol. in-8° écu . . . . 5 fr.

4e — **Les Écrivains et les Comédiens. Littérature et Théâtre**, 1 vol. in-8° écu . . 5 fr.

5e — **Les Beaux-Arts. La Gastronomie**, 1 vol. in-8° écu . . . . 5 fr.

6e — **L'Armée, le Clergé, la Magistrature, l'Université**, 1 vol. in-8° écu . . . . . 5 fr.

LIBRAIRIE PLON-NOURRIT ET Cie

Le Retour des Bourbons. D'Hartwell à Gand. Le Règne des Émigrés, 1814-1815, 1 vol. in-8°.
Édition anglaise; traduction par Mrs Rodoph Stawell. William Heineman, éditeur.

Le Retour de l'Empereur. Du Capitole à la Roche Tarpéienne. L'Immolation, 1815. 1 vol. in-8°.

En préparation.

L'Imperturbable Silence.
Récits d'un jeune bourgeois sous le second Empire.



MARIE-THÉRÈSE DE BOURBON, DUCHESSE D'ANGOULÊME

D'après un portrait gravé par T. Richomme.

GILBERT STENGER

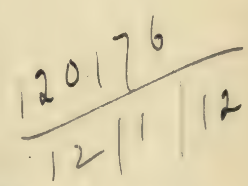
GRANDES DAMES

DU XIXe SIÈCLE

Chronique du Temps de la Restauration

Ouvrage orné de neuf portraits.





PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1911



A MA CHÈRE FEMME

PRÉFACE

Je n'ai pas eu la prétention, en composant le présent volume, de désigner les seules grandes dames qui se firent remarquer, au commencement du dix-neuvième siècle. Mon dessein, en choisissant parmi les plus connues, était de présenter au lecteur un tableau des salons de la bonne compagnie, à la fin de l'Empire et sous la Restauration. C'est pourquoi, j'ai fait suivre le portrait d'une coquette par celui d'une femme politique ; celui d'une intrigante par celui d'une femme de raison supérieure. Elles sont intransigeantes ou libérales ; chrétiennes ou d'esprit philosophique ; timides ou résolues ; diverses comme on les pouvait rencontrer dans le monde. Pas une de mes héroïnes ne se ressemble.

Répandues dans la société polie, elles y cou-

PRÉFACE

Je n'ai pas eu la prétention, en composant le présent volume, de désigner les seules grandes dames qui se firent remarquer, au commencement du dix-neuvième siècle. Mon dessein, en choisissant parmi les plus connues, était de présenter au lecteur un tableau des salons de la bonne compagnie, à la fin de l'Empire et sous la Restauration. C'est pourquoi, j'ai fait suivre le portrait d'une coquette par celui d'une femme politique ; celui d'une intrigante par celui d'une femme de raison supérieure. Elles sont intransigeantes ou libérales ; chrétiennes ou d'esprit philosophique ; timides ou résolues ; diverses comme on les pouvait rencontrer dans le monde. Pas une de mes héroïnes ne se ressemble.

Répandues dans la société polie, elles y cou-

doyaient les hommes marquants de cette époque. Je ne les ai pas négligés, et j'ai tâché de les peindre comme des satellites rayonnant autour de l'astre principal. En lisant l'étude sur la princesse de la Trémoïlle, on connaîtra bien l'esprit des *ultras*; en lisant celle sur la duchesse d'Abrantès, les mœurs dominantes à la fin de l'Empire. Chateaubriand se dresse en tout son égoïsme, dans la monographie de la duchesse de Duras; le duc de Richelieu apparaît, avec son noble caractère dans celle de sa sœur, la marquise de Montcalm. Louis XVIII se montre avec sa sensualité et son absorbante personnalité, dans la biographie de la comtesse du Cayla ; Talleyrand et sa fourberie et son ambition jamais satisfaite, dans celle de la duchesse de Dino. Certes, d'autres grandes dames brillèrent en ce même temps. On les trouvera dans mes volumes sur la société du Consulat. Ainsi, Mme de Staël, Mme Récamier, la duchesse de Luynes, la princesse de Vaudemont, la marquise de Condorcet, Mme de Beaumont, la marquise de Custine et quelques autres.

J'ajoute enfin : en mes précédents ouvrages historiques, j'ai puisé, dans les anecdotes, les raisons de mes jugements. Un mot, une réflexion, une aventure m'ont servi d'assise aux développements de mes récits. Je pense comme

Mérimée, écrivant en tête de son volume sur Charles IX : « Je n'aime dans l'histoire que les anecdotes ; et parmi les anecdotes, je préfère celles où j'imagine trouver une peinture vraie des mœurs et des caractères à une époque donnée. Ce goût n'est pas très noble, mais je l'avoue à ma honte, je donnerais volontiers Thucydide, pour les mémoires authentiques d'Aspasie, ou d'une esclave de Périclès. »

Je crois donc justifié le sous-titre du présent volume : *Chronique du temps de la Restauration.*

G. S.

GRANDES DAMES
DU XIXe SIÈCLE

LA DUCHESSE D'ANGOULÊME

Dans les papiers de Louis XVIII, dont Ernest Daudet[1], aujourd'hui, est le dépositaire, se trouvent plusieurs lettres écrites à son oncle, le roi, par la duchesse d'Angoulême. Ces lettres sont d'une jeune fille de dix-sept ans qui recouvre sa liberté, après trois ans passés dans une cellule du Temple. Hors de prison — sorte de tombeau où il n'y avait pour elle que silence — elle rentre dans le monde, elle renaît à la vie commune, elle apprend tout ce qu'elle a ignoré pendant sa captivité. Et ces premières effusions, ces premières dictées de son cœur, sont bien le véritable écho de sa pensée. Elles la font connaître mieux encore que des mémoires qu'elle eût écrits. Jointes à tout ce

1. Une grande partie des faits, énoncés dans cette étude sur la duchesse d'Angoulême, sont tirés de *l'Histoire de l'émigration* par Ernest Daudet.

que l'on sait d'elle, on peut tracer de la princesse un portrait presque définitif.

Quelle avait été sa vie, dans la prison du Temple ? Elle y avait été enfermée avec sa famille, au mois d'août 1792, trop jeune pour se rendre compte des causes politiques de ce malheur, en âge pourtant — puisqu'elle était dans sa quatorzième année — de comprendre l'injustice des hommes et d'en garder un navrant souvenir. Lorsqu'elle fut séparée de sa mère, de sa tante Élisabeth ensuite, toutes les deux conduites à l'échafaud, elle vécut seule, éloignée même de son frère. Sa mère avait été exécutée ; elle l'ignorait. Sa tante avait subi le sort de la reine ; elle l'ignorait aussi. « En vain, écrit-elle, je demandai pourquoi on nous séparait. On ferma la porte et les verrous, sans me répondre. Mon frère meurt dans la chambre au-dessus de la mienne ; on me le laisse de même ignorer. Enfin, le juste supplice de Robespierre, qui a tant fait de bruit dans le monde, je ne l'ai appris qu'un an après. J'ai entendu plusieurs fois sonner le tocsin, battre la générale, sans que mes gardiens m'aient dit pourquoi. On ne peut se faire idée de la cruauté de ces gens-là. »

Elle ne fut instruite des événements de Paris, qu'après la mort de son frère, en juin 1795, lorsque le gouvernement autorisa Mme de Tourzel à lui rendre visite. Cependant, écrit-elle encore, livrée à ses réflexions, dans sa solitude, elle avait pressenti la fin cruelle de sa famille ; et, néanmoins, elle revenait quelquefois à l'espérance, après de grandes heures de tristesse et de désespoir, parce qu'un découragement sans bornes ne dérivait point de son caractère. Elle était, en effet, née résolue, énergique et fière, se sachant issue du sang

des rois de France. Si bien, qu'en butte aux tracasseries et aux brutales manières de ses geôliers, elle se contraint, dissimule son chagrin et ses larmes. Elle a l'orgueil de sa race devant les subalternes ; elle s'habitue aux restrictions mentales, voulant que rien d'elle-même ne pût être connu. Ce fut une seconde nature. Si elle souffre moralement, aucun de ceux qui l'approchent ne s'en aperçoit. Elle devient impassible ; son visage reste immuable. Elle ne répond plus que par monosyllabes à ses tyrans. Le pli désormais est pris ; et, dans le monde, on ne la verra sourire que rarement et, presque jamais, se livrer aux expansions coutumières des jeunes femmes.

Déjà même, avant ces années si tristes de prison, en juin 1791, elle sait trouver, aux Tuileries, en sa petite âme d'enfant, pendant les heures tragiques qui succédèrent au départ empêché du roi et de la reine pour Saint-Cloud où la famille royale voulait séjourner, elle sait trouver des paroles de tendresse et de consolation pour son père, pour sa mère. Louis XVIII raconte, qu'en ces moments d'effervescence révolutionnaire, lorsque chacun tremblait devant l'émeute, il l'avait vue aller de l'un à l'autre, avec un visage souriant et de petites manières câlines, encourager et rassurer tous ceux qui avaient peur. Elle possédait, en elle, la force de calmer la crainte des autres.

Telle elle était, lorsqu'elle devint libre.

L'empereur François d'Autriche est son cousin. C'est lui qui l'a fait sortir de prison. Elle a été échangée contre les membres de la Convention livrés à l'Autriche par Dumouriez. Et parce qu'elle doit la liberté à ce cousin impérial, elle lui garde sa reconnaissance. D'ailleurs, elle est bien reçue à

Vienne ; elle y est entourée de cajoleries. Les archiduchesses lui font fête, et elle s'abandonne à ces prévenances affectueuses qui lui paraissent très douces, après les brusqueries farouches des geôliers. En ces premiers jours d'enivrement et de bonheur, elle ne cherche point la raison qui éloigne son oncle, le roi, de la cour de Vienne. Si on lui imposa des compagnons de voyage à travers l'Allemagne, si on écarta les émigrés français, qui la voulaient saluer, elle n'en discerna point les causes. Ne voulait-on pas la préserver d'un danger menaçant ? Elle n'est escortée que d'Autrichiens, et on la mène grand train sur Vienne. N'est-ce pas vers son libérateur qu'elle est conduite ?

Libérateur ! c'est vrai ; par intérêt. La cour de Vienne, jalouse de la famille des Bourbons, sa rivale en Europe, se délectait de l'infortune de ces princes ; et jamais l'empereur François ne voulut recevoir, en ses États, le roi de France, ni lui donner aucun subside. C'est pourquoi le monarque impérial s'était emparé de la princesse française, espérant par elle reprendre l'Alsace et la Lorraine, qui jadis avaient appartenu aux Habsbourg, voire même la Champagne et la Bourgogne, qui avaient fait partie de l'empire germanique. La jeune fille serait unie à un archiduc autrichien, le prince Charles, déjà glorieux, et, comme dot, la chancellerie de Vienne réclamerait les provinces françaises, jadis allemandes, qui constitueraient un apanage soumis à l'hégémonie impériale.

Il ne fallait donc pas que la jeune orpheline reçût les conseils de ses parents français par des émissaires envoyés sur sa route. Les hommes d'État autrichiens la voulaient gagner d'abord à leurs projets, espérant que sa reconnaissance se changerait en soumission, et qu'elle finirait par

consentir à ce mariage politique, si favorable à l'agrandissement de l'empire. Sans qu'elle le discernât sous l'accueil affectueux de l'empereur, sous les bonnes paroles des archiducs, ce n'était, à Vienne, pour Marie-Thérèse — les prénoms de la jeune princesse — qu'une nouvelle captivité qui commençait. La dame d'honneur qu'on lui donna avait élevé jadis l'impératrice d'Autriche; et si bienveillante et si cordiale qu'elle fût pour la jeune fille, elle s'efforcerait, à n'en pas douter, de lui faire oublier ses parents français.

Louis XVIII n'ignorait pas ces combinaisons malhonnêtes de la chancellerie de Vienne. Il veillait. Afin de déjouer ces projets, si contraires à ses vues particulières et aux intérêts de sa restauration future — il le pensait — il imagina une supercherie dont il sut tirer le plus grand avantage, affirmant que les intentions de son frère Louis XVI avaient toujours été de marier sa fille unique au fils de son plus jeune frère, le comte d'Artois, et que Marie-Thérèse, aujourd'hui orpheline, ne pouvait se soustraire à cette volonté paternelle. Il réussit à faire connaître à sa nièce, avant qu'elle eût pris aucun engagement en Allemagne, ce désir impératif, qui allait devenir, entre la jeune princesse et sa famille française, un indestructible lien. Ce fut, en effet, la réponse qu'elle envoya au roi Louis XVIII, lui déclarant qu'elle resterait toujours fidèle aux volontés de son père, et qu'elle rejetterait toutes les propositions de l'empereur concernant l'archiduc Charles. Dès lors, à dater de ce jour, le roi rasséréné s'efforça de gagner la confiance et l'affection de la jeune fille. Les lettres de l'oncle devinrent de plus en plus tendres, disant qu'à l'avenir il la considérerait comme sa fille; et il n'y eut pas de cares-

ses, de tendresses, de paroles assez douces qu'il n'employât, pour lui inspirer une affection toujours plus vive. Car il comprend tout son désavantage à l'égard de cette famille allemande. Il est séparé de la jeune princesse, et les autres, les Allemands, qui, sans doute, n'ont pas abandonné leurs projets, la voient chaque jour, et peuvent agir sur son esprit et sur son cœur avec plus d'efficacité que lui. Efforts tendres et constants pour se faire aimer de loin; lutte intéressante à étudier dans la correspondance du roi. A tout instant, il perd confiance; il se désole. Marie-Thérèse ne lui semble plus aussi affirmative que les premiers jours. L'archiduc aura triomphé de ses premières résistances. La partie va être perdue. L'oncle gémit dans le sein de son favori d'Avaray, et tous les deux combinent de nouveaux stratagèmes. Alors, il reprend la plume; il s'efforce d'être plus persuasif que jamais; il vante son neveu, le duc d'Angoulême, que l'absence de sa fiancée rend malheureux. Le jeune duc se souvient d'elle, écrit-il, et, en un cœur de vingt ans, ces souvenirs de jeunesse se changent en adoration. Que de soins, de prévenances, ne va-t-on pas mettre en œuvre des deux côtés; ceux-ci pour conserver intactes les promesses de l'orpheline; ceux-là pour la faire changer d'avis?

Eh bien! jamais elle ne se dément. Ce qu'elle a promis, elle veut le tenir. Elle ne cesse de le répéter. Ses lettres respirent le bon sens, la pureté des intentions, le respect de la foi jurée. Peu à peu, même, elle se sent gagnée par les lettres éloquentes de Louis XVIII, par cette affection si démonstrative. Mais elle ne change point de conduite envers ses parents allemands; elle est toujours reconnaissante du bien qu'ils lui ont fait, de la liberté qu'ils lui ont donnée, sans en rechercher la raison. Elle ne le cache pas au roi. Elle est correcte envers tout le

monde, en cette situation ambiguë, délicate et douloureuse, que lui ont imposée les circonstances au milieu desquelles elle se meut. Elle raisonne comme une femme d'un âge mûr, qui aurait l'expérience consommée de la vie. Elle est plus clairvoyante, plus avisée que le roi, à qui le désir du succès fait perdre le tact nécessaire dans les avis qu'il lui envoie. Les doutes, les craintes de Louis XVIII suscitent, à chaque instant, des événements nouveaux entre lui et sa nièce. C'est, en ces occurences, que se manifeste ce caractère ferme, résolu, inébranlable de la jeune fille, qui fut celui de la femme jusqu'à la fin de sa vie; si ferme et si résolu qu'il en devient sec, cassant et antipathique. Son parti pris, elle n'en dévie jamais. Elle n'obéit qu'à ce qu'elle croit être son devoir. Elle a cédé à la dernière volonté de son père, que lui a rapportée son oncle, sans enthousiasme; c'était son devoir, pensait-elle. Pour ce qui lui semble inutile, ou contraire à la vérité, elle résiste, elle est inébranlable.

Voici le premier cas :

L'abbé Edgeworth avait échappé aux persécutions jacobines; il s'était réfugié à l'étranger, près de Louis XVIII; et le roi aurait désiré que sa nièce lui écrivît, afin de témoigner de sa reconnaissance pour le dévouement du prêtre au malheur du roi martyr, en antidatant cette lettre, comme si elle l'eût écrite dès sa sortie de prison. Marie-Thérèse refuse, non pas d'écrire au confesseur de son père, mais d'antidater sa lettre. Ce serait un mensonge; elle n'en fera jamais. « Il est de son âge et de son caractère, écrit-elle, d'être simple et exacte comme la vérité. » Leçon pour le roi, qui ne s'attendait pas à tant de raison chez une jeune fille abandonnée à sa seule sagesse.

Une autre fois, le refus de sa nièce lui est plus cuisant. Il voulait que le duc d'Angoulême fît le voyage de Vienne, où les deux jeunes gens, s'étant connus, auraient pu échanger les plus secrets sentiments de leur cœur. Et ce déplacement, incognito. Le roi n'y voyait, de cette manière, aucun inconvénient. Elle en vit beaucoup, au contraire; elle refusa. Il n'y a point d'incognito à Vienne, répond-elle; et puis l'empereur ferait-il rendre au duc d'Angoulême les honneurs dus à son rang? Sinon, ne serait-elle pas la première à en souffrir? Le roi, aveuglé par ses désirs, n'avait pas envisagé ces conséquences fâcheuses.

Une autre fois encore, après la paix conclue entre l'Autriche et la République française, Marie-Thérèse se trouvant à Prague, Louis XVIII aurait voulu qu'elle y restât, afin de ne point se rencontrer à Vienne avec les ambassadeurs républicains, qui allaient y venir. Loin de là, elle veut quitter Prague, et elle quitte cette ville, se sachant assez résolue pour repousser toute accointance avec ceux qu'elle considère comme des révoltés. Cette paix de l'Autriche avec la France fut cause d'un nouveau dissentiment entre l'oncle et la nièce. Elle demandait que l'empereur stipulât pour elle-même une indemnité, compensation de tous les malheurs qui avaient accablé sa famille. Louis XVIII s'en étonne; il lui écrit qu'elle ne doit rien accepter des bourreaux de ses parents, qu'elle ne doit désirer que le bouleversement de la République. Et elle, aussitôt, très digne et très fière : « Qui peut en douter que je ne désire autre chose que la ruine de cette puissance usurpatrice? Assurément, je la déteste pour toutes ses horreurs; et mon intérêt même, si je n'avais pas d'autre sentiment que celui-là, me force de désirer sa ruine. Quant à être com-

prise dans le traité, j'avoue que je désire que l'empereur fasse quelque chose pour moi, pour pouvoir vivre indépendante de la république surtout, et même d'aucune puissance quelconque. Je n'aime pas à être à charge, et je trouve que, dans ce moment-ci, on ne peut compter sur aucun de ses alliés. Je crois même que vous n'avez pas à vous louer de ceux d'Espagne. Voilà pourquoi je trouve que, ne pouvant compter sur personne, il vant mieux vivre indépendante. Voilà les raisons qui me font souhaiter que l'empereur fasse quelque chose pour moi dans son traité avec la France. Mais, de la République, je n'attends rien au monde; je la déteste autant que je dois. »

Ces sentiments de jeune fille seront ceux de toute sa vie. Les scènes sauvages de la Révolution, ses souffrances dans la cellule du Temple lui ont laissé une empreinte indélébile de dégoût et d'horreur pour les républicains. Elle ne comprend rien aux changements opérés dans la conscience de la multitude. Ceux qui ne pensent pas comme elle sont des ennemis, des révoltés qu'elle abhorre. La politique n'a point de nuances à ses yeux. Constitutionnels et libéraux ne lui repréentent que des mots sans signification. Il faut revenir à ce qui a duré des siècles, aux fondements de la vieille monarchie. Il ne peut y avoir, dans un État, qu'un souverain et des sujets.

Ces convictions surannées ne lui enlèvent, d'ailleurs, aucune des qualités du cœur. Elle aime sa famille; elle lui est dévouée. Ses lettres à son oncle, si raisonnables qu'elles soient, accusent des sentiments très affectueux. Mais ces sentiments sont plus virils que féminins. Rarement elle s'attendrit. Une fois, cependant, en arrivant d'Autriche à Mittau, à l'époque de son mariage, aperce-

vant le roi qui la venait attendre sur la route, elle se précipite hors de sa voiture et va se jeter aux genoux de son oncle; et, de son cœur, s'échappe enfin un cri de femme : « Oh ! soyez mon père ! Je ne vous quitterai plus. »

Le roi, enthousiasmé, qui tient en elle, il le croit, un gage précieux de restauration, écrit alors au comte d'Artois, son frère, resté en Angleterre, l'impression que lui a laissée cette première entrevue, et il trace le portrait de la jeune fille :

« Les portraits que vous avez vus de notre fille ne peuvent vous en donner une idée exacte; ils ne sont point ressemblants. Elle ressemble à la fois à son père, à sa mère, au point de les rappeler parfaitement ensemble et chacun séparément, suivant le point de vue où on l'envisage. Elle n'est point jolie, au premier coup d'œil, mais elle s'embellit à mesure qu'on la regarde, et surtout en parlant, parce qu'il n'y a pas un mouvement de sa figure qui ne soit agréable. Elle est un peu moins grande que sa mère, et un peu plus que notre pauvre sœur. Elle est bien faite, se tient bien, porte la tête à merveille et marche avec aisance et grâce. Quand elle parle de ses malheurs, ses larmes ne coulent pas facilement, par l'habitude qu'elle a prise de les contraindre afin de ne pas donner à ses geôliers le plaisir de lui en voir répandre. Mais ceux qui l'écoutent pourraient difficilement retenir les leurs. Cependant, sa gaieté naturelle n'est point détruite ; ôtez-la de ce funeste chapitre, elle rit de bon cœur et est très aimable. Elle est douce, bonne, tendre. Elle a, sans s'en douter, la raison d'une personne faite [1]. »

1. *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. II, p. 361. « Je me suis laissé raconter que rien n'était plus obligeant que la reine Marie-Antoinette. Madame avait repoussé cet héritage peut

Ce portrait est flatté, assurément. Le roi voit sa nièce à travers sa joie et le succès de ses efforts de quatre ans. Elle est enfin à lui, cette fille de Louis XVI, que les Allemands lui voulaient ravir. Elle donnera, par son mariage, un nouveau lustre à la maison de Bourbon, et son successeur éventuel, le duc d'Angoulême, en acquerra plus de prestige, car il réunira, en lui et sa femme, les traditions de toute la descendance des Bourbons. Les royalistes en seront plus dévoués, plus attachés au trône.

Hélas! les épreuves du roi, et partant celles de la jeune duchesse, n'étaient pas épuisées. Après ce mariage, sur l'ordre du tsar, il fallut, un jour, quitter Mittau. On était en hiver; la neige couvrait la terre et obstruait les chemins. Le froid était intense et les rivières charriaient d'énormes glaçons. Tous les Bourbons, maison du roi, dignitaires, gardes du corps furent obligés de se mettre en route. Le roi est goutteux. Le voyage lui sera très pénible, même douloureux, quand il faudra descendre de voiture et marcher. On part. La duchesse d'Angoulême, durant les marches, soutient le roi par le bras, ranime son courage, empêche le désespoir des vieillards qui forment le cortège. Les gîtes, dans les auberges, sont affreux; la duchesse s'y résigne. L'argent manque. Pour en avoir, elle donne en gage ses diamants, au consul du Danemark, dans une petite ville du Nord. Elle est homme par la résolution énergique de ses actes. Si le roi est digne, et partout par son attitude atteste qu'il est roi, elle est princesse par

être avec intention, car la mémoire de sa mère lui était peu chère. Toutes ses adorations étaient pour son père; et, avec ses vertus, elle avait pris ses formes peu gracieuses.

son héroïsme. Elle le montre à Bordeaux, au déclin de la première Restauration. Elle lutte contre les troupes impériales, pour conserver au roi la grande ville qui, l'année d'avant, s'était donnée aux Bourbons. Elle lutte sans trêve ni merci; elle ne dort plus. Elle passe la nuit à lire des rapports, à écrire aux chefs vendéens, à rédiger des proclamations pour susciter des défenseurs à la monarchie expirante. Le jour, elle harangue les soldats, elle objurgue les officiers pour qu'ils la suivent contre les régiments du général Clausel, envoyé par Napoléon. Elle ne cède que devant l'abandon de la garnison. Elle s'éloigne désolée; elle ne fuit pas. Néanmoins, elle est femme malgré elle, en s'apitoyant, les larmes aux yeux, sur son sort, d'être obligée de retourner en exil, après avoir retrouvé sa patrie. Car elle se dit Française, plus Française que les soldats, qui refusent de se battre pour la dynastie bourbonienne. Erreur de tous ces princes, qui avaient oublié l'abîme qui les séparait des nouvelles générations.

Ce qui éloignait d'elle lé peuple et ceux même qui l'approchaient, c'était l'étroitesse de son esprit, la sécheresse de son cœur, l'impassibilité de son âme. Elle n'était bonne et dévouée que pour sa famille. Charitable peut-être, parce qu'elle était pieuse; trop pieuse, dévote, et que l'aumône est une pratique de la religion; et si quelquefois, en son langage, surgissaient des paroles d'apitoiement, cette bienveillance généreuse ne provenait que de son éducation. Enfin on lui avait répété, à satiété, qu'elle avait résumé en elle toutes les douleurs humaines, et elle s'était retranchée dans ce rôle de victime, y subordonnant toutes ses actions et toute sa vie. Une buée de larmes troublait, sans

cesse, son regard; elle ne les laissait point couler, elle les laissait deviner. Elle s'en faisait une sorte de parure qui augmentait son orgueil. Elle voulait être comme ses courtisans le lui redisaient chaque jour, « l'ange de douleur ». Et ses yeux ne s'attachaient plus qu'au ciel. De là ses idées qui la rendaient égoïste, qui empêchaient son enthousiasme. Elle rapportait tout à elle et à sa famille perdue. Et quoi qu'elle affectât de se dire française, elle était surtout une Bourbon, et ne voyait rien de plus pressant que l'avenir de sa race et la vengeance de ses malheurs.

Près de vingt ans avaient passé, depuis la Restauration, lorsque Chateaubriand fut envoyé vers elle, en ambassade, à Carlsbad, où elle faisait une cure durant son troisième exil. La duchesse de Berry, prisonnière à Blaye, adressait le grand écrivain à sa sœur, lui demandant sa protection pour ses enfants et pour elle-même. Si l'homme plut à la duchesse d'Angoulême, le sujet de cette visite ne put l'émouvoir. Elle se montra aussi froide qu'autrefois. Chateaubriand, malgré le respect qu'il octroie à cette fille des rois, la montre telle qu'elle est, insignifiante et dure. Il ne voit, en cette princesse aux yeux rougis par l'habitude des larmes, qu'une femme qui vit au milieu « d'une troupe d'antichambre, dans la citadelle de la bêtise et de l'envie ». Il lui remet la lettre de la duchesse de Berry et il n'obtient d'elle qu'une vague exclamation de pitié. « Oui, dit la duchesse d'Angoulême, ma sœur est bien malheureuse et je la plains ! » Mais elle prononce cette phrase sans émotion sans regret, comme après un fait divers elle aurait plaint le sort du malheureux qui y serait désigné. Chateaubriand implore, pour l'infortunée prisonnière

de Blaye, la bienveillance de l'aînée ; il demande que celle qui est libre s'associe aux désirs de celle qui est captive. Et la première ne sait que répondre : le roi en décidera. De femme à femme, de sœur à sœur, pas un mot de tendresse. Après le dîner, ce même jour, le glorieux ambassadeur est au salon, devant la princesse assise sur un sofa, entre deux fenêtres, occupée à sa tapisserie. Passe une dame dans la rue, des enfants à cheval ; elle les aperçoit. Et en cette heure solennelle pour l'ambassadeur, elle ne s'occupe que des vulgarités de l'existence dans une petite ville d'Allemagne. « C'est Mme Une Telle, dit la princesse, qui va dans la montagne avec ses enfants. » — « Marie-Thérèse curieuse, écrit Chateaubriand, sachant les habitudes du voisinage, la princesse des trônes et des échafauds, descendue des hauteurs de sa vie, au niveau des autres femmes, m'intéressait singulièrement ; je l'observais avec une sorte d'attendrissement philosophique. » Illusion de l'écrivain, qui considérait les princes d'un autre œil que le reste des humains ! Cette relation ne fait que confirmer le jugement porté sur cette princesse. Elle n'offre que l'envergure d'une petite bourgeoise. Elle ne voit rien au-delà d'elle-même. Elle est égoïste, comme le serait une femme de notaire. Son esprit, son cœur, son âme ne sont attachés qu'à de petits intérêts. Elle ne parle de la France que pour dire qu'elle est Française, sans attribuer à cette affirmation une autre signification que celle-ci : je regrette le temps où j'y étais presque souveraine ; je regrette les hommages des royalistes. Des intérêts politiques de ce noble pays, des idées qui le soulèvent et le rendent grand parmi les autres peuples, pas un mot. Elle n'en a cure. Et, pour achever son portrait, Chateaubriand la dépeint, venant, le matin, boire l'eau bienfai-

trice à la fontaine commune, vêtue d'une mesquine robe de soie grise, les épaules couvertes d'un châle usé, et sur la tête un vieux chapeau. Si on y ajoute les flétrissures de l'âge — elle avait plus de cinquante ans — il est certain que, dans une foule, elle eût été prise pour une petite rentière et n'eût pas même obtenu un salut.

Jusqu'ici, j'ai omis de parler de l'ouvrage de M. Lenôtre, sur la *fille de Louis XVI*. Si intéressant qu'il soit, si plein de faits, de lettres, de gravures, son récit n'ajoute rien à ce que je viens d'écrire. Les documents, découverts par l'éminent historien, ne font que confirmer mon jugement. Je me suis servi des lettres, écrites de Vienne par la jeune princesse à son oncle le roi Louis XVIII et publiées par Ernest Daudet, en son histoire de *l'Emigration*, parce qu'elles sont les plus éloquentes, les plus suggestives, de toutes celles que l'on connaît d'elle, et que, pour une étude psychologique, telle que je l'ai voulu faire, elle nous révélait expressément l'esprit et l'âme de cette jeune fille de dix-sept ans.

Toutefois, le livre de M. Lenôtre n'est pas négligeable. Il intéresse, il séduit, par l'abondance des faits qui y sont relatés. C'est la vie de la jeune princesse, au Temple, avec une chèvre, qui lui était fort attachée ; avec le chien *Coco*, du petit dauphin, qu'on lui confia, après la mort du royal enfant ; c'est le détail du trousseau que lui commanda M. Bénézech [1], avant qu'elle partît pour

1. Ce trousseau se composait d'une robe d'organdi, brodée en or ; de linon, brodée en blanc ; de moire satinée ; de satin blanc ; de velours rose ; de pièces de mousseline brodée, de basin, de percale fine, de points d'Alençon et d'Angleterre, de fourrures, de rubans, de dentelles.

Bâle, où elle devait être échangée contre cinq conventionnels, détenus en Autriche; ce sont les notes empruntées à l'étude de M. de Maricourt, dans la *Revue des questions historiques*, en 1903; ce sont, enfin, celles tirées des *Souvenirs* de la baronne du Montet, nièce du cardinal de La Fare, la comparant à ce qu'elle était à Vienne, et ce qu'elle était devenue à Paris... « Sa taille était épaissie, ses traits grossis, sa démarche plus brusque, ses paroles saccadées, et le son de sa voix assez désagréable. Son maintien avait perdu de la dignité que je lui avais vue, durant sa première jeunesse. »

Mais nous le savions, d'après Chateaubriand.

MARIE-CAROLINE, DUCHESSE DE BERRY



MARIE-CAROLINE DE BOURBON, DUCHESSE DE BERRY

D'après un portrait peint par Robert Lefebvre.

MARIE-CAROLINE, DUCHESSE DE BERRY[1]

I

Au mois de novembre 1798, naissait au palais royal de Naples, une jeune princesse qui reçut les prénoms de Marie-Caroline ; fille du prince héréditaire, et d'une archiduchesse autrichienne. Elle fut orpheline de bonne heure, perdit sa mère lorsqu'elle eut trois ans. Son père se remaria, épousa une infante d'Espagne : et depuis ce moment, elle fut confiée à son grand-père qui en fit son enfant gâtée et la laissa grandir dans toute l'indépendance de son caractère, obéissant peu à sa gouvernante, une Française émigrée, la comtesse de Latour d'Euvoivre.

1. *Bibliographie.* — THUREAU-DANGIN, *Histoire de la Restauration.* — NETTEMENT, *Mémoires de la duchesse de Berry.* — IMBERT DE SAINT-AMAND, *la Duchesse de Berry.* — GERMAIN SARRUT, *la Duchesse de Berry.* — HIPPOLYTE CASTILLE, *la Duchesse de Berry.* — AUGUIS, *la Duchesse de Berry.* — GASSIER, *la Duchesse de Berry.* — C. D., brochure. — MAGNANT, *Histoire de la duchesse de Berry.* — CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe.* — ARMAND DE PONTMARTIN, *Souvenirs d'un vieux critique.* — Brochure, *Histoire scandaleuse de la duchesse de Berry.*

Le roi, son grand-père, était prince de mœurs vulgaires, abandonnant la conduite de ses États à la reine pour suivre ses goûts, chasser et surtout pêcher, comme un homme du peuple, vêtu d'habits grossiers, parlant la langue des pêcheurs, se disputant avec eux, vendant lui-même sur le port le produit de sa pêche, et faisant sa société des lazzarone, plutôt que des seigneurs de sa cour. A cet exemple, Marie-Caroline se crut dispensée de pâlir sur les livres, trouvant qu'elle en saurait toujours assez, puisque son grand-père, le roi, mettait les exercices du corps, les pratiques de la vie périlleuse des marins au-dessus des laborieuses applications d'un homme d'études. D'ailleurs, les États napolitains étaient troublés, à cette époque, de guerres sans cesse renaissantes avec la France. En 1805, la dynastie des Bourbons, à un geste de Napoléon, vainqueur de l'Autriche, dut quitter la terre ferme et se réfugier en Sicile, sous la protection des Anglais. Dans ce milieu étrange, sous l'effervescence des désordres qu'engendre la guerre, quelles études, quelles leçons pouvaient être profitables à une petite fille, de son naturel peu studieuse ? Elle resta telle que la nature l'avait produite, espiègle, mutine, sans prétention, mais séduisante par sa gaîté et son esprit.

Marie-Caroline suivit sa famille en exil, à Palerme, qui devint le lieu d'asile et la capitale des États réduits des princes déchus. Sa jeune âme connut alors les tristesses d'un dépaysement, cette rupture des premières habitudes si douces à continuer, et les privations, si dures à ceux qui perdent l'aisance d'une grande vie. Sous les coups de l'adversité, ses idées toujours gaies et souriantes se revêtirent d'une teinte de mélancolie qui augmenta le charme de sa physionomie. Ce fut sa

grande, sa seule beauté ; car elle était petite, maigre, de complexion délicate, et les traits de son visage n'offraient que la régularité d'une figure de petite bourgeoise : nez trop droit, sans aucune courbe gracieuse, petite bouche sur un menton un peu fort, deux yeux inégaux, un front bombé et étroit, couronné d'une opulente chevelure blonde, comme chez les filles du peuple, vivant tête nue, en plein air. Et de plus, enfin, malgré la chaleur du soleil de Palerme, malgré sa libre existence, sans entraves, dans le palais de son père, son teint resta blême, ne se colora point des rougeurs d'une jeunesse épanouie. C'est que les joies étaient rares dans cette île de Sicile où la guerre répandait de continuelles alarmes, où l'on n'entendait que des récits de batailles perdues, où les intrigues anglaises causaient à la cour plus de soucis que d'espérances.

Son adolescence fut donc terne, livrée aux obsessions d'une vie malheureuse. Mais, comme tous ceux tombés sous l'influence du malheur, elle prit grande part aux infortunes des autres. Elle montra des générosités d'instinct pour ceux qui souffraient, pour les pauvres que les heureux négligeaient. Ainsi, elle se fit aimer de ceux qui étaient au-dessous d'elle. Ce lui était une grande satisfaction presque un bonheur, de soulager les misères rencontrées sur son chemin. Et cette bienfaisance, exercée avec passion dans sa jeunesse, se transforma bientôt en besoin, dont elle respecta la despotique nécessité, lorsqu'elle fut heureuse.

Princesse pauvre, point jolie, sans attrait particulier, effacée même à la cour, au milieu de sa famille revenue à Naples, après le détrônement de Murat, serait-elle jamais remarquée d'un prince

qui lui offrirait sa main et la tirerait de l'ombre où elle végétait ? Ce prince se trouva parmi les Bourbons de France, eux aussi victimes du bouleversement de tous les États de l'Europe. Ils n'étaient point riches non plus, sans autre illustration que l'ancienneté de leur race, et le Bourbon à marier portait avec soi la mauvaise réputation d'une jeunesse orageuse. C'était le duc de Berry, le deuxième fils de « Monsieur », plus tard Charles X. Naguère, le roi Louis XVIII avait cherché à marier le jeune duc, pour le soustraire aux ennuis et aux périls d'un célibat trop prolongé. Il n'avait pu y réussir. Même sur le trône de France, les difficultés pour Louis XVIII étaient grandes encore. Les princesses, qui auraient pu convenir au roi, contrariaient la politique alors suivie par son gouvernement. Il ne fallait ni russe, ni autrichienne. Mais Marie-Caroline présentait si petite figure, et la cour de Naples était si peu dangereuse pour les autres États du continent, que Louis XVIII se résolut à unir ces deux Bourbons, malgré la grande différence d'âge qui les séparait. Louis XVIII était certain qu'il n'essuierait à Naples aucun refus. La cour de France, après la chute de Napoléon à Waterloo, semblait assurée d'un long avenir. Le duc de Berry, à trente-huit ans, ne pouvait être difficile, et Marie-Caroline se trouverait heureuse d'habiter Paris, la grande ville toujours enviée, la ville des plaisirs et de l'élégance, le pôle où convergeait le rêve de toutes les femmes.

La cour de Naples, en effet, se montra fort honorée de cette demande en mariage, qui fut faite par le comte de Blacas, nommé ambassadeur près de cette dynastie, restaurée. Quant à Marie-Caroline elle agréa, tout de suite, le fiancé dont on lui apportait les hommages. Combien sa vie allait être

changée et quelle existence heureuse elle envisageait à cette cour nouvelle où, par sa jeunesse, elle serait une reine adulée de nombreux courtisans ! Les Napolitains s'unirent à la joie de leurs princes. A cette cour, si longtemps exilée à Palerme, il semblait que ce mariage dût effacer les humiliations de la déchéance. La France qui, pendant vingt-ans, avait été la plus grande et la plus glorieuse nation du vieux continent, produisait de loin, sur ces populations méridionales, un éblouissement qui les enthousiasmait. Être lié à la France, on n'eût osé à Naples faire ce rêve trop beau ; et il allait se réaliser. Les grands seigneurs, le peuple, tout le monde parlait de fêtes pour célébrer l'union projetée. Marie-Caroline qui, sous sa mélancolie juvénile et son ignorance scolaire, dissimulait un grand bon sens, répondit à tous ces gens empressés à se divertir : « Ce n'est pas quand on quitte sa famille et son pays que l'on doit se réjouir . » Et elle refusa d'autoriser les jeux, les spectacles, les danses, par lesquels on voulait signaler son départ.

Le contrat fut signé le 15 avril 1816, au nom de la France par le comte de Blacas, au nom de la famille royale de Naples par le marquis de Circello. Le 25 avril, eut lieu le mariage par procuration. Le lendemain, Marie-Caroline s'embarqua à Gaëte sur le *Royal-Louis*, avec sa suite, et le 30 du même mois, le navire fut signalé au port de Marseille où l'attendaient le duc de Lévis, le représentant du roi, le comte de Ménard, nommé premier écuyer de la nouvelle duchesse, Mme de la Ferronnays, désignée comme dame d'honneur, et deux autres dames. Les autorités maritimes de Marseille imposèrent, aux passagers du *Royal-Louis*, une très courte quarantaine, et la cérémonie de la remise de la princesse aux mandataires

du duc de Berry eut lieu aussitôt, dans une salle de l'Hôtel de Ville, que l'on avait neutralisée à cet effet. Une démarcation était indiquée dans cet espace restreint. D'un côté, c'était Naples; de l'autre côté, la France. Dès que la ligne de démarcation eut été franchie, Marie-Caroline fut considérée comme Française, et le duc de Lévis lui voulut adresser un discours italien. « Monsieur le duc, parlez en français, lui répliqua la jeune Napolitaine ; à l'heure présente, je suis Française et je ne connais point d'autre langue que celle de ma nouvelle patrie. » On conçoit l'admiration que causaient aux courtisans ces ripostes, naïvement échappées aux lèvres de la jeune princesse. Elle eut bientôt gagné les sympathies de son entourage.

Depuis Marseille, son voyage fut une suite de fêtes et de triomphes. Elle fut conduite à Toulon, à Lyon ; et, à petites journées, elle arriva enfin à Fontainebleau où la devait recevoir la Cour de France. A Paris, au surplus, dans le monde des salons et chez les amis des princes, la joie était aussi vive qu'à Naples. On se préparait, en grande hâte, aux fêtes annoncées. Un bataillon d'élite, formé de soldats choisis dans les compagnies de la garde royale, était parti pour lui faire escorte ; on disposait à Notre-Dame des gradins où se pourraient placer plus de vingt mille invités, ensuite, des loges affectées aux dignitaires de la Cour ; on agrandissait la salle de spectacle des Tuileries, et surtout on s'occupait des ornements sacrés qui serviraient aux cérémonies du culte, lors de la célébration religieuse du mariage. Fabriqués en matière précieuse, or et vermeil, ils étaient exposés dans les vitrines du joaillier de la

Cour, et les curieux se pressaient en foule pour les y admirer. Dès le 18 avril des voitures de la Cour avaient pris le chemin de Lyon, avec un nombre respectable de valets, pour ramener la jeune princesse et sa suite. Elle voyageait habillée d'une toilette simple, mais élégante. Près de Fontainebleau, elle voulut s'embellir, se parer, pour comparaître devant le roi, et elle se fit coiffer par ses femmes de service d'une couronne de roses qui relevait la pâleur morbide de son teint.

Ce fut le 16 mai que Louis XVIII avait déclaré qu'aurait lieu la rencontre. Plusieurs jours à l'avance, les princes s'étaient transportés au château, et sur la route de Nemours dans la forêt par où arrivait la princesse — au lieu dit *la Croix-de-Saint-Hérem* — deux tentes, entourées de verdure et de fleurs, avaient été dressées avec un grand luxe, deux tentes pareilles où se reposeraient tous ces personnages. Un tapis, tendu par terre, allait de l'une à l'autre tente. Marie-Caroline et les dames qui l'accompagnaient, devaient se trouver sur le tapis, en même temps que le roi. Mais la jeune femme, vive et primesautière, émue à ce moment-là, oubliant les règles de l'étiquette, vint se jeter aux genoux de Louis XVIII, à peine hors de sa tente : geste contraire à la dignité royale pour tous ces beaux seigneurs. Comme elle remarquait l'étonnement des courtisans : « Est-ce que le tapis était neutre également? » dit-elle, se rappelant la cérémonie de l'Hôtel de Ville de Marseille. Louis XVIII, négligeant cette étourderie, ne perdit rien de sa gravité. Il releva la jeune femme agenouillée, l'embrassa, et lui présenta les princes de sa famille : « Voici votre mari, dit-il, en appelant devant elle le duc de Berry ; moi, je suis votre

père ; voici mon frère, « Monsieur » ; votre frère, le duc d'Angoulême, et enfin voici notre *ange*. Et cet ange était une femme de près de quarante ans, la duchesse d'Angoulême, raide, sèche, le teint jaune, qui s'efforçait de sourire, d'adoucir son regard généralement très dur, et d'assouplir ses gestes toujours peu élégants. La cérémonie achevée, les voitures emmenèrent au palais tout ce monde de Cour.

Louis XVIII avait voulu qu'on lui soumît tous les détails de ce mariage. A l'Élysée-Bourbon, destiné aux jeunes époux, les réparations, les embellissements, avaient été d'abord agréés par le roi. Lui-même avait composé la maison de la jeune femme. A la tête de cette maison, il avait placé la duchesse de Reggio. Les huit autres dames, qui formaient l'ensemble de la suite, étaient la comtesse de Bouillé, la comtesse d'Hautefort, la marquise de Béthisy, la marquise de Gourgues, la comtesse de Meffray, la vicomtesse de Castéja, la comtesse de Rosambo, et la marquise de Podénas, toutes âgées de plus de quarante ans, afin de prévenir les enfantillages, les étourderies, les escapades de la petite duchesse, qui serait une des personnes le plus en vue, dans la vieille cour des Tuileries.

Lorsque de Fontainebleau on partit pour Paris, le cortège fut organisé d'une façon pompeuse. Un détachement de gendarmerie ouvrait la marche ; ensuite venaient les états-majors de la place et de la garde nationale de Paris ; puis les premières voitures suivies d'un groupe de gardes du corps et la calèche du roi où avaient leur place la duchesse d'Angoulême, la duchesse de Berry et le duc de Berry. A droite et à gauche de la calèche, Monsieur et son fils, le duc d'Angoulême, à cheval. Des voitures aux armes de Sicile, où se tenaient les

personnes de la suite de la jeune duchesse, joignaient la calèche du roi. Alors, et en grand ordre, défilaient les Cent-Suisses, la garde royale à pied, des détachements des légions départementales, des grenadiers royaux à cheval, des dragons de la garde royale et un escadron de chasseurs de la garde. Les Parisiens — comme toujours dans les occasions solennelles de leur vie sociale — avaient voulu se distinguer par des manifestations en l'honneur des princes. Dans une rue du parcours de ce splendide cortège, une rose immense en papier était offerte à tous les regards, avec une inscription : *Une de plus en France !* Allusion flatteuse pour la petite Napolitaine. Boulevard du Temple, une corde avait été attachée d'un bord à l'autre, et au moment du passage de la calèche royale, le célèbre danseur, Saqui, s'était élancé sur ce chemin aérien, et, de haut, laissait tomber, sur la tête des princes, une pluie de fleurs et de roses.

Le jour du mariage, Louis XVIII s'habilla d'un uniforme chargé de broderies d'or, avec ses demi-bottes de velours rouge, suivant sa coutume. La duchesse d'Angoulême était vêtue de satin blanc et coiffée de plumes couvertes de diamants. La jeune duchesse de Berry portait une robe de tulle brodée et lamée d'argent sur un fonds de satin blanc ; elle était coiffée de bandeaux de perles et de diamants mêlés, et d'une couronne de fleurs. Le duc de Berry avait endossé un costume pareil à celui de son ancêtre Henri IV, avec un manteau de satin blanc brodé d'or. Par-dessus ce costume, sa poitrine était traversée du cordon bleu, de la Toison d'Or, et de tous les ordres français. Quant aux autres princesses et dames de la suite, le roi avait voulu qu'elles portassent des barbes, ou voiles de dentelles rejetées en arrière, coiffure d'éti-

quette pour les grandes cérémonies. Et si la joie était grande parmi tous ces personnages officiels, c'était surtout de figurer à cette solennité privilégiée, eux de préférence à d'autres; ce qui flattait leur vanité.

II

Louis XVIII s'était imaginé que la duchesse de Berry, une enfant de dix-huit ans, ne serait à sa cour qu'une femme de plus, une jolie poupée, facile à conduire [1]. Après une vie solitaire, sans joie et sans plaisirs, durant son adolescence, elle ne serait point exigeante et se réduirait, sans protester, à l'étiquette des Tuileries. Sans doute, elle cédait aux volontés de son mari, ou plutôt, elle l'amenait à ne faire que les siennes ; mais transportée à Paris, excitée par le mouvement des rues, par l'élégance des dames de la cour, par la diversité des fêtes, des spectacles, par l'imprévu, sans cesse renaissant de la vie quotidienne, elle oublia, tout de suite, les douloureuses et obscures années de sa jeunesse,

1. *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. II, p. 158 : « Mme la duchesse de Berry était arrivée en France, complètement ignorante sur tout point. Elle savait à peine lire. On lui donna des maîtres. Elle aurait pu en profiter, car elle avait de l'esprit naturel et le sentiment des beaux-arts. Mais personne ne lui parla raison. Et si on chercha à lui faire apprendre à écorcher un clavier ou à barbouiller une feuille de papier, on ne pensa guère, en revanche, à lui enseigner son métier de princesse. Son mari s'amusait d'elle comme d'un enfant et se plaisait à la gâter. Le roi ne s'en occupait pas sérieusement. Monsieur y portait sa facilité accoutumée. Mme la duchesse d'Angoulême, seule, aurait voulu la diriger, mais elle y mettait des formes acerbes et dominatrices. Mme la duchesse de Berry commença par la craindre et bientôt la détesta. Mme la duchesse d'Angoulême ne fut pas longtemps en reste sur ce sentiment que le duc de Berry combattit faiblement. »

et se mit à l'unisson de toutes les femmes mondaines ; n'ayant plus de soucis, elle laissa s'épanouir son âme, elle s'abandonna à sa nature, qui était bonne, généreuse, enthousiaste, ardente aux distractions, parce qu'elle était jeune. Et l'on vit surgir en elle le fonds napolitain, l'exubérance des sentiments, l'activité débordante de la personne, l'instantanéité des désirs. Sa physionomie, aux premiers jours de son arrivée, d'abord inanimée, prit, tout à coup, une expression de vie intense. Elle plut à ses familiers. On savait, qu'en elle, il n'y avait aucune dissimulation. Elle recueillit tous les avantages de sa franche expansion.

Elle se révéla, ensuite, comme les Italiens, fervente admiratrice des beaux-arts. On la rencontrait, presque toujours, aux expositions de peinture, considérant avec attention les tableaux des grands artistes. Elle rechercha les spectacles où l'on jouait les œuvres des maîtres italiens, alors très goûtés à Paris. Italienne, elle resta Italienne, artiste, aimant le beau avec discernement, toujours prête à défendre, à expliquer les raisons de ses sentiments, avec une volonté qui fléchissait difficilement et que les prescriptions du roi n'épouvantaient pas. Elle enfreignait, sans crainte, les ordres absolus du vieux chef de la famille, qui voulait qu'aucune des princesses ne sortît sans qu'il l'eût autorisée. Elle se promenait aux heures qui lui plaisaient, allait où elle voulait, rentrait chez elle, en sortait, sans s'inquiéter du roi grondeur. Louis XVIII, d'abord interloqué de tant de désinvolture, finit par s'y habituer. Il accepta cette conduite fort indépendante. Et elle se montrait toujours rieuse, toujours disposée à rendre service à tous ceux qui l'approchaient ; d'ailleurs, malgré cette pétulance de jeunesse, ne faisant rien que ce que la plus

sévère sagesse aurait excusé. Elle visitait les magasins, y achetait de nombreux objets. C'était son rôle de princesse, disait-elle, de donner au luxe un essor nouveau, d'encourager le commerce, et sur son passage, de répandre des bienfaits, encore et toujours.

Au surplus, ce n'était pas aux folles dépenses qu'elle consacrait les revenus de sa dotation, c'était, pour la plus grande part, aux œuvres de bienfaisance. Pas une fois, elle ne voulut donner une fête, ouvrir un bal, sans que les pauvres eussent aussi quelque joie, par des secours sortis de sa bourse. Quand elle acceptait les tableaux des artistes, n'était-ce pas, disait-elle encore, un encouragement qu'elle leur assurait ? Qui, plus que les princes, se doit à la protection des arts ! Enfin, pour la peindre au vif, on peut ajouter que, malgré cette surabondance de plaisirs mondains qui diversifiaient, chaque jour, sa vie, la religion n'était pas oubliée, ni ses pratiques négligées. Elle était pieuse et d'une autre manière que sa belle-sœur, la duchesse d'Angoulême, dont l'appartement était plein de scapulaires, de chapelets, d'images saintes. Elle fréquentait les églises quand il le fallait et aussi souvent qu'il le fallait, sans y apporter la passion d'une bigote. Si elle se confessait et communiait, elle ne faisait point l'étalage de ces dévotions ; elle les accomplissait discrètement, avec la correction d'une pratiquante intelligente. Et ce qu'elle abhorrait, c'était les discussions politiques. Trop jeune pour faire prévaloir un avis à l'encontre des vieillards qui entouraient le roi, elle se renfermait dans son rôle de femme, qui était de beaucoup s'amuser et de faire amuser les autres.

—

Généreuse de cœur, elle le fit paraître aux pre-

miers jours du mariage, mettant son orgueil à oublier le passé un peu scandaleux du prince. Par qui apprit-elle que le duc de Berry entretenait une danseuse de l'Opéra, Virginie Letellier, la fille d'un marchand de perruques, ayant boutique au Palais-Royal, et qu'il continuait à la voir? Eh! ne se trouve-t-il pas toujours de bonnes gens pour allumer des querelles en un ménage? Pleine de mansuétude, elle feignit d'ignorer cette accointance, ne doutant point qu'elle ne triomphât de cette rivale trop vulgaire. Ce qui eut lieu. Enfin, cherchant à plaire au duc, changeant ses habitudes, lorsqu'il en manifestait le désir; se levant tôt, alors qu'à Naples elle restait tard au lit, parce que le duc était matinal, entraînant son mari en de longues promenades à pied, pendant lesquelles, bras dessus, bras dessous, ils se mêlaient à la foule des passants, sans la moindre défiance. Les pauvres, les malheureux tâchaient alors d'apitoyer la duchesse, les mères surtout chargées d'enfants et dépourvues de ressources; si bien qu'un jour, touchée par la gentillessse d'une petite fille qui implorait sa charité, elle ne voulut point l'abandonner et dit à la mère qu'elle s'occuperait d'elle à l'avenir. « Bien, reprit le duc; je vois, ma chère, que vous saurez vous créer une famille. » C'est que, deux fois, la duchesse avait eu des couches stériles.

Reconnaissante des anciennes amitiés, elle visitait assidûment le Palais-Royal où résidait la famille des Orléans, et elle s'y faisait accompagner par le duc, son mari. La femme de Louis-Philippe, Marie-Amélie, était la tante de la jeune duchesse, la sœur de son père. Marie-Caroline aimait beaucoup cette tante, et n'ayant point, à l'égard de la branche cadette des Bourbons, les préventions que

nourrissaient contre eux les Bourbons de la branche aînée, elle s'ingéniait à plaire à ces parents, qui l'accueillaient, eux aussi, avec une grande affection. Le duc de Chartres, le fils aîné de Louis-Philippe, était un enfant charmant, de grâce séduisante ; et lorsque le duc de Berry allait chez son oncle, Louis-Philippe, il faisait mander le petit prince, et disait quelquefois : « Je ne puis avoir que des filles » — de celles qui lui étaient nées, une seule avait survécu, celle qui fut la princesse Louise de Parme — « cet enfant, ajoutait-il, en désignant le petit duc, sera un jour mon gendre. Il épousera Louise. » Il le caressait, l'excitait à parler, et Marie-Caroline savait gré à son mari de ces attentions que n'avaient point les autres Bour bons. Jamais le vieux roi ne voulut conférer à Louis-Philippe le titre d'Altesse royale. « Il est déjà trop près du trône, disait Louis XVIII ; je ne veux pas, à cause de mes neveux, l'en rapprocher davantage. » Ah ! si Marie-Caroline avait pu prévoir quelle conduite tiendrait plus tard envers elle ce prince fourbe, qui durant sa vie, ainsi que tous les Orléans, n'avait eu d'autre désir que de remplacer la branche aînée sur le trône de France, se fût-elle livrée avec tant de confiance ?

Cependant l'Élysée, ou les Tuileries, étaient des palais trop vastes, pour y vivre selon ses goûts. Elle n'y jouissait point de la solitude, qui lui était chère encore, chère à ceux qui mènent une vie agitée et recherchent le contraste. Et puis, elle n'y pouvait rien créer à sa fantaisie. L'Élysée, c'était bien son palais ; ce n'était pas sa maison, celle qu'elle eût voulu installer à sa guise. Elle rêvait d'avoir une retraite aux champs comme les gentilshommes qui venaient à la cour. Elle ambitionnait

le bonheur de vivre à la campagne, d'être libre, sans regards inquisiteurs fixés sur elle; de courir à travers les prairies, cueillir des fleurs, s'en tresser des couronnes, mener enfin la vie champêtre comme dans son enfance, sur le bord de la mer, elle avait mené la vie des pêcheurs. En 1818, elle fit acheter par le duc le château et la terre de Rosny, à 7 kilomètres de Mantes, l'ancien manoir où était né Sully, le vieux serviteur de Henri IV; où dans une urne de bronze reposait le cœur de celui qui avait rendu la France si heureuse. Et Rosny devint son séjour préféré. Elle y accumula les tableaux qu'elle achetait et ceux qu'elle faisait acheter par « Monsieur », qu'elle conseillait, qu'elle poussait à ces acquisitions auxquelles le vieux prince ne tenait pas du tout. Et sa vie désormais se partagea entre Paris et Rosny.

III

Telle on la connaît maintenant, on peut prévoir ce qui adviendra, lorsque le duc, assassiné par Louvel, un ouvrier sellier, mourra tout sanglant dans ses bras. C'était le dimanche gras, 13 février. Ce soir-là, il n'y avait ni réception, ni bal nulle part. Afin de distraire la princesse, le duc la conduisit à l'Opéra, où l'on jouait le *Carnaval de Venise* et les *Noces de Gamache*. La duchesse s'était montrée fort gaie, rieuse comme toujours. A un entr'acte, toutefois, se sentant fatiguée, elle demanda au duc de la conduire jusqu'à sa voiture; et elle y était à peine assise, le marche-pied non relevé, le duc à peine retourné pour rentrer au théâtre où il voulait assister au dernier ballet, lorsqu'un in-

connu, écartant le factionnaire et les valets, arriva jusqu'au prince et, lui mettant la main sur l'épaule, le poignarda, laissant l'arme enfoncée dans la blessure. Au cri de douleur poussé par la victime, la duchesse comprit ce qui s'était passé. Depuis quelque temps, le duc recevait des lettres anonymes où on lui annonçait sa fin prochaine, pareille à celle de son ancêtre Henri IV; il serait assassiné. Malgré les valets, malgré la résistance de ses dames qui la voulaient retenir, Marie-Caroline sauta du haut de la voiture à terre et se précipita vers son mari, couvert de sang, tenant à la main le poignard qu'il venait de retirer de sa poitrine. Les gens près de lui le soutenaient dans leurs bras : doucement on le transporta dans le salon qui joignait sa loge. Le sang coulait avec abondance ; la robe de la duchesse en était souillée. Prêt à défaillir, le prince ne quittait pas des yeux sa malheureuse femme, épouvantée, désolée, gémissante, et il demandait que le roi fût averti, parce qu'avant de mourir, il voulait obtenir la grâce de son meurtrier. Le visage du duc devenait livide. Un silence tragique régnait au milieu des assistants. Les chirurgiens avertis étaient accourus. Dupuytren annonça qu'il fallait débrider la plaie, afin de provoquer l'issue du sang, qui, épanché à l'intérieur, empêchait la respiration du moribond. On voulut, pendant l'opération, écarter la princesse, qui refusa de s'éloigner, avec la plus grande énergie, tenant les mains de son mari, les baisant avec l'ardeur d'une passion exaltée. La plaie élargie, le prince éprouva du soulagement, et on l'entendit alors dire à sa femme: « Caroline, ménagez-vous pour l'enfant que vous portez dans votre sein. » Tous ceux qui étaient présents retinrent ces paroles, très douces aux royalistes. Si l'enfant annoncé était

un prince, la dynastie se perpétuerait dans la même lignée, et ce que l'assassin avait voulu, disait-il, éteindre la race de la branche aînée des Bourbons, ne se réaliserait pas. Une scène attendrissante eut lieu, ensuite, entre les deux époux. Le prince avait ramené, d'Angleterre, une femme dont il avait eu deux filles. Il révéla humblement à la duchesse l'existence de ces deux enfants, pria qu'on les lui amenât avant qu'il mourût. Que n'eût-elle pas excusé à ce moment-là? Et en les voyant timides et pleurantes, s'avançant près de leur père, elle les prit par la main, et les conduisant à la princesse Louise sa fille, elle leur dit: « Embrassez votre sœur! » ... « J'aurai trois filles maintenant, ajouta-t-elle, les yeux pleins de mansuétude sur le mourant; j'aurai soin d'elles. » Elles furent mariées plus tard, l'une au baron de Charette, l'autre au prince de Lucinge.

Au milieu de ces scènes de désolation, le courage de Marie-Caroline ne faiblit pas un seul instant. Elle assista son mari jusqu'à son dernier souffle, lui montrant combien elle l'aimait, combien il serait regretté. Et quand tout fut fini, l'infortunée rentra chez elle, anéantie par la douleur, annonçant, comme pour se consoler, ses projets à l'égard de celui dont elle portait le nom. A Rosny, elle ferait élever un cénotaphe auquel serait annexé un hospice pour les orphelins et pour les malades. En ce cénotaphe, le cœur du duc serait placé, dans une urne précieuse, comme celui de Sully. Peu de jours après elle quitta l'Élysée où elle ne voulait plus habiter seule; elle vint demander un refuge au pavillon de Marsan, afin d'y passer, dans une retraite profonde, les plus douloureux mois de son veuvage. Et cherchant le sacrifice éclatant qui démontrerait le mieux son immense

chagrin, elle fit tomber sous les ciseaux son admirable chevelure blonde, sa plus belle parure, que le duc se plaisait à étaler en ses mains.

Durant ces mois, pendant lesquels son cœur était plein de détresse, la ville ne la vit plus en promenade : sa coquetterie disparut. Elle s'abandonna aux larmes et aux prières, exacte aux recommandations de son mari, surveillant sa grossesse sur laquelle tous les partisans de la branche aînée avaient les yeux fixés. Chez les Orléans, au contraire, cette espérance d'un prince leur était cruelle, car ils perdraient le trône, qui leur serait échu après l'extinction des aînés. Et, aussitôt, contre la jeune femme se produisirent des attentats qui émurent l'opinion, des explosifs placés sous les fenêtres de la duchesse, afin que la détonation, la surprenant, la saisissant d'une grande émotion, provoquât un avortement. Les auteurs furent découverts, mais on ne put leur faire avouer le but de cette action criminelle, ni obtenir la désignation de ceux qui la leur avaient inspirée. Le plus grand nombre des royalistes y vit une machination des Orléans; eux seuls devaient profiter de l'accident qui en pouvait résulter. Et la duchesse disait : « Ils auront beau faire ; ils ne m'épouvanteront pas [1]. » On allait même jusqu'à insinuer, parmi les

1. Au sujet de toutes ces explosions de pétards ou de poudre, une note insérée dans le tome III des *Mémoires* de la comtesse de Boigne, donne les détails suivants : « Le 28 avril 1820, dans la nuit, un pétard éclate sous le guichet du Louvre, Le 7 mai, la police arrête l'auteur de l'attentat, au moment où il allait en faire partir un autre plus fort. C'était un nommé Gravier, officier en demi-solde, peu recommandable. Condamné à mort quatre mois après par la Cour d'assises de Paris, sa peine fut commuée en celle des travaux forcés, sur la demande de la duchesse de Berry, alors enceinte du duc de Bordeaux. Le 27 janvier 1821, après la naissance de ce prince par conséquent, une forte détonation retentit dans l'intérieur même du

familiers du Palais-Royal, que cette grossesse était simulée, qu'elle n'existait pas. Aussi bien, à l'heure de la délivrance, dans la nuit du 28 au 29 septembre 1820, l'accouchement ayant devancé toutes les prévisions, la jeune mère, heureuse de mettre au monde un prince, ne voulut pas que le cordon qui retenait son enfant, fut tranché sans que des témoins officiels, de grands personnages de la cour et de la monarchie, fussent présents. Ces précautions n'empêchèrent pas les protestations des ennemis des Bourbons. Une lettre odieuse, cinq jours après l'accouchement, parut dans les

château, non loin du cabinet du roi. Elle était causée par l'explosion d'un baril contenant à peu près six livres de poudre. Il était quatre heures de l'après-midi. Les jours suivants, d'autres pétards éclatent aux environs des Tuileries. Enfin, le 31 janvier, dans le corridor de la trésorerie, en plein jour, nouvelle explosion. Un nommé Neveu, d'allure suspecte, est arrêté ; il se coupe la gorge pendant qu'on le conduisait chez le commissaire de police. Y avait-il corrélation entre les deux faits ? Rien n'est venu l'établir. »

On trouva même sur la table à toilette de la princesse un billet contenant des menaces atroces. Mais on sut bientôt, d'après la comtesse de Boigne, que ce billet avait été dicté par la duchesse à l'une de ses femmes de chambre. Mme de Boigne écrit alors :

La duchesse de Berry envoya chercher son confesseur et le chargea de révéler à Monsieur que les pétards étaient de son invention, les lettres écrites sous sa dictée et placées par son ordre. Elle était bien sûre, au reste, de n'avoir en cela que prévenu la pensée des assassins et voulait stimuler l'attention de la police qu'elle présumait très mal faite, puisqu'on n'avait pas encore chassé tous les agents de M. Decazes. Si ses bonnes intentions ne suffisaient pas à expliquer ses actions, il ne fallait s'en prendre qu'à elle, ses gens n'ayant agi que par son commandement exprès. Sa femme de chambre, ajouta-t-elle, n'avait écrit la fameuse lettre de menaces qu'après de longues représentations et un ordre impératif. Monsieur avait dû aller porter cette maussade communication au roi, et celui-ci la transmettait au conseil. Après ce récit fait d'une voix altérée, écouté les yeux baissés, le roi ajouta : « Messieurs, je vous demande de ménager le plus que vous pourrez la réputation de ma nièce, quoiqu'elle ne mérite guère d'égards. »

journaux de Londres, contestant la légitimité du prince nouveau-né. Le duc d'Orléans fut accusé d'en être l'auteur. Il ne s'en défendit jamais; il garda le silence.

Cette maternité rendit Marie-Caroline plus chère aux royalistes. N'était-elle pas maintenant la mère du roi éventuel, la mère de Henri V? Elle serait régente, si le trône échéait à son fils avant qu'il fût majeur. Cette nouvelle qualité sembla lui donner une plus haute idée de son importance; et on la vit peu de temps après, reprendre ses anciennes habitudes [1], se montrer dans les cérémonies officielles, recommencer ses courses à travers Paris, et, de nouveau, visiter les magasins, les expositions de peinture, les ateliers des artistes, encourager, comme autrefois, par ses acquisitions, les arts et le commerce, et, sans s'immiscer dans les luttes politiques, sans s'inféoder à aucun parti,

1. *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. III, p. 171. « Son deuil avait été un prétexte pour s'entourer d'une cour à part. Elle avait eu soin de la choisir jeune et gaie. Le monument et la fondation pieuse qu'elle élevait à Rosny, pour recevoir le cœur de son mari, l'y avait attirée dès les premiers temps de sa douleur. Les courses fréquentes devinrent des séjours. Elle y reçut plus de monde, elle se prêtait à se laisser distraire. Et bientôt les voyages de Rosny se trouvèrent des fêtes où l'on s'amusait beaucoup. Rien n'était plus simple. Toutefois je n'ai jamais pu me réconcilier au goût de la princesse pour la chasse au fusil. Mme de Larochejacquelin le lui avait inspiré (Félicie de Duras). Ces dames tiraient des lapins, et pour reconnaître ceux qu'elles avaient tués, elles leur coupaient un morceau d'oreille, avec un petit poignard qu'elles portaient, à cet effet, et mettaient ce bout dans la poitrine de leur veste. A la rentrée au château, on faisait le compte de ces trophées ensanglantés... Mme de Larochejacquelin portait dans ces occasions un costume presque masculin. Mme la duchesse de Berry, enchantée de ce vêtement, fut arrêtée dans son zèle à l'imiter par la réponse sèche de sa dame d'atours — la comtesse Juste de Noailles — qu'elle chargeait de lui en faire un pareil... — Madame fera mieux de s'adresser à un de ces messieurs ; je n'entends rien aux pantalons. »

s'intéresser, néanmoins à la marche des affaires publiques. Et voulant attirer plus de partisans aux Bourbons, elle entreprit un voyage en Vendée afin de réchauffer les cœurs attiédis et raffermir la foi vacillante. Elle visita les châteaux des grands chefs qui avaient combattu, à la tête de leurs paysans, les armées républicaines ; tantôt à la Grange, tantôt à Serrant, tantôt à Ménard, tantôt à Toubou-reau, tantôt à Clisson, tantôt à Vézin, tantôt à Landebaudière, où se réunissaient, en bandes, pour y être inspectés par elle, les anciens chouans portant leurs mousquets. A cheval, elle assistait à ces revues, gracieuse, alerte, dominant d'une main ferme, avec une aisance consommée, la bête la plus fougueuse. Et les rudes gas vendéens, qui la voyaient si intrépide, s'écriaient : « Ah ! la brave petite femme ! quelle énergie, et quelle adresse. »

Quand il faisait beau, elle dînait en plein air, laissant approcher d'elle ces fidèles défenseurs du trône et de l'autel. Eux manifestaient leur joie, en tirant des salves bien nourries, car il n'y a point de fête sans coup de feu en Vendée. « D'autres fois, écrivent les contemporains, la princesse, échauffée par une longue marche, entrait dans une ferme pour demander un peu de lait, et quand la fermière revenait du champ voisin, elle trouvait la princesse sur une escabelle, auprès du berceau, et selon l'usage de ces contrées, berçant avec le pied le petit enfant endormi. »

Après la Vendée, ce fut le Béarn qu'une autre année elle parcourut, coiffée du béret national, escaladant les hautes cimes des montagnes, comme si elle y eût été habituée, dès son enfance. Elle se montra aux lieux illustrés par son ancêtre, le Béarnais, se fit conter les légendes restées dans les mémoires des paysans, afin de les répéter plus

tard à son fils. Tous ses actes n'avaient qu'un but désormais, rendre facile et populaire le règne de celui dont elle était la mère. Elle s'appliquait à raviver les souvenirs qu'avait laissés, dans les provinces, le chef illustre de la dynastie. Henri IV était fort honoré en Normandie. Sa lutte contre Mayenne, ses triomphes sur les Ligueurs y étaient toujours présents dans la pensée des habitants. Dieppe, en particulier, manifestait son loyalisme dans toutes les occasions. Elle s'y installa durant la saison des bains, y prolongea son séjour, et chaque année y revint, s'attachant d'autant plus à cette ville qu'elle y avait implanté une industrie, source d'aisance pour le petit peuple, une fabrique de dentelle, et ensuite le travail sur l'ivoire d'où sortaient les menus bibelots qui meublent les étagères, fragiles, ajourés, que les doigts menus des femmes enjolivaient de mille manières.

Tous les royalistes n'approuvaient pas ces longs voyages à travers la France. Quelque enthousiasme que soulevât la princesse à son passage, il résultait de ces courses un peu vagabondes, des calomnies qui atteignaient sa réputation. On lui reprochait ses accointances, ses amitiés, la présence autour d'elle des mêmes personnages, gens quelquefois mal élevés ; on lui reprochait ses étourderies, sa gaieté débordante, ses costumes légers à Dieppe, à la saison des bains de mer. Assurément, ce n'était que médisances ; il n'y avait la preuve d'aucune faute ; mais on jasait, mais on critiquait tant de désinvolture ; et les personnes rassises et les dévôts eussent voulu que la jeune veuve se renfermât pour toujours entre le berceau de son fils, et le tombeau de son mari. Dans le peuple, au contraire, sa popularité s'affermissait. On la séparait des autres membres de sa famille. On approuvait son entre-

gent, ses manières franches, ses démonstrations généreuses ; sa bienfaisance était devenue légendaire ; de sa bourse elle payait, dans les institutions particulières, la pension de nombreuses orphelines, et dans les écoles celle de jeunes gens pauvres. Et le commerce comptait sur elle pour maintenir sa prospérité. On sollicitait ses préférences. Chacun eût voulu pouvoir écrire, au fronton de son magasin : *Fournisseur de Son Altesse Royale*. C'était comme un brevet d'élégance et de distinction. Enfin, son goût pour le spectacle donna l'essor aux petites pièces sémillantes, qui excitaient le rire ou aux berquinades qui provoquaient les larmes. Elle consentit à prendre, sous sa protection, une salle où un imprésario habile, Delestre-Poirson, faisait jouer des élèves du Conservatoire et que, pour cette cause, on appelait le « Gymnase ». Et dès ce jour, la salle porta le titre de « Théâtre de Madame » où elle eut sa loge réservée.

Au moment des « ordonnances » qui causèrent la chute de Charles X, la duchesse de Berry était à Saint-Cloud avec la famille royale, et elle se désolait de l'inertie de la cour, de la confiance béate dans laquelle se complaisaient les ministres. Elle comprit, tout de suite, que la révolution serait fatale à la dynastie. Du haut de la terrasse du château, elle considérait le panorama de la grande ville ; elle y vit flotter le drapeau tricolore à la place du drapeau blanc. Elle demanda au roi la permission de descendre à Paris avec son fils, de le montrer aux Parisiens, de réveiller ainsi leur amour pour la vieille monarchie. Elle ne doutait pas qu'elle ne réussît. Elle savait que les émeutiers ne s'attaquaient pas aux magasins abrités sous son nom. « Ce sont les fournisseurs de la duchesse,

disaient-ils. Elle aime le peuple ; respectons ses protégés. » Courageuse, ardente, elle eût soulevé les partisans de la race royale, qui s'effondrait dans l'isolement, dans le découragement, dans la décrépitude, et ne comprenait point que la nation ne pût être aussi vieille que le monde guindé des Tuileries. Aux premiers mots adressés au roi sur sa résolution : « Vous êtes une folle, lui répondit Charles X. Je ne veux plus vous voir. » Cependant, vaincu par la révolution triomphante, Charles X dut commander son départ de Saint-Cloud pour Rambouillet. Il s'y arrêta. Marie-Caroline ne désespérait point encore de conserver le trône de France à son fils. Elle était résolue à négliger la volonté du vieux monarque. Sa voiture, attelée en poste, stationnait dans la cour du château, prête à partir, lorsque les officiers, venus de Paris, annoncèrent qu'il n'y avait plus rien à faire, qu'un nouveau gouvernement était établi, que la famille royale n'était plus en sûreté à Rambouillet, et qu'il fallait se préparer à l'exil. Elle croyait, la malheureuse princesse, passer encore ses vacances à Dieppe. A cette fin de juillet, ses voitures l'y attendaient. De Dieppe, elles durent se diriger sur Cherbourg, où les Bourbons, pour la troisième fois, allaient quitter la France et affronter de nouvelles misères[1].

1. Et cette échéance fatale de la révolution de 1830 se comprend très bien à la lecture de la note suivante : *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. I, p. 417. « En avril 1832, pendant le plus fort de la désastreuse épidémie du choléra, j'arrivai, un matin, chez la duchesse de Laval ; le duc de Luxembourg, son frère et le duc de Duras s'y trouvaient. Je venais de recueillir de la bouche du baron Pasquier, qui y avait assisté, le récit de la mort de M. Cuvier, tombé victime du fléau qui décimait la capitale. Il avait témoigné, à cet instant suprême, de toute la hauteur de son immense distinction intellectuelle et d'une force d'âme conservée jusqu'au dernier soupir, sans exclure la sensibilité. Mon narrateur était profondément ému et m'avait fait

Marie-Caroline suivit la cour. Où allait-elle ; quelle serait sa vie, désormais ? Sur le navire, elle exhalait ses plaintes : « On punit mon fils qui n'est point coupable, disait-elle, et moi on me punit aussi. Qu'a-t-on cependant à me reprocher ? On ne sait donc point, en France, que depuis mon veuvage, comme avant, on ne m'a jamais consultée ; que j'ai été forcée de me taire, lorsque j'aurais cru devoir parler, et je suis condamnée à vivre maintenant dans l'exil, et à mourir sans voir mon fils roi de France. »

Quand elle fut partie, les pamphlétaires gagés par ceux qui avaient intérêt à la déshonorer, afin de discréditer l'héritier *légitime* du trône, répandirent sur elle les calomnies les plus infâmes, inventant les plus odieux mensonges, la disant accablée de dettes qu'elle ne pourrait jamais payer. Ils savaient pourtant, qu'au lieu de six millions qu'ils lui reprochaient de laisser en souffrance, ce qu'elle devait ne s'élevait pas à plus de sept cent mille francs, dépensés en travaux exécutés à Rosny. Et elle pouvait se libérer avec le prix de son mobilier personnel, de ses diamants, de ses bijoux, de ses atours, de sa bibliothèque qu'elle mit en vente. Ses tableaux en furent exceptés, ainsi que son château et sa terre de Rosny qui produisait annuellement une somme de cent trente mille francs.

partager son impression. J'arrivai chez la duchesse toute pleine de mon sujet, et je répétai les détails que je venais d'apprendre. Enfin M. de Luxembourg se penchant vers M. de Duras lui demanda à demi voix : Qu'est-ce que c'est que ce M. Cuvier ? — « C'est un de ces *Monsieur* du jardin du roi, reprit l'autre. » L'illustre Cuvier est un des *Monsieur* du jardin du roi ! Je demeurai confondue. Hélas ! hélas ! me disais-je, que de pareils propos dans la bouche des capitaines des gardes, des gentilshommes de la chambre, des intimes du roi de France, expliquent tristement le voyage de Cherbourg — c'est-à-dire la chute des Bourbons. »

De Cherbourg, le navire, qui emportait Charles X et sa famille, vogua vers l'Angleterre. Passant près de l'île de Wight, et remarquant la beauté de ses rivages, le vieux roi eut la velléité d'y fixer sa demeure. Désir éphémère ! Le navire continua sa marche jusqu'en Angleterre et, de nouveau errants, les Bourbons descendirent à Lullworth, village situé sur la côte du Dorsetshire à plusieurs milles sud-ouest de la ville de Warcham. Là, se trouvait le château de sir James Weld, qu'ils se décidèrent à habiter. Marie-Caroline, habituée au soleil de Palerme et de Naples, à la température bénigne de Paris, Marie-Caroline, jeune femme livrée à la vie active depuis sa jeunesse, ne put se résigner à la passive immobilité, aux inutiles regrets, aux récriminations des vieillards qui composaient la société du roi. Elle parcourut les campagnes voisines, les grandes villes qui étaient célèbres par leurs manufactures, tâcha de vivre en Angleterre comme elle avait vécu en France. Elle fit le voyage de Warcham, de Birmingham, accompagnée des grands seigneurs anglais, dont les châteaux étaient disséminés autour de Lullworth ; elle passa plusieurs jours au château de Wardhouv, assista aux courses de chevaux du Dorsetshire, ainsi qu'aux joûtes sur l'eau de Cowes, avec plusieurs membres de l'aristocratie anglaise, lord Arundel, lord Nugent, sir Grant, le marquis d'Anglesea, le duc de Norfolk. Plus tard, elle fit visite au duc de Devonshire, à son château de Chutsworth, à lord Scardale à sa résidence de Kodelstare. Charles X, d'abord indécis, accepta enfin l'hospitalité que lui offrait la cour de Londres au vieux château d'Holyrood, en Écosse, où une partie de sa vie s'était écoulée durant sa première émigration. Avant de s'y rendre, il avait reçu, à Lullworth, un émissaire de

Talleyrand, le cynique personnage, qui, jugeant les autres d'après lui-même, fit proposer à l'exilé d'abandonner Alger aux Anglais, moyennant une somme de cinquante millions et une rente viagère de quatre millions, et les Anglais s'engageaient à reconnaître Henri V, comme roi légitime de France, et à lui faire restituer sa couronne perdue. Marie-Caroline, indignée de l'audace de cette proposition impudente, répondit : « Je viens ici chercher un asile, au nom du malheur, et non pour payer de ma honte cette hospitalité. Je veux rendre à mon fils sa couronne intacte, et ce serait la briser sur sa tête que de lui enlever Alger. »

IV

Le vieux château d'Holyrood pouvait-il retenir longtemps la jeune Napolitaine ? En cette solitude, d'ailleurs, ses idées prenaient une tournure de plus en plus romanesque. Elle y vivait avec l'image des Stuarts que ses lectures avivaient. Imbert de Saint-Amand a dit d'elle : « Les romans et l'histoire, qui est le roman écrit par Dieu, avaient exalté l'imagination de la vaillante princesse. Les souvenirs de Marie-Stuart, de Henri IV, du prétendant Charles-Édouard, se croisaient dans son esprit avec les inventions de Walter Scott. Comme Marie-Stuart, elle voulait, en risquant sa vie, lutter contre la fortune et affronter tous les dangers ; comme son aïeul, le Béarnais, elle voulait avoir ses victoires d'Arques et d'Ivry ; comme Charles-Édouard, elle voulait tenter une expédition insensée à force d'audace. Edimbourg, patrie du grand romancier, son auteur favori, lui remémorait toutes

les fictions dont elle avait été charmée. Elle songeait aux prouesses jacobites de Diana Vernon, d'Alice Lee et de Flora Mac-Ivor. »

Alors, pendant que le vieux roi organisait sa vie entre les murailles du vieux manoir féodal, la duchesse quitta l'Angleterre et descendait en Italie, en traversant la Hollande, l'Allemagne et les provinces autrichiennes, sous le nom de comtesse de Sagana. Les désordres qui, depuis la révolution de juillet, régnaient en France, les alarmes de la France royaliste, de la France religieuse, de la France propriétaire, ainsi que l'écrivait M. de Salvandy, avaient touché son cœur de princesse, son cœur de mère ; son nom ou celui de son fils représentaient le principe de l'ordre et elle les voulait substituer à celui des princes qui avaient usurpé le trône. L'autorité légitime rétablie, elle aurait fait aux libéraux toutes les concessions qu'exigeait l'évolution de la société. Des États de Naples, où elle résida plusieurs mois, elle partit pour Rome, puis s'arrêta à Massa, dans les Etats du duc de Modène, qui, n'ayant point reconnu la royauté de Louis-Philippe, l'accueillit avec les plus grands honneurs. Elle y séjourna quelque temps, y reçut les Français qui avaient gardé leur foi à la légitimité, les dames de l'aristocratie, ses anciennes amies de Paris, qui lui venaient former une cour. Ces royalistes s'étaient réunis à l'hôtel d'un nommé François et, dînant ensemble à la même table, ils débattaient entre eux les chances de l'expédition projetée dans le Midi de la France et la Vendée, par la princesse, alors considérée comme leur reine. Il y avait, là, des femmes gracieuses, d'anciens et de braves officiers, et aussi des hommes de conseil, tous pleins de bonne volonté et d'ardeur, associant leurs vœux et leurs espé-

rances, pour le triomphe de l'entreprise de la mère du jeune roi.

Ce fut à Massa que le juif Deutz, ayant déjà médité sa trahison, vint rôder autour de sa noble victime, pour la bien connaître et la pouvoir livrer.

Le 21 avril 1832, elle s'embarqua sur le *Carlo-Alberto*, navire sarde qu'elle avait frété. Le comte de Ménard et le maréchal de Bourmont l'accompagnaient. Elle se fit débarquer sur les côtes de Provence où elle devait attendre l'issue des premiers engagements de ses partisans. Ceux-ci échouèrent, s'étant mal concertés entre eux. La princesse avait compté sur Marseille qui ne bougea pas. Le maréchal de Bourmont, dès ce premier échec, voulut repasser la frontière. La jeune duchesse résista aux conseils de ce militaire déjà timoré. Elle était en France, elle y resterait, et décidée à pénétrer jusqu'au cœur du pays, elle accepta l'offre de l'un de ses fidèles gentilshommes, qui lui proposa de la conduire jusqu'en Vendée. Ils partirent en voiture, elle comme sa femme, arrivèrent à Montpellier, ensuite à Toulouse, ensuite à Bordeaux, enfin en Vendée, cette vieille province toujours prête à se sacrifier pour le roi légitime. Aussitôt elle fit connaître sa proclamation où l'on retrouve son caractère romanesque.

« Ouvrez, disait-elle, à la fortune de la France ! Je me place à votre tête, sûre de vaincre avec des hommes tels que vous. Henri V vous appelle. Sa mère, régente de France, se voue à votre bonheur. Un jour, Henri V sera votre frère d'armes si l'ennemi menaçait nos fidèles pays. Répétons notre ancien et notre nouveau cri : « Vive le roi, vive Henri V ! »

A sa voix, la Vendée se leva de nouveau ; des

bandes armées se formèrent sous le commandement des anciens chefs qu'elles avaient coutume de suivre. Mais leur dévouement et leur courage se démontrèrent en vain. Après un échec au combat qui prit le nom de « Combat du chêne », les petites escouades de combattants durent se disperser et la princesse se cacher, errant de château en château, de ferme en ferme, fuyant les soldats du roi Louis-Philippe, qui la faisait poursuivre avec un acharnement sauvage. Elle s'était déguisée en paysan, voulant arriver jusqu'à Nantes où un refuge lui était offert dans une maison amie. Son costume se composait d'une veste, qui n'était plus neuve, d'un gilet d'un jaune sale, d'un pantalon bleu en coutil, et, pour recouvrir ces vêtements défraîchis, une blouse en laine brune, attachée près du col, par un bouton. Sous une perruque brune, elle avait dissimulé sa chevelure blonde, et elle s'était coiffée d'un petit bonnet de laine, comme un berger. Un bâton à la main, sous la conduite d'un guide, elle suivait les chemins tortueux de la province, acceptant gaiement toutes les aventures, tous les accidents de cette fuite éperdue à travers les halliers et les buissons. Il lui fallut, un jour, traverser un petit cours d'eau, sur lequel une planche était jetée en guise de pont, d'une pierre à une autre. Un paysan la prit avec lui pour la transporter sur la rive opposée. La planche vacilla et la duchesse et le paysan tombèrent dans l'eau. Mais au château, qu'elle venait de quitter, elle put changer de vêtements. Près de Nantes, craignant que la peau blanche et fraîche du bas de ses jambes ne la fît reconnaître sous ce déguisement, elle enduisit ses pieds, jusqu'au-dessus des chevilles, de la boue du chemin, afin de ressembler en tout à un jeune paysan.

Si habilement qu'elle se fût travestie, néanmoins, elle aurait pu, maintes fois, être surprise, parce que sa présence en un lieu soulevait toujours des empressements compromettants. Mais, entre les fonctionnaires, il y avait une sorte d'entente commune à ne la point distinguer, à ne la point dénoncer. Paysans, bourgeois, curés, chacun s'empressait de la recevoir, et ainsi elle put arriver jusqu'au lieu d'asile que lui avaient ménagé, à Nantes, Mlles Duguigny. Durant cinq mois elle demeura introuvable dans cette retraite. Cependant, Deutz, le juif converti, Deutz, cachant son origine et ses mauvais desseins sous le nom de baron de Gonzague, put arriver jusqu'à elle, et, le lendemain, le préfet Duval et le général Dermoncourt étaient avertis et la maison, où elle se dérobait, signalée aux fonctionnaires du gouvernement. Thiers, le ministre de l'Intérieur à cette époque, avait fait son marché avec le traître. La maison fut investie, les rues voisines barrées ; et, chose inconcevable, malgré deux jours d'investigation fébrile et la démolition de quelques murailles, la police ne découvrait rien. Dans un petit réduit, derrière une plaque de cheminée, la princesse s'était claquemurée avec ses amis, Mlle de Kersabiec et le comte de Ménard qui ne l'avaient point quittée. On était au mois de novembre. Si les gendarmes, qui veillaient dans la maison, n'eussent allumé du feu dans la cheminée, si la plaque n'eût été rougie par la flamme, la police, lassée peut-être, eût abandonné ses recherches infructueuses. Or, la chaleur du feu étouffait les prisonniers derrière la plaque; il était temps qu'ils sortissent. Quand la princesse se livra, sa robe était brûlée, et il y avait trente-six heures qu'elle et ses compagnons n'avaient pas mangé. « Si vous ne m'aviez fait une guerre à la Saint-Laurent, dit-elle au pré-

fet en sortant de sa cachette, vous ne nous auriez pas eus sitôt. »

Elle fut conduite à la citadelle de Blaye, emportant son bagage contenu en un mouchoir. Quant à son argent, treize mille cinq cents francs, qu'elle possédait dans la poche de son tablier, elle le distribua à son entourage. L'histoire de sa captivité serait trop longue à narrer. Cette captivité fut cruelle. Le colonel Chausserie, homme d'honneur, à l'âme généreuse, le premier gouverneur de la citadelle, fut remplacé par le général Bugeaud, soldat héroïque, mais surveillant terrible, ne connaissant que la consigne du soldat. Louis-Philippe n'eut jamais la générosité d'un parent qui avait reçu les bienfaits de la jeune princesse, alors qu'elle était puissante au pavillon de Marsan. Il épuisa contre elle, qu'il redoutait par-dessus tout, les mesures les plus odieuses. Aussi bien, ce fut, à ce moment-là, une guerre violente de plumes, entre les partisans de Louis-Philippe et ceux de Marie-Caroline. *La Gazette de France*, *la Quotidienne*, se signalèrent entre les feuilles légitimistes par leur zèle ardent à défendre l'héroïque prisonnière. Chateaubriand écrivit sa brochure célèbre où, s'adressant à la mère de Henri V, il disait : *Madame, votre fils est mon roi !* Les diatribes s'envenimèrent, les persécutions du gouvernement se resserrèrent lorsque Louis-Philippe, apprenant que la princesse était enceinte, la voulut déshonorer par la divulgation de cet état. Il laissa produire contre elle les inventions les plus humiliantes, comme si, dans ses aventures et ses chevauchées vendéennes, elle avait cédé à une intrigue amoureuse [1]. A bout de forces, à la

1. Le dernier tome des *Mémoires* de la comtesse de Boigne aggrave toutes les calomnies, débitées alors contre la duchesse de Berry. La vieille dame, en ses mémoires, écrit avec la plus

fin, désespérant de recouvrer sa liberté, si elle ne la provoquait par un aveu retentissant, elle se résolut à dénoncer sa grossesse, et en même temps, le mariage contracté secrètement, pendant son séjour en Italie. Il y eut envers elle, aussitôt, un grand refroidissement dans le parti royaliste. Bien peu de ses partisans lui restèrent fidèles. Les plus fermes contestèrent la véracité de sa déclaration, l'existence même de la grossesse. *La Quotidienne* se rangea courageusement du côté de la princesse. On y lisait :... « Et quelle serait la susceptibilité qui pourrait être blessée d'un acte dont nous trouvons tant d'exemples dans l'histoire des personnes royales ? Mademoiselle, la grande demoiselle, petite-fille de Henri IV, épousa secrètement Lauzun, lorsqu'un mariage public lui eût été interdit; la duchesse de Berry, fille du régent, fut mariée secrètement à Rioms, son écuyer; la princesse de Conti et tant d'autres qu'il serait trop long de citer, cherchèrent, dans de semblables unions, un abri contre les dan-

parfaite inconscience que cette grossesse clandestine n'était pas la première ; que depuis la mort du duc de Berry, sa veuve en avait eu bien d'autres ; que pour celle-ci, avant de la déclarer, on fit rechercher, en Europe, un gentilhomme qui voulut bien accepter cette paternité, en se déclarant le mari de la princesse. Ce mari, ce fut la fameuse comtesse du Cayla, qui fut chargée de le découvrir, et qui y parvint, grâce aux arguments fournis en bonnes espèces sonnantes, par l'intrigant Ouvrard. Le comte Hector de Lucchesi-Palli, fils du prince del Campo-Franco, jeune homme de belle figure, mais fort débauché et perdu de dettes, consentit à ce marché. La vérité est autre. Le comte de Reiset, qui a écrit la vie de Marie-Caroline, a produit, en son ouvrage, le texte de l'acte de mariage, contracté par la princesse, et déposé aux archives du Vatican à sa date, le 14 décembre 1831. Cet acte et de plus des lettres de Marie-Caroline et du comte Hector, conservées dans les papiers déposés au château de Brunsée, château laissé à ses enfants par la princesse, attestent la véracité des déclarations de l'infortunée prisonnière de Blaye et détruisent les assertions calomnieuses de la comtesse de Boigne.

gers du monde. Si nous voulions regarder hors de notre pays, nous trouverions un nombre infini de ces mariages connus sous le nom de *mariages secrets*, *mariages de la main gauche*, *mariages de conscience*, et ils n'ont jamais porté la plus légère atteinte à la réputation des princesses qui se soumirent à ces conditions de notre faible humanité. »

On n'eut pas pitié d'elle. Sa santé était chancelante. Sa grossesse se développant, son état s'aggrava. Les médecins de Paris, envoyés en consultation, déclarèrent qu'il lui fallait un climat plus doux que celui de Blaye, enveloppée des brouillards montant du fleuve. Mais les ministres, le roi peut-être, voulaient rendre plus lourde, sur le nom de leur victime, la honte de cette situation. Ils désiraient qu'elle accouchât en prison, afin qu'au moment de la naissance de l'enfant, elle déclara s'il était légitime ou le fruit d'un hasard. L'infortunée dut dévoiler le nom de son mari, le comte Hector Lucchesi-Palli, le frère des princes del Campo-Franco. Le gouvernement n'en voulait pas davantage. La princesse, n'étant plus que la comtesse Lucchesi, elle avait perdu son titre d'Altesse Royale. Ses entreprises, désormais, si elle en tentait de nouvelles, ne seraient plus que le fait d'une aventurière. Elle l'avait bien compris, l'infortunée prisonnière, et c'est pourquoi elle avait résisté si obstinément aux obsessions des émissaires officiels, qui lui faisaient entrevoir sa liberté après un aveu.

L'effet étant acquis, le ministère mit autant de hâte à la faire partir de Blaye qu'il avait mis de résistance à l'y retenir. Cet effet, d'ailleurs, était désastreux. La famille royale d'Holyrood, installée depuis quelque temps à Prague, était outrée de ce scandale. M. de Blacas, qui avait suivi Charles X en exil, et qui avait alors, sur le vieux monarque,

l'influence qu'il avait eue naguère sur Louis XVIII, n'était pas homme à adoucir l'irritation de cette vieille cour où le cardinal de Latil avait aussi une prépondérance incontestée. Après la famille royale, ce furent les grandes familles de l'aristocratie qui abandonnèrent la malheureuse femme. Aucune dame ne la voulut accompagner en Sicile. « Nous aurions suivi partout son Altesse Royale; nous ne voulons point être les dames de la comtesse Lucchesi. » Le comte de Ménard, ce fidèle ami jusque-là, déclina l'invitation de la princesse qui ne le put emmener à l'étranger. Seuls, les Bauffremont lui gardèrent leur amitié et l'accompagnèrent à Palerme. Là, même, elle ne fut pas libre. Elle voulait aller à Prague retrouver ses enfants, reprendre contact avec ses vieux parents qu'elle avait aimés, qu'elle aimait encore. Il lui fallut des négociations difficiles, pour sortir de Sicile, s'engager sur les routes d'Italie, et encore elle dut séjourner à Florence et à Ferrare, jusqu'à ce que l'empereur d'Autriche lui eût ouvert les barrières de l'Allemagne.

A quelle inspiration obéissait la cour de Vienne? Était-ce à l'influence de Louis-Philippe qui redoutait toujours l'audacieuse témérité de sa jeune parente; était-ce aux suggestions des familiers de Charles X, qui cherchaient à rompre avec la jeune femme, maintenant déchue de son rang royal? Peut-être!... Et puis ces vieux Bourbons étaient jaloux du prestige que, malgré tout, Marie-Caroline avait acquis en se mettant à la tête du parti légitimiste. C'était vers elle que, dorénavant, les regards de la jeunesse royaliste se tourneraient, et non vers le vieux monarque, et non vers le dauphin, le duc d'Angoulême, tout confit en dévotion, n'attendant plus rien des événements de ce monde. Enfin, ils comprenaient bien, tous, à Prague, que la jeune

mère revendiquerait son droit, tiré de la nature, sur l'éducation donnée au jeune roi Henri V, et, de plus, voudrait faire reconnaître sa majorité ; les princes, d'après la loi française, étant majeurs à treize ans. De son côté, Marie-Caroline prévoyant, sur tous ces points, la mauvaise volonté de la famille royale et les suspicions des conseillers du roi, Blacas et Latil, avait appelé à son aide le vicomte de Chateaubriand, qui venait de se déclarer, si éloquemment, le sujet de Henri V. Le noble écrivain se dévoua, quoiqu'il n'eût aucune espérance de satisfaire aux désirs de la jeune mère. Il la rencontra à Ferrare où elle attendait, tout à la fois, les passeports de l'Autriche et les lettres de Prague. Chateaubriand, près du vieux roi, ne réussit à rien, ni sur la direction à donner à l'éducation du petit prince, ni sur la déclaration de la majorité. Charles X demanda un brouillon de cette déclaration ; ce fut tout. Et il fut décidé que Marie-Caroline n'entrerait pas en Allemagne. Le roi, le dauphin, la dauphine, iraient à sa rencontre jusqu'à Léoben où on lui amènerait ses enfants.

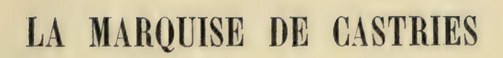
A ce moment-là, à Ferrare, Chateaubriand a laissé d'elle un portrait qui met en relief tout ce qu'avait de bizarre, d'original, et d'entraînant cette jeune femme que l'histoire ne pourra laisser tomber dans l'oubli... « La princesse était extrêmement drôle, écrit-il. Elle portait une robe de toile grisâtre (septembre 1833), serrée à la taille ; sur la tête une espèce de petit bonnet de veuve, de béguin d'enfant ou de pensionnaire en peinture. Elle allait çà et là, comme un hanneton ; elle courait à l'étourdie, d'un air assuré, au milieu des curieux, de même qu'elle se dépêchait dans les bois de la Vendée. Elle ne regardait et ne reconnaissait personne. J'étais obligé de l'arrêter irrespectueusement par

sa robe, ou de lui barrer le chemin, en lui disant : « Madame, voilà le commandant autrichien, l'officier en blanc ; Madame voilà le commandant des troupes pontificales, l'officier en bleu ; Madame, voilà le prolégat, le grand jeune abbé en noir. » Elle s'arrêtait; disait quelque mots en italien ou en français, pas trop justes, mais rondement, franchement, gentiment, et qui, dans leur déplaisance, ne déplaisent pas. C'était une espèce d'allure ne ressemblant à rien de commun. »

Résignée et découragée à la suite de toutes ces déceptions, Marie-Caroline décida de fixer sa vie en un lieu où tous les souvenirs irritants et désolants de son passé ne viendraient plus troubler son existence. Elle acheta un palais à Gratz, capitale de la Styrie, située dans une plaine fertile, sur le bord de la mer. Près de Gratz, elle acquit une terre, *Brunsée*, qui devint son Rosny, où, dans le château, elle fit transporter les tableaux et les objets précieux qu'elle avait accumulés dans son ancienne résidence française. Et avec son goût inné pour tout ce qui était beau et élégant, elle rendit son palais et son château, aussi beaux que l'était à Paris le pavillon de Marsan. Pour se venger de son *cher* oncle, le roi Louis-Philippe, elle avait placé dans un de ses salons, sur une table, un album contenant un croquis, dessiné en 1828 par le monarque-citoyen, avec une dédicace flatteuse pour la nièce qu'il avait si outrageusement persécutée.

La vie de la princesse à Gratz fut aussi active qu'autrefois à Paris ; sa bienveillance aussi généreuse. Elle lisait tout ce qui s'écrivait en France, s'intéressait à toutes les manifestations de l'art français, et ne s'habillait qu'avec des étoffes venues de France. Elle voulait rester française. Sa maison ne fut composée que de gentilshommes français ;

sa domesticité que de Vendéens. Son cocher avait été blessé au « Combat du chêne », et ainsi que l'a écrit Chateaubriand... « l'avenir la prendra à son gré, en dépit des personnes correctes et des sages couards ».



LA MARQUISE DE CASTRIES

LA MARQUISE DE CASTRIES[1]

Aux dernières années du dix-huitième siècle, l'un des plus beaux hôtels, et peut-être le plus aristocratique du faubourg Saint-Germain, était celui des ducs de Maillé, noble et illustre famille de Touraine, apparentée aux plus anciennes de la vieille noblesse. Quelques-uns des membres de cette famille ducale étaient attachés aux services de la cour, à Versailles ; et tel fut leur dévouement que, les princes étant sortis de France, les Maillé ne les abandonnèrent point et, durant l'émigration, on vit, près du comte d'Artois, le duc, son ami, qui devint un des gentilshommes du prince, lorsqu'il fut le roi Charles X.

Aucune des doctrines de la Révolution ne trouva un Maillé comme partisan. Point d'alliage compromettant n'exista jamais entre leurs principes de monarchie absolue et ceux de monarchie constitutionnelle. Ces grands seigneurs étaient aussi intransigeants que les princes émigrés ; et la jeune

1. Bibliographie. — Chateaubriand, *Mémoires* ; comtesse de Boigne, *Récits d'une tante* ; de Broglie, *Souvenirs* ; Guizot, *Mémoires* ; de Barante, *Mémoires* ; Philarète Chasles, *Mémoires* ; docteur Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris* ; Brifaut, *Récits d'un vieux parrain* ; le journal *la Minerve*.

duchesse de Maillé, avant la Révolution, dame du palais près de la reine Marie-Antoinette, était blâmée dans sa famille même, pour avoir accompagné l'infortuné souverain à l'Assemblée, le jour où le roi Louis XVI y vint prêter serment à la constitution nouvelle de la monarchie.

Dans ce milieu intraitable naquit, en 1795, Claire-Clémence Henriette-Claudine, qui devait épouser, un jour, le jeune marquis de Castries, fils du duc. La vieille duchesse de Maillé maintenait autour d'elle des habitudes sévères. En son salon, les conversations étaient graves, tournant autour d'idées sombres ou mélancoliques. Les événements terribles de la révolution avaient répandu une tristesse indélébile sur les témoins de ces faits tragiques ; et Mlle de Chastenay, en ses *Mémoires*, ne manque pas de mentionner avec quelle appréhension elle allait rendre visite à cette maussade douairière. Néanmoins, le caractère de la petite fille, qui venait de naître, ne se ressentit point de ce voisinage, de cette sujétion morose. Elle était étourdie et légère, racontent ceux qui la connurent, rieuse, charmante, toute de gaieté et d'esprit, surtout jolie, et puis coquette. Blonde, plus que blonde, la chevelure d'un ton fauve éclatant, avec un teint sur lequel une santé bien épanouie imprimait la douce rougeur de la jeunesse, elle était éblouissante et, là où elle passait, elle laissait d'impérissables souvenirs. Sans doute, elle n'eut pas, comme les jeunes filles de cette époque, les héroïnes du monde nouveau élevé sur les ruines de l'ancien, des plaisirs qui pussent contenter ses fantaisies et satisfaire à ses rêves. On ne la vit jamais dans les fêtes impériales. Mais elle sut réagir contre la monotonie de ses jeunes années, en ses déplacements à Lormoy, château de sa famille, « bâti

tout de travers », écrit Brifaut, plus agréable et plus commode que luxueux, où les fleurs abondantes composaient un décor séduisant. C'était à quelques lieues de Paris, près de Lonjumeau ; et chaque fois que la famille de Maillé s'y installait, les amis arrivaient y assister aux lectures des nouveautés du jour, ou aux comédies que l'on y jouait. Au milieu de cette haute société, se recrutait une troupe d'acteurs bénévoles, qui, suivant la mode, organisaient des spectacles fort divertissants. Les pièces étaient choisies dans le théâtre de Molière, de Marivaux, de Destouches, de Dancourt, ou des auteurs contemporains, Alexandre Duval et Picard. Pour les grands rôles de Molière, Alceste du *Misanthrope*, par exemple, on demandait le secours des acteurs distingués du Théâtre-Français, Lafon plutôt qu'un autre, et le divertissement marchait à souhait. Brifaut, qui, en ses récits, narre avec détails ces fêtes recherchées, y tenait un rôle aussi, et on comprend, à ses descriptions, quel devait être l'agrément de ces soirées littéraires, de ces distractions intelligentes où chacun apportait la somme de ses efforts et de sa bonne volonté.

Malgré la tenue rigide de l'intérieur des Maillé, le caractère expansif et enjoué, rieur et envolé de la jeune fille de la maison se démontrait dans toute son ardeur ; et elle dut plaire, tout de suite, aux jeunes gens qui la pouvaient approcher, à ceux que leurs relations mettaient en contact avec sa famille. Ce fut le descendant des Castries, portant un nom digne de s'unir au sien, le jeune marquis de Castries, forcé, comme tous les fils de la vieille noblesse, par Napoléon, à prendre rang parmi les officiers de ses armées, ce fut celui-là qui obtint sa main.

Les Castries étaient originaires du Languedoc, et les derniers représentants de cette famille s'étaient brillamment illustrés. Le grand-père du marquis était le maréchal, dont la vie traversa tout le dix-huitième siècle, au service de Louis XV et au service de Louis XVI. Il émigra, suivit les princes, et à l'étranger il se mit à la remorque du comte de Provence, qui en fit son ministre de la Guerre, lorsqu'il se déclara roi légitime, sous le nom de Louis XVIII. Le fils du maréchal escorta La Fayette en Amerique, et, revenu en Europe, accepta de l'Angleterre le commandement d'un corps d'émigrés, qui fut débarqué en Portugal. Député aux États généraux, il avait eu, avec le comte de Lameth, une altercation qui provoqua un duel ; ce qui l'avait rendu célèbre. En 1778, il avait épousé Marie-Louise-Philippine de Bonnières, fille du duc de Guines, magnifique seigneur, dont la mémoire fut longtemps persistante dans la belle société de Londres où il avait été ambassadeur, ainsi qu'à Berlin où son esprit, corroboré de son orgueil nobiliaire, en imposa, plus d'une fois, au grand Frédéric. A la Restauration, ce Castries obtint le titre de duc héréditaire et pair, que Louis XVIII choisissait parmi ses fidèles gentilshommes.

Tant qu'il vécut, son fils, né en 1787, ne porta, suivant les lois de la noblesse, que le titre de marquis ; et ce fut lui, fils du duc et de Mlle de Guines, qui donna son nom à la belle jeune fille, issue des Maillé. Dans ses campagnes, à la suite de Napoléon, le jeune marquis fut fait prisonnier en Russie, en 1813. Il avait alors vingt-cinq ans, et il était sous-lieutenant dans une compagnie de gendarmes de la garde. Le gouvernement de Louis XVIII lui conféra le grade de colonel et lui

donna le commandement du 4e régiment de chasseurs à cheval. Ni lui, ni le duc, son père, qui vécut jusqu'en 1842, ne furent attachés à la cour des Bourbons. Ainsi que d'autres grands seigneurs, et pareils aux La Trémoille, ils se contentaient d'être fervents royalistes, sans être courtisans. L'état de soldat leur convenait mieux qu'une charge de cour. Ils préféraient porter l'épée plutôt que les insignes d'un familier obséquieux. Mais, aux siècles précédents, sous Louis XIV, alors que l'on ne comptait, dans l'aristocratie, que si l'on remplissait une fonction près d'un prince, une Castries se fit remarquer parmi les dames d'atour de la duchesse d'Orléans. Saint-Simon en a tracé un portrait trop joli, pour qu'il soit omis. Ne fût-ce pas, d'ailleurs, une aïeule du marquis?

« Mme de Castries, écrit Saint-Simon, à la date de 1696, était un quart de femme, une espèce de biscuit manqué, extrêmement petite, mais bien prise, et aurait passé dans un médiocre anneau ; ni derrière, ni gorge, ni menton ; fort laide, l'air toujours en peine et étonné ; avec cela une physionomie qui éclatait d'esprit et qui tenait encore plus parole. Elle savait tout : histoire, philosophie, mathématiques, langues savantes, et jamais il ne paraissait qu'elle sût mieux que parler français ; mais son parler avait une justesse, une énergie, une éloquence, une grâce, jusque dans les choses les plus communes, avec ce tour unique qui n'est propre qu'aux Mortemart. Aimable, amusante, gaie, sérieuse ; toute à tous, charmante quand elle voulait plaire, plaisante naturellement avec la dernière finesse, sans le vouloir être, et assénant aussi les ridicules à ne jamais les oublier ; glorieuse, choquée de mille choses avec un ton plaintif, qui emportait la pièce ; cruellement méchante quand il

lui plaisait et fort bonne amie ; polie, gracieuse, obligeante en général ; sans aucune galanterie, mais délicate sur l'esprit et amoureuse de l'esprit où elle le trouvait à son gré ; avec cela, un talent de raconter qui charmait, et quand elle voulait faire un roman, sur-le-champ, une source de production, de variétés et d'agréments, qui étonnaient. Avec sa gloire, elle se croyait bien mariée par l'amitié qu'elle eut pour son mari. Elle l'étendit sur tout ce qui lui appartenait ; et elle était aussi glorieuse pour lui que pour elle : elle en recevait la réciproque et toutes sortes d'égards et de respect. »

Quoique indépendants, les Castries étaient fort bien accueillis par les princes et, à la première Restauration, lorsque les commandements des grandes divisions territoriales furent partagés entre les officiers de l'émigration, le duc fut envoyé en Normandie, qu'il s'efforça de garder fidèle à Louis XVIII, au retour de Napoléon de l'île d'Elbe. L'élan impérialiste fut plus fort que son autorité, plus irrésistible que sa volonté. La Normandie lui échappa. Il passa en Angleterre, et de là rejoignit à Gand le roi avec lequel il rentra à Paris, en 1815. Il reprit alors ses fonctions de pair, sans vouloir davantage.

Veuf, il se remaria, épousa une Anglaise. Il y eut, dès lors, une duchesse de Castries et la jeune marquise dont la beauté annihilait toutes les prétentions de ses rivales. Le duc, pair héréditaire, installé à Paris, ouvrit les salons de son hôtel aux partisans de la monarchie absolue, à ceux dont les convictions reflétaient celles du comte d'Artois, qui avait sa politique personnelle, en opposition à celle du roi. En ces soirées, on ne remarquait que

l'aristocratie la plus pure et la plus orthodoxe. Vous y eussiez coudoyé les Vérac, les Sérent, les Vaudreuil, nommé gouverneur du Louvre, les Beaurepaire, les Noailles, les Choiseul-Praslin, les d'Harcourt, les Fitz-James, marchant, dit Brifaut, « le front haut, affectant la superbe et le dédain avec des gestes impérieux que sa grande taille rendait impressionnants » ; et le marquis de Lévis, dit encore l'historiographe de ces réunions aristocratiques, « toujours soigné, poudré, tiré à quatre épingles », et le jeune Sosthène de Larochefoucauld l'élève de l'abbé Legris-Duval, et le marquis d'Ecquevilly et le vicomte de Dampmartin, et du Bouchage et La Bourdonnaye, et de Castelbajac et de Puymaurin, ces deux derniers, députés de Toulouse portant, au *Conservateur* de Chateaubriand, l'âcre venin de leur haine contre la politique du moment ; et de Bouville, qui avait accusé le gouvernement d'avoir favorisé l'évasion de La Valette, et de Vaublanc, devenu célèbre par la phrase de son discours sur l'amnistie, s'écriant : *Oui, la France veut son roi!* d'autres encore, un Cossé-Brissac, un Simiane, le prince de Poix et quelques plébéiens, comme Bellart et Bergasse, dont les idées rétrogrades donnaient accès à leur roture parmi tous ces nobles seigneurs.

« Pour se faire une idée du gentilhomme d'autrefois, écrit Brifault, il suffisait de connaître le grand chef de la grande maison d'Uzès. Bon, mais brusque ; franc et loyal, attaché aux habitudes traditionnelles du siècle où il était né ; fidèle aux lois de l'honneur et de la justice ; conservateur consciencieux de ce feu sacré qui ne brûle que dans les cœurs nommés retardataires ; il ne pouvait ni se résoudre à plier sous le joug des mœurs nouvelles,

ni accepter, sans se plaindre, la position équivoque que nos diverses révolutions lui avaient faite. De là, son peu de goût pour une société dont les tendances contrastaient si fort avec les siennes, et qui avaient amoindri son rôle politique. De là, son besoin d' « isolement qu'il n'expliquait pas, mais qu'on devinait. Aussi passait-il, dans ses terres, la plus grande partie de l'année. » Et beaucoup de ceux, cités plus haut, ressemblaient à ce vieux et illustre gentilhomme.

Si on avait voulu conduire une enquête sérieuse parmi ces représentants de la haute noblesse, qui sait si l'on n'eût pas découvert des complices aux conspirateurs qui, sur le bord du fleuve, allaient, en des conciliabules secrets, préparer la campagne de laquelle devaient sortir la déposition de Louis XVIII et l'élévation au trône du comte d'Artois, « ce monarque des choses futures », comme on se plaisait à le nommer? Mais, parmi eux, on n'eût trouvé aucun contradicteur aux entreprises des missionnaires qui couvraient les provinces de prédications furibondes, enrôlaient, en leurs confréries, les jeunes vierges de la ville et des champs et leur faisaient chanter des cantiques où l'enthousiasme de l'amour divin et la réprobation des impies étaient décrits en mots de flamme et toujours incongrus [1]. Et pas davantage, ces

1. « Si vous voulez avoir une idée juste de ces poésies sacrées, écrivait *la Minerve*, en février 1819, lisez le septième couplet du cantique sur l'Enfer et notez bien qu'il est chanté par douze vierges.

Apprenez-nous, impudiques,
Les douleurs que vous sentez
Pour vos transports frénétiques,
Et vos sales voluptés.
Dites-nous, dites-nous,
Quels tourments endurez-vous?

ultra-royalistes n'auraient formulé un blâme contre les Jésuites, qui, à Saint-Acheul, près d'Amiens, avaient ouvert un collège où ils recevaient les jeunes fils de la noblesse, et par des pratiques minutieuses, frisant l'idiotisme, faussaient leur entendement et l'élan de leur cœur[1]. Là, dans cette so-

« Je n'ose vous citer celui qu'on fait chanter à de jeunes vierges sur le sacrement du mariage, parce qu'il pourrait tomber sous les yeux de la vôtre. Ne voit-on pas des préfets, en grand costume, et des juges, en robe rouge, porter sur leurs épaules des croix d'un poids et d'une dimension énormes, comme s'ils voulaient faire l'aveu public qu'ils ont péché dans l'exercice de leur fonction ? »

1. Voulez-vous revoir, écrivait encore *la Minerve*, en février 1819, les saints usages, les saintes cérémonies du quinzième siècle ? Venez au collège de Saint-Acheul, près d'Amiens, qu'on a transformé en petit séminaire, afin de le soustraire aux règlements de l'Université. C'est dans cette humble retraite que cinq cents élèves, parmi lesquels on compte beaucoup d'enfants des premières familles de France, viennent puiser les principes régénérateurs qui les mettront, pour jamais, à l'abri des attaques du démon et du monde, ouvrage du démon. Quel spectacle enchanteur ! L'on voit tous les jours, à 2 heures, ces jeunes élèves se rassembler, un chapelet à la main, et en défiler pieusement les grains, en récitant cinquante *pater* et cinquante *ave*. Les plaisirs mêmes ne les dispensaient pas de ce devoir sacré. Quelquefois, en revenant de la promenade, un saint enthousiasme s'emparant des élèves ou de ceux qui les conduisaient, chacun armé de son chapelet, aux yeux des passants étonnés, retourne vers le saint asile, en bénissant le Seigneur. C'est dans cette maison que vous retrouverez les rosaires, les scapulaires, les cilices même qui déguisent leur modeste piété et les fouets ensanglantés de la discipline que le pécheur emploie pour dompter les rébellions de la chair. Les classes sont souvent interrompues et sanctifiées par la prière. Lorsque l'heure sonne, il se fait dans la maison un signe de croix général. On y tient beaucoup à l'*angelus*. Je n'oserais cependant garantir ce que plusieurs personnes m'ont assuré, qu'on vit, un jour, un élève des Jésuites passant sur une place publique d'Amiens, au moment où l'on sonnait l'*angelus*, se mettre à genoux dans la boue. Les confessionnaux ne sont jamais vides. On célèbre toutes les fêtes supprimées, sans compter la fête du Sacré-Cœur, qui revient tous les mois. Cependant, on n'ose pas fêter publiquement la Saint-Ignace. Si vous voulez visiter cette maison, prenez garde de vous y présenter dans le temps des retraites, car, alors, on n'y reçoit pas

ciété réunie à l'hôtel de Castries, il n'y avait qu'un cri contre le favori du roi, le ministre Decazes ; il n'y avait qu'un haro contre la loi des élections, mise en discussion. On louait, contre le ministère du duc de Richelieu, les efforts de Villèle et de Corbière. Decazes, pour eux, n'était qu'un traître. La comtesse de Boigne, en ses récits, raconte que le prince de Poix, en une soirée chez le duc, se trouvant face à face avec le ministre, l'aborda par ces mots : *Bonsoir, traître*. Et, comme Decazes, se retirait interloqué de cette apostrophe, marquant son indignation de tant d'acrimonie, le prince de Poix, qui ne brillait ni par l'à-propos, ni par l'esprit, ajouta : *Que voulez-vous ! Ici, ils vous appellent tous comme cela.*

Le soir du jour où le roi, obsédé par les intrigues nouées contre son ministre favori, avait cédé aux audacieux et congédié celui qui possédait sa confiance et toute son affection, un valet de pied se présenta chez le duc de Castries de la part de Louis XVIII et, avec un portrait du monarque, remit au gentilhomme le magnifique ouvrage de Daniel sur l'Inde, orné des plus belles gravures. Le duc, couché, ne comprit rien à cette faveur subite. Quelques heures après, nouveau réveil du personnage, à qui on apportait, toujours de la part du roi, un médaillersuperbe, rehaussé de couronnes ducales, et contenant des médailles en or, frappées depuis la Révolution. Le duc se frottait les yeux, étonné de cette munificence royale à laquelle il n'était point habitué, se promettant d'aller, le len-

les étrangers. Elles ont lieu deux ou trois fois par an. Pendant deux jours, il n'y a presque plus d'études. Les jeunes gens ne sont occupés que de prières et de méditations. Les jeux sont interdits. Il faut, durant les récréations, se promener silencieusement, l'âme pleine du ciel, et le cœur en extase.

demain, remercier le prince de sa bienveillance et de ses bontés. Hélas ! sans tarder, on vint dans la même nuit, réclamer tous les présents apportés et destinés, non pas à lui, mais au *duc* Decazes, qui, depuis la veille seulement, avait reçu ce haut titre de noblesse. Les gens du roi, trompés par la consonnance du nom, et pas encore avertis, avaient commis l'erreur ; et l'infortuné duc de Castries, qui en était victime, au lieu de se réjouir de ses cadeaux superbes, n'eut pas même la consolation de récupérer les louis d'or, qu'il avait fait distribuer aux valets des Tuileries.

En ces fêtes, la jeune marquise de Castries était admirée et choyée autant que la comtesse de Noailles, cette gracieuse femme, qui fut l'héroïne du *Dernier des Abencérages* : cette musicienne et chanteuse applaudie, dont les danses étaient aussi élégantes que les chants étaient doux ; Aspasie, dans tous ses charmes, écrit Mlle de Chastenay. Et quand même, lorsque Mme de Castries entrait dans un salon, il n'y avait plus d'yeux que pour elle. Son aimable caractère, sa gaieté, donnaient l'essor à toutes les joies, et la politique repliait ses voiles attristants devant ses rires et l'enivrement de sa causerie. A la ville, comme aux champs, lorsqu'on jouait la comédie, elle y prenait part soit comme actrice, soit comme assistante, « armée de deux yeux les plus agaçants et les plus fiers », aussi experte que sa belle-sœur, la duchesse de Maillé, à faire valoir l'esprit d'un rôle, aussi sémillante que Mme de Chatelleux, ou Mme de Nansouty, aussi intéressante que toutes celles qui composaient la troupe comique des châteaux voisins de Paris. Lorsqu'on ne jouait pas la comédie, les jeunes dames, agréables chanteuses, se faisaient

accompagner par la guitare et chantaient la romance à la mode dont voici les couplets :

Preux chevalier, la gloire vous appelle ;
L'honneur vous dit de marcher sous sa loi ;
Vous le jurez ; vous lui serez fidèle.
Preux chevalier veut mourir pour son roi !

Au loin, déjà, la trompette sonore
Dans tous les cœurs a causé grand émoi ;
Chant du départ vous le redit encore :
Preux chevalier veut mourir pour son roi !

Adieu plaisirs, amours, charmante amie,
Adieu ces lieux où je reçus ta foi ;
Cache tes pleurs, idole de ma vie,
Preux chevalier veut mourir pour son roi !

Le chevalier, sous la blanche bannière,
Brûlant d'ardeur, au loin répand l'effroi
En affrontant les hasards de la guerre ;
Preux chevalier veut mourir pour son roi !

L'air retentit du cri de la victoire.
Et du vainqueur tout a subi la loi.
Il fut heureux par l'amour et la gloire,
Le chevalier qui servit bien son roi.

Faisait-on une lecture près d'une table éclairée d'une haute lampe ? Chateaubriand avait-il consenti à ouvrir les cahiers où étaient renfermés ses derniers ouvrages ? toutes les jeunes dames se pressaient autour du lecteur pour se mieux livrer à leur émotion. Et lorsque Chateaubriand avait achevé sa lecture, et furtivement essuyait une larme, qui avait perlé sous sa paupière, en détaillant les épisodes les plus tendres de son œuvre, quelques dames de son entourage s'approchant de lui timidement, lui offraient une tasse de thé.

« Je vous en demanderai », répondait le poète; et aussitôt toutes d'aller chercher, qui la théière, qui la tasse et la cuillère, qui le sucrier et de les lui apporter, se disant de l'une à l'autre : *ma chère, il veut du thé ; il veut du thé.* Madame de Chateaubriand appelait ces belles mondaines *les Madames* de son mari, et dans le nombre figurait, il n'en faut point douter, la jeune marquise de Castries que, naguère, à Lormoy, lorsqu'elle était enfant, il avait fait sauter sur ses genoux.

C'est que les causeries des salons avaient changé de but et de sujet. Les bulletins de nos victoires, les grandes charges de cavalerie, les massacres de nos ennemis n'agitaient plus les âmes féminimes. Les beaux officiers avaient cédé la place aux poètes, voire même aux philosophes. Les moustaches finement relevées en crocs, les culottes bien collantes des hussards n'avaient plus l'attrait d'un éloquent sonnet, d'une satire ou d'une scène de drame. L'intelligence, démontrée en une œuvre littéraire, possédait le prestige que n'avait plus la bravoure de l'officier.

En ces soirées intimes triomphait notre héroïne, plutôt qu'aux grands bals de la cour, maussades et tristes, peuplés des figures rébarbatives des vieilles émigrées, revenues d'Angleterre ou d'Allemagne, vêtues, comme la duchesse d'Angoulême, de robes maladroitement façonnées. Mais, dès que fut marié le duc de Berry, il y eut, à l'Élysée-Bourbon, des fêtes joyeuses où la marquise de Castries sut faire valoir toute sa distinction, toutes ses grâces, toute la beauté de sa jeunesse. Près d'elle, autour d'elle, on éprouvait une sorte d'enchantement. On la voyait entrer légère, presque aérienne, se glissant au milieu des autres dames, fascinante en sa démarche, en sa physionomie

expressive où l'on ne discernait que le contentement de soi et le bonheur de vivre. « Elle représentait, nous dit Philarète Chasles, la tradition échevelée et pimpante de 1815, l'essai rapide, séduisant et fou de la régence française. »

C'était l'époque où de Balzac, venu à Paris pour y faire sa fortune d'écrivain, tâchait d'attirer sur lui le regard des femmes; en toutes ses créations, les encensant, les exaltant, les divinisant, elles lui rendaient le culte qu'il désirait d'elles. Toutes lui savaient gré de prolonger indéfiniment, chez elles, l'âge d'aimer, et ce qui est mieux encore, l'âge d'être aimées. Quelles qu'elles soient, victimes de leur faiblesse ou de leur infidélité, elles ne sont, en ses grandes pages d'imagination, toujours que des victimes. Il les plaint, ne les accuse jamais. La faute n'est point en elles. Alors, comme jadis Chateaubriand, elles l'entouraient et s'humiliaient devant lui. Balzac se laissait faire. Il aimait cet encensement des salons où l'avait introduit son ami, le duc de Fitz-James, parce qu'il en tirait avantage. Faire parler de lui, de quelque manière que ce fût, il n'avait point d'ambition plus vive. Ne le vit-on pas, pendant tout un hiver, lorsque la renommée de son nom faiblissait, s'installer, les jours d'opéra, dans une grande avant-scène, en habit de soirée, gilet blanc, adorablement peigné, toute sa personne parfumée, portant en main une canne à pomme d'or, sa canne devenue légendaire, et parader pour la galerie, qui le lorgnait? On discourait sur lui dans les journaux; il triomphait encore; il était heureux. « Il fut un moment, écrit un de ses amis, Léon Gozlan, où les journaux s'occupèrent beaucoup de Balzac; mais ils le firent, comme ils font tout, c'est-à-dire vite et sans réflexion. Ils ne par-

lèrent que de ses cheveux, de ses bagues, de sa canne. Il fut le « lion » de la quinzaine, mettons de l'année, puis le laissèrent, après l'avoir grossi, exagéré, démesurément enflé. » Que ces enflures outrées, ces admirations excessives pour l'écrivain, aient produit l'engouement des coquettes, il faut le croire; et quelques-unes, les plus légères, les plus faibles, les plus entraînées dans le tourbillon mondain et, de ce nombre, notre belle marquise, cédèrent, dit-on, à l'éclat de ce triomphateur, adoré déjà par des rivales à qui elles l'enlevèrent. C'est possible, c'est même probable. Balzac n'avait pas dépassé l'âge où l'homme s'épaissit et se matérialise, loin de s'affiner et de s'idéaliser. Il était encore dans toute l'efflorescence de la jeunesse; elle, dans l'âge des passions les plus ardentes, ne voyait le fécond romancier qu'à travers le prisme de ses créations les plus poétiques et les plus séduisantes. Il devait l'éblouir.

Cette radieuse existence de coquette fut éphémère. Elle dura quelques années et puis s'effondra sous le heurt d'un événement, trop facile à prévoir, lorsque la femme est belle. L'ennui et le chagrin s'abattent sur les cœurs trop souvent sollicités qui, à la fin, se sont donnés. Chateaubriand, ambassadeur à Rome, écrivait à Mme Récamier en 1828, qu'il y avait vu Mme de Castries, mélancoliquement triste, les yeux pleins de larmes, lorsqu'il lui avait rappelé les beaux jours de Lormoy. Elle voyageait seule, se rendant peut-être au devant de quelqu'un, comme Mme de Noailles avait été jadis en Espagne au-devant de Chateaubriand revenant de Jérusalem; car Chateaubriand ajoute : « quel isolement ! Et pour qui ? »

Le mot de cette énigme se trouve dans un passage des *Mémoires* de Philarète Chasles.

« Rien de plus étonnant dans notre siècle, écrit-il, et de plus charmant après tout, que de voir, le soir, dans un petit salon des plus simples, meublé à l'antique, avec les tables volantes et les guéridons, les coussins de vieux velours et les écrans du dix-huitième siècle, une femme malade, aux reins brisés, étendue sur sa chaise longue, languissamment, mais sans afféterie, la figure noble et chevaleresque, le profil plus romain que grec, les cheveux rouges sur un front très élevé et très blanc et représentant exactement ce qu'avait pu être Mme de Parabère, dans sa vieillesse. C'était Mme de Castries, née de Maillé, parente des Fitz-James, des Montmorency, de tout le faubourg le plus blanc. Liée par devant Cupidon avec le jeune Metternich et le suivant à la chasse, elle s'était accrochée à une branche d'arbre, était tombée sur les reins et s'était brisée l'épine dorsale. Un demi-cadavre élégant, voici ce qu'était devenue cette belle, si éclatante de fraîcheur, qu'au moment où elle mettait le pied dans un salon, à vingt ans, sa robe incarnat tombant sur ses épaules, dignes du Titien, elle effaçait littéralement l'éclat des bougies. »

Il est inutile d'insister sur cette peinture ; Mme de Castries ne peut être mieux dépeinte, ni mieux excusée.

LA DUCHESSE DE DURAS



CLAIRE LECHAT DE KERSAINT

DUCHESSE DE DURAS

D'après un portrait peint par Mlle Fraser.

LA DUCHESSE DE DURAS [1]

I

Bardoux, en son volume sur la duchesse de Duras, parle d'un portrait que fit d'elle le baron Gérard ; mais il l'analyse comme l'eût fait un bureaucrate, en un passeport. « Tête de Bretonne, écrit-il, avec des yeux bruns, des cheveux noirs, la taille courte, la bouche petite, le nez bien fait, le front très grand... L'ensemble de la physionomie indique l'intelligence et la volonté. » Ces détails sont beaucoup trop sommaires, et, par la pensée, avec cette nomenclature, on ne peut guère se représenter le visage de l'intéressante duchesse. Je n'ai pas vu le portrait, peint par Gérard, mais l'estampe que possède la Bibliothèque nationale. Elle y est coiffée d'un turban, à la manière de Mme de Staël, d'énormes boucles de ses cheveux, en touffes,

1. Bibliographie. — Bardoux, *Mme de Duras* ; Villemain, *Souvenirs contemporains* ; Hyde de Neuville, *Mémoires* ; Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* ; Prosper de Barante, *Souvenirs* ; Sainte-Beuve, *Portraits de femmes* ; Comtesse de Boigne, *Souvenirs d'une tante* ; Mlle de Chastenay, *Mémoires*.

émergeant des deux côtés du visage. De grands yeux très doux, le nez, la bouche, comme l'écrit Bardoux, sur un menton épais, une physionomie étonnée, un air quêteur, une ombre de mélancolie, répandue sur tous les traits, donnent un caractère exotique à cette figure, qui ne ressemble ni à celles des grandes dames du dix-septième siècle, ni aux aristocratiques et fines silhouettes de celles qui ornaient la cour de Louis XV et de Louis XVI. Oui, certes, elle se rapproche, en ressemblance, de Mme de Staël, que Lamartine a comparée aux robustes filles de l'Helvétie, l'intelligence accentuant cette physionomie masculine; seulement, chez Mme de Duras, des souvenirs douloureux, après les malheurs de sa famille — son père guillotiné comme girondin, en 1793 — ont alangui ce visage viril. Elle paraît plus femme. Sa mère, d'ailleurs, était créole, et elle tenait d'elle cet aspect bienveillant, cette ouverture de générosité et de confiance, qui se manifestait en son lucide regard. Que reflètent ces yeux souriants, si ce n'est la bonté et la mansuétude? Et c'est ainsi qu'elle resta, durant le cours de sa vie, dans ses relations avec tous ses amis.

Elle naquit à Brest, en 1778, de l'amiral Guy de Coetnenprenn, comte de Kersaint. Fille unique, elle était adorée de son père et, en elle, revivaient les grandes qualités du vaillant marin, qui fut, à la fois, un dévoué serviteur du roi et un amant de la liberté. Ses prénoms étaient Claire, Louise, Rose, Bonne. A douze ans, elle fut confiée aux religieuses qui dirigeaient le couvent de Panthémont où étaient élevées les filles des plus grandes familles de France et de l'Allemagne. Là, elle se lia d'une amitié fervente avec deux de ses petites camarades, qui demeurèrent ses amies : Anna de

Dillon, plus tard marquise de La Tour du Pin, et Joséphine de Damas, devenue comtesse de Sainte-Maure. Les pensionnaires de cette aristocratique maison n'étaient pas surveillées de près; et abandonnée à ses instincts de grande curiosité, Claire de Kersaint lisait, dévorait, absorbait tous les ouvrages que le hasard lui offrait. A cette diversité de lectures, elle dut cette magnanime conception de la vie, cette hauteur de vue, qui la distinguèrent toujours de son entourage, à la cour des Bourbons. Et puis, n'était-elle pas la fille d'un homme, que les égoïstes passions des sectaires du temps n'avaient pu pervertir ? Mlle de Kersaint montra, de bonne heure, la délicatesse de ses sentiments. Elle n'eut point d'autres inspirations que celle de sa conscience très droite, que celle de son cœur, plein de dévouement et d'ardeur. Ceux qui l'ont aimée, comme Chateaubriand, ont éprouvé la grande douceur de ses relations et l'épanouissement de son âme; ceux qui l'ont fréquentée, comme Villemain, ont admiré la générosité de son esprit, la sûreté de ses amitiés et la bienveillance de ses accueils. Son esprit, écrit Villemain, était pétri « d'élévation et de lumière ».

Privée de la plus grande partie de sa fortune, confisquée sur son père, elle quitta la France avec sa mère, alors démoralisée par les tragiques événements de l'époque, et elles s'embarquèrent pour les colonies, où elles allaient récupérer les restes de la fortune maternelle. Mlle de Kersaint était encore une toute jeune fille, à peine adolescente. Mais les chagrins et le malheur lui avaient donné de la vaillance. Très clairvoyante, malgré son jeune âge, agissant seule, sans sa mère toujours souffrante, ferme en ses résolutions, elle sut se guider elle-même, au milieu de toutes les difficultés de ses

affaires, et elles revinrent en Europe, presque riches, pour s'établir en Angleterre.

Auparavant, elles traversèrent la Suisse; séjournèrent quelques jours à Lausanne; se firent présenter à Mme de Staël, dont le génie rayonnait déjà d'une célébrité glorieuse. Mme de Staël était fort accueillante, surtout pour les descendants des grandes familles françaises, pour ceux dont le nom rappelait des actions d'héroïsme, ou bien une distinction personnelle. Le comte de Kersaint ne lui était point inconnu. Elle savait que l'amiral avait été mêlé aux luttes des Girondins, et elle fut heureuse de connaître sa fille, en qui elle discerna, tout de suite, le grand cœur du père. Mlle de Kersaint devint donc l'amie de Mme de Staël; et durant sa vie, elle continua sa correspondance et ses relations d'amitié avec elle[1].

Il y avait, à cette époque, à Londres, un grand nombre d'émigrés de la haute noblesse française, presque tous pauvres, vivant chichement des bribes de leur ancienne splendeur, ou du produit de leur travail manuel. Riche, Mlle de Kersaint était donc un parti séduisant pour les jeunes gens, fort dépourvus, de cette société; et sa noblesse était parée de l'auréole du malheur. Autour des princes Bourbons, et leur formant une cour, se pres-

1. *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. II, p. 401. « Mme de Duras cherchait, quoique un peu honteusement, a recueillir la succession de Mme de Staël. Elle était elle-même effrayée de cette prétention et aurait voulu qu'on la reconnût, sans qu'elle eût à la proclamer. Ainsi, par exemple, n'osant pas arborer le rameau de verdure que Mme de Staël se faisait régulièrement apporter après le déjeuner et le dîner et qu'elle tournait incessamment entre ses doigts, dans le monde comme chez elle, Mme de Duras avait adopté des bandes de papier qu'un valet de chambre apportait sur un plateau après le café et dont elle faisait des tourniquets pendant toute la soirée, les déchirant les uns après les autres. »

saient ceux qui, naguères, à Versailles, occupaient les grandes charges de la monarchie. Les Durfort étaient de ceux-là, et parmi les Durfort, le jeune comte de Duras, dont les ancêtres avaient brillé à la cour. Quoiqu'elle ne fût point jolie, Mlle de Kersaint plaisait. Il n'y a point de laideur au surplus, chez ceux dont l'âme est belle. Le visage porte l'empreinte des nobles qualités de la personne, par une grande vivacité dans le regard, par l'expression fine et attirante de la bouche. La sympathie n'est point longue à venir à ceux qui possèdent la beauté morale. Ainsi s'offrait, dans la société des Émigrés, cette fille de Bretagne. Remarquée par le jeune Durfort, qui brigua sa main, elle l'épousa. Et ce mariage fut un vrai mariage d'amour. Les jeunes époux s'aimèrent; leurs premières années d'union, quoique passées en exil, furent embellies de leur mutuelle affection. Deux filles leur naquirent à peu d'intervalle; et lorsque la jeune duchesse de Durfort, bientôt duchesse de Duras après la mort du vieux duc, passa en France, le duc, son mari, restant près du roi exilé, seule, confiante en son habileté et sa persévérance pour obtenir, au moins en partie, la restitution du patrimoine des Duras, ses lettres, adressées à l'absent en Angleterre, sont pleines de ses tendresses les plus caressantes et les plus émues.

Éloignée de lui, elle lui écrivait de Paris, au milieu de ses tribulations, qu'il lui semblait n'être plus autant aimée qu'autrefois. Elle évoquait le temps où il ne pouvait se passer de « sa Claire » ; le temps où ils partageaient si intimement leurs joies et leurs chagrins. Les lettres, venues d'Angleterre, ne lui paraissaient jamais assez douces, ni assez aimantes, et elle les demandait plus fréquentes. Bardoux n'a publié que quelques-

unes des premières lettres de la jeune épouse, mais elles suffisent à faire apprécier la chaleur d'âme, l'enthousiaste affection de l'amante éplorée. Elle allait et venait d'Angleterre en France, tâchait, par ses démarches, et en s'appuyant sur la mémoire de son père, d'adoucir les rigueurs de la police consulaire, et plus tard de la police impériale. L'obstacle, le grand obstacle, auquel elle se heurtait tristement, était la situation du duc, son mari, à la cour des princes exilés. Le duc, malgré l'exemple d'autres grands seigneurs, qui s'étaient ralliés au régime nouveau, s'obstinant dans sa fidélité aux Bourbons, il n'était point étonnant que le gouvernement impérial s'obstinât dans son refus, aux revendications de la jeune femme. Ses deux amies elles-mêmes, avaient cédé à Napoléon. L'une, la marquise de la Tour du Pin, était la femme du préfet de Bruxelles; l'autre, la comtesse de Sainte-Maure, avait obtenu, par sa soumission, la levée du séquestre des biens de sa famille, et habitait sa terre de Bourgogne, où Mme de Duras vint, plusieurs fois, passer des jours agréables. En France, la jeune duchesse partageait son temps entre les émigrés rentrés, se montrant dans les salons où la société de la vieille aristocratie se réunissait, dans ceux où les hommes de lettres et les artistes étaient admis : ce qui lui plaisait à elle, qui cherchait son agrément dans les distractions de l'esprit. Ainsi se continua sa vie, jusqu'en 1808 : elle avait alors trente ans.

A ce moment, le gouvernement impérial était si auréolé de gloire, la force de ses institutions paraissait si solide, que les dissidents de la haute noblesse avaient fini par céder au prestige de Napoléon, et avaient sollicité de grandes charges aux Tuileries. On y voyait des Larochefoucauld, des

Montmorency, des Ségur, des Montesquiou; et les Bourbons, comprenant l'inanité de leurs intrigues, ne s'opposaient plus à la rentrée en France de leurs familiers. Ne voulant point rendre perpétuel son exil, la duchesse acheta, en Touraine, la terre et le château d'Ussé et s'y installa, le quittant souvent pour aller rejoindre son mari, en Angleterre; et son mari, à son tour, la venant retrouver en quelque ville du Midi, où il arrivait incognito, pour respirer l'air de la patrie. Mais, en 1808, elle vit dans le salon de Mme de Coislin — et c'était la première fois — Chateaubriand, dont le nom était célèbre. Il l'était doublement, par ses ouvrages et par ses aventures romanesques. Il avait publié le *Génie du Christianisme*; il avait adoré Mme de Beaumont, morte en ses bras, à Rome; il était aimé de la marquise de Custine, réfugiée pour lui à Fervacques; il avait voyagé, en Orient, pour son grand pèlerinage à Jérusalem, et, à son retour, il était attendu à Grenade, par la vicomtesse de Noailles, devenue l'héroïne du *Dernier des Abencérages*. Cette suite d'amours, d'écrits et de voyages, devait impressionner l'âme de la jeune duchesse. Au château de Méréville, chez M. de Laborde, cette année-là, l'illustre voyageur lut, devant elle, des pages de son *Itinéraire*, puis celles relatant les amours d'Aben-Amed, l'Abencérage; et à l'écho de ce style étincelant, le cœur de la duchesse fut tout à fait subjugué. Si elle voila sa naissante passion, sous le titre honnête d'une affection de sœur, elle éprouva néanmoins toutes les sensations qu'engendre l'amour; elle eut, pour son nouvel ami, qu'elle décorait du nom de *frère*, les jalousies enfiévrées d'une maîtresse, le dévouement incessant et inlassable de la captive, qui se sacrifie au bonheur de l'objet aimé. Elle avouait, d'ailleurs, elle-

même, cet emportement coupable, et en écrivant à son amie, la marquise de la Tour du Pin, elle exprimait l'état de son âme, en lui disant : *Si je n'avais point d'autre devoir, je ne cesserais de penser à M. de Chateaubriand ; je voudrais lui plaire.* La marquise répondit : « Ce qui m'a empêché de vous écrire, c'est que votre dernière lettre était sèche et glacée. Elle m'a comprimé le cœur, et j'y ai vu ce dont je suis ménacée depuis longtemps, c'est que M. de Chateaubriand en viendra à ses fins, et que vous ne m'aimerez plus. Je suis fermement persuadée, que c'est une des choses du monde qu'il désire le plus, et il a bien raison. Il ne m'aime pas, et il sait bien pourquoi ; il ne se soucie pas que vous m'aimiez. Nous nous livrons combat dans votre cœur. Il est bien plus adroit que moi, mais il a beau mettre tous ses attelages, pour me sortir de la place, il ne peut y réussir, jusqu'à présent du moins. Depuis quelque temps, vous commencez à lui donner raison ; et si, une fois, vous cédez un peu, je suis perdue. Quand il vous persuaderait, chère amie, que vous ne m'aimez plus, ne le croyez pas. »

Chateaubriand menait de front plusieurs intrigues, et elles étaient presque toujours mystérieuses. Ses victimes étaient ignorantes de ses infidélités. Elles s'en doutaient, se plaignaient. Il les laissait se plaindre ; et, pour la satisfaction de ses rêves ambitieux, il usait et abusait de celle qui avait le plus de puissance, et le pouvait servir davantage. Après la chute de l'Empire, l'influence de Mme de Duras s'étendit sur tout l'entourage des princes, revenus d'exil. Son mari était premier gentilhomme de la chambre ; et elle, par son intelligence et sa perspicacité politique, dominait les hommes qui la venaient voir en son salon. C'était

donc à elle qu'il s'adressait le plus souvent. Elle avait quitté Ussé, en 1814, et elle était venue habiter Paris où elle recevait, non seulement ceux qui étaient attachés à la cour, mais encore les hommes que leurs travaux, ou leurs publications avaient illustrés : gens de lettres, artistes, savants, voyageurs, qui formaient, chez elle, un groupe d'où la politique était bannie, mais séduisant par la variété et la nouveauté des conversations. On y parlait, non des mœurs ni des vices de l'époque, mais des découvertes de la science, mais du mérite des livres nouveaux, mais des pièces de théâtre, que les auteurs venaient d'achever.

Villemain, en ses *Souvenirs*, a laissé un tableau de ce salon, aux premiers temps de la Restauration. Il nomme ceux qui se coudoyaient, alors, autour du fauteuil de la maîtresse de maison. Ce ne fut, cependant, qu'après le départ des Alliés, qu'elle consentit à recevoir, parce qu'elle ne voulait ni fermer sa porte à lord Wellington, notre vainqueur, ni lui donner accès près d'elle, qui ne pouvait oublier l'humiliation subie. La France délivrée, elle appela ses amis, « le spirituel et capricieux » chevalier Stuart, l'ambassadeur d'Angleterre, à qui l'on devait l'impression d'un très ancien *cancionero* portugais ; l'ambassadeur de Russie, l'ennemi acharné de Napoléon, Pozzo di Borgo ; et Humboldt, qui, « ayant tout étudié, tout vu, parlait avec le même intérêt et la même clarté, d'une singularité naturelle, d'une découverte scientifique, d'un chef-d'œvre des arts, ou d'une anecdote de salon » ; et Cuvier, que l'on comparait à Leibnitz ; et Abel de Rémusat, dont les études sur la Chine permettaient au savant de faire la chronique de la cour de Kien-Long et de la secte du *Nénuphar blanc* ; et puis de

Féletz, dont les critiques élégantes étaient si religieusement écoutées; et de Frénilly, un député de la droite, qui lisait ses pastiches d'Horace et de Perse, dans lesquels il mettait en relief les turpitudes contemporaines; et M. de Laborde, et Alexandre Duval, et Brifaut, et la jeune Delphine Gay dont la voix cristalline faisait valoir la *Veuve de Naïm*, ou *Velléda*, ou bien encore le *Parthénon*.

Chateaubriand s'y montrait rarement, quoiqu'il fût le préféré. Son orgueil n'était satisfait que par la grande impression causée, dès qu'il apparaissait quelque part; et il se ménageait à l'égard du monde. Il évitait la satiété, afin de donner plus de prix à sa présence. Il avait oublié le temps où il était pauvre, toujours en pénurie d'argent, portant ses habits râpés et ses bottes crottées, que la duchesse lui rappelait, lorsque, devenu ambassadeur et ministre, plein de lui-même, ne songeant plus au passé, et de plus en plus exigeant, elle regrettait ce temps d'adversité qui le soumettait à elle, plus dévotement ! Ah ! ce passage de misère, quand accablé de dettes, Chateaubriand lui demandait de lui faire prêter quinze mille francs ? quand il allait à Ussé, comme il allait à Fervacques, y faire acte de déférence et d'adoration; quand la sachant à Paris, il la venait prendre, tous les matins chez elle, avant son déjeuner, pour une longue promenade sur les boulevards extérieurs; c'était durant l'Empire, et ce souvenir lui était cher, quoiqu'elle n'eût alors ni les honneurs, ni la richesse, qui lui étaient échus à la Restauration.

La monarchie rétablie, elle rêva tout de suite, pour celui qu'elle appelait son *frère*, une éclatante place dans l'État. Mais le caractère de Chateaubriand, son infatuation, ses incorrections de conduite, sa qualité d'homme de lettres, l'éloi-

gnaient du monde gouvernemental. Au surplus, le roi ne l'aimait point; il admirait son talent, mais le considérait comme un rêveur, impropre aux affaires politiques. Et puis, Chateaubriand n'était pas assez courtisan; il manquait de tact; il laissait tomber sur les gens, de ses lèvres méprisantes, des mots trop vifs, dont ils lui gardaient rancune. Et la duchesse ne parvenait point à tirer Chateaubriand de son néant. Il restait exclu de la Chambre des pairs, et n'avait pu obtenir aucune position officielle, malgré le retentissement de sa brochure contre Bonaparte, à la rentrée des Bourbons. Découragé, lassé de son inactivité, il se désolait, se sentant capable de grandes choses et n'en pouvant produire aucune. Il avait dû vendre sa bibliothèque, mettre en loterie son ermitage de la Vallée-au-Loup, sans qu'aucun des royalistes de ce temps lui fût secourable. Cette loterie même ne réussit point, et la maison du célèbre écrivain fut cédée à Mathieu de Montmorency.

Cependant, comme son talent était une force qui effrayait la cour, le roi avait consenti à signer la nomination du royaliste indépendant à l'ambassade de Suède, et Chateaubriand était encore à Paris, cherchant à éluder son départ, à obtenir mieux, lorsque le retour de Napoléon, de l'île d'Elbe, vint frapper de stupeur et d'affolement tout ce monde d'émigrés installés aux Tuileries. Les plus timorés et ceux qui avaient de l'argent partaient; Chateaubriand n'en avait point, et il risquait fort, restant à Paris, de subir la colère de Napoléon et d'expier, par une mort tragique, les outrages prodigués à l'Empereur, lorsqu'il fut déchu. Mme de Duras habitait les Tuileries à ce moment-là, son mari étant de service près du roi. A la nouvelle du débarquement du grand capitaine,

elle fit irruption dans l'appartement du ministre de la maison du roi, et, dénonçant le péril que courait son ami, elle lui fit avancer douze mille francs, à valoir sur son traitement d'ambassadeur. Chateaubriand, muni d'argent, grâce à celle qui toujours veillait sur lui, prit la route de Gand, à la suite des princes.

II

Le deuxième retour des Bourbons ne rendit point l'écrivain plus riche. Il fut encore laissé en dehors des serviteurs du roi. Espérant y trouver quelques ressources, il fonda le *Conservateur* ; le journal n'eut qu'une vie éphémère. L'homme se traînait toujours en sa médiocrité, lorsque les efforts et les démarches de Mme de Duras réussirent à le faire nommer ambassadeur à Berlin. Elle le tirait de la pauvreté, mais elle se préparait des chagrins, car elle allait se trouver aux prises avec l'indifférence et presque l'ingratitude de celui qu'elle entourait de sa sollicitude et d'une affection d'amante. Il part; et ses premières lettres ne sont pleines que de lui-même, sans la moindre trace d'un regret de leur séparation. Il voyage en une bonne voiture, lui qui, à Paris, ne pouvait circuler qu'à pied ; il jouit des honneurs accordés à un ambassadeur de France ; sa vanité est satisfaite, il est heureux et ne comprend pas qu'elle ne puisse pas l'être aussi, puisqu'il n'est que ce qu'elle l'a fait. Les premières nouvelles de son voyage, c'est que, durant le chemin, il a lu les lettres de Mirabeau écrites de Prusse, lorsque le grand orateur était comme lui, représentant du roi de France, à Berlin. Et toutes ses lettres se ressemblent, insistant sur la grande admiration du roi pour lui, sur les avances

mondaines qui lui sont faites. Ah! ce n'était pas ce qu'elle attendait, l'infortunée duchesse. En vain, elle cherche quelques phrases tendres et des nouvelles de la cour et des détails sur la vie de son grand homme, sur les relations qu'il s'est créées! Elle sent le détachement qui s'opère de lui à elle, insensiblement. Ses confidences intimes, caressantes, précises, détaillées, sont pour une autre, et non pour elle. Comme toutes les femmes qui aiment, elle a l'intuition de son abandon devant ces pages qu'elle parcourt anxieusement. C'est une nuance, une autre manière de penser et d'écrire, qui en dit aussi long qu'un aveu brutal. Hélas! elle ne se trompe pas! un autre amour était entré dans le cœur du grand phrasier, un amour pour Mme Récamier, qui s'y faisait une place, et, dans ce cœur volage, diminuait celle qu'auparavant elle avait occupée. Elle en souffre; elle se plaint; il répond à peine. Il continue à écrire, comme s'il n'était point démasqué; et c'est sur lui-même qu'il s'appesantit toujours, qu'il tâche de l'émouvoir, car il lui signale les notes découvertes aux archives de l'ambassade, notes où il est malmené, vilipendé, calomnié par son prédécesseur, le marquis de Bonnay.

Désenchantée par cette indifférence qui la blesse jusqu'au fond de l'âme, elle se lamente et lui jette de loin tout ce qu'elle a fait pour lui. « Vous croyez, lui écrit-elle, que d'autres soignent mieux vos intérêts. Mettez-vous donc dans la tête que vous n'avez que moi *d'amie*; moi seule et c'est encore beaucoup. Qui donc possède une amie dans la vie : une amie capable d'aimer, de défendre, de soutenir, de servir; pour qui il soit égal de se brouiller et de se compromettre! Il n'y en a guère, croyez-moi, et dans toute ma vieille expérience, je n'en ai point encore

trouvée. Mais vous êtes comme la poule, vous jetez la perle, et préférez le grain de mil. Il est, je crois, mauvais pour l'âme d'être un écrivain pour exprimer ce qu'on éprouve. Il doit y avoir moins de ressort pour les sentiments, après qu'on leur a donné une issue, que lorsqu'on les a renfermés dans le cœur. Voilà comment je vous accuse ! »

Ces démonstrations si ardentes le touchent peu ; il suit sa pensée égoïste. Il n'écrit à Paris que pour avoir un congé, afin de prendre part aux compétitions politiques dont il est instruit. Il voudrait emporter, de haute lutte, une ambassade supérieure à celle de Berlin, ou bien un ministère. Quand il n'écrit pas, elle écrit quand même, préférant, dit-elle, converser avec lui, à distance, plutôt qu'avec lui présent. Au moins, elle ne le voit pas bâiller, quand elle parle, ni faire une mine renfrognée qui l'épouvante ; elle ne voit pas ses grandes promenades quand il est dans sa chambre, interrompant leur causerie ; pourtant, ajoute-t-elle, c'étaient là les bons jours. Fontanes meurt des suites d'une attaque d'apoplexie ; elle en prend texte pour le morigéner, parce que Fontanes, comme lui, s'imaginait être toujours jeune. « Autrefois, lui écrit-elle, sous Louis XIV, on était sage à cinquante ans, on devenait alors dévot, et on vivait jusqu'à quatre-vingt-dix ans avec ses facultés. Avis au lecteur. »

Elle était tout pour lui, son amante, sa *sœur*, son bon génie, sa conscience, tâchant de lui inspirer l'esprit de sa position, lui dénonçant les faits dont il devrait se garer, lui recommandant de ne point trop écrire sur son ambassade, parce qu'elle redoutait les écarts de sa plume, les images souvent blessantes de son style ; ce qui le faisait répondre : « Vous avez toujours peur de trop hautes dépêches ! » Et, en effet, même éloigné de Paris,

dépendant du gouvernement du roi pour la direction de la politique extérieure de la France, il avait la prétention de la diriger de loin.

Le congé si désiré arrive enfin, toujours par Mme de Duras qui l'obtient du ministre. Elle va donc revoir cet ami cher ; elle lui écrit sa joie. Mais ce seront, pour elle, de nouveaux soucis, parce qu'elle craint à Paris et son intempérance de langage et ses enfantillages de vieil homme qui se croit encore jeune ! Eh bien, elle les ressentit, ces soucis. Elle apprit qu'elle était de plus en plus délaissée pour Mme Récamier ; qu'au lieu de venir chez elle, le matin, comme autrefois, c'était à l'Abbaye au bois qu'il courait. Elle en eut un tel chagrin, qu'elle fit arrêter ses pendules, afin de ne plus entendre sonner l'heure qui était naguère celle de ses visites. Malgré tout, elle ne l'abandonne pas ; elle le soutient près des ministres, sollicitant, pour lui, l'ambassade d'Angleterre qu'il désire; et grâce à elle encore, il triomphe. Et quand il est parti, elle lui écrit : « Vous êtes fâché de m'avoir désolée; je le crois bien, tyrannique enfant gâté. Je suis malade, tant j'étais affligée de votre départ. J'avais peur que vous ne vinssiez pas me dire adieu. Voilà tous mes crimes. Enfin, vous étiez là ; et je voudrais encore recevoir vos injures au même prix. Vous voilà donc parti ! Voilà le succès de tous nos travaux, et de toutes nos espérances. Voilà pourquoi nous nous donnons tant de peine depuis huit ans ! Vous me direz si cela vous fait grand plaisir qu'on vous appelle *Votre Excellence*, d'avoir de beaux chevaux, et de donner de grands dîners ; car c'est cela, et puis cependant une part dans les affaires de l'Europe. Mais quelle part : incomplète, tiraillée, ne vous donnant peut-être que le chagrin de voir, de plus

près, l'impossibilité de faire le bien. Moi, je serai en train de regretter le temps où vous portiez le pauvre habit bleu si râpé, et où vous étiez si agité tous les premiers du mois. Cependant, c'est le bon côté de votre ambassade d'être à l'aise. Pour conserver ce bonheur, en en perdant tant d'autres, je vous recommande l'économie. N'allez pas être comme le savetier, et croire que vous avez tout l'argent que Dieu créa, parce que vous touchez vingt mille livres sterling. Vous en verrez bientôt la fin. Mettez à cela du caractère. Ne laissez pas un seul mémoire en arrière. Vous direz encore que je suis tyrannique. Eh bien, oui, je le suis pour cela. Vous auriez promptement fait cinq ou six mille livres sterling de dettes ; et cela fait cent cinquante mille de nos pauvres francs Souvenez-vous combien vous avez été longtemps malheureux. Mais, cher *frère*, vous ne voudrez plus de mes lettres ; ce sont des sermons de jours de carême. Vous me renverrez à mes romans, pour vous délivrer de mes lettres. »

Et tout ce qu'elle écrivait, tout ce qu'elle prévoyait, ses craintes et ses tourments, se traduisaient en réalités. Il ne respectait aucune de ses recommandations. Comme il le lui avait dit, en arrivant à Londres, il donna le plus grand éclat à son train de maison. Sa voiture de gala lui coûta trente mille francs ; les meubles de son grand salon quarante mille francs, et tout à l'avenant. Il voulait que son ambassade tînt le premier rang parmi les autres. C'était, sans doute, fort bien pensé pour notre dignité nationale; mais avec des commencements si fastueux, que serait-il advenu si son séjour à Londres se fût prolongé ? Sa durée fut courte heureusement ; il n'était jamais satisfait de sa situation. Dès qu'il avait cause

gagnée, il se détachait de son premier rêve, pour en poursuivre un autre, avec le même acharnement. A Londres, il n'eut point de répit qu'il ne fût désigné comme plénipotentiaire, au congrès de Vérone annoncé ; et ce fut une obsession de prières, adressées à Paris à son amie, pour qu'elle obtînt de Villèle, alors chef du ministère, ce grand poste qu'il enviait. Ah ! sans doute, elle obéit à ses injonctions, mais ce ne fut ni sans chagrin, ni sans jalousies, sachant qu'il envoyait les mêmes supplications à Mme Récamier dont l'influence était puissante sur Mathieu de Montmorency, alors ministre des Affaires étrangères. Lui n'en soufflait mot, mais elle discernait, sans peine, le double jeu de son ami ; et sa jalousie éveillée la torturait et la rendait malade. Songer que les mêmes caresses, les mêmes tendresses, s'échappaient de la plume de celui qu'elle aimait passionnément, ce soupçon l'éprouvait autant qu'une calamité. « Quand je sens, lui écrit-elle, tant de sincérité, tant de dévouement, dans mon cœur pour vous ; que je pense que depuis quinze ans, je préfère ce qui est *vous* à ce qui est *moi* ; que vos intérêts et vos affaires passent mille fois avant les miennes, et cela tout naturellement, sans que j'y aie le moindre mérite, et que je pense que vous ne feriez pas le sacrifice le plus léger pour moi, je m'en indigne contre moi-même de ma folie. Je me souviens que vous me disiez, dans une de vos vieilles lettres : « Je veux bien être dupe, mais je veux savoir que « je le suis. » Une amitié, comme la mienne, n'admet pas le partage. Elle a les inconvénients de l'amour et j'avoue qu'elle n'en a pas les profits ; mais nous sommes assez vieux pour que cela soit hors de la question. Savoir que vous dites à d'autres tout ce que vous me dites, que vous les associez à vos

affaires, à vos intérêts, m'est insupportable ; et ce sera éternellement ainsi. Laissons ces pensées, elles me font mal, et je n'ai pas besoin d'ajouter de l'amertume au chagrin de votre absence.» Et, à la fin, sa peine est si grande qu'elle lui avoue avoir voulu mourir dans ses dernières maladies.

Que répond-il à ces retentissants gémissements ? Qu'il y a, en son caractère, quelque chose de fort et quelque chose de faible, et qu'il se laisse aller, malgré lui, du côté où il sent de la bienveillance à son égard. Alors, adoucie par cet aveu, elle ne récrimine plus; elle se plaint, elle appelle un peu de pitié. « Pour en finir, lui écrit-elle, vous êtes la personne du monde que j'aime le mieux. Votre esprit, votre cœur, tout me plaît en vous. Allez vous promener après cela. J'ai été fort malheureuse, et fort tourmentée dans ma vie. Mon cœur a beaucoup souffert, et il en reste malade ; et si on ne le berce un peu doucement, de temps en temps, toutes ses vieilles douleurs lui reprennent. Pensez à me dire quelquefois que je suis votre première amie, que je vous comprends. Cela me fera aller encore quelques années. »

III

Il s'arrête peu, d'ailleurs, à ces petits incidents de sa vie amoureuse. Il ne songe qu'à satisfaire à son ambition. Il est aveuglé par son désir ; il ne parle que du congrès et des chances qu'il peut avoir d'y aller représenter la France. Villèle, ou Montmorency, l'emporteront-ils sur lui ? Point d'autre question ne l'intéresse plus que celle-ci. Elle lui répond qu'il faut d'abord gagner le roi, de qui

dépend la signature ; et pour complaire au prince elle l'engage à visiter Hartwell où les Bourbons passèrent leurs dernières années d'exil. Ce sera, lui dit-elle, l'occasion d'une lettre à Louis XVIII. Citez-lui du latin ; ne l'oubliez pas. A la cour, les petites choses ont la plus grande importance. Et toujours elle surveille, de près, les intérêts de l'ambitieux. Canning à la Chambre des communes, ayant cité Chateaubriand comme un grand homme, elle s'occupe de faire reproduire ce discours dans le *Journal des Débats*. Pour lui encore, elle reçoit Joubert qui lui déplaît, espèce de paysan du Danube, qu'elle lui dépeint, arrivant en son salon, essoufflé et suant, et sans pouvoir étancher la sueur qui l'inonde, « parce qu'il a oublié son mouchoir ».

Tant de soins, tant de dévouement, tant de démarches, tant de sollicitude pour l'ambassadeur, non dépourvu d'ennemis et de jaloux, ne passaient point inaperçus à la cour, et la situation grandissante de Chateaubriand soulevait des animosités qui se révélaient frémissantes, dans une publication mensuelle, éditée à Londres, sous le titre de *Correspondance privée*. Pamphlet, plein de fiel ! Ce n'était pas seulement contre l'ambassadeur, mais aussi contre Mme de Duras, que la plume venimeuse du pamphlétaire s'acharnait. Cette plume ne respectait ni la famille de la grande dame, ni l'honnêteté de la femme. Bertin, le directeur du *Journal des Débats*, l'ami et peut-être le seul ami de Chateaubriand, s'occupa de faire disparaître ce pamphlet infâme, en achetant et détruisant tous les exemplaires qu'il put trouver. Dans l'aristocratie de la Restauration, chez les femmes surtout, les haines étaient implacables, excitées par des jalousies féroces et des rancunes inextinguibles. La duchesse, malgré la haute

situation de son mari aux Tuileries, était suspecte aux grandes dames de la cour, imbues des idées étroites de l'exil. Elle avait une trop grande générosité d'âme, et la mémoire de son père, l'ami des Girondins, pesait lourdement sur sa tête. Sa vie près des Bourbons n'était possible qu'avec de grands ménagements, des restrictions mentales et des compromis sans cesse renaissants.

On discutait, alors, dans les chancelleries, les affaires d'Espagne. Ferdinand VII restauré ne s'accordait plus avec son peuple. La révolution, au-delà des Pyrénées, était presque certaine, et la déchéance de ce Bourbon suivrait, si les monarchies légitimes ne venaient point à son secours. C'était l'opinion du grand écrivain, celle qu'il fit prévaloir, avec éloquence, au congrès de Vérone; mais, à ce moment-là, il se réservait. Il n'en faisait rien connaître à son amie, qu'il laissait s'indigner et se révolter contre l'envoi d'une armée française en Espagne, pour consolider le trône ébranlé de Ferdinand. « Quelle horreur, que ce roi, lui écrivait-elle. C'est un sujet de triomphe pour les libéraux; et nous, il faut que nous baissions la tête. Qu'attendre d'un homme qui dénonçait ses amis à Napoléon et l'appelait son bienfaiteur ? »

Et la nomination de plénipotentiaire n'arrivait pas ! Montmorency, le ministre des Affaires étrangères, poussé par sa femme, qui, allant à Vérone avec son mari, recevrait des diamants dont elle se parerait au milieu des grandes dames et des souverains, réunis au congrès, ne voudrait-il point garder pour lui cette mission enviable; et Villèle, comme chef du cabinet, ne disputerait-il pas cet honneur à Montmorency ? Entre ces deux hommes, Chateaubriand serait-il l'élu ? Instruit de ces rivalités, il se tourmentait, il se désolait à Londres,

et il parlait déjà de donner sa démission et de rentrer à Paris. Avertie, l'amie de s'insurger aussitôt... « Non, non, ne faites point cette folie ; ne laissez pas dire que vous ne pouvez pas tenir en place. Ayez un congé, et moquez-vous du congrès, si vous n'y allez pas... » C'était ce qu'elle écrivait; ce n'était pas ce qu'elle pensait. Elle ambitionnait secrètement pour lui cette nomination, sachant bien que le talent et l'éloquence de son ami, largement déployés, augmenteraient le prestige de l'homme. Et la preuve, c'est qu'au jour du succès, elle lui écrit: « Victoire, victoire ! Vous venez d'être nommé par le conseil. Marcellus vous en porte la nouvelle. Villèle est adorable. Vous devez l'aimer à la vie et à la mort. Il a été, dans tout ceci, ferme, simple, et votre ami autant qu'on peut l'être... Arrivez donc, mais sans vous hâter, sans air de triomphe. Il faut être modeste dans le succès. Vous entendez cela, mieux que personne. Je vous avoue que je ne me sens pas de joie. Enfin, vous voilà donc au premier, au plus beau poste, et à la face de l'Europe. Vous ferez voir que l'auteur d'*Atala* entend la politique. Il faudra que Pozzo vous endure, et que toute la petite diplomatie d'intrigues s'écroule devant la raison et la vérité. Je n'osais pas vous dire à quel point j'espérais. Je craignais tant qu'un désappointement ne vous jetât dans quelque imprudence !... Vous allez revenir dans huit jours. Dieu sait comment je vais vous retrouver. Vous courrez à l'Abbaye en débarquant. L'aviez-vous chargée de la partie de Mathieu, dans cette affaire ? Elle ne vous l'a pas beaucoup concilié, car il a fait, je vous l'assure, une belle résistance. Eh bien, cher frère, il y a loin d'ici au *Conservateur*. Mais c'est bien lui qui a amené ce qui se passe aujourd'hui. La pauvre Mme de Staël a dit que vous seriez

ministre; et vous le serez. Arrivez tranquille! »

Et elle le suit toujours de son affection et de ses conseils, au congrès. Elle l'engage à sortir, à se montrer dans les cercles tenus par les grandes dames, Mme de Lieven, la princesse de Tolstoï. « Songez, lui écrit-elle, que là où vous êtes, vous devez être bien avec tout le monde. La princesse de Tolstoï n'a-t-elle pas une maison, un salon, où vous irez tous les soirs? C'est ainsi que se conduit le monde où les grandes choses sont portées par les petites... » Par lui, elle veut se réserver une influence sur les délibérations du congrès, empêcher une guerre impopulaire, presque scandaleuse, dit-elle. Un article a paru dans le *Journal des Débats*, préconisant cette intervention armée de la France au-delà des Pyrénées. Elle en est révoltée; elle se montre véhémente, outrageante. « Serait-ce pour Ferdinand, ce prince si méprisable et si méprisé, que l'on irait verser le sang des Français et dépenser nos trésors? » Qui peut avoir écrit l'article du journal? Bertin prétend qu'il lui a été dicté par Villèle. C'est impossible. Ces pauvretés n'ont pu sortir d'un cerveau aussi sain que celui de ce ministre. Oh! qu'il y aurait à discourir, ajoute-t-elle. Ce qui est clair, c'est le mécontentement universel. Toutes les malveillances, toutes les haines ont gagné cent pour cent. Les intrigues vont leur train. On dit qu'on enverra le duc d'Angoulême à l'armée avec Mac-Donald et Bellune. S'il en est temps encore, rappelez toute votre éloquence, brûlez tous vos livres, et demandez à votre génie un moyen de vous tirer de là. » La conviction de Chateaubriand était tout autre. Il considérait cette guerre comme une obligation imposée aux princes de droit divin, pour sauver une monarchie légitime, comme un moyen d'inspirer aux soldats quelque attachement aux Bourbons. Car

cette guerre triomphante serait un nouveau baptême de gloire et de précieux souvenirs qui planeraient sur les drapeaux victorieux. Et la voix de Mme de Duras s'élevait, en vain, contre cette politique rétrograde.

IV

Ame noble, compatissante, courageuse comme celle de son père, toutes les causes justes trouvaient, en elle, un appui sérieux ; et fût-elle seule de son opinion, elle s'y maintenait et prenait la défense de l'opprimé ; en ce cas-là, du peuple contre le roi. On la vit, à l'égard de Daunou, reprocher aux royalistes leur haine contre l'honnête homme, privé de la *Direction des Archives*. Villemain nous rapporte ses paroles aux zélés de ce temps. « Allons donc, leur disait-elle ; comment ! la Monarchie constitutionnelle rejetterait l'honnête et savant homme qu'a supporté l'empire ! comment ! la monarchie légitime épurerait celui qui, à la Convention, dans le procès de Louis XVI, a voté aussi noblement que mon père ! Vous dites qu'il est un peu républicain ! eh bien ! il fallait lui laisser les archives pour qu'il gardât, lui-même, le drapeau des gloires de l'ancienne France, et il faut lui donner la chaire d'histoire et de morale, pour qu'il nous parle quelquefois des gloires de la nouvelle. » Ce raisonnement échoua contre les passions désordonnées de l'époque. Mais elle persistait quand même en ses exhortations généreuses. Au moment du soulèvement de la Grèce contre ses oppresseurs, elle s'efforça d'agir sur ses amis, en faveur d'une expédition en Morée. Ce fut en son salon que Casimir Delavigne, et Lebrun, et Viennet, lurent les stro-

phes enflammées qui allaient réveiller, dans le cœur de la jeunesse française, l'héroïsme des temps disparus. Toutes les opinions se trouvèrent d'accord pour sauver le petit peuple écrasé par les Turcs; et, pour la même cause, fraternisèrent le *Journal des Débats* et la *Gazette de France*, le général Sébastiani et l'abbé de Genoude. Aux scrupules de Charles X, inquiet de tout ce bruit sur ce peuple révolté, tandis que dans le Piémont et à Naples les rois combattaient le soulèvement des libéraux, la duchesse répondait : *Après tout, Sire, la Grèce, aujourd'hui, c'est la Vendée de la Chrétienté.*

Elle avait fait revivre, autour d'elle, les habitudes du monde poli d'autrefois et adopter les causeries où brillait l'esprit moderne. Gracieux mélange où toutes les classes de la société se pouvaient faire valoir. Les hommes qui s'y rencontraient, de bonnes manières, de tournure distinguée, savaient débiter galamment un madrigal aux jeunes femmes qu'ils venaient saluer, et les femmes jouer de l'éventail comme les jeunes marquises des salons de Versailles. L'ancienne société y donnait le ton à la nouvelle. Si l'on y apprenait les petits événements de la cour, des théâtres, et des académies, on y entendait, avec non moins de plaisir, les narrations charmantes des hommes de lettres et des voyageurs. Sous les mots piquants et légers qui y volaient de bouche en bouche, l'acrimonie des souvenirs politiques s'effaçait; il ne restait plus que des causeurs sémillants et gais, stimulés par le désir de plaire. On se sentait sous l'influence d'une noblesse morale qui apaisait les âmes les plus ulcérées. Talleyrand ne refusait pas d'y raconter les anecdotes des cours européennes qu'il avait traversées, et Mme de Duras lui était assez sympathique pour qu'il allât, en la petite maison de la grande dame à Montmorrency,

nous dit Villemain, passer des jours tranquilles avec les amis graves qu'elle y recevait. En cercle, dans les soirées intimes qu'elle savait rendre si attrayantes, tous ceux qu'elle y appelait, aussitôt charmés, savaient se mettre à l'unisson de la bienveillante duchesse. Au rebours des salons de quelques autres grandes dames, celui de Mme de Duras ne ressemblait pas à une sorte de club dont on sortait exalté par les rodomontades des députés accourus de la Chambre après un fougueux discours[1].

Cependant, sous les désillusions de son cœur, sous les chagrins de son affection trahie par le grand homme qui l'avait abandonnée, pour porter ses hommages à l'Abbaye au bois, sa santé s'était altérée et les émotions profondes de son âme avaient atteint les sources mêmes de sa vie. Elle tomba malade. Il lui eût fallu une existence très douce, un repos qui ne fût point rompu par les agitations de la politique ou les déceptions de ses espérances. Elle languit longtemps ainsi, toujours de plus en plus affaiblie, confinée en sa demeure, se résignant stoïquement aux souffrances les plus cruelles. Elle partit pour Nice où elle espérait se rétablir. Sa santé ne revint pas; elle mourut au mois de janvier 1828, dans les bras de sa seconde fille, la duchesse de Rauzan qui lui ferma les yeux. L'aînée avait épousé le prince de Talmont. Devenue veuve, elle s'était remariée au comte de Larochejaquelein;

1. *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. II, p. 398 : « La maison de Mme de Duras était toujours la plus agréable de Paris. La position de son mari à la cour la mettait en rapport avec les notabilités de tout genre, depuis le souverain étranger qui traversait la France, jusqu'à l'artiste qui sollicitait la présentation de son ouvrage au roi. Elle avait tout le tact nécessaire pour choisir, dans cette foule, les personnes qu'elle voulait grouper autour d'elle. Et elle s'était fait un entourage charmant, au milieu duquel elle se mourait de chagrin et de tristesse. »

elle put arriver à temps, pour recevoir le dernier soupir de sa mère [1].

Sainte-Beuve a laissé sur elle une étude, écrite en 1834. A cette époque, les lettres publiées par Bardoux étaient inconnues. Mais les deux nouvelles qu'elle avait écrites, *Ourika* et *Edouard* se vendaient en librairie, ainsi que les *Réflexions chrétiennes*, dont Sainte-Beuve a trouvé plusieurs extraits et dont il s'est servi pour analyser le caractère et l'esprit de la duchesse.

L'intérêt des deux nouvelles repose sur l'inégalité des conditions entre deux personnes qui se pourraient aimer. Ourika est une jeune négresse, élevée dans une famille aristocratique, instruite comme l'eût été une jeune fille du monde. Elle aime le fils de ses bienfaiteurs, et discernant l'abîme

1. *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. II, p. 401 : « Les chagrins de cœur (de Mme Duras) ne suffisaient pas à la distraire de son ambition de situation. Elle n'avait pas de garçon. Le second mariage de sa fille aînée (Félicie) l'avait trop irritée pour s'occuper de son sort. Elle reporta toutes ses espérances sur la seconde, Clara, à qui elle voulut créer une existence qui montrât à Félicie tout ce qu'elle avait perdu par sa rébellion. Elle choisit Henri de Chastellux et obtint de lui qu'il consentirait à changer son nom pour celui de Duras, avec la promesse qu'en épousant Clara il hériterait du duché et de tous les avantages que les Duras auraient pu faire à leur fils. En conséquence, nous assistâmes à la messe de mariage du marquis et de la marquise de Duras ; mais lorsque nous revînmes le soir, la duchesse de Duras, à la suite d'une visite de M. Decazes, nous présenta, en leur place, le duc et la duchesse de Rauzan. C'était un ancien titre de la maison de Duras que le roi avait fait revivre en faveur des nouveaux époux... Mme de Duras se complut à entourer Clara de tous les agréments, de toutes les distinctions, de tous les amusements qui peuvent charmer une jeune femme, afin surtout de faire sentir à Mme de Larochejaquelein le poids de son mécontentement. Elle se vengeait comme un amant trahi, car toutes ses préférences avaient été pour Félicie ; et même, en cherchant à la tourmenter, elle l'adorait encore. »

creusé entre elle et celui qu'elle aime, elle se cloître en un couvent. Les détails, à n'en pas douter, sont empruntés aux confidences de la victime souffrante. Ils sont trop précis pour n'être point vrais.

La petite négresse désespérée songe au malheur de sa situation :

« Souvent, dit-elle, mes nuits entières se passaient à pleurer. J'épuisais ma pitié sur moi-même. Ma figure me faisait horreur; je n'osais plus me regarder dans une glace; lorsque mes yeux se portaient sur mes mains noires, je croyais voir celles d'un singe; je m'exagérais ma laideur, et cette couleur me paraissait comme le signe de ma réprobation. C'est elle qui me séparait de tous les êtres de mon espèce, qui me condamnait à être seule, toujours seule, jamais aimée. Un homme, à prix d'argent, consentirait peut-être que ses enfants fussent nègres. Tout mon sang se soulevait d'indignation à cette pensée... »

Et plus loin : « Je tâchais d'y penser le moins que je pouvais. J'avais ôté de ma chambre tous les miroirs; je portais toujours des gants; mon vêtement cachait mon cou et mes lèvres, et j'avais adopté, pour sortir, un grand chapeau avec un voile que, souvent même, je gardais dans la maison. »

Et de même pour *Edouard*, jeune plébéien, qui aimait une veuve de vingt ans, la duchesse de Nevers. Pouvait-il l'épouser? Les convenances, observées dans la bonne compagnie, les préjugés du monde, le séparaient d'elle, quoiqu'elle pût l'aimer. Il en était malheureux. Il se résignait à son malheur. « Ne me parlez, dit-il, ni de ma folie, ni de mon imprudence; je ne défends rien; je paie de ma vie d'avoir osé l'aimer. Et bien! je ne m'en repens pas. J'ai au fond de mon âme, un

trésor de douleurs et de délices que je conserverai jusqu'à la mort. Ma destinée m'a séparé d'elle. Je n'étais pas son égal. Elle se fût abaissée, en se donnant à moi. »

Aucun des deux héros de ses romans n'est heureux, ni la jeune négresse, ni Edouard. Ils vivent mélancoliquement, tristes victimes d'une fatalité insurmontable, des préjugés du monde où ils sont jetés par l'éducation qu'ils ont reçue. Et, ramenant sa destinée à celle de ses héros, elle épanche ses souffrances personnelles, car elle ne put jamais être heureuse, ses affections étant toujours trahies. Ce qui lui fait rechercher la paix de son âme et la consolation de ses chagrins dans l'amour de Dieu. Il y a évidemment une manifestation de sa propre situation dans cette *Réflexion chrétienne*, citée par Sainte-Beuve : « A mesure qu'on avance, les illusions s'évanouissent, on se voit enlever successivement tous les objets de ses affections. L'attrait d'un intérêt nouveau, le changement des cœurs, l'inconstance, l'ingratitude, la mort, dépeuplent, peu à peu, ce monde enchanté, dont la jeunesse faisait son idole... Aimer Dieu, c'est adorer, à leur source, la perfection que nous espérions trouver dans les créatures et que nous y avons vainement cherchée. Le peu de bien qui se rencontre quelquefois dans l'homme, c'est en Dieu que nous eussions dû l'aimer. »

Ces quelques lignes expliquent suffisamment toute la vie de Mme de Duras.

LA PRINCESSE DE LA TRÉMOÏLLE

LA PRINCESSE DE LA TRÉMOÏLLE [1]

I

Durant la première Restauration, les salons de l'ancienne noblesse n'eurent aucune influence; on y voyait peu de monde. La société se reconstituait; les affinités nouvelles existaient dispersées. Les hommes politiques, que l'année suivante allait mettre en lumière, ne s'étaient point encore révélés. On ne connaissait aucun de ceux dont la parole fut, bientôt, si religieusement écoutée et la volonté respectée. La cour, aux Tuileries, n'était occupée que de ses jouissances présentes. Le roi casait ses amis, nommait ses gentilshommes. Les royalistes les plus titrés n'avaient d'autres désirs que de récupérer les grandes charges qu'avaient remplies leurs

1. Bibliographie. — Chartrier de Thouars; Docteur Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*; Borel d'Hauterive, *Annuaire de la noblesse*; Brifaut, *Récits d'un vieux parrain*; Malouet, *Mémoires*; de Montbarey, *Mémoires*; Mlle de Chastenay, *Mémoires*; de Barante, *Souvenirs*; Hyde de Neuville, *Mémoires*; de Norvins, *Mémorial*; Dulaure, *Histoire de la Restauration*; Lamartine, *Histoire de la Restauration*; Lamothe-Langon, *Mémoires d'une femme de qualité;* de Broglie, *Mémoires*.

ancêtres, et les petits nobles de province, les simples chevaliers de Saint-Louis, que d'obtenir une pension afin de vivre plus à l'aise. Tous sollicitaient, se démenaient, cabalaient, en vue de reconquérir leur rang d'autrefois; et les ministres n'avaient d'autres soucis que de satisfaire à toutes ces exigences, surexcitées par le triomphe de quelques intrigants.

Bien accueillis partout, ces revenants d'exil, ces pauvres, vêtus de drap, se livraient tout entiers à leurs espérances, ou à leurs illusions. Quelle serait la politique de demain; quels seraient les meneurs et les hommes puissants? si certains esprits s'en préoccupaient, ce n'était point alors l'unique pensée des salons. L'importante affaire, pour tous les royalistes, grands seigneurs ou petits châtelains, était de reconstituer leur fortune, non d'agir sur la conduite du gouvernement. Le roi, pour eux, était toujours le prince dont la volonté était loi de l'État, comme jadis à Versailles. La charte, par toute la noblesse, n'était pas prise au sérieux. C'était, pensait-on, une promesse vague du prince, afin de mériter et se faire attribuer le trône. Louis XVIII trouverait certainement le moyen d'éluder cette charte, de la mettre à néant. L'ancien régime allait renaître de ses cendres, et la monarchie de Louis XIV revenir avec ses antiques privilèges. Les hommes qui avaient marqué sous Napoléon, ceux dont il s'était servi pour refaire la France, désorganisée par l'anarchie, ses hommes d'Etat, ses ambassadeurs, ses généraux, étaient délaissés pour la plupart, subissant, non sans humeur ni sans rancune, les outrages dont les abreuvaient les nouveaux triomphateurs. Une sorte d'affolement inconsidéré, une étourderie insolente possédaient les royalistes, lorsque le retour de Napoléon de l'île d'Elbe vint

renverser tout l'échafaudage de leurs conceptions. Pris de peur, aussi bien que les princes, ils s'empressèrent de fuir, jurant de se venger, si jamais ils parvenaient à ressaisir leur position perdue. Et leur âme s'emplissait de haine contre ceux qui les avaient remplacés. Ayant eu peur, ils seraient cruels.

L'histoire de la deuxième Restauration n'est qu'une suite de vengeances sanguinaires auxquelles les femmes ne rougirent point de prendre part. Les grandes dames qui, la première année du règne des Bourbons, n'avaient songé qu'à leurs toilettes et aux jouissances du luxe, ouvrirent leurs salons aux hommes les plus violents dont les doctrines étaient contraires aux idées apaisantes, aux pratiques parlementaires. Elles accusaient les anciens ministres d'avoir été trop faibles et imprévoyants, de n'avoir pas restauré la monarchie telle qu'elle existait naguère à Versailles. En ces premiers temps du deuxième retour du roi, il était de bon ton d'être exagéré, de fermer son cœur à la pitié, de se montrer inexorable. « Toutes les femmes bien pensantes, écrit Dulaure, en son *Histoire de la Restauration* (tome III, page 366), qui avaient alors une grande part aux affaires publiques, étaient d'avis que la monarchie ne pouvait être régénérée que dans le sang. Elles disaient hautement qu'il fallait profiter du séjour de leurs bons alliés pour mater les vilains, et n'hésitaient pas à déclarer que si on leur confiait cette tâche, elles ne la laisseraient pas incomplète. » Dans la Chambre des députés, à la Chambre des pairs, on n'entendait que paroles outrageantes pour les patriotes. Les adversaires des royalistes n'étaient que des jacobins... La Bourdonnaye, à la Chambre des députés, prétendait que la Dette publique devait être, pour ses

amis, « une planche aux assignats », et à la Chambre des pairs, le jeune duc de Broglie, qui venait d'épouser Mlle Albertine de Staël, refusait, à la tribune, de nommer le *drapeau tricolore*, ce nom lui semblant odieux. A Marseille, les bourbonistes massacraient les bonapartistes ; à Avignon, le maréchal Brune, durant son voyage vers Paris, fut assassiné dans une chambre d'hôtel ; à Nîmes, à Uzès, les catholiques poursuivaient à outrance et assassinaient les protestants. Le général Lagarde, qui commandait le département du Gard, essayant de maintenir l'ordre, à cheval au milieu de la foule surexcitée, fut tué d'un coup de pistolet par un sergent catholique de la Garde nationale ; à Toulouse, ce fut le général Ramel qui paya de sa vie sa lutte contre le désordre [1]. Ailleurs le sang coulait aussi, mais sur l'échafaud, ou bien sous la fusillade des soldats : les frères Foucher, à La Réole, le maréchal Ney et La Bédoyère, à Paris. La liberté individuelle était suspendue ; les cours

1. BARANTE, *Mémoires*, t. II, page 212 : « On délibéra à Toulouse si on assassinerait M. de Rémusat, le préfet, ou l'ancien maire, M. de Malaret, ou le général Ramel. Ce fut pour le général qu'on opina. M. de Villèle, le maire de ce temps-là, s'opposa si peu à ce crime, que l'assassin, connu de toute la ville, se vit nommer, quelque temps après, employé de l'octroi. Deux ou trois ans après, cet homme ayant commis un délit correctionnel, on résolut de le traduire devant les tribunaux, pour cet assassinat de 1815. La justice avait repris un peu de courage, mais le faire juger à Toulouse eût été imprudent. Il fut envoyé devant la Cour d'assises de Pau. Le parti *ultra*, bien offensé de cette audace du gouvernement, ne cacha point son intérêt pour l'assassin. La vieille marquise de Gontaut, qui habitait Pau, lui faisait, chaque jour, porter, par ses gens, un bon dîner à la prison. L'audience était remplie de royalistes hautains et menaçants. Le jury se montra ou faible, ou partial. Le duc de Laval, qui se rendait alors à son ambassade d'Espagne, suivit les séances de la Cour d'assises et cria, comme les autres : *Vive le roi*, en agitant son chapeau en l'air, quand l'acquittement fut prononcé. C'était, de sa part, pur entraînement de salon, car il était fort raisonnable et fort doux. »

prévôtales instituées ; le divorce aboli ; et la *Congrégation* commençait à fonctionner, sous l'inspiration et la direction des jésuites. Les condamnations à mort étaient presque quotidiennes et suivies d'exécution : ainsi celles des généraux Debelle et Travot, Chartron et Mouton-Duvernet. La délation régnait en maîtresse dans toutes les communes de France. Ce fut une orgie de persécutions, d'injustices, de tyrannie, de cruautés même. Il fallait être royaliste, hypocrite, ou *canaille*, si l'on ne voulait pas être persécuté, condamné, honni, ruiné.

Il y eut alors, à Paris, des salons de droite et des salons de gauche ; des salons où l'on préconisait les idées modérées, conciliantes, de sage raison; d'autres où, aveuglément, on cédait aux passions du moment, aux rancunes les plus dissolvantes. Ici, on applaudissait aux sauvages agressions d'une populace furieuse : là, on déplorait cette exaltation si néfaste au rétablissement de l'ordre. N'était-ce pas la patrie qui en était victime ? N'avait-on pas pitié de la France, accablée sous le poids d'une invasion, qui rappelait celle des Barbares ? Et pas un des hommes fréquentant les salons livrés aux ardeurs politiques n'eut voulu mettre le pied dans le salon plus calme d'une grande dame qui réprouvait les maximes impies, source d'une zizanie implacable. Ce n'étaient pas seulement les bourbonistes qui s'insurgeaient contre les bonapartistes ; les royalistes entre eux se déclaraient la guerre, une guerre aussi vive, aussi tenace, aussi âpre, que s'ils fussent nés sous des cieux différents.

L'un de ces salons était celui de la princesse de la Trémoïlle, une des plus grandes dames de

France, représentant un nom célèbre dans l'ancienne noblesse de la monarchie. Les la Trémoïlle étaient attachés aux Bourbons par tous les services rendus aux princes qui régnaient sur notre pays ; ils ne pouvaient plus recevoir d'eux une illustration nouvelle ; grands seigneurs plus nécessaires aux Bourbons que les Bourbons à eux qui les servaient. Depuis huit cents ans, les la Trémoïlle étaient connus dans le monde. Ils s'étaient alliés aux maisons souveraines. Par le mariage de l'un des leurs, ils avaient des droits sur les Etats napolitains, et pour cette cause le fils aîné de leur famille portait le titre de prince de Tarente. Leurs ancêtres avaient accompagné les rois de France, dans leurs expéditions les plus meurtrières. Ils avaient combattu avec gloire pour Charles V, et pour Charles VI, et contre les Turcs, en Hongrie, afin de sauver la chrétienté. Louis II de la Trémoïlle avait gagné, sous Charles VIII, la bataille de Saint-Aubin et commandé l'armée française à la journée de Fornoue ; enfin, il avait conquis le Milanais pour Louis XII.

Les descendants de ces héros, ceux qui vivaient à l'aurore de la Révolution, devaient forcément partager les idées des princes émigrés. L'un d'eux, Louis-Stanislas, sortit de France, se rallia à l'armée de Condé, et aux journées les plus sanglantes fit preuve d'une telle bravoure, qu'à vingt-six ans, sur le champ de bataille, il fut créé chevalier de Saint-Louis. C'est pourquoi les missions les plus périlleuses lui furent confiées. Il ne s'en tira pas toujours indemne, car il fut emprisonné sous le Directoire? Fût-ce un malheur pour lui ? C'est là qu'il connut celle qui devait être sa femme, la princesse de Saint-Maurice-Montbarrey, devenue veuve après le supplice de son mari, en 1794.

Elle était fille du marquis de Maulevrier-Langeron, d'abord gouverneur de Briançon, puis de la Franche-Comté. Elle avait une sœur, qui devint duchesse de Damas, et toutes les deux, étant jeunes filles, séduites par les idées nouvelles, avaient façonné, de leurs blanches mains, des nœuds tricolores pour les régiments qui tenaient garnison dans la ville où commandait leur père. En 1802, elle épousa Louis-Stanislas, prince de la Trémoïlle, quatrième fils du duc Jean Bretagne et frère du prince de Talmont, son aîné, que les bleus firent prisonnier, et livrèrent au tribunal révolutionnaire de Vitré, pour être guillotiné dans la cour de son château, à Laval.

Norvins, l'allié de cette famille, écrit, en son *Mémorial*, que la duchesse de Damas était « pâle, maigre, élancée », tandis que la princesse de Saint-Maurice-Montbarrey, devenue princesse de la Trémoïlle, était « grosse et trapue[1] » ; toutes les deux d'un esprit supérieur, mais que la différence de complexion corporelle rendait jalouses l'une de l'autre. Elles vécurent jusqu'à la fin de leurs jours en une sorte d'hostilité latente, toujours prêtes à une critique personnelle, qu'accentuait leur antipathie mutuelle. Mais elles étaient unies dans leur

1. MONTBARREY, *Mémoires*, t. III, p. 55 : « La figure de ma belle-fille, Mme de Maulévrier-Langeron, malgré sa jeunesse, n'avait rien de remarquable qu'un beau teint. Sa taille était peu élevée. Elle annonçait de l'esprit, et ses parents, séduits par cette apparence, avaient fini par s'engouer de son propre mérite. Quand Adèle avait parlé, sa décision était un oracle pour toute la maison. Il faut avouer que, vu son âge, elle avait beaucoup d'instruction. Elle en avait même trop, selon moi, sur tout ce qui était à la mode parmi les femmes qui avaient des prétentions à l'esprit... Je finirai sur ce sujet, en faisant observer que la répugnance de Mme de Montbarrey pour ce mariage, lorsqu'il fut proposé, fut justifiée, puisque ma belle-fille ne devint jamais enceinte et que, conséquemment, le premier but de tout mariage fut manqué.

haine contre l'Empire et contre Napoléon, ne pardonnant qu'une chose au grand capitaine, d'avoir maté la Révolution et anéanti les Jacobins. Elles l'eussent voulu restaurateur de la monarchie, suivant l'exemple de Monk, et eussent applaudi aux plus hautes distinctions qui lui auraient été accordées, grand connétable, duc de France, après avoir rendu le trône, usurpé sur Louis XVIII[1].

Napoléon ne put se concilier jamais aucun des la Trémoïlle. Ils vivaient, sans bruit, l'un d'une rente que lui faisait le grand-duc de Bade, son parent; l'autre, Louis-Stanislas, à Paris, et souvent sur sa terre de Pézeau, qui lui venait des Langeron, héritiers de Perrinet, un grand financier de la monarchie. Et ils s'indignaient de voir les grands noms de la vieille noblesse s'abaisser devant le petit Corse, qui avait réussi à s'emparer du plus beau royaume de la terre. Leurs railleries dans leur salon, alors peu fréquenté, étaient amères et cinglantes contre ceux qui avaient aidé au prestige de l'homme de génie. Un jour, le comte d'Aubusson, avec qui la princesse de la Trémoïlle était en bonne amitié, fut rencontré par elle, chez une dame Dubourg où se réunissaient quelques familles nobles. Le comte d'Aubusson venait d'être créé chambellan de Napoléon et il portait son costume impérial. La princesse de la Trémoïlle, le voyant ainsi accoutré, lui fit grise mine. Il lui en demanda la cause.

1. La duchesse de Damas eut une fille qui fut comtesse de Vogüé et depuis comtesse de Chatellux. Norvins, parlant de Mme de Chatellux, vante l'étendue de ses connaissances, la variété, la finesse, l'à-propos, la promptitude de son esprit, l'élévation de son caractère. Elle, sa mère la duchesse de Damas, sa tante la princesse de la Trémoïlle, toutes les trois séparées par la distinction et la différence de leurs facultés, se trouvaient réunies d'intérêt et d'une sorte de solidarité, par la supériorité sur toutes les intelligences féminines de la haute société, depuis la mort de Mme d'Houdetot et de Mme de Staël.

« Je pense que vous le savez, monsieur, répondit-elle. — Non, en vérité, madame ; j'ai beau consulter mes souvenirs, et pourtant je les reprends de haut, car c'est depuis le moment où j'ai dû vous faire expulser des casernes où vous veniez débaucher les soldats de mon régiment. » Allusion aux cocardes tricolores. La princesse, ajoute la comtesse de Boigne, qui raconte l'anecdote, resta pétrifiée d'abord; ensuite, elle eut des attaques de nerfs et des cris de fureur. Et les rieurs furent contre elle.

Cette histoire et quelques autres, où se décelait l'esprit caustique de la princesse, lui valurent une visite de Fouché, qui lui apportait l'ordre de quitter Paris et d'aller plus loin manifester ses regrets pour les Bourbons. Ainsi avait agi Napoléon contre Mme de Staël, contre Mme Récamier, contre la duchesse de Chevreuse, et d'autres grandes dames. L'exil ne cessa que le jour où le jeune prince de Talmont, enrôlé de force dans les armées impériales avec ses camarades, les de Béranger, Elie de Périgord, de Beauveau, de Mailly et les jeunes fils de la vieille noblesse, montra une telle bravoure dans la guerre de Russie, que l'empereur charmé lui permit de demander une faveur, accordée d'avance. Et cette faveur fut la cessation de l'exil de sa tante, la princesse de la Trémoïlle [1].

Dès que Louis XVIII fut installé aux Tuileries, ces grands seigneurs y revinrent, non en courtisans, ni ardents à plaire, ni cupides, ni exigeants. Louis de la Trémoïlle reprit simplement sa place près du

1. Chastenay, *Mémoires*, t. II, p. 65 : « Le prince de Talmont, guillotiné, avait épousé, en 1785, Henriette d'Argouges, laissant un fils unique, Léopold, qui reçut de l'Empereur, au moment de la guerre de Russie, un brevet de sous-lieutenant au 1ᵉʳ carabiniers. »

roi, et celle que lui donnait son rang à la Chambre des pairs. Le roi, au surplus, n'était point son idole. Ses accointances — telle sa familiarité avec le P. Elysée, devenu son premier chirurgien — lui semblaient étranges ; ses idées malsaines. Ils n'admettaient point, ni lui, ni la princesse, ses faiblesses pour les doctrines nouvelles, pour les hommes qui avaient participé aux fureurs de la Révolution, ainsi Fouché, ainsi Talleyrand. Ils le blâmaient de résister aux vœux les plus vifs des royalistes, de se refuser à refaire la vieille monarchie, pendant laquelle la France, appuyée sur sa noblesse, s'était élevée au-dessus de toutes les nations, ses rivales. Louis XVIII n'était pour eux qu'un roi jacobin [1], et ils auraient volontiers souscrit à la conspiration du château, fomentée en secret, pour mettre le comte d'Artois sur le trône et séquestrer Louis XVIII déchu, comme l'avaient été les derniers Carlovingiens. Ce grand seigneur avait donc peu de crédit à la cour, et on s'explique cette boutade, rapportée par de Barante, préfet de Nantes, recevant à la préfecture le duc d'Angoulême, qui lui disait à propos du duc de la Trémoïlle : *Un grand seigneur ! Peuh ! alors un sot.* Les Bourbons, ainsi que tous les princes, en général, repoussent les obligations envers leurs sujets, fussent-ils de grands seigneurs. Il leur semble que toute obligation reconnue diminue leur autorité et même leur majesté.

1. Lamotte-Langon, *Mémoires d'une femme de qualité* : « On ne respectait aucun de ses goûts ; on le contrariait dans toutes ses idées, en sorte qu'il semblait étranger au milieu de la noblesse. Il le savait bien. Aussi me disait-il un jour : « Mon « crime est d'avoir donné une charte. Il y a dans ma cour beau- « coup de gens qui me préfèrent Ferdinand VII. Il est le roi du « clergé et de la noblesse ; je suis celui des impies et de la « canaille. »

II

Ce fut, dès lors, un salon d'une importance irrésistible, celui de la princesse, aux premières années de la Restauration. Elle y recevait avec grâce, elle y retenait tous ceux qui rejetaient les doctrines constitutionnelles et aspiraient au retour des anciennes traditions. Hommes politiques ou littérateurs, ce n'étaient que ceux-là qu'elle choyait, sacrifiant les autres à ses préférences innées. Lors même que ses familiers ne se recommandaient point par une naissance distinguée ou un talent avéré, elle les agréait comme des amis sûrs, presque comme des sauveurs. On le vit bien, à l'égard d'un avocat fort obscur, Piet; d'un médecin presque inconnu, aux manières brutales, Brenet, parce que ces deux hommes, pleins de passion pour les royalistes exagérés, ceux que l'on appelait les *ultras*, donnaient leur temps, leur concours et l'influence acquise dans leur monde à la propagande d'une monarchie traditionaliste. Piet, l'avocat, ouvrit sa demeure aux premiers conciliabules de la *Congrégation*, et devant lui, les plus nobles des aristocrates, chez la princesse, s'effaçaient et cédaient le pas[1]. Et d'ailleurs, ainsi que le remarque Villemain, « les gentilshommes de province qui faisaient le fond de la majorité royaliste, n'avaient pas beaucoup de penchant pour une hiérarchie aristocratique. Ils entendaient que l'égalité existât pleinement parmi

1. Piet était un avocat qui, en 1816, lors de la discussion du projet de loi punissant de la déportation ceux que l'on saisirait érigeant et dressant le drapeau tricolore contre le drapeau blanc, demandait la substitution de la peine de mort à la déportation, ajoutant au milieu des rires de la Chambre : « Ce changement, comme vous le voyez, est bien peu de chose. »

la noblesse et ne reconnaissaient point de grands seigneurs. »

L'hôtel de la grande dame se dressait au beau milieu du faubourg Saint-Germain; du plus grand air, de haute magnificence. Les pièces aux lambris dorés ne s'ouvraient point pour des fêtes tumultueuses, pour les flonflons des danses, mais pour les graves causeries des hommes qui menaient, à la Chambre des députés et à la Chambre des pairs, le chœur des opposants de l'extrême droite. Fiévée, comme littérateur, de Féletz, comme critique, y dominaient parmi les autres écrivains, admis dans ce cénacle très épuré et très restreint. Fiévée avait pourtant servi l'*usurpateur*, comme correspondant à Londres; on le lui pardonnait, en raison du franc parler dont il ne s'était jamais departi envers « le tyran ». En dernier lieu, préfet de la Nièvre, il avait abandonné son poste administratif, pour venir chercher à Paris une plus grande fortune, lorsque l'adversité eut atteint le grand capitaine. On l'écoutait, impressionné par ses aphorismes, ou ses remarques spirituelles, sans lui accorder beaucoup de considération, car il mourut oublié et sans amis, ne laissant aucun regret, ainsi que ceux dont le caractère ne fut jamais soutenu par la probité des convictions. Son nom a survécu, grâce à l'entourage où il s'était introduit. De Féletz, qui avait reçu les ordres, prêtre avant la Révolution, d'une famille noble du Périgord, n'avait embrassé la littérature, vers laquelle le poussait l'amour des lettres, que pour ne rien perdre de la dignité de sa vie et de son indépendance. Adversaire d'une politique modérée, hostile aux ministres de Louis XVIII, il s'était démis de ses modestes fonctions d'inspecteur académique, et n'avait gardé, afin de rester libre, que sa place de conservateur à la bibliothè-

que Mazarine[1]. A côté d'eux se faisait remarquer l'avocat Bergasse, alors sexagénaire, que les procès soutenus jadis, avec toute sa verve de jeune homme, pour Guillaume Kormann, l'ancien magistrat de Strasbourg, plaidant contre sa femme, défendue par le terrible Beaumarchais, avait rendu célèbre. Et sa renommée s'était accrue de son adhésion aux doctrines de Mesmer, ensuite par sa brochure sur le *Magnétisme animal* et son rapport aux états généraux sur « l'organisation judiciaire », enfin par son étude retentissante sur « la propriété », incriminée et poursuivie, le gouvernement y trouvant une atteinte aux droits des acquéreurs des biens nationaux. Mais Bergasse était un esprit nuageux et mystique, trop faible, et déjà trop atteint de vieillesse, pour avoir sur les royalistes de l'opposition une action puissante. Ferrand, l'ancien ministre de la première Restauration, celui qui s'était signalé par le ridicule de sa définition de la *ligne droite* appliquée aux émigrés, Ferrand perclus de rhumatismes, pauvre loque humaine qui s'était évanouie à l'annonce du retour de Napoléon de l'île d'Elbe,

1. Villemain, en ses *Souvenirs*, t. I, p. 484, a laissé ces notes sur de Féletz. Après la chute du ministère Richelieu, « son attachement si constant à ses collaborateurs (aux *Débats*), à des amis dignes de lui, fut alors mis a une grande épreuve. Son admiration pour M. de Chateaubriand n'y tint pas. Fidèle à cet illustre écrivain, et séparé hautement de ceux qui s'étaient séparés de lui, il le suivit dans sa disgrâce, mais non dans sa colère, l'avertissant avec une fermeté piquante, qu'il préparait une nouvelle émigration, sauf à la pleurer plus tard, et qu'en aidant à appeler la *gauche*, pour chasser plus vite l'extrême droite, il allait la rendre seule maîtresse au logis... En 1826, il succéda à l'Académie, à l'abbé Villars, ancien membre de la Convention nationale... Il avait la plus vive intelligence de notre histoire à toutes les époques... Il reçut Cousin à l'Académie, et loua dignement les travaux philosophiques et le talent du nouvel élu. A la fin de sa vie. il perdit la vue, mais il fut soigné par une fille adoptive, Pauline de Foucault, qui épousa M. Dupuech, plus tard général ».

venait aussi chez la princesse de la Trémoïlle, étaler sa suffisance. Chateaubriand n'y apparaissait que rarement, n'y trouvant point un assez grand nombre d'admirateurs. Au demeurant, les théories qui dominaient dans ce groupe de royalistes, familiers de la grande dame, les idées, qui y étaient préconisées étaient celles du vicomte de Bonald [1], et du comte de Maistre, absolues, rigides, sans atténuation, n'admettant d'autres lois que la loi divine, d'autre autorité que celle du roi, appuyée sur la religion. Armée d'une volonté inébranlable, si commune aux femmes politiques, la princesse ne ménageait aucun de ses amis, savait les châtier par un trait acerbe pour les maintenir dans la sphère où elle croyait exister la vérité; elle les invitait, elle les encourageait à penser comme elle, des événements du jour. Ses lettres, publiées dans les *Mémoires* d'Hyde de Neuville, ses lettres qu'elle lui écrivait aux États-Unis où il représentait la France, comme ambassadeur, sont une précieuse documentation sur le concept des ultras, alors plus exaltés que ceux qui avaient siégé dans la chambre *introuvable* de 1815.

1. De Barante, *Souvenirs*, t. II, p. 218... « M. de Bonald était la gloire du parti royaliste. On l'honorait, on l'adorait, mais plutôt comme une idole, que comme un chef. Ce n'était pas un homme si doux que le font certains historiens, et il y avait, dans ses impitoyables opinions, autre chose que des systèmes et de la logique. Son orgueil semblait extrême, mais calme et revêtu d'une vraie dignité. Il n'avait rien d'élevé, ni de généreux dans les sentiments. Il était implacable dans ses haines. Jamais un ennemi vaincu et poursuivi n'eût trouvé asile dans sa pitié. A travers ses passions politiques, il se gardait bien d'oublier le soin de ses intérêts privés, et son émotion devenait vive dès qu'on touchait aux plus petits. Il lui fallait des pensions, et même sur les *fonds secrets* ; il fallut placer ses enfants et ses parents. Il ne sollicitait pas, mais exigeait. Au total, il faisait une grande figure à la Chambre sans pourtant être un meneur. Ce n'était ni son goût, ni sa capacité. »

III

En sa première lettre à Hyde, durant la session qui suivit la seconde Restauration, c'est-à-dire en juillet 1816, elle se désole, elle n'a que des gémissements sur ce qui se passe dans la France « que ronge le jacobinisme », dit-elle. Rien ne lui agrée. Les royalistes, dont elle parle, sont-ils bien des royalistes ? Royer-Collard a prononcé un discours sur l'amnistie promise par le roi, répondant à La Bourdonnaye, qui classait par catégories les coupables susceptibles de cette faveur[1] ; et ce discours l'offusque et la blesse. Le duc de Richelieu, le chef du ministère, tergiverse beaucoup trop, d'après elle, et ne montre point une volonté assez ferme. Il n'est pas son favori. Decazes, l'ami du roi, s'efforce de faire dissoudre la Chambre des députés, qu'une nouvelle remplacera. Quelle sera-t-elle,

1. Les coupables étaient ceux que l'on accusait de *complicité dans le retour* de l'île d'Elbe, et la condamnation entraînait la perte des biens et des pensions. C'était au fond une confiscation. Royer-Collard, généreusement inspiré, disait à la tribune, tout royaliste qu'il fût : «... Les confiscations, nous ne l'avons pas oublié, sont l'âme et le nerf des révolutions ; après avoir confisqué parce que l'on a condamné, on condamne, pour confisquer. (*Murmures.*) Je parle du passé, non du présent. La férocité se rassasie, la cupidité jamais. Les confiscations sont si odieuses, que la Révolution elle-même, en plus d'une circonstance, a rendu les biens des condamnés. De grands coupables, d'ailleurs, ont déjà subi la peine capitale. Seront-ils à l'abri de la confiscation ? ou doit-elle les atteindre ? Faites-les donc sortir du tombeau, et rappelez-les devant leurs juges, afin qu'ils entendent, de leur bouche, cette condamnation qui ne leur a pas été prononcée. Messieurs, l'amnistie remplit le vœu de la nation (voix nombreuses : *Non*, *non*). Elle a été promise par le roi et ne peut être rétractée sans péril, je dirai plus, sans honte. Le pardon royal promis ou proposé, c'est le pardon lui-même. Si la Chambre l'altère, sa responsabilité sera grande devant l'Europe et la postérité. »

cette Chambre, lorsque celle-ci est déjà mauvaise? Si on voulait, cependant, se conformer à la voix du peuple, comme on accentuerait la politique dans le sens le plus rétrograde! Cardonnel, Bouville, de Villèle, Castelbajac[1], ont été reçus dans leur pays en triomphateurs, et ce ne sont point des jacobins, ceux-là! N'est-ce pas une indication précieuse? Hélas! vit-on jamais la voix du peuple respectée?

Dix mois après, en janvier 1817, elle écrit de nouveau. Elle est plus consternée, plus maussade encore, que dans sa précédente lettre. Elle voit tout en noir, à l'extérieur : la Russie, sans contrepoids en Europe, abusant de sa force; l'Angleterre, annihilée par les menées de ses révolutionnaires, car elle aussi, la Grande-Bretagne, tourne au jacobinisme, et son action sur le continent sera nulle pendant longtemps. Et que de fâcheuses considérations sur l'intérieur! Une loi électorale en préparation, détestable; le retour à Paris du duc d'Orléans qu'elle n'aime pas; l'annonce pompeuse de la sixième grossesse de sa femme, lorsqu'on se tait sur celle de la duchesse de Berry, enceinte pourtant de quatre mois; le remaniement du ministère, d'où l'on chassera, deux ministres sur lesquels les royalistes pouvaient compter, celui de la Guerre, le duc de Feltre, celui de la Marine,

1. Quatre ultra-royalistes des plus violents : Cardonnel, fils d'un notaire, originaire d'Albi, né en 1770. D'abord bonapartiste, mais devenu bourboniste passionné après la Restauration, il y gagna un titre de noblesse. De Bouville, né en 1760, conseiller au parlement de Rouen, avant la Révolution, émigra et ne commença sa carrière politique qu'en 1815. De Villèle, originaire de Toulouse, né en 1773. Devenu député, se montra toujours hostile aux ministres qui penchaient vers les libéraux. De Castelbajac, originaire des Hautes-Pyrénées où il naquit en 1776, ami de Villèle et plus tard de Corbière, épanchait dans le *Conservateur*, fondé par Chateaubriand, ses doctrines absolues.

M. du Bouchage [1]. Il lui semble être encore en 89, parce que la famine, qui sévit horriblement en France, excite le peuple à crier, comme autrefois, à l'accaparement des grains. Elle n'espère donc plus rien d'heureux, pour le parti royaliste. Il est vaincu d'avance. La crise prochaine, crise inévitable, tournera contre lui. Ses adversaires sont audacieux, entament, de leurs doctrines perfides, les esprits crédules, chaque jour, et même à chaque heure. Ils parviennent ainsi à annihiler tout ce qui pourrait leur nuire. Et son esprit se retournant vers le passé, mélancoliquement elle écrit à Hyde : « Ne viendra-t-il jamais, après tant d'orages, un temps où nous puissions voisiner tranquillement sur les bords de la Loire ? Louis (c'est-à-dire le prince, son mari) vous dit mille choses tendres, et prétend que nous étions plus heureux, lorsque nous allions vous voir rue du Four (c'était là que Hyde, compromis se cachait chez le parfumeur Caron) et que vous dîniez, en cachette, au *Cadran bleu*. Mais l'honneur est sauf, et quoique le jacobinisme paraisse destiné à faire le tour du globe, le bon Dieu garde sûrement quelque compensation, dans l'autre monde, aux gens à qui il refuse l'heureuse faculté d'être jacobin dans celui-ci. »

En mai 1817, elle écrit encore, après le voyage à Paris de Blacas, mandé de Rome, où il repré-

1. De Barante en 1817, écrivant au comte de Montlosier, disait du duc de Feltre : C'est un poteau, planté contre l'armée française.

Du Bouchage était né à Grenoble en 1749. Ministre de la Marine sous Louis XVI. Au 10 août, il donna le bras à la reine se rendant à l'assemblée avec le roi. Il fut un désorganisateur de la marine sous la Restauration, frappant de proscription avant l'âge des officiers dont les services commandaient le maintien, et les remplaça par des émigrés impropres aux fonctions accordées. Il avait été nommé ministre de la Marine par l'influence du duc d'Angoulême, son protecteur.

sentait la France, par les princes qui voulaient séparer le roi de son favori, Decazes. Tous les royalistes exaltés et les princes désiraient un retour en arrière dans la politique, et ils espéraient que de Blacas, un ami fidèle celui-là, reprenant son ascendant sur le vieux roi, parviendrait à faire congédier le jeune ministre en faveur, et à faire surgir, de la Chambre des députés, un ministère favorable à leurs projets. Mais non seulement la Russie et la Prusse, intervenant aussitôt, déclarèrent s'opposer à un changement de régime, le roi lui-même averti renvoya de Blacas à son ambassade, sans vouloir rien entendre. La princesse en fut toute désorientée; émue, d'ailleurs, et chagrine du départ de Corvetto du ministère des Finances, où Roy, l'ancien avocat de Paris, s'installa, et de l'entrée de Molé au ministère de la Marine. C'était un doctrinaire, un libéral, un ennemi, ce Molé, qui se substituait à un ami. Aussi bien, que de griefs contre la *faction* triomphante. Car ceux qui ne sont point de ses amis ne composent à ses yeux qu'une *faction* et ne forment point un parti. Et ces griefs, elle les énumère à Hyde. On a cassé, dit-elle, la compagnie de la Garde nationale, commandée par le comte de Montsoreau, beau-père de M. de Blacas. Ensuite toutes les mesures adoptées, ou prescrites, depuis le départ de Blacas, tendent à entamer la maison du roi, à la changer, à la diminuer. Et l'on parle d'une régence d'Eugène de Beauharnais pour le fils de « l'usurpateur »; on parle même de l'appel que l'on ferait à un prince d'une maison souveraine en Europe, les Bourbons de nouveau chassés. Ce qui nous sauve de toutes ces combinaisons, ajoute-t-elle, c'est que les cours étrangères ne peuvent s'entendre entre elles, se détestent et se jalousent. Au milieu de tant d'inquiétudes, un fait pourtant la

console, c'est que le duc d'Orléans, autorisé à rentrer en France, vit à Neuilly, *oublié et fini.* Elle souligne ces mots. Et combien d'autres motifs pour elle d'être colère et démontée. Le comte de Forbin, surintendant des Musées, n'est-il pas venu chez elle, lui vanter le manuscrit dans lequel on retrace la vie malheureuse de Bonaparte à Sainte-Hélène? Depuis César et Tacite, lui a dit Forbin, le seul grand homme qui ait paru dans le monde est Napoléon. Quelle audace! Puis Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angely, venue à Paris de Bruxelles subrepticement, a été arrêtée et emprisonnée. Eh bien! la marquise de Montcalm et la sœur de celle-ci, la marquise de Jumilhac, ont intercédé pour elle et après quatre jours de séquestration, elles l'ont fait mettre en liberté!... Est-ce compréhensible? Pendant ce temps le comte de Bruges, l'ami du comte d'Artois, vit isolé et sans influence sur la société politique; Capelle, le baron Capelle, l'homme à tout faire du prince, n'est plus reçu par lui qu'à la dérobée, et M. de la Trémoïlle, revenant de Pézeau, affirme que l'esprit de ce pays est affreux, qu'il n'y a plus de bon que les curés et la gendarmerie. Les paysans pensent et agissent comme en 89. « Hélas! hélas! quel bonheur, écrit-elle, y a-t-il, depuis vingt-huit ans, pour ceux qui portent la France dans le cœur? »

Elle continue, toujours désolée, sa correspondance. En décembre 1817, elle dépeint à Hyde la France sous l'aspect le plus triste, les révolutionnaires maîtres du gouvernement, Lainé attaqué comme trop fidèle au roi, et ceux qui dominent et commandent cherchant à vendre à l'étranger « les derniers débris du trône ». La France est, d'après elle, dans un tel état de dissolution que son existence même est en péril.

Et la voilà qui part en guerre contre Molé, assez influent pour envoyer le duc d'Angoulême prêcher, dans l'ouest, les doctrines des libéraux. Le prince, à Rennes, s'est emporté contre Corbière, un avocat exerçant dans cette grande capitale de la Bretagne. Son talent de parole, ses idées ultra-royalistes, l'avaient signalé à l'attention des hommes influents dans la Chambre des députés et dans la Chambre des pairs. Bref, parce qu'il était un ultra, le duc d'Angoulême lui voulut « laver son bonnet », le fit mander et lui adressa une mercuriale véhémente.

« Tirons le rideau, écrit la grande dame excédée de cette injustice, cela fait trop de mal... Quel homme que ce Corbière ! Non, depuis le connétable du Guesclin et le combat des Trente, il n'y a rien de plus noble que l'âme de ce breton-là ! »

Et cependant, on a prédit à la princesse l'entrée au ministère de Corbière et de Villèle.

« Oh ! ajoute-t-elle alors, si le bonheur de la France voulait que de telles gens arrivassent enfin au ministère, ils n'y arriveraient que par la belle porte. »

Ses lettres s'espacent. Pendant deux ans, il n'en est plus une d'elle, dans les *Mémoires* de Hyde de Neuville. Celle qui est datée de 1820 la montre dans le même état d'esprit, toujours revêche, toujours dénigrante, toujours portée à l'opposition, parce qu'il est dans sa nature de n'être jamais contente, ni jamais heureuse. Villèle, qu'elle prisait si haut, est entré dans le ministère ; et maintenant elle le critique, lui reprochant son aveuglement sur les jacobins. A leur égard, il est demeuré fort ignorant, dit-elle, car il a vécu sa jeunesse aux colonies, loin de France, et il ne peut savoir jus-

qu'à quel point ils poussent la scélératesse. Les jacobins, toujours les jacobins ; c'est contre eux que, dans chaque lettre, elle s'escrime. D'ailleurs, Villèle, à l'instar de Pasquier [1], louvoie et ménage un peu tout le monde. Il se fait humble avec les petits ; il tâche, en outre, de ne point heurter les convictions des « Mathieu et des Jules ». (C'est du duc de Montmorency et du prince de Polignac, sans doute, qu'elle veut parler.) Ceux-là sont liés à la Congrégation, dévots, méticuleux ; et une de ses réflexions sur le duc de Rivière, ambassadeur à Constantinople, démontre que la princesse est plus libérée qu'aucune autre grande dame, de toutes les dévotions trop minutieuses. Un la Trémoïlle avait été protestant jadis, et l'esprit frondeur du vieil ancêtre reparaissait dans cette petite moquerie faite contre Rivière : *Votre camarade*, écrit-elle à Hyde, *est fourré jusqu'au cou dans l'évangile*. Corbière, son Corbière, est le seul qui trouve grâce devant elle [2]. Il est reparti pour la Bretagne

1. On lit dans la *Chronique française par un Anglais,* 1820 : « Pasquier est le petit-fils de ce Pasquier-Baillon sur lequel on trouve le renseignement suivant, dans un ouvrage publié en 1803 (*Histoire de la décadence de la monarchie française*, 3 vol., chez Dupont et Le Tellier, rue Saint-André-des-Arts). Si vous avez dans le cœur de la droiture, lisez sans émotion, s'il vous est possible, le bon signé de Louis XV, quand le ministre veut que le général Lally périsse et qu'il périsse avec ignominie, en vertu d'un jugement du premier tribunal de la nation. Gratification à M. Pasquier, rapporteur du procès de Lally : soixante mille francs ; signé L. Cette gratification est la clef du rapport et du bâillon que Pasquier, ce ministre prévaricateur, ordonna de mettre à la bouche de Lally, afin que ce général, conduit au supplice, ne parlât pas. »

2. « Corbière, dit M. de Broglie en ses *Mémoires*, avait épousé la veuve de Chapelier. Il était devenu royaliste par résipiscence et par contre-coup. Hargneux, paresseux, goguenard, il ne manquait pas au besoin d'une certaine facilité d'élocution terre à terre et d'un certain goût pour les livres, plutôt que pour les lettres. » Et plus loin : « On raconte une fort

s'ensevelir dans sa famille et sa pauvreté. Enfin, Chateaubriand reçoit sous sa plume quelques compliments. Aux applaudissements des ultra-royalistes, il avait écrit dans sa brochure la *Monarchie selon la charte* : « Confiez les premières places de l'État aux véritables amis de la monarchie légitime. Vous en faut-il un si grand nombre, pour sauver la France ? Je n'en demande que sept par département : un évêque, un commandant, un préfet, un procureur du roi, un président de la cour prévôtale, un commandant de gendarmerie et un commandant des gardes nationales. Que ces sept hommes-là soient à Dieu et au roi, je réponds du reste. » Elle l'approuve de ne plus vouloir rien écrire en politique, forcé qu'il est de faire tailler ses articles « à la mesure du pavillon de Marsan ». La voilà donc hostile aux idées dominantes du comte d'Artois, qui firent tant de mal à la Restauration. On sent, en ses observations, qu'elle n'est point ennemie d'une marche ferme et autoritaire du gouvernement, non tâtillonne toutefois, ni pusillanime, ni confite en dévotions, comme celle du prince, frère du roi.

D'ailleurs, en deux ans, que de changements dans les mœurs, dans les idées de la France ! Il n'y avait, naguère, ni doctrinaires, ni *indépendants*. Ce parti s'affirme déjà avec une grande autorité et une puissance indiscutable. Excité par lui, le peuple

drôle d'histoire du roi et de M. Corbière. Il était allé porter son travail au roi dans le cabinet où le roi passe la matinée, et s'était assis sans que le roi lui fît signe. Il a posé ensuite son portefeuille sur la table. Le roi a rangé ses papiers. Puis il a tiré de sa poche un mouchoir rouge, et l'a posé à côté du portefeuille, puis a pris sa tabatière et l'a posée à côté du mouchoir. Le roi alors a retiré la sienne, en disant : il n'y a pas de place pour les deux. Il ne m'a pas offert de tabac, ajoutait le roi, en racontant cette petite aventure. »

s'insurge. Il y a tumulte, cris, groupes menaçants, sur la place Louis XV, devant le Palais Bourbon où les députés délibèrent sur une nouvelle loi des élections, moins libérale que la précédente. Devant ces faits, à tous ces symptômes, la princesse a compris que les doctrines de son parti ont perdu de leur prestige. On ne s'attache plus autant à la politique dans le monde aristocratique. Autrefois, écrit-elle, l'entrée, dans un salon, d'un député, quel qu'il fût, était un événement. Pour le saluer et l'accueillir, tous les assistants se retournaient, les conversations s'arrêtaient. On attendait respectueusement ses premières paroles. Sa puissance s'imposait d'elle-même. On reconnaissait, en lui, une parcelle de la souveraineté nationale. Maintenant, c'est à peine si on le regarde. Les députés sont déchus de leur piédestal, et redevenus de vulgaires bourgeois, quand ils sont Piet ou Brenet. On ne s'en occupe plus. On a d'autres soucis. On porte ses hommages à d'autres dieux. « A tout prendre, ajoute-t-elle à Hyde, je regarde comme un bien pour vous de n'être pas à Paris. Il est trop difficile de ne point se tacher dans ce *fumier* et de conserver sa considération et sa place. »

IV

Les années s'écoulant, la grande dame revient aux douces habitudes du monde. Elle se calme; elle ne stimule plus la conversation de ses amis, comme s'ils parlaient en un club. Elle n'en pense pas moins, mais elle se renferme en elle-même davantage; elle se réserve; elle se maintient dans les bornes aimables d'une accueillante maîtresse

de maison, un peu frondeuse encore, avec la compréhension de l'inutilité de ses efforts et de ses diatribes contre ses adversaires politiques. Elle ne peut plus rien sur la marche du gouvernement. L'expérience est faite; elle se tient à ce qui est, tout en maugréant contre ce qui est. Elle donne, dès lors, à l'intelligence, à tous ceux qui savent penser, aux philosophes, aux poètes, l'intérêt qu'elle accordait naguère aux politiques. Elle a évolué, elle aussi, à l'exemple de Chateaubriand, et le crédit qu'elle a perdu sur les groupes parlementaires, elle essaie de le ressaisir en littérature. C'était, au surplus, l'époque où plusieurs grandes dames écrivaient, mais ne publiaient rien de leurs ouvrages; l'époque où l'on aimait à entendre la lecture que faisait, de ses traductions de Perse et d'Horace, M. de Frénilly, un député de la droite, les récits des voyages de M. de Laborde et le débit des strophes enflammées de lord Byron, inspiré de la verve de Démosthène, pour louer le courage des Grecs, révoltés contre les Turcs. Les événements mondains, les grands mariages, les duels si fréquents alors, occupaient et absorbaient l'intérêt des causeries dans les salons, et forcément dans celui de la princesse de la Trémoïlle. Duel entre M. de Forbin et Benjamin Constant, assis l'un et l'autre en un fauteuil, à vingt mètres de distance, pour se battre au pistolet, par suite d'une sciatique du plus fougueux des deux adversaires, de Benjamin Constant, toujours vibrant, toujours critiquant, toujours écrivant sur sa vie passée, ses nuits aussi occupées que ses jours, se montrant dans tous les cercles où l'on jouait, gagnant, perdant souvent plus qu'il ne possédait, conversant avec tous les étrangers illustres de passage à Paris et dans leur langue, car il les connaissait toutes, et disant

ensuite : *Je suis furieux, mais ça m'est égal.* Duel encore du fils naturel de Fontanes, le jeune Saint-Marcelin, tué en se battant avec un de ses camarades qu'il avait refusé de saluer, parce que leurs opinions étaient divergentes [1]; duel, enfin, de M. de Sainte-Aulaire, se battant avec M. de Fézensac, tragique et mortel aussi pour le premier, au sujet d'une satire contre le duc de Feltre. Et les pamphlets, et tout ce qui était écrit, et tout ce qui était dit, formaient également le thème des conversations les plus animées. Les brochures pullulaient. Il en paraissait de nouvelles presque journellement. La loi contre la liberté de la presse donnait, à ces écrits, une impulsion des plus dangereuses. Dans les salons royalistes à Paris, dans les châteaux de la province, le *Conservateur* et la *Minerve* étaient attendus avec impatience. On ne pensait plus que par ces feuilles où Chateaubriand dans le *Conserteur* était le grand metteur en scène. Alors, l'in-

1. LAMOTTE-LANGON, *Mémoires d'une femme de qualité*, f° 335 : « M. de Fontanes donnait un bal le jour même où ce malheur arriva, et ce fut au milieu des apprêts d'une fête et pendant que l'on tapissait les murs de guirlandes de fleurs, que l'on vint déposer devant lui le corps mourant de son fils. Son agonie dura quelques jours, pendant lesquels on eut le temps de lui porter les secours de la religion. On dit que, vers le milieu de sa dernière nuit, la porte de la chambre de Saint-Marcelin s'ouvrit d'une manière extraordinaire. Une jeune fille parut vêtue de blanc et couverte d'un voile vert qui cachait ses traits. Elle s'approcha du mourant, s'établit sa garde-malade et resta là, sans rien voir que Saint-Marcelin, sans rien entendre que ses derniers soupirs. Elle soignait celui qui allait partir pour un meilleur monde, ne pleurait pas, car elle se mourait aussi, priait Dieu souvent et ne reconnaissait personne. Ce fut elle qui, au dernier moment, dit d'une voix qui déchira tous les cœurs : *Il est mort!* Alors, elle sortit de la chambre, silencieuse et voilée comme elle y était entrée. On ne la vit pas au convoi funèbre, mais le lendemain, elle était étendue sur la pierre du tombeau qui dut être soulevée pour lui faire place, car elle avait cessé de vivre. »

fluence, jadis acquise aux salons du faubourg Saint-Germain, s'était déplacée et portée sur les journaux royalistes les plus extrêmes, et sur les écrivains de talent qui y combattaient pour leur parti. Et la grosse voix de M. de La Bourdonnaye se venait joindre aux sentencieuses réflexions de M. de Bonald, derrière lesquelles se rangeaient et Duplessis de Grénédan et Peyronnet, un nouveau venu de Bordeaux, et Lamoignon, et Fontanes, et le vieux Barthélemy, transformé en marquis, lequel avait oublié son passage au Directoire.

Mais ceux-là mêmes n'étaient que de petits coryphées, devant la pléiade des écrivains, groupés dans la *Minerve* : Aignan, Évariste Dumoulin, Jay, Jouy, Benjamin Constant et d'autres. « Nid de reptiles », écrivait d'Aix-la-Chapelle à de Barante, Mounier, l'ancien secrétaire de Napoléon, passé à l'état de fervent royaliste, dans le sens des doctrinaires, et il ajoutait : « Ils ont beau prétendre qu'ils ne visent que le ministère, l'artifice est usé, et avec de la gloire tous les jours et La Bédoyère, martyr, on nous ramènerait sous la férule du bénin Rovigo, de l'aimable Lefebvre et du libéral Bassano. J'aimerais encore mieux être gouverné par le marquis d'Ecquevilly [1], car, du moins, nous ne verrions pas rouler immédiatement, sur la France, le Volga, le Danube et la Sprée. »

La *Minerve*, en accaparant l'influence des grands salons du faubourg, n'avait pas maintenu la cohésion qui unissait jadis les amis des duchesses. Les critiques de ses colonnes venimeuses avaient réussi à émietter les groupes des anciens partis. Il en rejail-

1. Le général marquis d'Ecquevilly était un des principaux lieutenants du prince de Condé, à l'armée du Rhin. Il appartenait au groupe ultra-royaliste le plus ardent de la Chambre des pairs.

lissait sur les hommes, naguère honorés, naguère considérés comme des *meneurs*, des doutes sur leur capacité. Il surgissait, dans les esprits, un détachement des personnes, inconnu aux premiers temps de la Restauration. On ne croyait plus à l'impeccabilité des chefs. Leurs théories, leurs vues d'avenir, étaient discutées avec une âpreté désespérante. On se conduisait, en politique, comme en littérature. Chacun gardait sa liberté d'appréciation, et petit à petit, le salon de notre héroïne perdait de son autorité.

Au surplus, la lutte des partis se revêtait d'une acuité violente. L'abbé Grégoire se faisait élire député, Manuel, expulser de la Chambre, et les Jésuites s'emparaient d'une puissance redoutable sur le nouveau roi, qui ne savait plus résister à leurs exigences. Philarète Chasles, en ses *Mémoires*, a très bien décrit cette transformation fatale de la société : « Le pays, écrit-il, se fractionnant en petits bataillons d'intérêts subdivisés, marchait à la ruine de la discipline, comme de la liberté. Sur tous ces drapeaux secondaires flottaient écrites la devise *discipline* et l'autre devise, *liberté*; ici, *autorité*; là *indépendance*. Comme chaque bataillon prétendait rester seul maître et écraser tous les autres, ce champ de bataille devenait une mêlée de calomnies et d'infamies, où la discipline était anéantie, comme la liberté. » La canaille intellectuelle et morale, ajoutait-il, a tout submergé. Et il la composait des sots, des phrasiers, des rhéteurs, des intrigants, aventuriers, traîneurs de dossiers et de cancans, hommes de la servitude et du sophisme, tartufes et cuistres portant rabats et sabres. Depuis lors, les choses ont-elles changé ?...

La chute des Bourbons mit un terme à l'action que pouvait avoir encore sur la vieille noblesse le

salon de la princesse de la Trémoïlle. D'autres salons, d'ailleurs, où de grandes dames plus jeunes, la marquise de Castries, la duchesse de Broglie, Mme de Sainte-Aulaire attiraient la belle compagnie de l'époque, faisaient oublier les anciens. La princesse se résigna et accepta de bonne grâce son effacement.

Lorsque Charles X, sur le point de s'exiler, s'était arrêté à Rambouillet, un la Trémoïlle le vint trouver et se mit à sa disposition. Il eût obéi au roi, aurait pris les armes avec la noblesse pour ramener la dynastie déchue à Paris. Mais Charles X, désabusé et découragé, lui répondit tristement : « Il n'y a plus rien à faire, mon ami. Rentrez chez vous ; je garderai fidèlement votre souvenir. »

LA DUCHESSE DE RAGUSE

LA DUCHESSE DE RAGUSE [1]

La duchesse de Raguse ne fut point attachée par une fonction à la cour impériale ; elle ne parut point dans la familiarité de l'impératrice Joséphine, ni dans celle de Marie-Louise ; elle n'eut point de rapports avec la cour des Bourbons, dont elle vécut éloignée ; et cependant elle occupa la curiosité des salons, elle subit les médisances mondaines, et par cela même elle a laissé une trace dans l'histoire de son temps, et son nom n'est point tombé dans l'oubli. D'ailleurs, elle était fille d'un banquier de Paris, le plus sympathique, le plus influent des premières années du XIXe siècle. Perregaux, son père, avait rendu de nombreux services au gouvernement de la Convention, à celui du Directoire, et plus encore à celui du Consulat. Lié, par son origine suisse, au grand financier Thélusson, qui l'avait précédé à Paris, trouvant, dès lors, en cette accointance, un soutien qui favorisait ses affaires, il put aider puissamment le premier Consul dans l'organisation d'une banque de France, sur laquelle s'appuya le crédit public, depuis longtemps éva-

1. Bibliographie. — *Mémoires du maréchal Marmont* ; *Mémoires de Lavalette* ; *Mémoires de la duchesse d'Abrantès* ; Jean Lhomer, *Perregaux et sa fille.*

noui. Et sur Mlle Perregaux rejaillissait la célébrité du père.

Née au mois d'octobre 1779, on lui avait donné les noms d'Anne-Marie-Hortense. Au temps du Directoire, elle était donc dans toute l'efflorescence de la jeunesse ; de plus, elle était jolie ; et parce qu'elle portait le nom de Perregaux et qu'elle était orpheline bien dotée, ayant perdu sa mère de bonne heure, elle était remarquée et citée parmi les femmes que l'on comblait de louanges. Dès son veuvage, son père avait confié l'éducation de la petite orpheline à Mme Campam, dont le pensionnat, ouvert à Saint-Germain, devint l'asile des jeunes filles issues de familles riches ; et lorsqu'elle en était sortie, elle avait été placée sous la surveillance et sous la direction d'une gouvernante, avec laquelle elle suivait les grandes fêtes de l'époque où venait se reconstituer la vieille société disparue. Au bal donné par l'ambassadeur de Turquie sous le Directoire, un bal qui eut un succès prodigieux, disent les chroniques contemporaines, Mlle Perregaux figurait parmi les plus jolies, les plus sémillantes, les plus distinguées des invitées. Les gazettes s'occupant des petits événements des salons, ne manquèrent point d'imprimer le nom de la fille du grand banquier, comme une des illustrations de la fête. Un autre jour, ces mêmes gazettes détaillaient ses toilettes, le nombre de ses perruques, parce que les élégantes changeaient le ton de leur chevelure, aussi souvent que de robes. Brune le matin, elle se transformait en blonde, sous la lumière des bougies. Elle ne passait inaperçue nulle part. Et comme elle était riche, les adorateurs et les coureurs de dot se pressaient autour d'elle.

Elle n'avait qu'un frère moins âgé qu'elle de six ans, si bien que le banquier, pour cette fille unique, se montra d'une complaisance, d'une bienveillance inlassables. Hortense devint bientôt une enfant gâtée, toute à ses caprices et aux inspirations de ses volontés ; et lorsqu'elles étaient contraires à celles de son père, elle savait lui faire admettre par ses calineries, ses propres décisions, et, à la fin, c'étaient toujours celles-ci qui prévalaient, et faisaient loi, entre le père et la fille. Lui, cependant, la voulait heureuse. Au moment de la marier, il crut ne trouver les conditions de ce bonheur, que dans une alliance telle qu'il la comprenait, avec un mari capable de le remplacer, plus tard, à la tête de sa banque, engagée par ses intérêts avec toutes les grandes places de l'Europe. Mais, présentant son projet à la jeune fille, tout de suite il se heurta à une résolution très arrêtée chez elle. Elle repoussa le mariage proposé.

A l'âge d'Hortense Perregaux, ce n'est pas la fortune qui est éblouissante et fascine un tendre cœur de femme. Ce sont les belles manières, le visage agréable d'un jeune homme, avec une désinvolture cavalière. Or, le banquier avait donné, en son hôtel, une grande fête, lorsque Marmont, l'aide de camp de Bonaparte, était venu remettre au Directoire les drapeaux conquis, en Italie, sur les armées autrichiennes et piémontaises. C'était au mois d'octobre 1796. La jeune fille avait dix-sept ans ; Marmont en avait vingt-deux. Il fut le héros de cette fête. Son brillant costume, le choix du général en chef qui le désignait comme un officier plus renommé, portant plus d'espérances, plus de promesses de succès que les autres, l'auréole de gloire que ces circonstances réunies engendraient autour de son nom, ce nom même qui n'était

pas un nom plébéien, mais celui d'une vieille famille de Bourgogne, celui d'officiers qui avaient laissé, dans les armées de la monarchie, des souvenirs de grande bravoure, tout cela fit impression sur le cœur de la jolie mondaine. Elle se sentit enchaînée au destin du bel officier ; et lui-même, point insensible aux attentions très significatives de la fille du banquier, repartit pour l'Italie aussi enflammé, aussi passionné que sa victime.

Les estampes de la Bibliothèque nationale, représentant Marmont, sont celles de son âge mûr, lorsqu'il était duc de Raguse et maréchal de France. Son visage est sévère, aux traits accentués indiquant une volonté inflexible, de l'énergie, de l'audace. Le front est beau, très développé, les yeux large ouverts, le nez fort aux narines frémissantes, la mâchoire proéminente sur un menton charnu qu'une fossette creuse profondément. Toutes les fatigues de quinze ans de guerre sont imprimées sur cette martiale figure. Rajeunissez-la, idéalisez-la, en lui enlevant les traces de ces fortes et dures épreuves ; redonnez-lui les vingt-deux ans qu'avait Marmont à la fête de Perregaux, la flamme amoureuse du regard, la sveltesse de la taille ; imaginez les gestes caressants du jeune homme, dans son costume chamarré de colonel d'artillerie, vous excuserez la facile et subite inclination de la fille du banquier, sur laquelle agissaient le prestige du grade et la virile beauté de l'officier.

En ce temps-là, toutes les jeunes filles ambitionnaient une alliance avec les héroïques lieutenants de Bonaparte. Combien portaient les étoiles de général et n'avaient pas trente ans ! Ceux-là seuls, dans les salons, attiraient les regards et les prévenances les plus polies. On se redisait leurs actions

d'éclat. Ils remplaçaient, alors, les nobles de l'ancien régime, devenus pauvres, misérables, et rentrés d'émigration, en leurs habits rapés, inspirant plus de pitié que de respect. Depuis que Bonaparte avait accumulé les noms de ses victoires sur les drapeaux de ses brigades, il n'y avait point de professions plus éclatantes que celles dépendant de l'armée. Pour être officiers, les jeunes gens renonçaient aux carrières libérales, au commerce, à l'industrie, qui leur semblaient une occupation inférieure. Reniaient-ils la fortune ? Non, certes ! Ils citaient les généraux, riches après plusieurs campagnes, riches des dépouilles enlevées aux peuples vaincus, ou aux villes conquises. Et les jeunes filles réservaient leurs sourires les plus engageants aux beaux officiers qui venaient prendre quelque repos entre deux batailles.

Le banquier, toutefois, ne cédait point aux caprices de sa fille. Il résistait. Hortense persévérait dans son obstination et son amour. Elle voulait être la femme de Marmont, non d'un homme de banque qui ne réalisait aucune des conceptions de ses rêves. Hélas ! elle ne parvenait pas à convaincre son père que, pour être heureuse, il fallait l'unir à celui qu'elle aimait. Dans leurs entretiens à ce sujet, Perregaux triomphait toujours des objections de sa fille. Elle n'était point de force à lutter avec le bon sens et la prudence raisonnée du financier. Elle lui écrivit donc, et dans une longue lettre que Jean Lhomer reproduit en son étude sur le banquier, elle lui dépeignit ses illusions, ses enthousiasmes d'amante, lui affirmant que la fortune n'avait pour elle aucune séduction et qu'elle saurait bien s'en priver. Elle avait résolu de n'épouser qu'un homme de son choix. Ce choix était fait. Si son père n'y voulait pas consentir, elle se résignerait forcément

à subir cette désolante volonté, mais son cœur ne se donnerait jamais à un autre qu'à son préféré. Elle ne demandait qu'une chose, disait-elle, de ne pas expier cette désobéissance par un exil, de rester au foyer familial. Elle prétendait que sa douleur était si grande, qu'elle en mourrait. « Ah ! mon père, mon père, ajoutait-elle à la fin de sa lettre, prenez pitié de votre malheureuse enfant. Il en est encore temps. Mais plutôt mourir que changer » !

A ces lamentations, le cœur de l'homme fléchit. Il avait résisté durant deux ans ; il ne put aller au delà. Les accents passionnés de sa fille l'avaient ému. Il consentit aux fiançailles et au mariage avec l'aide de camp de Bonaparte, dont il avait peut-être discerné — cause de cette longue inflexibilité — le tempérament trop fougueux, le caractère vaniteux, l'irrésistible besoin de primer partout, cette absence de modestie et de douceur, si nécessaires à la perpétuité de l'amour.

S'il avait jugé ainsi Marmont, il ne s'était pas trompé.

Le mariage fut célébré le 12 avril 1798. Bonaparte, quoique peu riche en ce temps-là, constitua une dot de cinq cent mille francs à son aide de camp, qui était aussi son ami. Les deux époux passèrent quelques jours à Paris et se dirigèrent ensuite vers la Bourgogne, chez les parents de Marmont à Châtillon-sur-Seine, où devait s'écouler leur lune de miel. Elle fut de courte durée. Bonaparte, qui avait préparé son expédition d'Égypte, mandait son lieutenant près de lui. Il fallut se séparer. La jeune femme resta seule avec le père et la mère de Marmont, tandis que son mari courait rejoindre son général dont il devait suivre le destin. Ce fut une solitude pleine de regrets, de

tristesse et d'ennui pour cette belle parisienne. Ses lettres à son père retentissent de ses plaintes qui se répètent à chaque page. Elle attend chaque jour des nouvelles de l'absent ; aucune ne lui arrive. Le caractère du vieux père Marmont, celui de la vieille mère lui sont antipathiques. Elle trouve l'un, avare, égoïste ; l'autre triste, revêche et maussade. Alors, sa tendresse pour son père s'enflamme. Il n'est pas de mots assez câlins qui ne servent à démontrer la vivacité de son affection filiale. Le temps pèse en lourdes heures sur sa pensée. Elle demande à ce père chéri, de la musique, un piano, des livres, afin de poursuivre l'étude de la langue italienne, qu'elle a jadis commencée. Une seule espérance allège cette pesante existence provinciale, celle d'aller, avec Mme Bonaparte, rejoindre en Égypte son bel officier. Mme Bonaparte abandonne ce projet et la jeune épouse retombe dans son incurable tristesse. Quelques lettres de l'absent viennent, de temps à autre, consoler ce malheureux cœur qui souffre, lorsqu'enfin en arrive une, narrant la prise de Malte et les hauts faits de Marmont. Il est entré le premier dans la citadelle. Bonaparte l'en a récompensé par le grade de général, et elle, qui rapporte l'événement, ne manque pas de s'attribuer, tout de suite, ce nouveau titre, et elle signe sa lettre : *générale Marmont*. Sa joie déborde ; sa vanité s'exalte autant que celle de son mari. Elle sait faire valoir ce nouveau grade, bien plus qu'elle n'a su dépeindre les angoisses de son amour. Elle qui, à toutes forces, a voulu épouser l'officier, elle ne fut éloquente, durant l'éloignement de son mari qu'en narrant ses ennuis, dans la petite ville de Bourgogne où ne lui fut offerte aucune distraction mondaine. Aussi bien, après ces lettres, on s'interroge. On hésite à croire qu'elle ait aimé avec l'ardeur

d'une violente passion. On se dit que cette petite âme est sèche, égoïste aussi. Elle n'a vu, dans ce mariage, qu'une illustration pour elle, des avantages de vanité et de parade. Car elle se console facilement de son quasi-veuvage, lorsqu'après la prise de Malte, certaine de ne revoir son mari qu'à son retour d'Égypte, elle quitte Châtillon pour venir s'installer à Paris, chez son père. Et aussitôt recommence son existence évaporée, joyeuse, passée de salons en salons, devenue plus agréable qu'autrefois parce qu'elle porte un nom honoré dont elle est fière. A la vérité, en ces premiers temps, elle se place sous la tutelle de son père. Elle le consulte en toutes circonstances ; elle ne fait que ce qu'il approuve. Ses visites, ses acceptations de dîners, ses soirées dansantes, elle les soumet à son contrôle. Elle reprend sa place de jeune fille comme jadis. Elle est autant mademoiselle Perregaux que la générale Marmont. Et elle attend, sans impatience, le jour qui lui rendra son général.

Il arrive enfin ! Ils sont trop jeunes l'un et l'autre, pour n'être point heureux de cette réunion. Leur lune de miel s'épanouit de nouveau dans un appartement du faubourg Poissonnière, meublé luxueusement. Hortense Perregaux est triomphante. Elle jouit avec orgueil, avec une démonstration puérile, de l'éclat de son nom, de l'amitié pour son mari du général Bonaparte. Marmont est l'officier de prédilection du jeune héros, son compagnon partout. Barras s'en moque. Mais Barras n'a que de la jalousie pour les personnages qui s'élèvent et menacent son autorité. Hélas ! ce ne fut encore qu'une trêve passagère, ce retour à Paris, comme un petit sentier semé de fleurs qui se termine brus-

quement. Bonaparte, devenu consul, descend en Italie où il devait gagner la bataille de Marengo. Marmont est de son escorte, et Hortense est encore seule.

Après Marengo, la célébrité de Marmont est plus grande qu'avant, car il eut une grande part au succès de cette courte campagne. On le voit alors, à Paris, avec sa jeune femme, mener une vie fastueuse, se promener sur les boulevards, en voiture attelée de quatre chevaux. Il est de toutes les solennités officielles. Sa place y est marquée ; et la fille du banquier s'enorgueillit de ces déférences réservées à l'homme de guerre. Au surplus, les fêtes mondaines lui procurent chaque jour des joies nouvelles. Les toilettes deviennent de plus en plus riches, de plus en plus magnifiques. Cette vie agitée et superbe, cette vie de luxe, quoique désœuvrée, s'allie bien à son besoin de paraître, qu'elle partage avec son général. Déjà les lieutenants de Bonaparte se sont mariés. Les jeunes femmes sont nombreuses, aux fêtes des Tuileries et des ministères, et elle l'emporte sur elles. Elle est jolie ; elle sait s'habiller, mieux que ces nouvelles venues, petites provinciales qui, pour la plupart, n'ont pas l'usage de la bonne compagnie. Si elle n'est pas comprise dans l'entourage de Mme Bonaparte, c'est que le premier consul redoute son intransigeance parisienne, son esprit moqueur ; et dans le salon de Joséphine, il veut plutôt des femmes dociles, des femmes soumises à toutes ses exigences, que des femmes volontaires et trop expertes ; ce qui était le cas de la fille du banquier Perregaux.

C'est ce qui la perdra, cet amour exagéré du monde, ce besoin d'entendre, autour d'elle, des

flatteries de courtisans, comme si elle était princesse, ou reine. Orpheline et riche, elle a vécu dans le bruit des admirations suggérées à l'hypocrisie de ceux qui avaient besoin du crédit du banquier. Désormais, il lui faudra de continuels triomphes de société. A chacune des ascensions de son mari vers la gloire, elle en décuple l'importance, afin de recueillir de plus amples jouissances. Marmont a été nommé inspecteur général de l'artillerie : elle s'en targue, elle s'en fait un nouveau titre près de ses flatteurs. Marmont commande ensuite un camp d'instruction en Hollande, ainsi que les plus célèbres lieutenants de Bonaparte, en d'autres lieux : elle s'arrange pour en goûter les honneurs avec son mari. A ce moment-là, l'un et l'autre sont encore amoureux. Une séparation leur est pénible. Ils tâchent de se réunir, d'être ensemble le plus souvent qu'ils le peuvent. Le général l'appelle à son camp. Elle y accourt. Les grands bourgeois d'Amsterdam donnent une fête splendide, aussi bien en l'honneur du chef d'armée qu'en l'honneur de sa jeune femme. Marmont répond à ces empressements honorifiques par une nouvelle fête qu'il organise en son camp. Sa tente est superbement parée et décorée. Mme Marmont y reçoit ses invités et ses hôtes avec aisance, avec grâce, avec son habitude du monde qui conquièrent les pesants Hollandais. Elle y a été admirée, encensée, et elle rentre à Paris précédée du retentissement de ses succès qui excuseront l'ostentation plus accentuée de sa personne.

Depuis quelques années, son père avait acheté près de Paris, le château jadis possédé par M. de Sartine, Viry-Châtillon. Il s'était plu à l'embellir, à l'orner de meubles précieux et rares, et elle,

pendant les absences du général, venait jouir avec le banquier, maintenant malade, des agréments de cette magnifique maison de plaisance. Perregaux y recevait souvent, y invitait à dîner ses amis, et à des soirées dansantes les amies de sa fille qui en faisait les honneurs. Quand elle y était seule, elle y attirait, dans des fêtes plus intimes, et les jeunes femmes, ses compagnes de plaisir, et ses adorateurs qu'elle rencontrait dans les salons de Paris. C'était aux premières années de l'Empire. Sous l'impulsion de l'empereur, le luxe s'accroissait chaque jour, et les femmes de la nouvelle noblesse, les femmes de la cour, se laissaient aller délibérément à cet usage de splendeurs si agréables pour elles. Elles y trouvaient des facilités de relations dont beaucoup abusaient. Mme Marmont, toujours de plus en plus éloignée de son mari par les grandes guerres d'Allemagne, eut-elle, alors, quelques faiblesses pour les hommes de son entourage ? C'est plus que vraisemblable ; mais elles furent peu connues, et les mémoires du temps sont muets à cet égard. Ce que l'on savait, ce que l'on répétait, c'était cet amour de la richesse et de l'étalage que la jeune femme poussait à l'excès. Toutefois, si les toilettes et les plaisirs enivraient et démoralisaient Mme Marmont, les honneurs conquis aux batailles, les faveurs ininterrompues de Napoléon à son lieutenant, emplissaient d'orgueil l'esprit du général et pervertissaient son cœur. Quoiqu'il n'eût pas reçu le bâton de maréchal, ainsi que ses compagnons d'armes, à l'inauguration de l'Empire, il ne doutait pas qu'il ne l'obtînt bientôt. Il l'attendait après une grande victoire. Son expédition d'Illyrie le fit duc de Raguse, en 1808 ; la bataille de Wagram lui valut, enfin, le titre de maréchal d'empire, en 1809. Alors, avec son caractère orgueilleux, avec la haute

estime qu'il professait pour ses actions militaires, il eût voulu que sa femme, qui, de son côté, s'exagérait la gloire de son mari, lui témoignât son admiration d'une manière ostensible, comme Joséphine pour l'empereur. Qu'était-ce maintenant pour lui que Mlle Perregaux, la fille d'un banquier, pour lui, duc de Raguse, distingué par de grandes batailles, l'égal des grands dignitaires de l'empire ? Il l'avait aimée avec passion, sans doute ; à cette passion avait succédé l'indifférence. Elle de même ; négligée par l'homme de guerre qui n'était plus déférent pour elle, qui ne lui écrivait plus que rarement, elle se donnait tout entière au monde. Son père était mort en 1808. Elle était jeune encore, à peine trente ans, à l'âge où la femme coquette sait faire valoir sa beauté, son esprit, et elle se lançait dans les plaisirs, n'y mettant aucune retenue, comme en un tourbillon. Ses toillettes sont citées, ses fêtes recherchées et suivies par la jeunesse brillante de l'Empire. En ce temps, la duchesse d'Abrantès, alors générale Junot, comme elle suspecte à Napoléon, à cause de son esprit taquin et caustique, était sa meilleure amie. En ses mémoires, Mme d'Abrantès écrit :

« Une femme que je voyais très souvent et avec un charme toujours nouveau, c'était la duchesse de Raguse. Nous étions liées aussi intimement que deux femmes peuvent l'être, et je l'aimais autant qu'on peut aimer une amie... Charmante, gaie, vive, spirituelle, très instruite, naturelle, et possédant tous les avantages d'une haute position dans le monde social, jusqu'à une grande fortune, ce qui la double encore, la duchesse de Raguse était la plus chère de mes amies (Mme d'Abrantès parle des premières années de l'empire) et toutes les fois que j'entendais annoncer son nom, il me

faisait le même effet que celui de M. de Narbonne : l'amie était heureuse, la maîtresse de maison contente. L'esprit de la duchesse de Raguse est d'une nature remarquablement attachante, lorsqu'on en a la clef; non pas qu'elle soit difficile à trouver : la duchesse est trop naturelle pour cela, mais elle est peu facile à contenter, et dès que les gens ne lui plaisent pas, elle devient silencieuse et se met à bâiller. Mais qu'elle soit au milieu de gens qui lui conviennent ou qu'elle aime, alors son esprit a des éclats, des jets d'une lumière, non seulement brillante, mais chaleureuse ; elle est à toutes les questions, elle comprend tout ce qui se dit. Que de journées délicieuses j'ai passées avec elle ! seules toutes deux à Viry dans une maison dont elle a fait un paradis !... c'est là qu'il la fallait entendre et voir. »

Ah ! certes, elles se devaient convenir, car toutes les deux aimaient les plaisirs et les toilettes. Quant aux toilettes, en voici la preuve donnée par Jean Lhomer sur un extrait des registres du grand couturier de cette époque, Leroi, au compte de la duchesse de Raguse. C'est édifiant. Ce ne sont que robes de tulle lamé d'argent ; robes de satin blanc garnies de coquillé paille ; robes de tulle brodées en soie ; robes de taffetas écossais rose et vert, garnies de ruches découpées et double tulle au corsage ; robes marceline lilas et redingotes de voyage en velours rat vert ; ou encore, redingotes de velours cerise à boutons, et redingotes en satin blanc, revers peluche ponceau et tabliers en rubans, etc., etc...

En Allemagne, où était Marmont, toutes ces dissipations de la duchesse changèrent l'indifférence du mari en animosité. Dans une visite à l'empereur,

à ce moment-là à Schœnbrunn, Napoléon s'en aperçut, et il mit la conversation sur ce sujet... Il y avait dix ans, lui disait-il, qu'il était marié sans avoir eu d'enfant, et puisqu'il était malheureux, pourquoi ne divorçait-il pas avec cette jeune femme si étourdie, si légère, qui le compromettait? Il se remarierait facilement avec l'héritière d'un grand nom et d'une grande fortune... Conseil intéressé de l'empereur, qui songeait au divorce pour lui-même, afin de donner un héritier de son sang à l'empire, et qui voulait juger de l'effet de ses conseils sur son lieutenant. Marmont fut ébranlé par ces paroles. Dans une visite à Lavalette, son ami, à son retour à Paris, il lui parla d'une séparation, et même d'une rupture définitive avec sa femme. Lavalette, dont le ménage était fort uni, le dissuada d'une résolution aussi grave; et Marmont abandonna ses projets. Il avait aimé cette femme, et le souvenir de ses premières années de mariage parla plus fort que sa colère. Il ne pouvait oublier l'enivrement de sa jeunesse. Elle et lui se pardonnèrent leurs torts réciproques et reprirent leur vie commune.

Nommé à cette époque gouverneur de l'Illyrie, le maréchal y emmena sa femme, qui devait trouver, dans cette nouvelle situation, des jouissances de luxe et de vanité, ravissantes pour elle. C'était une vice-royauté que Marmont allait exercer; et trôner à Trieste et à Laybach, y tenir une cour, recevoir de continuels hommages, donner des fêtes, sentir autour de soi des courtisans très empressés, parce qu'on joue le rôle d'un souverain, c'était un mirage qui séduisait les deux époux. Marmont, en ses mémoires, avoue qu'il menait, en Illyrie, une vie princière, donnant ses matinées au travail, et toutes ses soirées aux plaisirs. Une maladie de la duchesse

interrompit le cours de ces fêtes pompeuses. Elle rentra à Paris, et Marmont, peu de temps après, fut envoyé en Portugal, pour y prendre le commandement d'une armée.

Ce fut la fin de leur accord.

De nouveau seule, en son bel hôtel de Paris, la duchesse y reprit ses habitudes mondaines, qui déplaisaient tant à Marmont. Enfin, les événements tragiques de 1814 les séparèrent tout à fait. Mais, si la duchesse ne changea point sa manière d'être, elle resta du moins fidèle à ses amitiés, dévouée aux partisans de Napoléon, continuant à les recevoir chez elle, tandis que Marmont, poussé par son orgueil, par son infatuation, par l'espérance de remplir dans l'État le premier rôle, abandonna ses anciennes relations et s'en créa de nouvelles, dans un milieu tout différent. Il avait trahi son ami, son bienfaiteur, son souverain ; et voulant s'innocenter, il expliquait par des sophismes méprisables cette alliance avec les ennemis de la France. C'était, écrit-il en ses mémoires, pour sauver la patrie de tous les malheurs de l'invasion; pour terminer une guerre qu'il jugeait sans fin, si Napoléon eût eu les moyens de se défendre et de lutter contre les envahisseurs. Vivant déjà loin l'un de l'autre, la répulsion de la duchesse, pour l'homme coupable, dont elle portait le nom, s'aggrava ; elle ne lui pardonna jamais cette infâme volte-face; elle clama très haut le mépris qu'elle ressentait pour le félon qui reniait le prince dont il avait accepté tant d'honneurs et tant de richesses. Au fond, le maréchal sentait bien tout ce qu'il y avait d'odieux en son action. S'il ne le reconnut jamais ouvertement, il le comprit certes; et son humeur sombre, ses longues taciturnités, ses impatiences, son ardeur

à diriger son activité vers l'embellissement de son domaine patrimonial, en sont le témoignage le plus probant. Il voulait oublier. Des amis, il n'en eût plus un seul, quoiqu'il n'en eût jamais compté beaucoup, parce qu'il était trop envieux du succès des autres. A la cour des Bourbons, quoiqu'il y eût acquis de nouveaux honneurs, et la conservation de sa fortune et de ses dotations, il vivait fort isolé. Les jeunes gardes du corps répugnaient à servir dans sa compagnie, qu'ils appelaient, entre eux, la *Compagnie de Judas*. L'expiation se prolongeait indéfiniment pour lui ; les princes eux-mêmes doutaient de sa franchise et de son dévouement, puisqu'aux journées de juillet 1830, le duc d'Angoulême, à Saint-Cloud, lui voulut arracher son épée et le faire arrêter, en le flagellant du nom de traître.

Rien de pareil pour la duchesse. Elle trouvait des adoucissements à sa solitude, dans l'empressement de ses amis à la visiter, dans la constance de leur affection. Marmont le savait, et il en était jaloux. Dans les pages qu'il a consacrées à sa femme, il se venge en la dénigrant, lui reprochant, sans cesse, son intempérant besoin de luxe, ses frivolités, son désordre et prétendant, d'ailleurs, que le nombre des amis de la duchesse diminuait en même temps que sa fortune. Des amis, des louangeurs, dit-il, on en a toujours, tant qu'on les peut recevoir à dîner, dans une maison somptueuse, ou bien en un château agréable. Mais les plaisirs s'espaçant, les amis deviennent plus rares. C'est vrai, sans doute, et pour tout le monde, comme pour la duchesse de Raguse. Mais ses vrais amis, elle les conserva toujours, tandis que Marmont, après sa trahison, vit disparaître, de son intimité, les hommes qu'il fréquentait durant l'empire, sans que

d'autres les vinssent remplacer. Deux fois, enfin, il connut les douleurs de l'exil : une première fois à Gand, où il avait suivi le roi Louis XVIII ; une autre fois, à Venise, où il se réfugia en 1830, après la chute des Bourbons. C'est là qu'il mourut.

Sa femme, prenant en pitié son isolement de plus en plus profond, vint l'y trouver et passa quelques jours en sa compagnie. Et cette visite démontra bien que Marmont calomnie sa femme lorsque, dans ses souvenirs, il trace d'elle un portrait qui la rendrait haïssable s'il était vrai. S'expliquant sur l'amitié que la duchesse de Raguse manifestait envers ses familiers, il écrit : « Ce sentiment divin (l'amitié) exige un cœur tendre, généreux, de la justice, de la raison, de l'indulgence, et une sorte d'égalité au moins dans les rapports, si elle n'est pas dans la nature des choses. Elle, au contraire, égoïste et passionnée, déraisonnable, enfant gâtée, voulait des esclaves et non des égaux. » Et alors, il rapporte la réponse qu'elle lui fit, un jour qu'ils manifestaient tous les deux un désir de rapprochement et de vie commune... « Nous allons tenir une bonne maison, lui disait Marmont. Il en résultera pour moi de grands avantages à la cour. » — « Oh ! ne croyez pas, lui répliqua-t-elle, que je veuille vous servir de marchepied. » Et n'avait-elle pas quelque raison de répondre aussi sévèrement à l'homme qui ne pensait toujours qu'à lui? En rappelant ce trait de caractère contre sa femme, Marmont ne comprend pas qu'il met surtout, en évidence, son égoïsme forcené.

L'empereur déporté à Sainte-Hélène, les Bourbons, les émigrés, triomphants à Paris, et son mari au service des princes qu'elle ne pouvait que haïr,

elle séjourna plus assidûment qu'autrefois à son château de Viry, en fit sa résidence préférée, conservant néanmoins son bel hôtel de la rue Poissonnière, afin d'y recevoir la société bonapartiste qui s'était groupée en une coterie fort unie où vivait inaltérable le souvenir de l'immortel exilé. C'étaient là que venaient se consoler ceux qu'attristaient les cruelles épreuves du grand homme, relégué sur un rocher au milieu des mers africaines, tâchant de réconforter leur âme par l'espérance d'un retour de fortune ; c'était là qu'ils venaient chercher des nouvelles de ceux que les événements avaient chassés de leur patrie, de Lavalette et d'autres. Les familiers de Napoléon qui, jadis, étaient reçus aux Tuileries, à Saint-Cloud, à la Malmaison, s'y recontraient ainsi que les grandes dames qui avaient brillé dans les fêtes impériales. Les réceptions de la duchesse de Raguse composaient une sélection parmi les plus favorisées de la fortune ou de la beauté. Oubliant leur passé, celles qui cédaient aux désirs de paraître encore dans les solennités officielles et tâchaient de se fourvoyer dans le monde si orgueilleux et si exclusif des vieux nobles de la monarchie, s'éloignèrent peu à peu de la duchesse. Ainsi s'éclaircit la foule de ses amis. Plus tard, des pertes de fortune, ses procès interminables avec son mari, la forcèrent à vendre son hôtel. Et ce fut une cause de nouvelles absences parmi les habitués de son salon.

Cependant, elle ne quitta point Paris tout à fait pour son château de Viry. Elle loua un appartement rue de Varenne, appartement vaste et beau, puisque le loyer en était de dix mille francs. Mais, c'est à Viry qu'elle se plaisait, à Viry qu'elle passait la plus grande partie de l'année, s'occupant chaque jour d'embellir et d'agrandir cette résidence où elle

se trouvait heureuse. Musicienne et instruite, elle s'adonnait à la musique. A la recherche des beaux livres, des éditions rares, recouvertes de reliure de prix, elle avait formé une bibliothèque fort appréciée des érudits et des bibliophiles. Depuis 1815, jusqu'à 1855, l'année de sa mort, elle vécut donc sous la seule influence de sa volonté, maîtresse d'elle-même et de sa fortune ; et, depuis 1827, époque où elle vendit son hôtel, ce fut Viry qu'elle habita, plutôt que son appartement de la rue de Varenne.

La monarchie des d'Orléans ne lui fit point modifier son genre d'existence. Mais les années se suivant et s'écoulant, la vieillesse commença pour elle ; ses anciennes amies disparurent ou, vieilles aussi, elles abandonnèrent le monde, se montrèrent moins. La gaîté, la folle joie, qui, à Viry, tant que la duchesse fut jeune, firent retentir ses salons de rires et de jeux étourdis, ces échos entraînants s'éteignirent, et la vieillesse morose, la vieillesse solitaire, la vieillesse vouée à l'immobilité, régna seule dans cette demeure jadis si animée, si bruyante. Puis la maladie survint. L'infortunée châtelaine fut atteinte d'un mal incurable. Un cancer lui rongea la face. Larrey, le grand chirurgien, son ami, lui amputa le nez qu'il remplaça par un nez d'argent. Ce fut alors, pour elle, la vieillesse lamentable, la déformation de sa belle personne, qui avait jadis suscité tant de louanges, tant de compliments flatteurs dont elle aimait à s'enivrer. Devenue moins riche, enfin, elle avait restreint les dépenses de sa maison, le nombre de ses valets, celui de ses chevaux, à ce point que les habitants du village l'accusaient d'avarice, et ils disaient d'elle : « Si la duchesse a un nez d'argent,

elle n'a pas un cœur d'or. » Ménageant ses ressources, elle faisait peu d'aumônes.

Elle mourut, en son appartement de la rue de Varenne, le 25 août 1855. Elle avait soixante-dix-huit ans.

LA MARQUISE DE MONTCALM

LA MARQUISE DE MONTCALM [1]

Le faubourg Saint-Germain, sous l'Empire, avait vécu dix ans, avec l'obsession de la peur. Dans les salons de la bonne compagnie, personne ne laissait voir le fond de sa pensée. On craignait une délation ; on redoutait la police et le malheur d'être en débat avec elle. On ne connaissait donc point ce que, plus tard, on appela l'opinion, car elle ne se forme que s'il y a échange d'observations, de convictions, ou de savoir. Publiquement, parmi les royalistes, personne n'osait élever la voix. On ne se comprenait que par un sourire ou un regard. La volonté d'un seul homme régentait toutes les autres et faisait loi : c'était celle de l'Empereur.

Mais, aux premières années de la Restauration, lorsque la liberté de penser et de parler à cœur ouvert devint la conséquence d'une promesse inéluctable, lorsque les Bourbons durent compter avec les grands personnages qui affirmaient, dans leurs salons, l'esprit de l'ancienne cour de Versail-

1. Bibliographie. — Mlle de Chastenay, *Mémoires*; de Barante, *Mémoires*; Hyde de Neuville, *Mémoires*; Villemain, *Souvenirs*; de Broglie, *Souvenirs*; Guizot, *Mémoires*; Sosthènes de Larochefoucauld, *Mémoires*; Lamartine, *Histoire de la Restauration*; Comtesse de Boigne, *Récits d'une tante.*

les, toutes les affaires publiques et les décisions du gouvernement ne purent échapper au contrôle fort ombrageux des partisans de la dynastie légitime : ils se dédommageaient de leur silence forcé sous Napoléon. Il y eut, alors, une opinion ; et très passionnée à cette époque, elle fut redoutable. A quoi eût servi la Restauration, si, comme jadis, la dissimulation et les restrictions de leurs paroles avaient été imposées aux royalistes, s'ils n'avaient pu faire prévaloir leurs désirs et leurs exigences, s'ils avaient subi, sans protester, les projets des ministres, qui froissaient leurs intérêts ? Les réunions, que présidaient les grandes dames de l'aristocratie, les plus intelligentes et les plus actives, devinrent donc des centres fort importants, qui réagirent sur les délibérations des Chambres, celle des députés, celle des pairs. Et l'on vit des salons où la réaction domina en maîtresse ; d'autres, mais en petit nombre, où la modération, la sagesse, le tact, la part d'influence due à la fraction laborieuse de la nation, inspirèrent toutes les conversations; plus tard, quelques-uns, élevant la doctrine du droit au-dessus de toute contestation, furent appelés *doctrinaires*.

En ces premiers temps, l'esprit des émigrés, des revenants de Coblentz, ou d'Hartwell, s'imposa partout, et la société mondaine se reforma, comme elle avait existé naguère, avant la Révolution ; société exclusive. déraisonnable, rétrogade. Ceux qu'on y rencontrait furent nommés les *ultras*. Ils étaient, dans l'État, les grands dominateurs, et les gouvernants allaient faire leurs courbettes chez les grandes dames où péroraient ces exaltés, pleins de morgue et de rancune. Bientôt, pourtant, et lorsque le duc de Richelieu dirigea le ministère, un salon, surtout modérateur, prit une grande importance, celui de

sa sœur, la marquise de Montcalm. Elle s'attacha à mettre en lumière l'esprit pondéré et sage du nouveau chef du gouvernement; elle accueillit, autour d'elle, les hommes perspicaces et prudents, qui sacrifiaient leurs préjugés et leurs intérêts au bien de la patrie ; elle rallia, près de son canapé où, malade, elle gisait étendue le plus souvent, tous ceux qui savaient se faire écouter dans les Chambres. Par sa douceur, sa bienveillance, son éducation de grande patricienne, elle s'insinuait dans les consciences, elle calmait les emportés et les vindicatifs, elle assouplissait la raideur des idées trop absolues, elle faisait œuvre de conciliation, amenant ses visiteurs à la politique à vue large et surtout honnête de son frère.

Au 26 septembre 1815, en prenant la direction du ministère, M. de Richelieu avait cinquante ans. De grand air, froid au premier abord, et même un peu sec en son langage, sa figure, d'un ovale régulier, son front vaste, recouvert d'une chevelure embroussaillée et grisonnante, lui cachant une partie des oreilles, ses yeux profonds, son nez bourbonien, la bouche, aux lèvres minces, décelant une habitude de scepticisme et d'ironie, son menton fin quoique proéminent, tout cet ensemble demeurait imposant, comme celui des portraits des grands seigneurs d'autrefois. On se sentait, en sa présence, près d'un homme supérieur, qui possède, à son service, une haute intelligence [1].

1. Au rebours, voici l'impression que laissa, sur la comtesse de Boigne, le duc de Richelieu, la première fois qu'elle le vit. On lit dans ses *Mémoires* (t. II, p. 123): « Dès la première soirée que j'ai passée chez Mme de Duras, j'y vois entrer un grand homme d'une belle figure. Ses cheveux gris contrastaient avec une figure encore assez jeune. Il avait la vue très basse, et clignait les yeux, avec une grimace, qui rendait sa physionomie

La révolution l'avait chassé de France; il n'y rentra qu'en 1800, après le 18 brumaire, afin de s'entendre avec les créanciers de son père, le célèbre duc de Fronsac. Pour les désintéresser, il leur abandonna tout son patrimoine et il resta pauvre. Mais son grand nom lui avait ouvert la cour de Russie. Il y retourna; et appréciant son mérite et sa probité, le czar lui confia le gouvernement de la petite Russie. Le duc donna à la ville d'Odessa, dont il fut presque le créateur, un développement considérable et une prospérité toujours croissante. Dès lors, son activité, les superbes résultats qui en découlèrent, furent connus de toute l'Europe, et sa renommée devint éclatante parmi les souverains qui se coalisèrent, violents, contre la France. Aussi bien, lorsque les Bourbons voulurent s'attirer les sympathies de la Russie, ils associèrent à leur gouvernement le duc de Richelieu, qui avait produit d'admirables choses, dans les États du czar [1].

peu obligeante. Il était en bottes et mal tenu avec une sorte d'affectation; mais sous ce costume, conservant l'air très grand seigneur. Il se jeta sur un sofa, parla haut d'une voix aigre et glapissante. Un léger accent, des locutions et des formes un peu étrangères me persuadèrent qu'il n'était pas français. Cependant, son langage et surtout les sentiments qu'il exprimait repoussaient cette idée. Je le voyais familier avec tous mes amis. Je me perdais en conjectures sur cet inconnu si intime. C'était le duc de Richelieu, rentré en France, depuis mon départ. »

1. Des *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. II, p. 129. « Aussitôt la nomination de M. de Richelieu, l'autocrate s'était déclaré hautement le champion de la France. Aussi, lorsqu'à son départ, il distribua des présents aux divers diplomates, il envoya à M. de Richelieu, une vieille carte de France servant à la conférence, sur laquelle étaient tracées les nombreuses prétentions territoriales, élevées par les Alliés, et que leurs représentants comptaient bien exiger. Il y joignait un billet de sa main, portant que la confiance inspirée par M. de Richelieu avait, seule, évité ces énormes sacrifices à sa patrie. Ce cadeau, ajoutait l'Empereur, lui paraissait le seul digne de son noble

Il avait deux sœurs : la marquise de Montcalm, déjà nommée, et la marquise de Jumilhac. La première, née en 1777, avait épousé le jeune marquis de Montcalm-Gozon, qui mourut quelques années après son mariage. Sa femme, devenue veuve, ne sollicita jamais une faveur de Napoléon. Quoique belle encore, sous l'Empire, malgré sa difformité, étant bossue, elle aurait pu prétendre, à cause de son nom, à une situation élevée à la cour du nouveau maître. Elle s'abstint; ne voulut rien demander, ne rien recevoir. Sa vie se passa solitaire, dévouée aux Bourbons, à qui elle avait engagé sa foi. Elle attendait la chute du grand capitaine qu'elle prévoyait, à la suite des guerres désastreuses de Russie. Elle l'attendait, avec d'autant plus d'impatience, que le mari de sa sœur, le marquis de Jumilhac, avait perdu la vie à Moscou, dans les rangs des armées impériales, et qu'elle ne devait revoir son frère, tendrement aimé, qu'en revoyant les princes si longtemps désirés. Le prestige de gloire, qui auréolait le front de l'Empereur, ne l'avait jamais éblouie. Même, au prix de la vie, elle n'aurait pas fait un pas pour monter l'escalier des Tuileries, écrivait-elle, un jour, à Hyde de Neuville, son ami, quoique, ajouta-t-elle, les plus grandes familles de la noblesse encombrassent les salons du maître impérial. Elle avait une conception autre que ces

caractère et celui que, sans doute, il apprécierait le plus haut. »

Sur ce plan, écrit Edmond Biré, dans ses notes sur Chateaubriand, une ligne, tracée en bleu, indique notre nouvelle frontière. Elle enlève, à la France, une portion des départements de l'Isère avec le fort Barraux; de l'Ain, avec Belley, Gex et le fort de l'Écluse; du Jura, avec Saint-Claude; du Doubs, avec le fort de Tour, Pontarlier, Saint-Hippolyte et Montbéliard; tout le Haut-Rhin, tout le Bas-Rhin, toute la Moselle, une partie de la Meuse, comprenant Montmédy; les Ardennes, avec Sedan, Mézières et Rocroy; tout le département du Nord, à l'exception de Cambrai et de Douai. »

courtisans empressés, de sa dignité et du respect qu'elle devait à la royauté; et lorsqu'au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, les Bourbons emmenèrent son frère à Gand, livrant le trône de France à l'audacieux, qui les en chassait, elle employa son temps à la diffusion parmi le peuple de tous les pamphlets publiés contre « l'usurpateur »; elle y apporta un acharnement que n'eurent point d'autres grandes dames, plus timorées, plus négligentes ou plus oublieuses, lesquelles se bornèrent à fuir Paris, et s'enfermèrent, pendant la bourrasque, en leur château de province. Elle ne quitta point son hôtel de la rue de l'Université; et, à l'été, elle s'installa, suivant sa coutume, dans sa petite maison des Champs-Élysées, où beaucoup de gens avaient alors, comme à la campagne, une résidence plus modeste qu'au centre de la grande ville. Les Champs-Élysées étaient, à cette époque, le commencement de la banlieue de Paris, presque une solitude champêtre [1].

1. La comtesse de Boigne, t. III, de ses *Mémoires*, raconte que le duc de Richelieu, alors comte de Chinon, avait été marié à Mlle de Rochechouart. Il avait quinze ans et elle douze. C'était la coutume dans les grandes familles. Le mari voyagea. Lorsque la jeune femme eut accompli sa quinzième année, le mari fut rappelé. « Plein d'espérance, il débarqua à l'hôtel de Richelieu. On vint au-devant de lui sur l'escalier. Le vieux maréchal, son grand-père, et le duc de Fronsac, son père, avaient placé, entre eux, un petit monstre de quatre pieds, bossu par devant et par derrière, qu'ils présentèrent au comte de Chinon, comme la compagne de sa vie. Il recula de trois marches et tomba sans connaissance sur l'escalier. On le porta chez lui. Il se dit trop souffrant pour paraître au salon, écrivit à ses parents sa ferme détermination de ne jamais accomplir un hymen qui lui répugnait si cruellement, fit demander des chevaux de poste dans la nuit même, prit, en désespéré, la route d'Allemagne et alla faire les campagnes de Souvarow contre les Turcs. — La duchesse de Fronsac, seconde femme de son père, avait trouvé moyen de pénétrer jusqu'à lui, pendant un court séjour qu'il fit à Paris, et de lui présenter deux petites

Au retour de Gand, elle revit son frère. Mais elle et lui ne parurent que rarement dans les solennités de la cour. Ils n'étaient pas plus âgés, cependant, que ceux qui faisaient cortège au roi. La cour n'était alors composée que de vieillards qui avaient passé leur jeunesse à l'étranger. Aucune des grandes dames n'était jeune, ni élégante. Elles avaient atteint l'âge où les plaisirs de la toilette n'offrent plus d'attraits à la coquetterie. Et, au milieu d'elles le roi impotent, roulé dans son fauteuil par ses gentilshommes, suscitait plus de compassion que de gaieté, malgré ses saillies de pédant, sa figure poupine et son éternel sourire, figé sur ses lèvres épaisses. Cette cour, ces gentilshommes, ces princes, par tradition, elle les respectait; elle leur était dévouée invinciblement. Elle les trouvait bien à leur place. Mais elle ne se plaisait point parmi eux. Les idées qu'ils agitaient n'étaient ni les siennes, ni celles de son frère. Les femmes, contre son gré, y vibraient de passions presque cruelles et sanguinaires[1]; et quelques-unes traitaient de *petite scélérate*, Mlle de Lavalette, toute jeune, qui

sœurs charmantes dont il emporta le gracieux souvenir. Lorsque quinze ans plus tard, la tourmente révolutionnaire étant un peu calmée, il obtint, par la protection de l'empereur Paul Ier, au service duquel il était entré, la permission de venir faire un voyage en France, sous le Consulat de Bonaparte, il rapporta cette agréable image et retrouva deux petites bossues, qui ne cédaient guère à sa femme, dans leur tournure hétéroclite. Toutefois, mieux aguerri, il ne prit pas la fuite. »

1. *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. II, p. 235 : « Ce fut bien peu de jours après mon arrivée à Paris (en 1815 en revenant de Londres où son père, le marquis d'Osmond, était ambassadeur) que causant sérieusement avec une femme d'esprit, très bonne au fond, qui voulait m'effrayer sur la tendance modérée et conciliante du ministère Richelieu, elle me dit : Enfin, voyez, chère amie, les sacrifices qu'on nous impose, et combien cela doit exaspérer ! Les Cent jours coûtent plus de dix-huit cent millions ! Eh bien ! que nous a-t-on donné pour tout cela, et encore avec quelle peine, la tête de deux hommes ? »

avait aidé sa mère à sauver son père. Mme Charles de Damas était furieuse qu'on ne fît pas périr tous les bonapartistes, sur le seul cri de *haro*. Certains jeunes gens de la vieille aristocratie, dans la crainte de voir Ney échapper à la vengeance des royalistes, avaient fait le guet autour de la prison du maréchal, prêts à le saisir, s'il se fût évadé. D'autres attendaient, avec une sorte de furie, le rétablissement de la potence. C'était le temps encore où M. Germain, le beau-frère de Barante, l'ancien préfet impérial de Nantes, dans un voyage à Tours, rendant visite au préfet un jour de gala offert au Conseil général, vit les assistants fuir par toutes les portes, quand son nom fut annoncé. De Barante était trop libéral pour ces royalistes passionnés. Libéral en leur langage, était presque l'équivalent de *libéré*, c'est-à-dire un forçat au bout de son expiation. Et ne sait-on pas que, pour les princes, les grognards de Napoléon n'étaient autres que des brigands, des coquins bons à pendre, et Bonaparte un *aventurier*, sur qui le roi avait ordonné de *courir sus*, comme sur un loup[1] ?

La marquise de Montcalm, concevant l'odieux de ces cerveaux implacables, préférait, aux réunions de la cour, le siège de son canapé, ou le

1. Voici un témoignage de cet esprit (lettre extraite du *Moniteur* du 8 avril 1815). Le comte de Guiche écrivait à sa mère... « Les maréchaux sont fidèles à l'exception d'un seul, que nous pendrons incessamment (Ney). Nous entrerons sans coup férir à Lyon où on nous appelle... Oui, bonne mère, je me sens inspiré. Voici mon pressentiment. Dans un mois, le roi de France sera dans sa capitale. Je crois qu'il nous en faudra pendre et fusiller plusieurs. Dans ce moment, tous les Français seront passés au creuset, et la main de Dieu a désigné la séparation à faire, entre le bon grain et l'ivraie. C'est au feu que l'ivraie doit être jetée. Alors, nous serons tous purs, et dignes du gouvernement paternel de notre roi. Je ne pense pas que nous restions longtemps ici. Lyon est dans l'attente de notre vengeance et n'a pas un soldat. »

coin de son feu, autour duquel elle appelait ses amis. Bien à contre-cœur, elle s'occupait de politique. « Les interminables discussions qu'elle provoque, divisent plus qu'elles ne rapprochent », disait-elle. Combien elle eût aimé à discourir de théâtre, de littérature, de voyages ! Le *Conservateur*, la *Minerve*, toutes les gazettes menaçantes, reflétant les idées de M. de Bonald, de M. de Maistre, de M. de la Bourdonnaye, celles mêmes de Chateaubriand, l'exaspéraient en neutralisant ses efforts poursuivis dans le sens des projets et des désirs de son frère. Elle souffrait plus que lui de cette séparation entre les monarchistes; car, disait-elle en ses lettres à Hyde de Neuville, ambassadeur aux États-Unis, ces hommes qui se combattent sont tous royalistes; pourquoi se combattent-ils? Des nuances seules les distinguent. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils restassent d'accord pour le bien de la patrie? Les plus exaltés avaient déserté les salons du duc, au ministère. Ils l'accusaient de tiédeur et le considéraient comme le seul obstacle les éloignant du but, par eux si ardemment et si longtemps convoité. C'était de ces brouilleries, de cette zizanie, que la marquise était chagrine. Elle se croyait cause de l'ostracisme qui accablait le ministre. Le malheur, une dure fatalité de mauvaises chances, l'avaient toujours opprimée, disait-elle, et son frère en éprouvait le rejaillissement. Telles étaient les faiblesses de cet esprit trop nerveux.

Le ministre, au surplus, n'était point exempt de soucis. Mais la cause en était sérieuse et justifiée. Il avait dû apposer sa signature au traité du 20 novembre 1815, passé avec les puissances coalisées, par lequel la France perdait le fruit le plus précieux de ses conquêtes, les œuvres d'art que les victoires

de ses armées avaient attribuées à nos musées; plus que cela, une partie de son territoire et les places fortes, garanties de son intégrité. Tout d'abord, il n'avait pas voulu signer ce traité déshonorant et il l'avait déclaré au roi. Mais le roi avait fondu en larmes, suppliant son ministre de ne point l'abandonner, de le sauver d'un plus grand malheur peut-être. Et le duc de Richelieu avait signé. La marquise reçut avec tendresse son frère malheureux. Elle s'efforça de calmer son âme, de relever son courage, de trouver une excuse valable à ce sacrifice, fait pour le roi. De Barante raconte que, ce jour-là, il l'attendait avec M. de Marbois, au ministère. « Le duc, écrit-il, entra. Sa physionomie était bouleversée. Il jeta son chapeau, et se jeta sur une chaise, autour de la table verte, il se prit la tête en ses deux mains, comme un désespéré. « Eh bien ! c'est fini, s'écria-t-il; le roi me l'a ordonné. Quand on est Français et qu'on a mis son nom, au bas d'un pareil traité, on mérite de porter sa tête sur l'échafaud. » M. de Marbois tâchait de le consoler, lui prenait les mains, le pressait dans ses bras, alléguant la nécessité, lui disant que, sans lui, les conditions auraient été pires. Rien ne pouvait apaiser le duc de Richelieu. Il pleurait de douleur et de rage[1]. » A partir de ce

1. « Oui, le poids était accablant, écrit de Vaulabelle. Onze cent cinquante mille soldats étrangers couvraient la surface du territoire, s'abandonnant à tous les excès de la violence et de la force, épuisant le moindre village, dévorant toutes nos ressources. Cette charge qu'on ne saurait évaluer à moins d'un million et demi par jour pesa sur la France durant cinq mois et nous coûta au-delà de deux cents millions. Ainsi deux cents millions pour cette occupation, sept cents millions de contributions de guerre, des indemnités pour réclamations antérieures à 1814 et qui s'élevèrent à plus de trois cents millions, l'occupation de dix-huit de nos places fortes pendant trois ans par cent cinquante mille hommes dont la solde et l'entretien mon-

moment, il n'eut pas de pensée plus pressante que de trouver le moyen de délivrer la France des étrangers qui y campaient. Il eut ce bonheur, il eut cette gloire, au Congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, malgré les attaques sournoises de la *camarilla* du comte d'Artois, oubliant sa parole de soutenir loyalement le serviteur du roi. Le duc, par la suite, et dans une entrevue avec le prince, ne manqua pas de lui rappeler cette promesse, si légèrement éludée. Il parlait sans ambages. Et comme le prince hasardait un *mais* équivoque, le duc se leva irrité, ouvrit la porte avec violence et sortit. Il rentra chez lui. Pasquier l'y attendait; et, le voyant agité, il lui en demanda la cause. « Je viens de voir un jean-foutre, répondit le duc, qui ne sait pas ce que c'est qu'une parole d'honneur. »

Ces désillusions, ces déboires avec les ultra-royalistes, auxquels pourtant il avait sacrifié M. Decazes, ministre de la police, impressionnaient très vivement la marquise de Montcalm. Rien de ce qui touchait son frère ne lui était indifférent. Elle souffrait avec lui; elle unissait sa pensée et ses espérances à celles du duc. Elle vivait de sa vie, en un mot. Ses lettres à Hyde de Neuville reproduisent fidèlement ces fluctuations d'enivrement au découragement, suivant les succès ou les échecs du ministère. Enivrée était la marquise devant ses amis, lorsque le duc triomphait dans les Chambres; découragée lorsqu'elle constatait la violence des *ultras* contre lui. Elle comprenait que, si ferme que fût son frère contre l'adversité, si cou-

tèrent également à près de trois cents millions, des sacrifices de territoire, notre gloire éteinte et notre indépendance perdue, voilà le résultat des solennelles promesses faites par les souverains alliés, voilà ce qu'a produit la pusillanimité crédule de nos classes bourgeoises et du pouvoir qui les représentait. »

rageux devant un obstacle, la lassitude et le désespoir arriveraient, et qu'il se déchargerait de sa trop lourde mission, bouclerait un jour la petite valise avec laquelle il s'était si modestement installé dans les grandes pièces de son hôtel, et qu'il en sortirait comme il était arrivé, toujours aussi pauvre.

Ceux qui la visitaient le plus souvent et qui faisaient l'ornement de son salon, étaient deux nobles étrangers, Français de cœur sinon de naissance : Pozzo di Borgho, au service du czar et son ambassadeur à Paris, puis Capo d'Istria, un Grec de Corfou qui tâchait de susciter en France des défenseurs au petit peuple athénien, opprimé alors par les Turcs. C'était, écrit Villemain, qui était aussi un des habitués du salon de la marquise, un spectacle d'un intérêt puissant, que d'entendre ces deux hommes, très pénétrés de leur naissance, le premier, un latin, Pozzo, parlant avec admiration des grands poètes italiens, prenant souvent un chant de Dante, le lisant, le déclamant, s'interrompant quelquefois lui-même par des exclamations et des larmes; ensuite le noble Capo d'Istria, s'unissant à cet enthousiasme, parlant avec éloquence de cette belle littérature antique où il retrouvait sa patrie. « Dans l'élégant salon de l'Université, ajoute Villemain, devant quelques esprits distingués dans notre littérature, M. de Féletz, plus assidu et aussi accueilli que personne, M. de Forbin, voyageur, peintre et homme de goût, M. de Marcellus, orné du plus précieux savoir classique, et quelques femmes douées de cet esprit délicat qui divinise la science, rien n'égalait le plaisir d'entendre Capo d'Istria et Pozzo, ce grec et ce latin. On croyait assister aux expressifs débats littéraires des amis de Médicis, dans ses

galeries de Florence ou sa villa de Careggi. »

Parmi ses familiers se faisait remarquer également Lainé, dont l'influence avait été si funeste à Napoléon, au moment de ses malheurs; et la marquise de Montcalm, qui détestait le temps où la suprématie dans la société, comme dans l'État, revenait de droit à la gloire militaire, était fort sensible aux hommages de l'homme, qui avait contribué à renverser le colosse impérial. Lainé assistait aux réunions de ce grand salon aristocratique, avec une sorte de défiance et une empreinte de tristesse très marquée sur les traits de son visage. Il sentait les fautes de la Restauration; il éprouvait la désillusion de ses espérances, dans ce régime qu'il avait, le premier, salué d'une trahison envers l'Empereur; mais aimant le noble duc dont il appréciait le dévouement à la patrie, il se taisait, se réservant en présence des amis de la marquise, les siens aussi. Beaucoup de visiteurs l'imitaient, maintenant leur conversation vague : Molé, respecté pour l'illustration de son nom, s'enfermait en un silence souvent prolongé, qu'il ne rompait qu'en énonçant des pensées et des jugements inspirés de ses souvenirs d'autre fois, comme s'il eût regretté le despotisme; Mounier se bornait aux anecdotes touchant les années passées dans le cabinet de Napoléon ; Pasquier, de sa parole toujours jaillissante, faisait un bruit sonore, sans conclusion, fanatique des mœurs parlementaires d'après lesquelles le verbe prime l'action; Portal, enfin, plus déterminé, naguère occupé à Bordeaux aux transactions commerciales, et sachant ce que vaut l'action et ce que coûte la vie, aidait, plus utilement que les premiers, au but que visait la marquise. Entre ces éminents personnages que Mme de Montcalm agréait de ses plus gracieux

sourires, de son empressement le plus démonstratif, le cardinal de Beausset était peut-être le plus dévoué au duc; et comme il recevait chez lui, un grand nombre de pairs, ses collègues, il s'efforçait d'amollir les *ultras* qui se dressaient, rigides, contre la politique de l'habile ministre. Le cardinal était insinuant par sa politesse exquise, par ses manières aimables, par sa douceur et sa parole caressante. Il plaisait, parce qu'il voulait plaire et savait le moyen de convaincre, persuasif comme l'eût été le doux Fénélon, dont il avait écrit la vie et dont il semblait imiter la manière d'être. Par ceux-ci, Mme de Montcalm agissait sur d'autres et, avec cette petite phalange indéfectible, elle atténuait les attaques des royalistes, opposés aux mesures les plus sages de son frère.

Toutefois, la faction ennemie du duc était trop puissante pour être entamée avec succès. Malgré les services rendus à la France, malgré l'affection que lui prodiguait le puissant empereur de Russie, le grand seigneur triomphant sur les souverains coalisés ne trouva point diminuées, à son retour d'Aix-la-Chapelle, les hostilités qui entravaient la marche de sa politique. Et, désormais, comprenant l'inanité de ses efforts, il écrivit au roi qu'il renonçait à le servir.

« Je connais trop bien mon insuffisance, disait-il, en cette lettre, dans des circonstances aussi difficiles et pour un genre d'affaires auquel il est impossible d'être moins propre que je ne le suis, pour que je ne vous répète pas, Sire, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, hier. Ma mission a été finie au moment où les grandes affaires avec les étrangers ont été terminées; celles de l'intérieur, ainsi que la conduite des Chambres, me sont tout à fait étrangères et je n'y ai ni aptitude, ni capacité. Il

est de mon devoir de dire à Votre Majesté, dans toute la sincérité de mon cœur, qu'en me retenant, elle fait le plus grand tort à ses affaires et au pays, et que ce sentiment qu'Elle avait la bonté d'appeler, hier, modestie, n'est que le résultat d'une connaissance plus approfondie de moi-même; penser autrement ne serait, pour moi, qu'une inexcusable présomption. »

Sosthènes de Larochefoucauld, un royaliste n'admettant aucune transaction avec les temps nouveaux, a jugé, comme le devaient juger tous les *ultras*, celui qu'ils auraient dû conserver à la tête du gouvernement, s'ils n'avaient voulu que le bien public. Mais tel était l'aveuglement causé par leurs passions qu'ils le considéraient comme un despote dont il fallait se débarrasser.

« Éloigné depuis longues années, écrit Sosthènes de Larochefoucauld, en ses *Mémoires*, ne connaissant pas la France, il voulut la juger et il se trompa. Il méconnut ceux qui méritaient sa confiance, et fut trompé par ceux à qui il l'accorda. Craignant l'exagération des royalistes, il se jeta dans l'exagération du parti opposé, sans songer qu'il y a des exagérés de tous les genres, et que l'exagération en bien vaut mieux que celle du mal. Partisan des idées libérales et du système représentatif, il calqua le pouvoir absolu; il ne voulut ni écouter, ni raisonner; il voulut renverser et combattre [1]. »

1. Guizot, en ses *Mémoires*, t. I, p. 212, lui rend pleine justice : « Le duc de Richelieu, à Aix-la-Chapelle, écrit Guizot, avait signé l'entière libération du sol national, quatre ans avant le terme de rigueur, fixé par les traités. Le roi, à son retour, l'en avait remercié par de nobles paroles : « Duc de Richelieu, lui avait-il dit, j'ai assez vécu, puisque, grâce à vous, j'ai vu le drapeau français flotter sur toutes les villes françaises. » Tous les souverains de l'Europe le traitaient avec une sérieuse et confiante estime. Rare exemple d'un homme d'Etat, parvenu

Ainsi on raisonnait dans la *Minerve*. Decazes, qui succéda au duc de Richelieu, fut brisé à son tour et, de mal en pis, le gouvernement des Bourbons se traîna, lamentable, jusqu'en 1830.

Les Chambres eurent honte de ce départ qu'elles avaient provoqué par leurs manifestations déplacées. On savait que le duc se retirait, sans fortune personnelle, lui qui, traitant, à Aix-la-Chapelle, avec les grandes puissances de l'Europe, avait épargné à la France des centaines de millions. Ses sœurs avaient pourvu à ses premiers besoins, en lui demandant de leur confier les bijoux reçus en présents à titre de diplomate, pour s'en parer, disaient-elles. Mais elles les vendirent, afin de constituer, avec le prix, un revenu de huit mille francs, les seules ressources qui lui restassent. Et alors, comme *récompense nationale*, les Chambres lui voulurent accorder un majorat de cinquante mille francs de rente, inscrite sur le grand livre. Seulement, là encore, les *ultras* démontrèrent leur haine contre lui, toujours vivace et inextinguible. Ce majorat fut déclaré reversible au domaine de l'État, à défaut d'héritier direct, en ligne masculine et légitime. M. de Richelieu n'avait point d'enfant; il était vraisemblable qu'il mourrait sans postérité. Cette dotation n'était donc que viagère. Le duc se

sans grandes actions, ni talents supérieurs, par la droiture du caractère et le désintéressement de la vie, à une considération si générale et si incontestée... Grand seigneur et royaliste éprouvé, il n'était soit d'esprit, soit de cœur, ni homme de cour, ni émigré. Il n'avait contre la société et les hommes nouveaux point de préventions. Sans bien comprendre les institutions libres, il ne leur portait nul mauvais vouloir et s'y soumettait sans effort. Simple dans ses mœurs, vrai et sûr dans ses paroles, ami du bien public, s'il ne lui appartenait pas d'exercer, dans les Chambres, une puissante influence, il ne manquait pas d'autorité, auprès et autour du roi. »

vengea noblement, en la transmettant intégralement aux hospices de Bordeaux.

Libre, enfin, jouissant de l'autorité acquise dans le monde politique et les chancelleries étrangères, on le voyait souvent, chez Mme de Montcalm, les soirs, au milieu de ses amis, entouré d'hommages et de respect. Il n'en était pas de même, lorsqu'il allait aux Tuileries, au « château » comme on disait alors. Le roi, Monsieur, la duchesse d'Angoulême lui tenaient rigueur, pour son défaut de souplesse, pour ses idées, à leur sens, trop libérales. La duchesse d'Angoulême, surtout, affectait un ton glacial, une contenance offensante, envers ce noble et dévoué serviteur de la Monarchie. A table, lorsqu'il y était admis parmi les princes, elle ne lui adressait que des paroles insignifiantes, et, au contraire, aux voisins du duc, se montrait gracieuse et prévenante. Ulcéré de cette ingratitude mal venue, de cet aveuglement irréductible sur l'esprit du siècle, il gémissait d'une obstination si déraisonnable chez les Bourbons. Sa nervosité, exaspérée par tout ce qu'il voyait, par tout ce qu'il entendait, le rendit malade. Il résolut d'aller passer quelque temps près de sa femme, au château de Courteilles, dans l'Eure, où elle vivait depuis longtemps. Le calme des champs et l'éloignement du monde — il l'espérait — lui rendraient la vie moins amère. Il y fut très bien accueilli. Mais, un jour, dans une promenade à cheval, il passa un gué très profond et sortit de l'eau avec ses habits mouillés, qu'il négligea de changer. Quelques heures après, il fut pris d'une fièvre intense. Il voulut rentrer à Paris, pour s'y faire soigner par son médecin ordinaire, le docteur Bourdois. Celui-ci était malade. Ce fut d'un suppléant qu'il eut la

visite. Le suppléant ignorait la nature, les habitudes du noble malade, et la manière dont il aurait dû être soigné. Sa fièvre augmenta et, dans la matinée du 17 mai 1822, le duc de Richelieu expira. De la famille royale, le duc d'Angoulême fut le seul à le regretter. Les autres, quoiqu'ils parussent chagrins, étaient satisfaits de ne plus recevoir « au château » un homme qu'ils trouvaient trop indépendant.

Sa mort ne fit point cesser les réceptions de la marquise de Montcalm. Ses anciens amis y vinrent, au contraire, avec plus d'empressement, y apportant un souvenir ému du grand homme qu'ils avaient perdu. Mme de Montcalm était l'aînée des deux sœurs, la préférée de son frère, qui estimait son bon sens, sa perspicacité, son intelligence. D'ailleurs, pour plaire au duc, elle s'efforçait de cacher sa difformité, en demeurant presque toujours étendue sur son canapé, autant par suite de sa faiblesse corporelle que par intention, s'enveloppant jusqu'au visage, qu'elle avait agréable, de châles, de couvre-pieds, de garnitures, de dentelles. La marquise de Jumilhac, contrefaite autant que sa sœur et d'une laideur avérée, était beaucoup moins sérieuse, beaucoup moins raisonnable. Elle s'abandonnait, sans frein, à sa nature rieuse, caustique, délurée, aimant le plaisir, le recherchant, se mêlant au monde, dans les assemblées les plus nombreuses, s'occupant peu d'y paraître laide, pourvu qu'elle s'y amusât. Les deux sœurs avaient commencé à s'aimer tendrement ; puis elles se détestèrent, ne se pardonnant point leur caractère si dissemblable, qui les poussait à des taquineries, incessantes entre elles.

Quant à Mme de Richelieu (Mlle de Roche-

chouart), la comtesse de Boigne en fait un éloge qui mérite d'être cité. Après la fuite intempestive de son jeune mari, dit-elle, oubliant cette injure, « elle ne s'occupa qu'à réconcilier les deux familles, elle offrit même d'assister le duc, dans toutes les tentatives qu'il ferait pour faire casser son mariage et elle accepta, comme une faveur, le refus qu'il en fit ». Bien fixée sur la disgrâce de sa personne, elle se retira en son château de Courteilles, qu'elle habita jusqu'à sa mort, faisant le bien autour d'elle, répandant de nombreuses aumônes et, pour cette existence austère et si charitable, respectée des Jacobins qui la laissèrent, en paix, poursuivre sa vie de dévouement aux humbles. « Elle fut la providence de toute la famille de Richelieu, ajoute la comtesse de Boigne, et, loin de jamais témoigner du ressentiment au duc, elle a constamment employé les recherches les plus délicates à l'entourer des soins d'une amitié désintéressée, renfermant, dans son sein, tout ce qui pouvait sembler dicté par un sentiment plus vif ». Car elle l'avait aimé, et elle l'aima toujours [1].

1. *Mémoires* de la comtesse de Boigne (t. IV, p. 30). Au sujet de la marquise de Montcalm et du choléra qui régnait à Paris à ce moment-là, la comtesse écrit : « Je me rappelle un certain dimanche des Rameaux de sinistre mémoire. Mme de Champlâtreux, fille de M. Molé, jeune personne de vingt ans qu'une distinction réelle mettait déjà hors de pair, prise au retour d'une promenade au marché aux Fleurs, avait succombé dans la nuit. Nous nous entretenions de ce triste événement, lorsque le marquis de Castries, en entrant chez moi, demanda si nous savions pourquoi Mme de Montcalm ne recevait pas selon son usage ; il venait de trouver sa porte fermée. M. Portal dit l'avoir quittée à six heures ; elle lui avait recommandé de revenir le soir. Nous envoyâmes chez elle, elle était morte. Au même instant, on annonça M. de Glandevès comme très mal ; il s'éleva une discussion à ce sujet. M. de Glandevès avait été atteint l'avant-veille, mais faiblement. Quelqu'un affirma l'avoir vu le matin tout à fait bien ; cependant nous envoyâmes encore ; il était mort. »

MADAME DE RÉMUSAT



MADAME DE RÉMUSAT

D'après une miniature d'Isabey.

(Appartenant à M. Pierre de Rémusat).

MADAME DE RÉMUSAT[1]

L'ÉPOUSE

I

Elle ne fut point une grande dame, comme nous l'entendons, Mme de Rémusat. Elle ne descendait point de la plus haute aristocratie, favorite de princesses, donnant le ton à la société des courtisans et aux salons de la noblesse ; elle n'eut point le premier rang à la cour impériale et on ne la vit point à la cour des Bourbons; elle ne brilla ni par ses toilettes, ni par sa richesse, ni par son luxe ; elle fut tout uniment une femme de haute intelligence, de raison supérieure, et, parmi les femmes les plus distinguées du commencement du dix-neuvième siècle, une des plus dignes d'être remarquée. Bien d'autres la surpassèrent en réputation et en influence. Beaucoup furent plus adulées et plus ad-

1. BIBLIOGRAPHIE. — Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires* ; *Lettres de Mme de Rémusat*: correspondance avec son fils aîné, Charles de Rémusat; SAINTE-BEUVE, *Revue des Deux Mondes*, année 1842; Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires* ; OCTAVE GRÉARD, *Etude sur l'éducation des femmes*.

mirées qu'elle, parce qu'elles étaient plus jolies, plus coquettes ou plus intrigantes. Elles sont oubliées à l'heure présente, tandis que le nom de Mme de Rémusat résiste au temps par ses *Mémoires* et sa correspondance, aujourd'hui publiés. Il est peu de femmes dont l'âme se révèle aussi noble et aussi généreuse que la sienne.

Sainte-Beuve, il y a soixante ans, et naguère Gréard, ont publié sur elle des études intéressantes. Sainte-Beuve, qui écrivait, alors que les mémoires et les lettres de notre héroïne n'avaient pas vu le jour, n'a fait qu'analyser les deux romans écrits par elle, sans s'occuper de ses relations avec le monde de son époque. Gréard a narré sa vie d'une manière large, et, plaçant son étude en tête du livre sur l'*Éducation des femmes*, dont Mme de Rémusat fit le grand souci de ses méditations, il a indiqué surtout les idées de l'auteur sur ce sujet. Mais il est une autre face de sa vie qui mérite d'être mise en lumière, c'est le jugement porté par elle sur Bonaparte, sur la cour impériale, sur les hommes qui la composaient ; ce sont ses appréciations raisonnées sur l'esprit de la province, après la restauration des Bourbons, dans les lettres échangées de Toulouse et de Lille, où son mari était préfet, avec son fils, Charles de Rémusat, étudiant à Paris ; c'est, enfin, le fond de son âme qu'elle découvre entièrement, lorsqu'elle écrit à son mari, éloigné d'elle, M. de Rémusat étant préfet du palais et surintendant des théâtres impériaux, forcé de suivre Napoléon en tous ses déplacements.

Elle s'appelait Claire-Élisabeth-Jeanne Gravier de Vergennes, née le 5 janvier 1780. Son père était le fils du marquis de Vergennes, lequel était le frère de M. de Vergennes, ministre de Louis XVI.

Sa mère était une demoiselle de Bastard, descendante des magistrats attachés au Parlement de Toulouse. Cette mère fut une femme d'un esprit très orné, causeuse agréable, de manières séduisantes, tout imbue des idées de son siècle ; mère fort avisée, n'ayant que deux filles : Claire, l'aînée, et la cadette, Alix, qu'elle éleva sévèrement, dirigeant leur esprit vers des études sérieuses plutôt que frivoles. Et ses deux filles tinrent d'elle leur faculté imaginative, leur jugement solide, leur raison étendue, qualités brillantes qui les signalaient dans la société de leur temps. Au commencement de la Terreur, Mme de Vergennes aurait voulu émigrer. Son mari s'y refusa, et cette résistance lui coûta la vie. Quelque temps avant Thermidor, M. de Vergennes, ainsi que son vieux père, furent guillotinés, et les biens de la famille confisqués. Mme de Vergennes resta donc pauvre. Cependant, elle conserva une maison à Saint-Gratien, dans la vallée de Montmorency, où elle se retira avec ses deux filles ; et c'est là que M. de Rémusat connut l'enfant qui devait être sa femme.

Augustin-Laurent de Rémusat était né à Valensoles, en Provence, le 28 août 1762, d'une famille de magistrats. A vingt ans, il était avocat général à la Cour des comptes et des aides de Provence ; et, délégué à Paris pour y suivre et y faire valoir le remboursement des charges, il continua ses relations avec M. de Vergennes qu'il avait connu à Aix. Devenue veuve, Mme de Vergennes trouva en ce jeune magistrat un conseil fort expert pour les affaires fort difficiles qui accablaient les familles jadis opulentes. Il venait souvent à la jolie maison de Saint-Gratien, attiré par son dévouement à la veuve et certainement par le doux visage

de l'enfant, bientôt jeune fille, qui s'appelait Claire. Il l'aima, et s'en fit aimer ; et lorsqu'elle eut seize ans, au mois de février 1796, il l'épousa.

Ce temps de jeunesse de Mme de Rémusat nous est peu connu. Ses lettres à son mari ne datent que de 1804 ; et si elle n'eût point laissé échapper, dans cette correspondance, quelques-uns de ses souvenirs d'antan, nous ignorerions combien elle avait été prise par les manières charmantes de son adorateur, combien son esprit en fut accaparé, avec quelle émotion elle l'attendait, quand il lui faisait la cour, au rendez-vous fixé dans les grandes allées du jardin de la maison. Huit ans après son mariage, à la suite d'un pèlerinage à cette ancienne demeure, elle écrit à son mari qu'elle est très heureuse, parce qu'elle vient de revivre les sensations de sa jeunesse.

« Ah! mon ami, écrit-elle en 1804, quel doux souvenir je garde de ce temps, quelques peines que j'aie éprouvées! Combien alors, si j'ose le dire, le sentiment que vous m'inspiriez a paré mon malheur! Combien ce malheur m'a paru supportable! Quelle douce émotion ce temps me rappelle! Je n'étais alors occupée que de vous. Vous voir un moment sans témoins, lire dans vos yeux l'affection que je vous inspirais, voilà quels étaient mes seuls plaisirs. »

Et, dans une autre lettre, parlant de ce lieu cher :

« Tout cela, dit-elle, est comme nous l'avons laissé. Seulement, les années l'ont embelli. Mais ce sont les mêmes arbres, les mêmes bancs où j'ai, tour à tour, pleuré de tristesse et de joie. En arrivant à ces longues allées que vous connaissez

mon cœur battait comme au temps où j'allais vous y chercher et où je balançais à y regarder, dans la crainte de ne pas vous apercevoir. »

Et cet amour ressenti pour l'homme qui avait deux fois son âge, au moment de son mariage, ne s'affaiblit jamais. Sa correspondance avec son mari n'est qu'une plainte sur la tristesse des séparations, sur le malheur d'être éloignée de celui qu'elle chérit, sur l'impossibilité où ils sont, par leur position, de vivre l'un près de l'autre, quand, réunis, ils sont si heureux. Il n'est point de lettre où elle ne renouvelle cette antienne, et elle sait trouver des expressions différentes chaque fois, des exclamations vibrantes sur cette situation de quasi-veuvage. Le commencement et la fin de ses épîtres à son mari sont des hymnes d'amour : amour raisonnable, qui s'appuie sur sa confiance en lui, sur l'estime de son caractère, sur le souvenir des belles heures du temps passé.

Ce que nous savons d'elle ensuite, c'est que, mariée, elle suivit sa mère à Croissy, dans une maison de campagne où toute la famille habita durant une saison d'été, et que, voisine du château de la Malmaison, propriété de Mme Bonaparte, des relations s'établirent avec la femme du général, guerroyant alors en Égypte. Joséphine de Beauharnais était fort accueillante. Elle attirait beaucoup de monde en cette maison des champs qu'elle venait d'acquérir et qu'elle embellissait sans compter. Elle aimait le luxe, les plaisirs. Elle avait été fort adulée en Italie, et elle avait tenu un haut rang à Paris, après les éclatantes victoires de son mari. L'éloignement du général, l'absence prolongée de ses nouvelles accréditant le bruit de sa mort,

avaient diminué le nombre des courtisans de la belle créole, et Joséphine était tout heureuse de recevoir ceux qui, oubliant ses splendeurs évanouies, ne la visitaient plus que pour elle-même et les grâces attachantes de sa personne. Ainsi se comporta Mme de Vergennes, qui plaisait, d'ailleurs, à la châtelaine de la Malmaison, parce qu'elle avait conservé les traditions de la bonne compagnie, parce qu'elle savait causer et rappeler le souvenir des grands salons qu'elle avait fréquentés avant la Révolution.

Cependant, le général, que l'on disait perdu pour la France, réapparut inopinément à Paris, et, en quelques semaines, s'empara du pouvoir. Joséphine partagea la haute fortune de son mari et devint aussitôt une femme puissante dans l'État, mettant au service de ses amis l'influence qu'elle possédait sur le Premier Consul. Entre elle et la famille de Vergennes, comme les relations ne furent jamais interrompues, Mme de Vergennes, toujours pauvre, sollicita la protection de l'influente et belle créole. M. de Rémusat, ancien magistrat, et dans toute la maturité de son âge, désirait une place au Conseil d'État. Mais Bonaparte avait trop de clients à placer, et les hommes distingués qui l'avaient soutenu en son coup de force sur le Directoire étaient trop nombreux pour que M. de Rémusat pût faire écarter en sa faveur quelques-uns de ces hommes très importants. L'ancien magistrat de Provence attendit pendant deux ans une fonction, et celle qu'il obtint ne satisfit point à ses désirs. De magistrat, il devint majordome. Bonaparte le nomma préfet du palais des Tuileries, et sa jeune femme, dame du palais, c'est-à-dire suivante de Mme Bonaparte, admise avec elle à toutes les fêtes et aux cérémonies offi-

cielles du nouveau gouvernement. Ils acceptèrent néanmoins avec reconnaissance cette situation qui les allait tirer de leur pauvreté. La jeune femme était satisfaite, et avec sa raison déjà profonde, elle comprenait très bien que son mari et elle n'avaient aucun titre à cette distinction. Combien d'autres, encore négligés, étaient plus méritants qu'eux? Qu'avaient-ils fait, qu'avaient-ils souffert pour le triomphe de la Révolution?

Vers la fin de l'année 1802, au moment où les deux époux furent attachés aux Tuileries, Mme de Rémusat n'avait que vingt-trois ans, et elle allait vivre près de l'homme que, non seulement la France, mais que toute l'Europe respectait et admirait. Ce fut pour elle une transplantation si étrange, elle en subit une si forte impression, que, dans la suite, elle ne put se dépouiller tout à fait de ce revêtement, de cette transformation que lui imprima cette nouvelle existence. Elle avait passé ses jeunes ans au milieu de sa famille, sans apparat, sans démonstration extérieure. Ses idées, ses réflexions, ses jugements avaient dépendu beaucoup de sa mère et de son mari. Elle ne connaissait que l'intime société d'un monde qui n'était ni la haute aristocratie, ni la petite bourgeoisie, d'un monde choisi, que les bonnes lectures, une instruction supérieure et les manières polies et aimables avaient rendu fort attrayant. On y savait le prix des traditions. On s'y transmettait le secret du bonheur. On y vivait entre soi et à cœur ouvert. Et, tout à coup, elle se trouva mêlée à une foule bruyante, arrogante et vaniteuse, parce qu'elle se composait de parvenus ; méprisant les coutumes de la vieille société et indifférente au passé, parce que les actions des hommes qui entouraient le Premier

Consul dépassaient en valeur, en éclat, en renommée, toutes celles dont nos annales étaient pleines. Et, dans cette foule, il n'y avait qu'un homme qui comptât et à qui l'on voulait plaire : Bonaparte. L'enthousiasme était, à son égard, débordant. Elle ne put s'y soustraire ; elle en fut imprégnée ; et, n'ayant point vécu dans l'attraction d'un autre héros, elle fut entraînée malgré elle dans ce rayonnement de gloire. En ces premières années, elle l'aima parce qu'elle l'admirait, écrit-elle en ses *Mémoires*, parce qu'alors elle ne trouvait en lui que motifs à louer sa conduite, son énergie, son application au travail, en un mot, les conséquences éblouissantes des actes de ce génie qui, d'après elle, était plus politique que militaire.

Dans les salons de Saint-Cloud ou des Tuileries ses compagnes, les dames du palais, jeunes et inexpertes, femmes des officiers qui avaient partagé les grands exploits du général, issues pour la plupart de familles bourgeoises, et souvent moindres, se taisaient et n'osaient lui donner la réplique lorsqu'il leur adressait la parole. Elle, au contraire, habituée dès longtemps à partager la causerie des gens bien élevés, soutenait pertinemment la conversation qu'il entamait avec elle, et sur tous les sujets, parce qu'elle était instruite ; si bien qu'à la fin c'était presque toujours elle qu'on entendait lui répondre, elle, d'ailleurs, qu'il se plaisait à interpeller, trouvant un écho pour chacune de ses idées. Il suffisait, dit-elle, de savoir l'écouter.

Elle ne tarda point à remarquer que ses compagnes, ses « collègues » comme elle les appelle, devenaient jalouses, parce que la supériorité est blessante envers les médiocres, parce que les exceptions, qui sont une distinction, attirent l'envie

et l'animosité. Mais elle sut, par sa modestie, conjurer le péril qui la menaçait. Elle s'effaça, tâcha de dissimuler les ressources de son esprit, et surtout se diminuer par une mise sans luxe. Elle vécut, dit-elle, en cette cour *hérissée*, avec simplicité, avec bonhomie. Elle abandonna, aux autres dames du palais, les triomphes de la toilette, et, par une sorte de convention tacite, elles furent celles qui devaient plaire aux yeux du maître, et, elle, récréer son esprit. Elles devinrent le décor, l'illustration de la nouvelle cour ; elle en fut l'âme, celle qui infusait la vie à l'entourage, qui animait par ses répliques hardies et sans ambages les interrogations et les réflexions du chef de l'État. Ses compagnes étaient jolies, tandis qu'elle n'était point belle, petite, grasse, le visage un peu large, le nez gros, mais avec de grands yeux noirs qui étincelaient [1], vifs, expressifs, donnant une vibration intense à sa personne, lorsqu'elle enveloppait de son regard son interlocuteur. En ce temps-là, elle était, pour ses amis, *Clary*, un nom affectueux qu'ils lui avaient donné en transformant le sien, celui sous lequel la peignit M. de Talleyrand, qui devint plus tard le plus fervent, le plus dévoué de ses familiers.

1. *Mémoires*, t. II, p. 375 : « J'avais vingt-trois ans quand j'arrivai à cette cour. Je n'étais point jolie. Cependant, je ne manquais pas d'agrément. La grande parure m'allait bien. Mes yeux étaient beaux, mes cheveux noirs, mes dents belles, mon nez et mon visage trop forts pour une taille assez agréable, mais un peu petite. Je passais à la cour pour une personne d'esprit ; c'était presque un tort. Au fait, je n'en manquais point, non plus que de raison ; mais il y a beaucoup dans mon âme et un peu dans ma tête un certain degré de chaleur qui précipite mes paroles et mes actions et me font faire des fautes qu'une personne moins raisonnable peut-être et plus froide éviterait. On se trompe assez souvent sur moi à cette cour. J'étais active ; on me crut intrigante. J'étais curieuse de connaître les personnes importantes ; on me taxa d'ambition. »

Bonaparte, qui avait discerné son jugement, son intelligence, sa raison, qui avait trouvé en elle, ainsi qu'en son mari, le tact dont il manquait absolument, lui accorda bientôt sa confiance. Joséphine, de même, charmée de sa douceur et de sa gaieté, l'avait prise en affection ; et, dans leurs disputes conjugales, les deux époux l'appelaient en tiers et tenaient grand compte de ses observations. Joséphine, la préférant aux autres dames, lui dévoilait tous les tourments de sa jalousie. Il en résulta divers incidents comiques que Mme de Rémusat raconte en ses *Mémoires*.

Un jour, notamment, supposant la présence de Mlle George aux Tuileries, elles s'étaient aventurées dans les petits couloirs conduisant à la chambre du Premier Consul, lorsqu'un bruit survenu soudain leur fit craindre l'intervention du mameluk Roustan, toujours en garde. Mme de Rémusat, prise d'une folle peur, laissa tomber le flambeau qu'elle portait, abandonnant Joséphine dans l'obscurité pour revenir aux salons.

II

Cette sympathie de Bonaparte pour la jeune dame du palais touchait agréablement sa petite vanité; et, sans effort pour faire durer cette bonne grâce du maître, elle voyait avec plaisir qu'elle ne diminuait point. Son mari étant tombé malade à Boulogne, où le Premier Consul préparait l'invasion de l'Angleterre, elle se rendit, en toute hâte, près de ce mari aimé, et, durant ce déplacement, le général l'admit souvent à sa table, l'envoyant chercher afin qu'elle partageât son repas, lorsqu'il

devait le prendre seul. Alors, il la faisait parler de littérature et de théâtre, très intéressé par les ingénieux aperçus de la petite savante sur les comédies dont ils s'occupaient l'un et l'autre, sur les auteurs soumis à leur critique. Il résulta forcément, de ces attentions, prévenantes pour elle, des médisances qui la blessèrent profondément. En son ingénuité, elle s'était crue intangible ; elle constata bien vite, en rentrant à Paris, que la malignité et l'envie ne l'avaient point épargnée. Joséphine ne l'accueillit plus avec le même empressement qu'avant son départ, jetant sur elle des regards inquiets, avec des sous-entendus trop significatifs. Si bien, qu'un jour, Mme de Rémusat, désolée, lui dit :

— Eh ! quoi ! Madame, c'est moi que vous soupçonnez !...

Joséphine revint à de meilleurs sentiments, mais ce ne fut jamais comme avant le voyage de Boulogne. Un léger nuage de contrariété subsista longtemps entre elles ; et Mme de Rémusat ne put chasser tout à fait l'amertume qui avait envahi sa jeune âme.

Ce n'était pas Bonaparte qu'elle accusait d'être cause de ce chagrin. Elle n'avait rien à lui reprocher. Les illusions sur ce génie transcendant persévéraient. Seulement, elle comprit de quelles calomnies abusent les courtisans qui veulent plaire au prince et par quels moyens, souvent ignobles, ils écartent de lui ceux qui les offusquent. Il y eut, en elle, cependant, un refroidissement pour son héros, lorsque survint l'exécution du duc d'Enghien. Puis Moreau, Pichegru, Georges étaient en prison, sous le poids terrible d'une accusation de complot contre le Premier Consul, afin de le renverser et même de se débarrasser de lui par un assassinat.

Comment discerner la vérité en des récits contradictoires suivant ceux qui parlaient ? La mort du duc d'Enghien devait-elle être considérée comme un crime, et la conjuration des Chouans associés à Moreau et à Pichegru, aussi ?

Elle avait assisté à la douleur de Joséphine, apprenant l'arrestation du dernier des Condés : aux heures taciturnes de Bonaparte pendant ces jours tragiques ; ailleurs, chez sa mère, elle avait entendu l'anathème jeté par les royalistes sur l'homme que jusque-là elle avait encensé, et son âme souffrait de ces divergences qui l'angoissaient. Bientôt, devant elle, le Premier Consul s'expliqua sur ces affaires malheureuses ; elle le vit se montrer, plus que jamais, bienveillant et débonnaire ; mettre son honneur et sa gloire à être magnanime et non pas sanguinaire, pardonner à ceux qui avaient coopéré au complot, MM. de Polignac et Rivière ; vivant près de lui, elle s'aperçut que les idées du chef de l'État n'avaient point déviées, que son but tendait toujours au bonheur de la France, à la grandeur de la patrie, et elle redevint pour lui ce qu'elle était auparavant ; elle garda ses illusions et ne craignit point de le défendre lorsque, devant elle, on l'attaquait. Elle écrit à son mari, absent de Paris, en 1805, qu'elle a imposé silence, un soir, dans son salon, à un frondeur dont les paroles étaient outrageantes pour l'empereur. Les imposantes victoires de l'homme de guerre, les immenses travaux qui embellissaient la capitale, les manifestations éclatantes du génie qui gouvernait la France, maintenaient toujours vive son admiration pour son idole. La cour impériale resplendissait d'un luxe inouï ; les plus nobles familles cédaient à l'enthousiasme universel et venaient faire cortège au vainqueur de tous les potentats de l'Europe. La vieille société

se mêlait à la nouvelle ; il y avait fusion de toutes parts. Les mœurs et le langage s'adoucissaient et se poliçaient ; les dames du palais apprenaient à faire la révérence devant la nouvelle souveraine, comme jadis devant Marie-Antoinette à la cour de Versailles. La fascination devenait irrésistible. Et elle écrit à son mari, après Austerlitz, en décembre 1805.

« Après avoir tout appris, je m'échappe de chez la princesse (la princesse Louis), je reviens chez ma mère, à qui je conte ces éclatants succès en courant, et puis me voilà chez Mme de Vaisnes, recommençant mon récit, et puis chez tous ceux que je connais, et puis chez Mme d'Houdetot. J'y trouve un monde énorme. A peine ai-je prononcé quelques mots, qu'on m'entoure, on me questionne; vingt fois on me fait recommencer, et, plus je dis, plus on s'étonne et plus on admire. Enfin, à minuit, je suis rentrée chez moi, épuisée de fatigue et d'émotion, n'ayant plus la force de dire un mot. Je me sentais si émue que je crois que si l'empereur s'était présenté dans ce moment, je me serais jetée à son cou, quitte à lui en demander pardon, après, à ses pieds. »

III

Elle avait trop de bon sens, trop de détachement des fausses grandeurs pour persévérer dans ce muet éblouissement. Ses richesses, accrues par les largesses de Napoléon, ne lui pouvaient faire oublier en quelles lisières elle était tenue. Après ses semaines de services, revenue près de sa mère, dans le modeste salon où elle retrouvait les femmes qui avaient connu l'élégante distinction, la liberté res-

pectueuse de l'ancienne cour, elle discernait mieux la gêne imposée aux idées que chacun portait en soi ; elle voyait, de son clair regard, s'étendre un esclavage qui devait engendrer le malheur de la France. Son mari surtout revenait écœuré, ou lassé des impatiences du maître. Lui, l'homme d'étude, occupé maintenant à combiner les amusements d'une foule hypocrite et compassée ; lui, qui aurait voulu être un autre personnage qu'un impresario dirigeant des acteurs pour le plaisir d'un monarque exigeant; lui, qui avait rêvé de nobles conceptions pour son esprit, et non d'un emploi de subalterne, comme un directeur de cirque, aujourd'hui en Allemagne, demain en Italie, partout où le prince réclamait des distractions, elle le consolait, elle l'exhortait à subir cette destinée, montrant, au bout de cette patience, l'avenir assuré de leurs enfants.

Illusion, d'ailleurs, que bientôt ils perdirent l'un et l'autre, parce que Napoléon ne consentait aux largesses et ne distribuait ses présents qu'en échange d'un dévouement qui était l'abandon complet de la personne, le sacrifice du moi à lui-même. Et ce dévouement était au-dessus de leurs forces et incompatible à leur caractère. Donnant, donnant. Elle fut malade, ne put tenir le grand état de maison que Napoléon avait imposé, en leur attribuant des émoluments considérables, et il leur retira aussitôt cette marque de sa munificence, leur disant qu'ils n'en avaient plus besoin puisqu'ils ne s'en servaient pas.

Et puis, leur séparation continuelle lui causait un grand chagrin. Il y eut une année pendant laquelle ils ne purent vivre ensemble que cinq mois sur douze, alors qu'elle ne se sentait heureuse que près de son mari, et que ses enfants grandissaient sans connaître intimement leur père ; alors que,

toute jeune encore, elle aurait pu être séduite par les tentations du vice. Elle écrivait plusieurs fois par semaine à ce mari absent ; mais la distance était grande, les lettres échangées n'apportaient jamais la réponse à celles qui venaient d'être écrites. Il y avait confusion dans leurs confidences, dans leurs plaintes. Enfin, le secret de la correspondance n'était pas certain. Le despotisme grandissant de l'empereur tenait en crainte tous ses familiers. Aucun d'eux n'osait dévoiler par écrit le fond de sa pensée. On ne découvrait son âme sur le papier que s'il était porté par un ami sûr. Cependant, Mme de Rémusat analysait quand même ses émotions dans chacune de ses lettres et indiquait les sentiments que produisait en elle le tourbillon du monde. Elle ne craignait point d'avouer que le bruit des fêtes était contraire à sa nature, et qu'elle aurait préféré le silence d'une modeste demeure, la jouissance d'une retraite à la campagne[1]. C'était, en ces jours désolés, qu'elle narrait cette détresse

1. Elle écrivait à son mari, en juillet 1805 : « J'ai vu hier des personnes bien plus heureuses que nous, c'est Mollien et sa femme, qui ont acheté une petite maison de campagne où ils passent leur vie. Tous les matins, le mari se rend à la caisse d'amortissement. Il travaille et sert honorablement son maître et son pays. A 5 heures, il revient dîner et passe sa vie dans le sein de sa famille. Il a mis tout son avoir à cette petite habitation dont le parc a dix-sept arpents, qu'il s'amuse à planter, et dont il compte toutes les charmilles. Il est content de son sort. Il en a beaucoup causé avec moi. Il ne veut rien de plus. Ses appointements lui suffisent. L'empereur a confiance en lui. Il a la considération des honnêtes gens, et il sourit tout seul de la crainte qu'il inspire à quelques ennemis ambitieux qui se pressent de le haïr, tandis que, s'ils voulaient se donner la peine de le connaître, ils verraient qu'il est trop modéré pour leur donner de l'ombrage. Pendant qu'il me parlait d'une manière intéressante de sa position, de son dévouement à l'empereur, de ses goûts modestes et tranquilles, je l'écoutais avec d'autant plus de plaisir que je vous retrouvais dans ce qu'il disait de lui-même. »

de son âme. Cette correspondance devint ainsi le reflet très vivant de son esprit et de son cœur; c'est la raison de son importance pour ceux qui veulent étudier les variations de cette belle intelligence. Elle y parle de ses lectures, des ouvrages qu'elle apprécie et dont elle profite, enfin des suggestions, issues de son abandon, qui la poussent à aimer Dieu davantage et à devenir dévote. Elle écrivait à son mari, en 1805 :

« Mon ami, c'en est fait, je crois que je deviens dévote, et cette dernière solitude a développé les dispositions qu'avait fait naître notre séparation de l'année dernière. Que cela ne vous inquiète pas pour les changements que peut en éprouver mon caractère; ils seront tout à mon avantage, et nous y gagnerons tous deux. Je sais déjà que cette étude de la religion à laquelle je me livre, ces méditations, que me causent de pieuses et pures lectures, me rendent meilleure et plus tendre. En revenant souvent à l'idée de Dieu, je me trouve portée à l'offenser le moins possible. »

C'est en ces confidences qu'elle brille, que l'on conçoit bien la distinction de cette jeune femme qui agrandit chaque jour le champ de ses études ; qui sait l'Italien et lit, dans son texte étranger, le poème de l'Arioste; qui sait le latin, admire Virgile et traduit Tacite, fait ses délices de Platon et de Montesquieu, et, lorsqu'elle devient dévote, des sermons de Massillon et de Bourdaloue, et enfin qui connaît assez les jeux de scène pour remplir, dans les salons, un rôle des comédies de Molière ou des tragédies de Racine. Une fantaisie lui vint d'ouvrir quelque volume de Voltaire. C'était *l'Essai sur les mœurs*. Elle s'y attacha et ne put s'en séparer, quoiqu'elle comprît combien cette lecture

était dangereuse pour elle, qui n'était pas encore assez savante pour séparer le faux d'avec le vrai. Elle sortit de cette lecture et ravie et triste, et elle s'écria : « L'être qui l'a créé, ce Voltaire, a dû être épouvanté à la vue de celui à qui il avait donné le souffle de vie. »

IV

Ses lettres sont bien la narration, au jour le jour, des événements de son existence. Mieux encore que ses *Mémoires*, elles nous la font connaître. Durant tout l'Empire, elle passa ses heures à regretter l'absence de son mari, et elle lui écrit le chagrin qu'elle en éprouve. Et, tout à coup, s'échappent de sa plume des traits de causticité très fine au milieu de son récit. L'impératrice Joséphine part pour Milan où devait être couronné l'empereur comme roi d'Italie. La domesticité se récuse ; c'est à qui ne partira pas. Tout est embarrassé, encombré dans les chambres de la souveraine. « Caulaincourt, dit-elle, crie au milieu de cette bagarre et ordonne qu'on saisisse de force les femmes de chambre et les domestiques pour les faire partir. » Car, chez elle, ce qui apparaît clairement, c'est sa faculté d'observation, la pénétration des ridicules, des petites vanités ou des excentricités qui abondent dans son entourage de cour. Si elle lit Saint-Simon et les *Mémoires* de Marmontel sur la régence, ce qui la frappe, c'est l'orgueil du grand seigneur résistant aux bâtards de Louis XIV sur la préséance que leur contestent les pairs du royaume, et la joie féroce de ces pairs lorsqu'ils eurent cause gagnée. Si elle voit Corvisart, revenu de Milan, c'est l'ennui perpétuel du savant dont elle se moque. Il

le traîne partout, cet ennui, écrit-elle; il ne peut s'en affranchir, et elle se fâche, parce qu'il lui a dit, cet éternel ennuyé, à elle, si affligée de son isolement, qu'elle est encore trop heureuse. Une autre fois, dans les salons de Saint-Cloud, pendant que son mari est à Strasbourg, en 1805, elle a passé une soirée avec la belle Mme de Coigny, qu'André Chénier aima et immortalisa dans ses vers, et Mme de Coigny ne réussit point à s'imposer à son admiration.

« Je la voyais pour la première fois, et elle m'a complètement étourdie par l'abondance de ses paroles et la manière *criarde* dont elle les lance. »

Ainsi, du trait léger de cette plume, la belle dame se trouve dressée en caricature.

Afin de distraire sa solitude, elle a fixé un jour de chaque semaine à ses amis, le mercredi ; et elle les reçoit après un dîner qu'elle offre aux plus intimes. Une de ses lettres mentionne ses nouvelles recrues. Mais elle ne les couche point sur son papier sans leur donner un coup d'encensoir ou les blesser d'une piqûre de son alerte esprit :

« C'est premièrement, dit-elle à son mari alors à Vienne en 1806, Fontanes, pour qui vous connaissez mon faible ; Monge, qui en a un pour moi depuis longtemps ; Carion-Nisas, qui m'aimera et qui m'a dit tant de bien de vous que je n'y ai pas tenu ; Norvins, qui nous divertit ; M. Camille Tournon, que je vous dois et qui est extrêmement aimable ; M. Petitot, que nous avons repris ; Legouvé, de temps en temps ; un petit M. de Lagarde, qui est le mari de Mme Rilliet, et de plus aimable. J'écoute avec le même plaisir les sermons de Fontanes et les sarcasmes de l'abbé Morellet. »

Ensuite, elle avoue que ses soirées seraient beaucoup plus recherchées si ses dîners étaient plus exquis, si, avec plus d'argent, qu'elle n'a pas, elle pouvait offrir à ses convives des récréations plus succulentes. Combien elle regrette les temps disparus où l'on mettait, dans un dîner, *une histoire de plus et un rôti de moins* ! Sa mère, jadis, réunissait tous ses amis dans une petite chambre éclairée d'une seule lampe. A 9 heures, avec une cafetière d'eau bouillante le thé était préparé ; et, tandis qu'on le buvait, la conversation se prolongeait fort avant dans la nuit. « Il serait bien difficile aujourd'hui, remarque-t-elle, non sans mélancolie, d'attirer du monde de cette manière. » Ce qui n'empêchait point que ses réceptions fussent très suivies, et que l'on y disputât beaucoup sur une foule de sujets, et principalement et le plus souvent, sur le mérite comparé de La Rochefoucauld et de La Bruyère.

« C'était un feu roulant, écrit-elle un jour. M. Pasquier, *le grand disputeur*, était en verve; tout lui était bon. L'abbé Morellet criait comme à vingt ans, moi comme je pouvais, M. Bertrand (un autre de ses amis) disait de temps en temps : « Permettez, permettez ! » Nous ne permettions pas. Picard riait et pouvait assurément préparer une scène de comédie. »

Va-t-elle chez Cambacérès où elle rencontre les dames du palais, « ses collègues » ? Elle ne peut les nommer à son mari sans dire leur fait. C'était en décembre 1806 ; l'empereur était absent de Paris, de même l'impératrice. L'un et l'autre n'étaient point revenus d'Allemagne. Et voici le petit paquet qu'elle jette à la tête de chacune d'elles :

« Mme de Serrant passe l'hiver dans sa terre ;

Mme de Talhouet, qui est venue ici un moment, vient de retourner chez elle et ne parle que de ses plaisirs champêtres; Mme de Luçay ne sort pas de Saint-Gratien, où M. de Luçay se plaît extrêmement; sa fille loge chez Mme de Ségur, sa bellemère; Mme Savary est grosse, très changée et fort solitaire; Mme Duchâtel est grosse et fort jolie, elle danse et va partout. J'ai vu Mme Brignoles; c'est une personne aimable et avec laquelle je m'ar rangerais fort bien si on veut que notre service se fasse ensemble. »

En une page de ses *Mémoires*, elle a buriné aussi le portrait de Mme de La Rochefoucauld, dame d'honneur de Joséphine, femme de trente-cinq à quarante ans, « petite et bossue, d'une physionomie assez piquante, hardie comme les femmes mal faites qui ont eu quelque succès malgré leur difformité, gaie et nullement méchante ». Cette petite bossue n'est-elle pas bien *campée* ?

Norvins lui tient à cœur. Si l'occasion se présente de le crayonner au vif, elle ne la manque pas; et l'infortuné Norvins se dessine sous sa plume en importun malséant. Voici ce qu'elle envoie, en novembre 1806, à Mayence :

« A propos de lui (Norvins), je vous assure entre nous qu'il devient insupportable; et ne croyez pas que ceci soit l'excès de la prévention *contre* après la prévention *pour*. Mais chacun le remarque; ses défauts sont plus au jour, son importance lui donne du relief et à lui de l'assurance. Il se croit l'un des soutiens de l'État. Il parle de tout: la guerre, les arts, les passions, les sciences, tout lui est familier. On pourrait le faire également ministre, marin, général d'armée; il sait tout, il juge tout et il impose silence à toute opinion opposée.

Il y a dans notre société une petite révolte contre lui. Les hommes se réunissent pour l'attaquer, et quelquefois cela est poussé si loin que je me suis vue obligée de prendre son avis, quoique au fond opposé au mien, pour que les discussions devinssent un peu moins vives. Il a pensé en avoir une fort sérieuse avec M. Petitot. Enfin, ses formes gâtent tout le plaisir que pourrait donner son esprit, qui est réellement supérieur. »

Puis vient le tour de Pasquier, qu'elle massacre toujours un peu, et celui du philosophe Azaïs, l'auteur du *Système des compensations*, dont toutes les femmes raffolent, à l'entendre, parce qu'elles aiment le *galimatias* (oh ! Azaïs !), comme le disait Saint-Lambert, chez Mme d'Houdetot.

Ce nom-là, chaque fois qu'elle le prononce, elle ne l'abandonne plus qu'après de grands éloges. Pendant les absences de son mari, lorsque la saison était belle, elle allait à Sannois avec sa mère et sa sœur passer quelques jours près de l'aimable vieille. Elle aimait à l'écouter, à savourer les récits du temps passé, les anecdotes sur les encyclopédistes dont la bonne dame jadis avait adopté les doctrines. Bienveillante et douce, au cœur toujours ouvert, il ne venait aux lèvres de la comtesse que des approbations ou des excuses, quand elle devait citer quelques mauvaises actions de ses anciens amis. Et, cependant, sur Rousseau, qui fut pour elle si ardent, si amoureux, si éloquent, elle se montrait refroidie, presque indifférente, à ce point que Mme de Rémusat conserva durant le cours de sa vie quelque défiance à l'égard de l'écrivain, devenu si célèbre ; et elle finit par se convaincre que cet adorateur de Mme d'Houdetot n'eut jamais d'élévation que dans le talent.

V

Ainsi elle se donne tout entière. On la voit vivre comme si l'on suivait son ombre. Ses soucis d'argent et de ménage, le désarroi du commerce, la suspension des payements de la Banque, les bruits calomnieux ou alarmants répandus dans la ville pendant les guerres d'Allemagne, ses petits triomphes dans son salon, l'empressement vers elle des auteurs qui se veulent faire jouer au Théâtre-Français, parce que son mari en est le grand ordonnateur ; tout y est. Un jour, c'est Desfoucherets qui lit, chez elle, une fort jolie comédie, et elle nous fait entendre les *mais* et les *si* objectés par les auditeurs, au cas d'une représentation possible. Un autre jour, c'est Alexandre Duval qui a sollicité le même honneur devant un auditoire choisi, où étaient réunis M. Delambre, M. Cuvier, Mlle de Meulan, M. de Vaisnes, « qui criait un peu haut et néanmoins était fort aimable », Delambre, « bon et simple, dit-elle, comme la véritable science, et Cuvier, avec ce qu'on appelle « esprit » dans le monde; conversation piquante et même un peu railleuse ». Il ne se barbouille pas une feuille de papier que l'on ne vienne solliciter son suffrage. Aignan, sa tragédie achevée, réclame d'elle un jour de lecture; de même Raynouard, pour sa nouvelle pièce *les États de Blois*. « J'ai beau demander grâce, soupire-t-elle, mais je n'ose pas être impolie et je me dévoue. » Et cette activité toute cérébrale ne lui fait point oublier la famille Bonaparte. Elle va faire sa révérence chez le prince Joseph, chez la princesse Borghèse, chez la princesse Caroline, chez la princesse Louis, qu'elle estime, qu'elle loue, et dont

elle apprécie les soirées intimes où elle rencontre Lavalette, qui la charme par sa gaieté et son aimable aisance dans la conversation.

Son mari, sans doute, lui écrit un jour combien il serait heureux d'obtenir une préfecture et de quitter l'emploi qu'il occupe près de l'empereur; et elle aussitôt de lui répondre, reprenant ses anciens désirs, qu'elle ne serait pas du tout satisfaite de ce changement; que le bavardage et l'oisiveté des femmes de la province lui seraient insupportables, et qu'elle préférerait de beaucoup vivre au milieu des champs, dans une maison qui lui appartiendrait. Elle se fait un tableau enchanteur de cette vie campagnarde...

« Je planterai mon jardin, j'aurai des fleurs et une petite chaumière, une jolie vue, avec mon canapé et mon écritoire; j'irai voir traire mes vaches et dénicher mes œufs; je vous ferai du bon beurre; je ferai dans le village une petite école pour les petites filles; j'aurai une pharmacie pour les malades; je visiterai tout cela, et je rentrerai pour dîner. »

Lorsque, après de longs mois de séparation, M. de Rémusat lui annonce son prochain retour, oh! alors, ce sont des exclamations de bonheur à n'en plus finir, des élans de joie qu'elle ne sait comment expliquer... Elle va revoir enfin celui qu'elle a tant pleuré, seule, au coin de son feu, cachant son chagrin que personne n'aurait compris. Car c'était le soir, quand elle se retrouvait dans sa chambre, qu'elle laissait couler ses larmes tout à son aise, rêvant à l'heureux temps de sa vie où l'un et l'autre ne se séparaient jamais. Ce sont ces émotions qu'elle évoque sans cesse, ce chagrin continu qu'elle ne peut chasser. Ces jours de bonheur durent si peu! Elle est malade, et c'est elle qui s'éloigne de Paris

lorsque son mari y revient. Alors ses lettres sont datées de Cauterets, d'Aix-la-Chapelle, de Vichy, où en des années différentes elle fait une cure.

A Aix-la-Chapelle, elle est voisine d'une jeune femme qui n'aime plus son mari, qui est prête à se donner à un autre, et elle fait confidence à M. de Rémusat des conseils qu'elle donne à cette victime d'un mauvais ménage :

« La voilà seule, dit-elle, et bien exposée, et défendue seulement par un grand fond de fierté que vous admirez beaucoup et qui ne me paraît pas une barrière insurmontable. »

A Aix-la-Chapelle, également, elle a trouvé Lameth qui y est comme préfet. Elle croyait, d'après ce qu'on lui avait dit de cet homme politique, célèbre dans les premières assemblées de la Révolution, voir un personnage élégant, disert sur les grands événements qui avaient transformé la société contemporaine. Comme elle fut déçue ! Lameth n'était plus qu'un administrateur endurci, imbu de ses fonctions de préfet, ne connaissant que son département, ne parlant que de ce petit coin de l'Empire, n'ouvrant jamais un livre et ignorant ce qui se passait au delà de ses frontières préfectorales. La jeunesse l'avait quitté avec un visage tout couperosé. Ah ! mon Dieu, que d'esprit !... Là aussi, elle a rencontré Mme de Salm, poète et auteur dramatique, débitant très spirituellement ses vers qu'elle porte en son album, son compagnon fidèle. Et cette Sapho lui plaît ; elle la regretta.

A Vichy, où elle est au mois de juin 1813, avec son jeune fils Albert, elle mène une vie de cénobite. Elle a loué une petite maison à laquelle est attenant un jardin rempli de fleurs, et, le matin, elle en va

faire la cueillette. Ensuite, elle se promène autour de la petite ville, située dans une vallée qu'elle compare à celle de Montmorency. A 10 heures, elle déjeune ; et, après cela, elle envoie son fils, accompagné de la bonne, à la promenade. Pendant ce temps, elle écrit, elle lit, elle prie Dieu, et, comme elle le dit, elle se repasse, elle se dévide, elle se raisonne, enfin elle remplit son temps. La bonne ramène l'enfant. Pour le distraire, avec lui on joue, ou bien on lit *Cendrillon*. A 4 heures, elle dîne. Après le dîner, elle fait ses visites. Les personnes qu'elle voit ? Mme du Cayla, Mme de Choiseul, Mme d'Aumont, que l'on appelle la *duchesse* ; Mme Jars, la femme divorcée d'un receveur général du Rhône, qui devait épouser, peu de temps après Elleviou, et enfin Mme d'Orvilliers. Mme du Cayla avait, avec elle, sa fille qui devint plus tard la favorite de Louis XVIII. Un jour, causant avec celle-ci, elle lui apparut fort aimable et bonne femme. D'ailleurs, elle sera dévote ; elle lui a avoué qu'elle en avait grande envie, car elle fréquente à Paris l'abbé Legris-Duval, son confesseur à elle [1].

1. Dans un autre de ses déplacements, en janvier 1811, après le divorce de Joséphine, elle se trouvait au château de Navarre, dans l'Eure, apanage que l'empereur avait donné à l'impératrice répudiée ; et voici ce qu'elle écrit à son mari : « Veux-tu savoir où me prendre ? Il me semble que je suis en train de te le conter. Je m'éveille à 8 heures ; j'écris mille petites lettres et puis ensuite beaucoup de petites pages. Je me lève à 10 heures. A 11, nous déjeunons. Après, on va, on vient ; je chante, je joue aux échecs, je travaille un peu. On se promène, s'il fait beau. A 2 heures, on lit. Si c'est quelque mauvais roman, je n'écoute point et je pense à qui me plaît. Entendez-vous, Seigneur ? A 4 heures, on nous rend notre liberté. Alors, je m'étends paresseusement dans un bon fauteuil et je lis mon cardinal (de Retz) qui m'amuse. A 6 heures, la toilette. On dîne, on joue, on chante, et la paresseuse est dans son lit à 10 heures et demie. On pourrait faire plus mauvais train, n'est-

VI

Ses *Mémoires* ne ressemblent point à sa correspondance et ne sont point le premier jet de sa pensée. Ce qu'elle avait écrit jadis, en cachette et au jour le jour, fut brûlé lorsqu'elle apprit le retour de l'île d'Elbe de Napoléon. Elle n'a rempli les trois volumes de ses souvenirs qu'à la sollicitation de son fils aîné, plusieurs années après la chute de l'Empire. Point d'autobiographie, comme dans ses lettres, mais des considérations sur les hommes et les choses qu'elle a observés à la cour. C'est Bonaparte et Joséphine qu'elle nous dévoile; ce sont les hommes politiques, les maréchaux et quelques-uns des familiers ou des serviteurs du maître, Savary, notamment, dont elle fait le portrait. Savary, écrit-elle, « l'objet de la terreur générale », malgré sa conduite, ses actions connues ou cachées, n'était point foncièrement un méchant homme. Ce sont les événements qu'elle juge, le tableau de la société qui s'agite devant elle. Au total, c'est la cour impériale qu'elle dépeint ; et, dans ce cadre, Napoléon occupe la plus grande place. Elle tâche de nous le montrer comme elle l'a compris et observé, bon et mauvais tout ensemble. Elle y est aidée, au surplus, par Talleyrand, qui, peu à peu, se lie à elle ainsi qu'à son mari et les détache l'un et l'autre de l'homme qu'ils servaient, parce qu'il

ce pas ? Nous sommes ici sept femmes qui vivent dans la meilleure intelligence. Il n'y en a qu'une seule vraiment jolie. On lui permet de le savoir et d'en être contente. Quelques-unes sont aimables. On leur accorde de plaire à leur manière. Pour moi, on veut bien que je sois oisive, quelquefois distraite et même un peu triste, si cela me convient. Enfin, liberté tout entière. »

s'en était détaché le premier, son ambition n'étant plus satisfaite comme il l'aurait voulu. Talleyrand tient une grande place aussi, en ces *Mémoires*, et si ce qu'elle en dit n'atténue point la réputation qu'il s'est faite, elle finit par lui arracher le secret de son scepticisme.

« Quand je parvenais à l'émouvoir, nous confie-t-elle, j'étais satisfaite comme d'une victoire, et lui me savait gré d'avoir remué son âme, si souvent endormie par l'habitude, par système et par indifférence. Une fois, emportée par les disparates qui échappaient à son caractère, je me laissai aller à lui dire : « Bon Dieu ! Quel dommage que « vous vous soyez gâté à plaisir ! Car il me semble « bien que vous valez mieux que vous. » Il me répondit : « Cette insouciance de l'âme, que vous « me reprochez, m'a souvent dégoûté de moi-même. « Je n'ai point assez aimé les autres, mais je ne me « suis guère aimé non plus, et je n'ai pas pris assez « d'intérêt à moi. »

C'est, enfin, Joséphine qu'elle ceint d'une auréole de bonté et de grâce souriante, mais qu'elle dépouille ensuite du grand mérite de cette bonté, qui ne tressaille que pour des malheurs partiels. Les grandes catastrophes touchaient peu l'aimable créole. Les misères de la France, épuisée par les longueurs de la guerre, les ravages que causaient en Europe les armées victorieuses de Napoléon, la laissent indifférente. L'âme de l'excellente femme ne possédait pas une grande envergure de pitié.

Écoutons-la, ensuite, rappelant ses souvenirs, nous parler des courtisans et nous démontrer combien tous ces flagorneurs avaient peu de prise sur Napoléon, d'abord parce qu'il ne s'occupait pas

d'eux, et que, s'interrogeant sur la cause d'un dévouement, il y discernait toujours un motif d'intérêt. L'intérêt étant le mobile de ses propres actions, Napoléon l'appliquait à la détermination de la conduite des autres [1]. Ah ! la curieuse silhouette qu'elle trace de cette foule cherchant à plaire !

« Quelle que soit la cour que l'on fréquente, remarque-t-elle, il est impossible de n'y pas donner de l'importance à tous ces riens qui en composent les éléments. Un honnête homme, un homme raisonnable, a souvent honte, vis-à-vis de lui-même, des joies ou des peines que lui fait éprouver le métier de courtisan, et cependant il ne peut guère échapper aux unes et aux autres. »

Pourtant, eux aussi, les Rémusat, ne se maintenaient à la cour que par intérêt, parce qu'ils avaient besoin des émoluments afférents à leur place. Mais, secrètement, ils désiraient la fin de cette servitude; ils souhaitaient la chute du colosse qui écrasait la France et toute l'Europe, sous le poids de son autorité despotique.

1. En voici une preuve. « Pendant le séjour que Bonaparte fit à Schoenbrunn, nous dit-elle, il reçut une lettre du prince Charles, qui lui mandait que, plein d'adimration pour sa personne, il désirait le voir et l'entretenir quelques moments. Bonaparte, flatté de cet hommage de la part d'un homme qui avait de la réputation en Europe, fixa, pour le lieu de l'entrevue, un petit rendez-vous de chasse, situé à quelques lieues du palais, et il ordonna à M. de Rémusat de se joindre à ceux qui devaient l'accompagner, lui recommandant de porter avec lui une très riche épée. « Après notre conversation, lui dit-il, « vous me la remettrez, je veux l'offrir au prince, en me quittant. » Mais lorsque son chambellan s'approcha pour lui rappeler ses instructions et lui présenter l'épée : « Laissez-moi « tranquille, lui dit l'empereur, c'est un imbécile. » Il refusait parce qu'il n'y voyait plus d'intérêt, jugeant l'homme. »

« La gloire militaire nous fatiguait, dit-elle ; nous frémissions de la féroce sévérité qu'elle impose souvent à ceux qu'elle décore, et peut-être la répugnance qu'elle parvenait à nous causer était-elle une sorte de pressentiment du prix auquel Bonaparte mettrait la grandeur qu'il imposait à la France. A ces sentiments pénibles se joignait encore la crainte que ressent toute âme droite de se voir forcée de ne plus aimer celui qu'on doit toujours servir. C'était là une de mes peines intérieures. »

Ce furent les causeries avec Talleyrand, durant les longues heures d'attente, les « cent heures » qu'avait une journée dans les salons de la cour en voyage, ou dans les palais impériaux, qui commencèrent à leur dessiller les yeux. Talleyrand avait apprécié M. de Rémusat, bien plus intelligent, bien plus instruit qu'il ne fallait pour être chambellan. Il le suivait de son attention et lui démontrait sa sympathie, et M. de Rémusat et Talleyrand échangeaient souvent leurs idées sur la politique de Napoléon, et ils se comprenaient. Le grand seigneur et le magistrat portaient sur l'homme de guerre le même diagnostic. Ils prévoyaient l'entraînement irrésistible de cette destinée, lancée sans frein au milieu des événements contemporains, et l'issue fatale à laquelle, avant longtemps, elle aboutirait. Mme de Rémusat savait gré au diplomate des prévenances accordées à son mari. Au moins, ce mari, qu'elle adorait, trouverait au loin un adoucissement à cette sorte d'exil qui les séparait l'un de l'autre ; et lorsque Talleyrand était à Paris, il recherchait la société de la jeune femme dont il connaissait aussi le mérite par ce qu'il en avait entendu dire.

Elle-même confesse qu'elle était flattée de cette

recherche, qu'elle s'y laissait aller avec plaisir, et, le temps aidant, les relations du grand seigneur avec la jeune femme prudente, sagace et vertueuse, finirent par être fréquentes. Alors, ce qui arrive presque toujours, l'homme réussit à modifier insensiblement les convictions de la femme qu'il a prise en affection. Elle se trouvait, d'ailleurs, en cette disposition d'esprit, à tenir grand compte de la conversation de son enchanteur ; elle subit donc son ascendant.

Bientôt, il y eut réaction d'elle sur lui ; elle conquit assez d'assurance pour être franche à son égard, pour ne lui plus rien cacher de l'impression pénible qu'elle éprouvait de le sentir si incohérent. Et ainsi fut cimentée entre eux une sympathie qui dura jusqu'à la fin de la vie de la jeune femme.

N'en doutons pas. Ce qu'elle écrit sur Napoléon est le sentiment de Talleyrand, autant que le sien. Quand elle affirme que Bonaparte manque de tact et de formes ; qu'il ne sait ni entrer dans un salon ni en sortir, ni saluer une femme ni converser avec elle ; qu'une seule passion le domine, accroître son autorité ; qu'il ne cherche à s'imposer que par la force et qu'il est fait plutôt pour vivre sous la tente que dans le monde, c'est assurément l'opinion de Talleyrand qu'elle énonce.

Il y a, dans cet examen de l'homme qui gouverna la France pendant quinze ans, des aperçus très fins, témoignage d'une connaissance profonde du capricieux despote. Napoléon ne croyait point à la vertu, nous dit-elle, et cependant, si la vertu était certaine il ne la respectait qu'après l'avoir atteinte par le ridicule, car alors il l'avait diminuée. Il ne pouvait avoir aucune affection vraie, dit-elle encore, aucune amitié que son cœur goûtât tranquillement, parce que sa vie était trop agitée, trop

pleine du bruit qu'il produisait autour de lui.

En outre, chez Napoléon, tout était calculé, combiné, amené pour son plus grand profit. Même de ses défauts, même de ses abus de caractère, il voulait tirer parti : il s'en servait en temps opportun, il les dissimulait aux heures propices, et elle cite cette phrase de Talleyrand :

« Ce diable d'homme trompe sur tous les points ; ses passions mêmes nous échappent, car il trouve encore moyen de les feindre, quoiqu'elles existent réellement. »

Une bonne partie de ses *Mémoires* s'appesantit sur les représentations théâtrales qu'exigeait Napoléon partout où il se trouvait. En voyage, durant ses guerres incessantes, en déplacement à la Malmaison, à Saint-Cloud, à Fontainebleau, il lui fallait des soirées agréables, diverties par les meilleurs comédiens de Paris. Mme de Rémusat se chargeait, à Paris, quand M. de Rémusat suivait l'empereur en ses campagnes militaires, d'expédier costumes, travestissements, acteurs, en des voitures que les postes devaient mener à grande allure afin d'arriver à temps. Ce n'était pas chose facile souvent. Certains acteurs étaient malades, ou bien les pièces réclamées n'étaient pas sues, et, en ce monde toujours fantaisiste, surgissaient un effarement, un mouvement et même une mauvaise humeur qui nuisaient à la célérité des départs. Au delà des frontières, M. de Rémusat s'impatientait, craignant les reproches du maître.

A la Malmaison, les pièces étaient jouées par les familiers du château, et le résultat était presque toujours excellent. Mais que de fois, à Saint-Cloud, M. de Rémusat eut à supporter le choc des mécon-

tentements de Napoléon, à qui cependant on avait offert les tragédies et les comédies dont il se louait le plus, du Corneille, ou du Racine, qui ne l'avaient point enchanté! Il s'en prenait alors à tout le monde, de son ennui : à son chambellan, aux acteurs dont le jeu lui avait paru médiocre, aux pièces choisies dont la trame l'avait laissé froid. Pour animer la foule des invités, Talleyrand leur disait d'un ton péremptoire : « Messieurs, l'empereur ne badine pas; il veut que l'on s'amuse! » Eh! comment s'amuser devant le maître imperturbablement glacial, le cerveau traversé des mille soucis de ses affaires? Et la crainte de déplaire, le pli de la servitude arrêtaient l'expansion du plaisir des spectateurs. La salle — une salle coquette nouvellement installée — demeurait froide; le silence régnait dans tous les rangs; les dames demeuraient figées et muettes dans leur toilette, les hommes dans leur habit de cour chamarré. Si, par hasard, l'empereur s'égayait et s'abandonnait au rire, c'était à la fin de la représentation, au milieu des courtisans, des congratulations générales. On entendait partout se répéter ces mots : « L'empereur a ri, l'empereur a ri! » Tout le monde était heureux. Aux grandes fêtes de Fontainebleau, pour le mariage du prince Jérôme, roi de Westphalie, avec la princesse Catherine de Wurtemberg, le programme des spectacles avait été arrêté entre l'empereur et son chambellan. On devait jouer des tragédies et des opéras italiens, alternant deux fois par semaine. M. de Rémusat, fixé sur l'ordre des divertissements, avait prévenu les meilleurs acteurs du Théâtre-Français et des Bouffons. Les départs étaient organisés pour le jour dit, sans priver les Parisiens de leur spectacle ordinaire. Mais voici qu'un matin, à Fontainebleau, par caprice plutôt que par

désir ou par nécessité, Napoléon s'avisa subitement de changer le tracé du programme. Plus de tragédie; c'était une comédie qu'il voulait. Etait-ce possible? Les acteurs de la tragédie n'étaient-ils pas en route, et ceux de la comédie absents? Qu'importe! Napoléon n'entendait point raison. Il ne tenait compte ni des difficultés ni même des impossibilités.

— Bah! disait-il à son chambellan, avec un peu de peine, vous en viendrez à bout. Je le veux. C'est à vous de trouver le moyen de le faire.

Et l'infortuné chambellan, ainsi maltraité et désorienté, venait se morfondre dans la chambre de sa femme, au palais, abattu dans un fauteuil, s'exclamant qu'il n'était pas fait pour ces tracas de servitude et qu'il était honteux pour lui d'user sa patience et son esprit à tant de pauvretés.

Certes, ainsi que le remarque Mme de Rémusat, les invités du château prenaient leur plaisir, le soir au spectacle, mais que de travail, que d'effort pour le malheureux chambellan qui se désolait d'être ainsi contrecarré dans ses dispositions, et ne recevait jamais un compliment pour ses peines vraiment surhumaines! Talleyrand arrivait par là-dessus et disait, un peu narquois, à M. de Rémusat:

— Oh! je vous plains d'être forcé d'amuser l'*inamusable!*

Qui aurait pu affirmer, au surplus, que l'empereur ne mettait point une intention méchante à ces contrariétés, depuis qu'il connaissait les relations amicales des Rémusat avec Talleyrand, son ministre en disgrâce?

C'est pourquoi la restauration des Bourbons fut accueillie avec plaisir par les deux époux, qui allaient vivre enfin réunis, et, comme Mme de Rémusat l'écrit quelque part, *délivrés.*

LA MÈRE

I

Pendant tout l'Empire, son fils aîné, Charles de Rémusat, ne fut qu'un enfant ; son deuxième fils, Albert, bien plus jeune que l'aîné et malade, resta l'intelligence inerte et puérile; et, à côté d'eux, elle n'eut alors de préoccupations, de désirs, d'ambition, que pour son mari.

L'Empire s'écroule. Charles, le fils aîné, est devenu un adolescent raisonnable. En 1814, il a dix-sept ans et, dès lors, commence avec lui une correspondance que la mort seule de cette femme si distinguée interrompit. Je ne crois pas qu'il existe, dans notre littérature, des lettres de femme comparables, si ce n'est celles de Mme de Sévigné. Il en est d'autres, qui ne sont que des confessions, ou bien des critiques du monde ambiant, ou encore des relations de voyage et le récit des sensations éprouvées au spectacle de la nature. Celles de Mme de Rémusat touchent à tous les sujets. Son fils est étudiant à Paris, tandis qu'elle a suivi son mari à Toulouse, puis à Lille où il a été envoyé comme préfet; et de loin, elle trouve le moyen de s'unir à la vie de son fils. Sa sollicitude maternelle est incessante. Ses lettres se suivent souvent du matin au soir; et, son chien à ses pieds, son oiseau voltigeant sur son lit, sa fenêtre ouverte et son écritoire près d'elle, elle couvre, jamais lasse, son papier de son écriture. Les conseils de lectures à faire et de travail y abondent, aussi bien que ses jugements sur les productions littéraires de l'époque, sur les passions

politiques déchaînées autour d'elle ; sur les efforts des royalistes en faveur de la réaction ; sur les hommes qui dirigent le mouvement des idées nouvelles ; sur les journaux qui se fondent pour les soutenir ou les combattre. Elle n'est plus la dame du palais de l'Empire ; et lorsqu'elle s'absente de Toulouse et va se reposer à sa maison de Laffitte, domaine patrimonial, elle change de ton, devient bucolique et parle, comme une villageoise, des travaux et des plaisirs de la campagne, et aussi de la misère des paysans [1]. Plus tard, en villégiature chez ses

1. Le 1er juin 1815, elle écrivait, de Laffitte, à sa sœur, Mme de Nansouty : « Figurez-vous une plaine à perte de vue, coupée par de riches cultures, semée de petits villages dont toutes les maisons sont éparses et ont de petits bouquets d'arbres ; une grande route assez animée, la Garonne au delà des coteaux boisés, et à l'horizon, c'est-à-dire à vingt lieues, la ligne des hautes Pyrénées, dont les cimes sont couvertes d'une neige éclatante de mille feux, quand le soleil frappe dessus. Voilà ma vue, et c'est bien ce que j'ai de mieux. Mon château, si château il y a, est un bâtiment irrégulier, parce qu'il a plu à nos grands-pères d'en rebâtir la moitié et de la laisser ensuite accolée à la vieille moitié qui subsiste encore. J'ai une assez belle avenue pour arriver à la maison ; il y a une façon de cour marquée seulement par les bâtiments, fort irréguliers aussi, des greniers à blé et à vin. Tout cela est tout à fait rustique. Je suis au milieu de mes champs et du mouvement champêtre, et comme nous sommes solitaires, j'aime assez ce tracas qui est animé et amusant. Mes cochons, mes poules, tout mon petit peuple animé est dans ma cour, sur mes toits, presque dans ma chambre et je me fais un divertissement de leur donner à manger et de les familiariser avec moi. Au beau milieu de la maison est un assez grand vestibule qui la traverse. A droite, quatre grandes pièces qui composent ce qu'on appelait l'appartement de M. le doyen (ce doyen est Dominique de Bastard, doyen du Parlement de Toulouse, né en 1683, mort en 1777, qui avait souvent habité Laffitte) et qui sont si humides que nous les avons laissées à l'emploi de grenier auquel elles étaient destinées depuis longtemps. A gauche, un bel escalier, une petite salle à manger, et une cuisine immense où je tiens souvent mes assises, parce qu'elle sert de salle à manger à mes ouvriers et que je m'amuse de leurs repas. Du côté de la cour, est un long corridor, et les chambres donnent sur les champs au milieu desquels on pourrait facilement faire un jardin. Dans une des ailes mon mari me

amis de Paris, au Marais, chez Mme de Labriche, à Champlatreux, chez M. Molé, elle décrit élégamment, et non sans malice quelquefois, la vie de ces châteaux. Il n'est rien qu'elle n'effleure.

Dès l'année 1814, sans doute après une interrogation de son fils, elle lui explique les raisons du bonheur qu'ils éprouvent, son mari et elle, du changement de la dynastie régnante. Après avoir accepté les bienfaits de Napoléon, ils se sont éloignés de lui et rangés parmis ses adversaires, et on les accuse d'ingratitude. Mais elle en appelle au souvenir du jeune homme. Furent-ils des courtisans aveugles, ne gardèrent-ils pas leur indépendance? M. de Rémusat était souvent tenté de rompre avec le régime impérial, et il ne résista, il ne persévéra qu'à ses prières à elle, afin de travailler à l'avenir de leurs enfants. « Nous aurons beaucoup souffert, mais vous serez heureux », ajoute-t-elle, et à l'heure présente, elle peut dire à son fils : « *Tenez et jugez* » ;nous appelions de tous nos vœux la réaction qui vient d'avoir lieu, et nous sommes tous deux d'honnêtes gens ! Elle renverse notre propre situation, mais elle a été l'objet de nos désirs. »

Parmi toutes les matières qui emplissent les longues pages de la mère, trois sujets principalement attirent son insistance : les idées religieuses

fait un petit appartement qui serait joli partout, et qui est fort avancé. Nous avons joint à un mobilier un peu succinct quelques meubles achetés à Toulouse. J'en ai fait venir de Paris, et avec des papiers unis et ces différentes choses, le château de Laffitte sera peut-être, dans un mois, mieux arrangé que la moitié des châteaux de notre département où on ne donne pas grand'chose à l'élégance. »

de son fils, l'amour imprévu qui s'empare de lui, enfin les convictions politiques de l'adolescent.

Elle a lu à Toulouse, dans les journaux, le résumé des conférences, alors célèbres, de l'abbé Frayssinous, que la jeunesse studieuse entourait d'hommages, pressée autour de sa chaire, et elle engage son fils à se mêler à cette jeunesse, afin de parler de Dieu et de religion. Si sage qu'il soit, lui dit-elle, il faut néanmoins qu'il ne se détache point de l'idée de Dieu, « qui agrandit l'homme, étend l'espace, détruit la mort ». Il doit avoir le temps de se détourner, quelques heures, de ce *monde terraqué*, ainsi que lui et Voltaire le nomment, car il y a « au dedans de nous quelque chose de plus grand que nous et qui s'élève vers l'éternité ». Chateaubriand l'a écrit, après l'avoir volé à Massillon. Comme on était au temps du carême, elle ajoute, à propos de Massillon : « Je ne sais comment vous l'entendez, quand vous dites que cet homme ne va pas au cœur. Moi, j'ai pleuré deux ou trois fois, ce matin, en lisant son sermon sur la passion. Allez, allez, mon fils, vous ne l'avez pas lu ! »

Elle est à Paris, en 1817, et son fils lui avoue qu'il est amoureux. Il lui nomme la jeune femme dont son cœur est épris. Le fils connaissait assez sa mère pour être certain qu'elle le comprendrait, qu'elle le consolerait, qu'elle adoucirait les tristesses de cette fervente passion. Et la mère fait confidence à son mari, en lui écrivant de Paris à Toulouse, du secret de l'amoureux. Elle est déprimée, désolée, atteinte, autant que son fils, de cette aventure, car, elle l'a écrit une fois, le cœur de la mère a toujours le même âge que celui de son enfant, et elle s'inquiète parce que son fils, dont les les convictions fortes dénotent une grande vivacité, une ardeur enthousiaste, sera plus malheureux qu'un

autre de cette épreuve amoureuse. Elle voudrait l'enlever à Paris, oubliant qu'il pourrait être aussi bien amoureux en province, et elle laisse percer un peu de jalousie égoïste, parce qu'elle ne sera plus l'unique affection de ce cœur maintenant enchaîné, parce que le bonheur de son enfant « sera en d'autres mains que les siennes ». Toutes ces émotions la font souffrir, mais elle ne les dissimulera nullement; elle sait que son fils a pour elle la plus grande tendresse et, par sa soumission et sa réserve, la lui prouvera amplement, afin de ménager la tranquillité de celle qui partage avec lui son trouble et son chagrin. Il fera pour elle ce qu'il ne ferait pas pour lui-même. « Ah! que d'émotions ces malheureux enfants causent à une pauvre mère ! »

Ne trouve-t-on pas ce récit merveilleux ; n'admire-t-on pas cette mère, respectueuse de la passion de l'amoureux, parce qu'elle s'aperçoit qu'il lutte pour en vaincre la tyrannie, parce qu'elle a jugé aussi la jeune femme mariée qui en est l'héroïne. Et elle nous révèle leur manière d'agir l'un envers l'autre, la jeune femme prenant, envers son adorateur, un ton d'indifférence qui doit le décourager, et lui brutal, taquin, presque méchant, ne lui passant aucune fantaisie, aucune faiblesse. Elle tâche, cette Circé enivrante, d'échapper au danger, en quittant Paris, pour quelques semaines, en voyageant. La mère a bien compris ce qui se passe dans ce cœur à demi vaincu. Assurément, la jeune femme est satisfaite de la passion qu'elle inspire mais elle veut paraître n'y être point sensible. Brusque, impérieuse, exigeante, même caustique pour lui ; et au contraire, et avec intention, pour pallier cette conduite bourrue : affable, charmante, empressée envers elle. Certes, cette capricieuse

est jeune, belle : elle a des yeux admirables, et quand elle pose son regard sur celui qui lui parle, il est impossible de résister aux effluves qui s'en dégagent. Oh ! la mère s'occupe vraiment de cet amour ; elle observe la manière de ces deux antagonistes qui voudraient bien se fuir et n'en peuvent mais. Tous les deux s'aiment; elle en est sûre, quoique son Charles, qui lui semble « pris jusqu'au dessus des yeux », un jour, paraisse tout à fait indifférent le lendemain ; et C..., comme elle appelle la petite dame, de même. Et cette petite C... ne s'offusque point de la manière presque sauvage dont le tendre amoureux se comporte, car les femmes, dit Mme de Rémusat, font argent de tout, et elles sont très fines sur ce qui les touche, et celle-ci démêle très bien ce qui se cache sous les brusqueries de son Sigisbée. Elle préfère ces attaques dissimulées, et même impolies, aux fadeurs débitées par les autres hommes.

Cependant, Mme de Rémusat est forcée de rentrer en province ; elle abandonne son fils à Paris, aux prises avec cette passion inquiétante. Mais elle le suit, de loin, lui envoie ses recommandations, et le prie de les accepter comme celles de sa meilleure amie. « Ce ne sont point des leçons de mère à fils. Rien entre nous de ce qui ressemble aux autres. Je ne demande pas mieux que de vous devoir quelque chose, et je sais fort bien le prix de ce que je souhaite d'obtenir de vous. » Ce qu'elle souhaitait, sans doute, c'était qu'il fût prudent, qu'il se rappelât toujours en quelle posture délicate il se trouvait à l'égard de la petite C..., une femme mariée qu'il ne devait point compromettre ; c'était que l'idée de Dieu ne fut point oblitérée par cet amour, la crainte de Dieu étant nécessaire à la sagesse ; et elle ajoute : « Si les hommes, ou du

moins quelques hommes parviennent à cet effort, demeurer sages sans Dieu, je le crois impossible à la plus grande partie des femmes. »

Elle finit par se rassurer. Son fils, peu à peu, se refroidit et ne ressentit plus qu'une ardeur fort tiède pour la belle enchanteresse. D'autres pensées, d'autres passions avaient envahi son esprit. Il s'était livré à la politique avec l'enthousiasme de sa nature. Les hommes qu'il avait rencontrés dans le monde, chefs du parti doctrinaire, l'avaient enrolé sous leur bannière : Royer-Collard, Guizot, Molé, les deux premiers, surtout, avec lesquels il collaborait au *Courrier français*, journal fondé pour soutenir leur doctrine ; et c'est aussitôt un nouvel émoi pour la mère. Elle redoute les raisonnements trop absolus de son fils. Que dira-t-on de lui, dans les salons qu'il fréquente ? Son premier article a été écrit sur le livre de Mme de Staël, qui venait de paraître : *Considérations sur la Révolution française.* Les royalistes *ultra* sont outrés de cet ouvrage, et Charles de Rémusat, loin d'en médire, en a fait l'éloge. Heureusement, l'article était anonyme. Néanmoins, elle demeurait inquiète et cherchait à connaître les opinions de ceux qui censuraient ou consacraient cette œuvre soulevant l'orage, car ceux qui la censuraient deviendraient ennemis, les autres, amis de son fils. Oui, elle pense comme lui, d'abord parce que c'est son fils, ensuite parce qu'elle est libérale, même un peu démocrate, ainsi qu'elle l'avoue, un jour, dans une de ses lettres de Toulouse. Qu'importe ! elle n'en est pas moins fortement émue, redoutant, pour celui qu'elle admire maintenant, des soucis et des désagréments. Et elle retourne à Paris près de son fils, puis elle écrit à son mari : « Mon ami, quelle préoccupation que celle que donne un fils, et sous

quel autre aspect, bon Dieu ! apparaît le monde, quand on ne se regarde plus que pour et par lui. Dans une soirée, je voyais ma sœur vraiment jeune et jolie, entourée de mille hommages, quelques autres femmes encore, toutes préoccupées du bruit que l'on faisait autour d'elles, et moi hors de ce manège, indifférente à tout ce qui n'est pas Charles, ne regardant que lui, causant de lui seul, le suivant de l'œil, écoutant ses paroles, interrogeant ses moindres démarches, tendue tout entière sur lui, absolument comme s'il ne me restait d'autre vie que la sienne. Ah ! le meilleur des enfants ne sait guère ce qu'il est pour sa mère ! »

Revenue en province, à Lille où elle est alors, se rappelant le triomphe du jeune écrivain dans le monde des lettres et des salons, elle laisse déborder son cœur ; elle se résume en cette exclamation : « Que vous me plaisez ! Comme je vous aime ! » Et quelques jours après, lui racontant, à la fin du carnaval, ses dispositions pour un bal où les jeunes filles se présenteront travesties, et leur joie de se parer d'un costume agrémenté de rubans, elle les excuse parce qu'elles ont vingt ans. Vingt ans ! elle les a eus, elle aussi, et lui n'en avait que quatre. « Oh ! que j'étais loin de me douter de ce que seraient ce marmot et ces deux yeux noirs dont j'étais folle ! Je croyais avoir cause gagnée parce qu'il était beau, je croyais, je croyais... Eh bien ! mon enfant, je crois encore ; cependant, voyons, devinez quoi... » Eh ! bon Dieu, c'est qu'elle le croit toujours beau et séduisant et bien fait pour plaire, et qu'elle, sa mère, en aura de l'orgueil !

Mais ces transports d'affection lui semblent étranges. Elle a lu le livre de Mme de Necker sur Mme de Staël[1], et elle y a trouvé l'exposé des sen-

1. En juillet 1817, elle écrivait à son mari, de Paris : « Mme de

timents que la femme célèbre avait pour son fils, les conseils qu'elle lui donnait au moment de son entrée dans le monde, ce monde qu'il devait étudier, afin d'apprendre la vie par expérience, étude qui en valait bien une autre, ensuite l'obligation pour la mère de s'imposer une grande réserve, par pudeur, à l'égard de celui qui était devenu homme, afin de lui cacher tout ce qu'elle ressentait pour lui. Cette similitude de situation avec celle de Mme de Staël l'avait impressionnée beaucoup, et elle écrit à son fils qu'elle va relire ce livre de Mme Necker, pour en mieux juger. Ce qu'elle en a retenu avant tout, c'est que l'âge les sépare affreusement, que leurs idées forcément ne pourront plus bientôt s'accorder, car l'un vivra dans un temps où l'autre n'existera plus ; et cette pensée la rend mélancolique, et elle souffre de cette trop grande affection de toutes les manières, d'aimer trop et de ne pouvoir aimer ce fils comme elle le voudrait.

En d'autres lettres, elle le met en garde contre ceux qui le patronnent à Paris, contre Royer-Col-

Staël est morte, après avoir lutté de la manière la plus douloureuse. Elle était au désespoir de mourir, et surtout dans un horrible effroi de ce qui l'attendait dans l'autre vie »... Une autre fois : « Depuis la mort de Mme de Staël, on a découvert qu'elle était mariée secrètement avec M. de Rocca. Elle en avait un enfant qui entre en tiers dans sa succession. Mme de Broglie et M. de Staël le savaient depuis un an et se sont bien conduits. Ils partent cette nuit pour Coppet avec le corps de leur mère (16 juillet 1817). La veille de sa mort, elle avait encore du monde chez elle. Le duc d'Orléans y était venu. Elle avait causé avec tout son esprit. Cependant, vers le soir, elle s'était évanouie plusieurs fois et sortait de ses évanouissements en criant : *Mon père, aidez-moi à mourir* ! Elle est fort pleurée et regrettée, excepté de Mme de Genlis, qui, dit-on, montre une joie hideuse. Elle a demandé à être enterrée de manière qu'il y eût une vitre sur son visage, afin qu'on la pût voir encore après sa mort. L'orgueil humain a de singulières faiblesses. »

lard, et Guizot, et Molé. Qu'est-ce que Royer-Collard, si ce n'est un homme « majestueusement égoïste », comme l'a qualifié Mme Guizot? Et Mme Guizot elle-même et son mari, deux personnages « trop imprimeurs », qui se fient trop à la lettre moulée, au papier noirci d'encre ? Et Molé, un homme découragé, qui méprise trop ses contemporains, pour ne pas croire encore aux bienfaits du despotisme? Pasquier vaut mieux, lui conviendrait mieux. Il a conservé des liaisons avec tout le monde, mourant d'envie d'être ministre. Quant à la société, celle de certains salons, elle est « tout bonnement insupportable », par suite des animosités que chacun démontre aux autres. Oh ! comme elle est désenchantée de Paris, à l'heure présente, et si elle y retourne quelquefois, c'est à cause de son fils, afin de rompre son isolement, de lui faire sentir les bienfaits que l'on retire d'une famille dont on est aimé; c'est afin de solliciter leurs amis pour lui et de le placer dans un ministère où il apprendra comment se traitent les affaires de l'administration. Par Molé, elle l'introduit au ministère de la Marine, bureau des colonies, et là, il fait preuve d'intelligence et se montre avantageusement.

Et la mère et le fils se racontent leur vie quotidienne : elle, ses impressions de Toulouse, ou de Lille plus tard ; lui, celles qu'il rapporte des salons où il se montre, et les efforts du parti, auquel il s'est lié, pour le triomphe des idées libérales. Vivant dans l'entourage de Guizot, de Royer-Collard, de Molé et ensuite de Barante et de Pasquier, il est instruit de tout ce qui se trame dans les officines politiques. Ces nouvelles font la joie de la mère, et elle discourt avec son fils sur l'effet que produiront dans le pays les lois projetées par le gouver-

nement. Où elle brille, c'est lorsqu'elle entame les récits de ses petits triomphes de salons et le tableau de l'agitation que provoquent les tentatives des royalistes pour accaparer les faveurs du pouvoir, et les craintes du préfet devant la disette du blé et la cherté du pain et la misère des ouvriers qui ont faim [1].

II

Quelle ville que Toulouse, quand elle y arriva, en juillet 1815! On ne pouvait laisser tomber un mot, sans qu'il fût aussitôt dénaturé. Chacun s'observait, se dénigrait, se jalousait. « On se rencontre, écrit-elle, on se salue froidement et on se déteste ». Le préfet Rémusat ne sait sur qui s'appuyer pour régir, sans trouble, son grand département. Le blé étant rare, c'était la famine menaçante, et aucun fermier ne conduisait son blé au marché de la grande ville. Les propriétaires, qui avaient leurs greniers pleins, ne les voulaient point vider, ne trouvant pas le prix des denrées assez élevé. L'hectolitre était à trente francs ; le peuple le demandait à vingt-quatre. Il y eut un mouvement d'émeute. Les ouvriers de Toulouse se rassemblèrent sur la place des Marchés et menacèrent les riches du

1. Elle écrivait à son fils de Bagnères-de-Luchon, en août 1816: « Le blé baisse beaucoup ; nos moissons avancent, et nous voilà tranquilles. Mais la misère est effroyable. Cet arrondissement de montagne surtout fait pitié. Hier, une malheureuse femme est entrée dans ma petite chambre, et après m'avoir demandé l'aumône, elle s'est tout à coup jetée sur la pâtée de mon chien et l'a dévorée en ma présence, en restant à genoux devant moi, pour que je ne l'empêchasse pas. Ma dignité, ici, m'expose à nombre de plaintes de ces misérables que je soulage, autant que je le puis, avec une pluie infinie de pièces de dix sols. »

pillage. La foule surexcitée ne se dispersa qu'après une charge de cavalerie ordonnée par le préfet. Mme de Rémusat, généreuse, fit conduire au marché tout le blé de ses greniers et le fit vendre aux prix les plus bas. Mais elle en avait trop peu pour que cet apport en fît décroître le prix. Tandis que le marquis d'E..., qui en possédait trois mille hectolitres en réserve, en privait Toulouse et les faisait conduire aux marchés voisins où le prix était supérieur. « Faites au moins pour le roi ce que vous ne voulez pas faire pour le peuple, disait Mme de Rémusat au marquis, et maintenez la paix dans ses provinces. » — « Le roi, répondait le marquis, a ses ministres qu'il aime ; c'est à eux à le tirer d'affaire. » Il en était de même partout. Et le peuple affamé s'insurgeait contre ceux qui étaient riches; et la bourgeoisie maudissait la noblesse qu'elle traitait de pusillanime et d'incapable ; et les nobles appelaient coquins tous les bourgeois. Enfin, tous ceux qui portaient l'épaulette regrettaient le temps où les militaires avaient la haute main dans l'administration; et les magistrats se désolaient d'avoir à lutter contre les grands chefs galonnés qu'ils ne pouvaient faire céder à la loi. Toulouse offrait l'image de l'anarchie morale.

Aux premiers temps de son séjour en cette ville, Mme de Rémusat eut donc grande peine à attirer chez elle ce qu'on appelle la société. Ses salons étaient souvent déserts. Les belles dames à qui elle avait fait visite ne lui rendirent point sa politesse. Elle ne s'offusqua pas de cette impertinence. Elle montrait toujours une belle humeur à ceux qui la voulaient venir voir. Et pourquoi cette impertinence ? C'est qu'on ne les trouvait point, elle et son mari, assez imbus de réaction. On cri-

tiquait les idées libérales du préfet et les causeries trop franches de la préfète. Ni l'un ni l'autre ne voulurent changer; les violons et les dindes truffées eurent raison des bouderies. Elle raconte à son fils qu'elle s'amusait parfois à piquer de ses courageuses remarques certains nobles, *nouveaux comtes de Mascarille*, qui affectaient les opinions les plus rétrogrades, les croyant professées par les Montmorency. L'un d'eux, à sa table, disait un jour : « *Si* le roi voulait, *si* le roi faisait, *nous autres* nous ouvririons nos bourses. » Et alors, elle, tout à coup : « Comment, Monsieur, des *si* à l'égard du roi; des *si* à l'égard du bonheur de la patrie ! Vous n'y pensez pas ! » Et l'anobli par ses écus se tint coi, rougissant jusqu'au-dessus des yeux. Un an après, les salons de la préfecture, le jour des fêtes, se remplissaient d'une foule animée; les dîners de la préfète étaient recherchés, et quand M. et Mme de Rémusat quittèrent Toulouse, envoyés à Lille, ils furent regrettés. Le peuple disait très haut : « Ce sont ces maudits nobles qui sont cause du départ de notre préfet. » Et les belles madames se repentaient amèrement de leurs offenses, redoutant que Mme de Rémusat ne fît connaître à Paris leurs petites vilenies. « Ah ! mon enfant, écrivait-elle à son fils, le monde est un grand tréteau où chacun vient jouer sa comédie. »

Au rebours, le fils écrivait à sa mère combien la conversation était devenue libre dans les salons de Paris. Il n'y a rien qu'on ne puisse dire et qu'on n'entende. Et c'était ensuite le portrait de ses amis qu'il lui traçait, celui de Villemain dont il vantait le talent, tout en blâmant l'ambition et la trop grande souplesse de cet homme nouveau, et encore celui du petit Leclerc, son ancien professeur, qui devait être un jour le doyen de la faculté de Paris; et

celui de Barante, de Molé [1], de Royer-Collard dont il trouvait trop frappante l'indécision. Et comme il semblait appréhender l'opinion de Barante sur lui, la mère écrivait au fils de la part du père : « Ma femme, monsieur votre fils aime trop l'esprit. Oui ; et il craint trop le ridicule. Il ne voit donc pas que cette manie pourrait lui en donner un. Mais pourquoi, diantre, a-t-il si grande envie de plaire à M. de Barante ? Parce qu'il a peur que M. de Barante ne se moque de lui, ou qu'il ne dise qu'il est médiocre !... Est-ce qu'il croit que M. de Barante est infaillible. Monsieur votre fils a beaucoup trop la manie du succès à la minute. Il ne voit donc pas que cela mène quelquefois à celui de la journée ? Il s'embarrassera de toutes ses paroles, en voulant que, toutes, elles portent coup. Sa contrainte lui donne l'air de l'affectation. On lui croira une prétention qui fera peur, et on le jugera et blâmera et peut-être même raillera. Dites-lui, de ma part, d'avoir de l'orgueil et point de vanité, cela est plus commode et plus libéral. » Le père, au surplus, était loin d'approuver cette correspondance plus pleine d'idées que de faits, entre la mère et le fils. Il s'en plaignait à sa femme. « Je ne sais rien de Charles par ses lettres, disait-il ; il passe son temps à philosopher avec vous. »

1. Voici le portrait de Molé que le fils envoyait à sa mère : « Il y a quelque chose de pénible à l'entendre. C'est assurément l'un des hommes les plus éclairés, les plus clairvoyants qu'il y ait. Mais on sent que son caractère, sa santé, les circonstances où il s'est trouvé rendent toutes ses qualités stériles pour les autres et pour lui-même. Il est si dégoûté, il a si peu de confiance aux hommes, il est si incapable d'espérance qu'il n'est plus en état d'agir puissamment en rien. Il a un mérite, qui, au reste, n'est pas rare en ce temps-ci, mais il l'a à un haut degré, c'est d'être grand critique, voilà tout. Il ne sait lutter contre rien ; c'est son grand défaut. »

III

Ce fut un enchantement pour elle, lorsqu'au mois d'avril 1817, elle vint s'installer près de son mari, à la préfecture de Lille. Son fils entrait dans sa vingtième année. Il avait célébré cet anniversaire avec ses amis, dans un dîner où il les avait émoustillés par une de ses spirituelles chansons dont il était prodigue. De Lille, comme de Toulouse, leur correspondance reprit sur tous les petits événements qui traversaient leur vie quotidienne, sur toutes les idées qui leur passaient par la tête. Mme de Rémusat inaugura sa vie provinciale par des dîners et reçut à sa table les principaux négociants de la grande ville. Elle loue leur conversation calme, solide, pleine de bon sens, s'apercevant bien vite qu'elle avait changé de milieu. Ce n'était plus, à son couvert, des têtes exaltées comme celles du Midi, ni leurs passions bouillonnantes. Ses convives étaient gens d'esprit, droit et rassis ; et s'étant mise à l'unisson de ces bons Flamands, elle devint, tout de suite, leur favorite. Le soir de son premier dîner, elle se montra au théâtre, flanquée, dans sa loge, des représentants du haut commerce; et la voilà lancée dans cette société d'intelligents industriels, de riches fabricants, qui tenaient le haut du pavé dans l'ancienne capitale de la Flandre. Elle a gagné si bien les sympathies de ce monde-là, que, voulant fonder une *société maternelle*, elle a recueilli sur une simple demande soixante signatures de dames adhérentes. Il ne lui reste plus qu'à se rendre agréable au parti royaliste, et elle y parvient, après cette première cérémonie, emmenant son préfet en visite dans les

familles aristocratiques. Le vieux marquis de Montazet, qui a soixante-dix-huit ans, la trouve charmante, et avec un peu d'adresse et de séduisantes causeries, elle obtient, dans la noblesse, quelques signatures pour sa société. Excellente manière de rapprocher les partis ennemis. M. de Rémusat, d'ailleurs, se conduit avec habileté. Au mois de juin, il suit, en costume officiel, la procession de la Fête-Dieu qui parcourt les rues de la grande cité, et elle assiste, elle, des fenêtres de ses nouveaux amis, à ce spectacle édifiant. Mais hélas ! dit-elle, leur grande peine, au préfet et à elle, est de voir le prix du blé augmenter. A Lille, ainsi qu'à Toulouse, la misère est grande. « Nos pauvres sont pauvres à fendre le cœur » ; et les propriétaires montrent la plus grande indifférence pour cet état social. Les plus riches connaissent à peine leurs domaines, ignorent même le canton où leurs terres sont situées. Ils reçoivent l'argent du fermage, et c'est tout.

A la suite de ces débuts, elle va retrouver son fils à Paris, puis faire approuver par le ministre et soumettre à la Dauphine les statuts de sa société. Mais elle est toute désorientée, lorsqu'elle apprend que la princesse a rayé, sur la liste, les noms de trois adhérentes, les plus influentes de Lille, parce qu'elles sont femmes de négociants d'opinion libérale. Que de difficultés pour faire le bien ! Elle apercevait déjà l'envers de son plaisir. De même du préfet, à chaque instant, arrêté par les lenteurs des bureaux de Paris, dans ses mesures destinées à moraliser la population ouvrière, pervertie et misérable, à améliorer le régime des prisons, à créer un hospice pour les fous et à purger la ville des mendiants pullulant dans les rues. Et la mère se plaignait longuement à son fils.

Ni le préfet, ni elle ne se découragèrent. M. de Rémusat ne vivait heureux que dans ses paperasses administratives ; et elle, de son côté, rêvait de chasser l'ignorance des familles pauvres. Sous son influence et sa ferme volonté, on ouvrit à Lille une école d'enseignement mutuel, nouveauté fort goûtée en Angleterre, dans le Lancastre, et, pour cette raison, appelée école lancastrienne. Oh ! cette création non plus ne se développa pas sans obstacle. Il s'éleva dans le pays contre cette innovation une opposition violente. La mère raconte à son fils de combien de lettres et de mémoires hostiles était accablé le préfet. Néanmoins, l'école fut installée dans les dépendances de la préfecture et elle fut suivie, dès les premiers jours, par soixante enfants. Dans la salle, un christ fut fixé à la muraille et une prière commençait chaque classe. A la fin de la semaine, Mme de Rémusat allait distribuer, de sa main même, les récompenses méritées, et les leçons réussirent à ce point qu'elle pensa y faire enseigner les premiers principes des mathématiques et du dessin et y conduire son jeune fils, Albert. Elle n'omet aucun de ces détails à son fils Charles, ajoutant que Mme de Vannoise, sa cousine, venue avec elle à Lille, allait souvent assister aux classes et se divertissait fort en considérant, de sa lorgnette, le manège des jeunes écoliers.

En ce temps-là, le duc d'Angoulême traversa leur province et leur fit l'honneur de dîner à la préfecture. Elle mande à son fils qu'elle est ravie de la conversation du prince, une vieille connaissance depuis Toulouse, et elle voudrait le voir voyager en Bourgogne où sa bienveillance et son aménité attireraient aux Bourbons les populations de ce pays, qui leur sont contraires. Ce fut, en-

suite, quelques mois après, la visite du deuxième fils du roi de Bavière dont le préfet se rappelait les politesses au temps où il parcourait l'Allemagne à la suite de Napoléon ; et le prince allemand leur confia que le « petit roi de Rome » était fort mal élevé à la cour d'Autriche et savait imposer sa volonté, déjà très forte, à son grand-père et à son entourage. Ce fut encore le grand-duc Nicolas, le jeune frère du czar, qu'elle reçut à Lille. Mais ce prince ne s'occupa que des choses militaires et se fit exposer très longuement les causes de la défaite du maréchal de Boufflers par le prince Eugène dans les plaines de Flandre. Le soir, on le voulut mener au théâtre ; il s'y refusa, et refusa même de se coucher dans un lit somptueux, préparé en son honneur, fit amonceler de la paille dans sa chambre, étendre une splendide fourrure par dessus et dormit, tout habillé, sur ce lit improvisé.

Et tout en narrant ces visites princières, elle n'oublie pas de parler à son fils de ses bons Flamands avec lesquels elle s'entend fort bien. Ils sont, pour elle, toujours prévenants; à ses bals la font asseoir, ne tolèrent point qu'elle se fatigue en paroles, enfin exigent qu'elle se retire avant la fin des danses ; ils sont charmants. Seulement, ajoute-t-elle, les femmes de cette province sont trop parées, tellement couvertes de bijoux, de fleurs, de plumes, qu'elles en sont *élargies*. Dans les premiers jours de janvier, toute la société lilloise lui voulait présenter ses hommages. On se pressait à sa porte. Elle était souffrante. Ce fut avec regret qu'elle ne reçut personne. Quant à Charles, son fils, il n'abandonnait point ses longues dissertations politiques, et elle répond : vous deviendrez malade, ou bien fou, mon enfant, de vous troubler la tête et le cœur de ces luttes ardentes

de partis. Elle, au contraire, elle s'en détache, ne lit ses journaux qu'après déjeuner et vite, cause de politique une petite demi-heure avec le préfet, et après le dîner, tous les faits du jours récapitulés, nous nous livrons, dit-elle, à nos lectures favorites, toutes littéraires. Au temps où ils habitaient Toulouse, ils avaient sur leur cheminée les *Martyrs* de Chateaubriand, et elle pense, avec raison, que l'on eût trouvé chez peu de préfets ce livre feuilleté autant que par eux. A l'heure présente, elle a repris Rousseau et Fénelon, et Molière, et tout dernièrement, tenant en mains le *Manfred* de Byron, elle en fut si transportée qu'elle entra dans le cabinet du préfet à l'heure des signatures et, les employés s'étant retirés, elle lut à son mari les passages qui l'avaient si vivement touchée. Et c'est pourquoi, ses idées, élevées par ses lectures, elle juge impartialement de toutes choses, parce qu'elle les voit de haut, imprégnée qu'elle est des nobles sentiments qu'elle puise dans ses auteurs préférés. Elle vient de parcourir les *Mémoires* de Mme d'Épinay, récemment parus, et elle ne s'en accommode point : elle y sent trop l'influence des encyclopédistes, philosophes sectaires, aux idées étroites, point généreux et cependant exaltés. Et elle redit à son fils la phrase de Voltaire à leur adresse : « Aimez-vous les uns les autres, car qui diantre vous aimera? »

IV

Alors, à cette kyrielle de confidences maternelles, le fils, à son tour, lui rapporte ses observations sur la société d'un salon où il va, celui de Mme de Catellan. Il y a le duc de Broglie qui est certai-

nement, écrit-il, « l'esprit le plus distingué de son parti » ; M. de Staël, le fils de la célèbre Delphine, « qui a de l'esprit et surtout une rare bonne foi dans ses idées libérales » ; puis M. de Gain-Montagnac, « *ultra* sur plusieurs points, libéral par théorie, assez semblable à M. de Lavalette, avec plus d'esprit et surtout plus de hardiesse » ; Lascours, avec des idées fortes, des préjugés et une indépendance orgueilleuse ; M. de Boisgelin, léger de forme, libéral sur beaucoup de points, moqueur sur presque tous, livré entièrement à M. de Talleyrand ou à Mme de Coigny-Fleury ; M. de Montrond, qui a fait un poème en prose des Scandinaves, homme d'esprit, d'instruction, défendant les *ultras*, et ne l'étant qu'en politique. « Je ne vous parle pas, ajoute-t-il, de M. de Grammont, qui est le meilleur homme du monde ; ni du duc de Guiches, ni d'Amédée de Pastoret, ni de M. de Barante. Les seules femmes à citer sont Mme Récamier et Mme de Broglie, celle-ci encore en deuil de sa mère, ses cheveux coupés, et cachant sa beauté sous un bonnet noir. »

Une autre fois, c'est du château de Verneuil, à Mme de Mortefontaine, qu'il écrit à sa mère : petit château, meublé avec élégance, où il est au milieu de la troupe des cousins et des cousines de son hôtesse qui les appelle tous de leur petit nom ; d'hommes qui chassent ; d'un archevêque de Bourges « bossu et goguenard », lequel dit la messe, tous les dimanches, dans la chapelle ; d'un architecte, l'homme à tout faire de la famille ; du maître d'écriture des petites filles, « espèce de nain dont tout le monde s'amuse » ; enfin de deux ou trois vieilles croix de Saint-Louis, qui lisent chaque matin, le *Journal des Débats*, sans être de force à tirer quelque clarté de leur lecture. Comme ce ta-

bleau devait amuser la mère, fine mouche et savante observatrice des petits défauts d'autrui !

Elle retourne à Paris, à la fin de l'année 1818. Une opération chirurgicale était nécessaire à son jeune fils Albert; et, sous sa plume, passe, en peinture amusante pour son mari, la critique piquante des coryphées de la société qu'elle fréquente: une mère qui se désole de la nouvelle loi du recrutement, parce que son fils ne pourra pas être colonel avant quarante-cinq ans, et qui se demande si elle ne lui fera pas contracter un engagement à l'étranger; ensuite un bal d'enfants chez Mme de Labriche, où elle assiste à une bataille entre deux petits garçons, le plus fort maltraitant le plus faible, parce que le pauvre battu a fait danser la petite Princeteau, la nièce de Decazes que tous les *ultras* détestaient; enfin Marmont qu'elle aperçoit, tout décontenancé et gêné, dans le salon de Molé, et Fontanes qu'elle trouve « gros et refleuri », et Talleyrand, moins amer; de même l'abbé Morellet, qu'elle rencontre chez lui, toujours ardent, toujours vert, et corrigeant de longues épreuves, sans broncher; et le danseur Despréaux aux *petits pieds* encore agiles, radotant les jolies choses qu'il disait autrefois; puis l'Opéra dont la magnificence l'éblouit et lui fait comprendre combien Paris est plus grand que Lille; puis encore le régiment de la Potherie, que l'on croyait bourbonien, et dont les soldats appellent couramment le roi : *gros cochon*. Quant à leur cousin de Vergennes, le pauvre homme ! il s'en va, après le triomphe des *ultras* aux élections, faire compliment au roi de ce qu'il est redevenu royaliste ! Revenant aux libéraux, on ne les traite plus, ajoute-t-elle, que de *coquins* et de *faquins*.

Bientôt Paris l'ennuie. La vie s'y passe dans un tourbillon qui l'affole. De plus, la vivacité des opinions de son fils la fatigue et la gêne. Elle revient en sa province avec plaisir, et, dès qu'elle y est installée, elle écrit à son jeune politicien que l'existence dans la capitale tumultueuse manque de *sérieux*; qu'il y a trop de distractions, trop de spectacles, trop de fêtes, trop de facilité de déplacements : au total, un excès de civilisation qui chasse l'honnêteté. On y subit trop d'émotions qui la font souffrir. Le moindre souvenir douloureux la rend malade.

Un jour — et c'était encore en 1818 — « un jour, poursuit-elle, votre père, entrant dans ma chambre, m'a trouvée entourée de mille papiers, toute pâle, avec une plume qui trottait plutôt qu'elle n'écrivait, et un air affairé; et quand il m'a demandé ce qui me mettait en cet état, j'aurais pu lui répondre que je pleurais pour ce pauvre Holopherne ». Elle avait vu passer, en son esprit, l'image des souffrances de l'exilé de Saint-Hélène, ayant commencé la rédaction de ses nouveaux *Mémoires*, à la sollicitation de son fils, et elle revivait ses anciens jours coupés d'espérances et de déceptions. « Vous m'encouragez à ma besogne, et, en effet, c'est bien parce que je pense que vous y mettrez le nez que je m'y applique de tout mon courage. »

Avec ses Flamands elle est plus heureuse. Pendant tout l'hiver de 1819, elle leur livre ses salons et les fait danser au milieu des fleurs qui en décorent les murailles, et d'une profusion de bougies qui les éclairent. Les portes de trois pièces enlevées, elle a une enfilade où pourra se développer la cohue dansante. Comme elle est fort économe,

elle ajoute : « C'est beaucoup d'argent de perdu, et pour moi la migraine. » Les semaines s'écoulent, le printemps se lève; les campagnes sont florissantes, le peuple est joyeux, et elle aussi est en joie, et, de sa plume satisfaite, elle raconte à son fils qu'elle tient maintenant un cercle qui ne lui déplaît point, au milieu de quelques dames de la société lilloise et des officiers de la garde royale, le colonel en tête, le meilleur homme du monde et le plus déraisonnable. Elle lui parle aussi de M. d'Aubusson, « grisé de Bonaparte »; du jeune de Vitrolles, qu'elle aime assez, malgré son esprit faux, « parce qu'il a l'âme droite et sensible ». Quant aux missions, fort courues alors, et qui se renouvellent trop fréquemment dans sa province, elle les blâme, surtout au milieu d'un clergé ignorant et fanatique, qui se fait un cas de conscience de la vaccine, alors que la petite vérole décime la population des villages.

A l'été de cette année, elle quitte sa préfecture et va près de son fils à Paris, près de ses amis qui l'appellent : au château du Marais chez Mme de Labriche pour y tenir l'emploi d'un rôle dans une comédie; chez M. Molé, à Champlatreux, dont la demeure seigneuriale l'éblouit [1]. N'importe ! Elle

1. « Me voici, écrivait-elle en août à son mari, dans un lieu admirable que je n'avais point vu depuis dix-sept ans. J'ai bien vieilli et tout ceci est beau et propre et me donne une leçon si j'en avais besoin sur cet article. M. Molé a fait de ce château et de ce parc une habitation anglaise dans le plus grand genre : une maison entourée de verdure, tout au beau milieu du parc, des routes ouvertes et ombragées, des pelouses à perte de vue, des vaches qui les animent, des aperçus d'un pays charmant. Enfin, je suis ravie de cette majesté et de cette élégance. Il y paraît plus heureux qu'ailleurs. Les mécontentements politiques s'évaporent sous ces bois. Il a le plaisir de régner sur un nombreux domestique attentif à ses ordres. On sent sa surveillance et sa main partout. C'est un plaisir pour lui. Ce carac-

préférerait encore l'existence qu'elle menait à Laffitte, avec « le mouvement de la ferme, les travaux de l'agriculture, l'association du propriétaire avec l'homme qui cultive, et cette intelligence entre les différentes classes de la société dont on n'a point d'idée, dans les habitations auprès de Paris, qui offrent le spectacle d'une nature un peu morte ». Le ministre de Serre n'obtient pas d'elle les mêmes compliments que Molé. Cet homme-là, dit-elle, ignore « la conversation et les belles manières; il écoute en silence et ne répond jamais, se couche à huit heures, et fait peur à tout le monde, » tandis que Decazes, si honni des *ultras*, se montre aimable, prévenant, beau causeur avec tous ceux qui l'abordent. Et le roi l'a toujours en grande affection. Mais que de vices et de vilenies partout ! On lui a cité à Paris un duc ruiné par les dettes de jeu, un autre duc qui vit séparé de sa femme et bien d'autres qui ne font que des sottises. Que la province, en comparaison, lui semble tranquille, mieux équilibrée et préférable ! Mieux équilibrée, surtout parmi les Flamands, non parmi ceux qui vivent en cette province de Flandre, envoyés de tous les points du royaume. Elle fait alors, à son fils, un rapport de ce qu'elle entend en son salon, dans un groupe d'officiers en visite... Écoutez ! Un des officiers, dont je reçois les politesses, est un ennemi décidé de la Charte, modifiée ou non, et cet *ultra* critique avec véhémence et le roi et les princes; un autre plus modéré est constitutionnel ; son camarade, couvert de blessures, est un enragé bonapartiste, ne rêvant que de gloire, dût-il l'aller

tère se retrouve dans les moindres actions, dans la manière dont on jouit. Nous sommes, ici, un petit nombre de personnes qui semblent se convenir. Le temps se passe bien. Nous causons beaucoup. »

conquérir dans les glaces de la Bérésina ; je n'oublierai pas un républicain, « tout échauffé d'histoire romaine », et, enfin, un doctrinaire, qui le croirait ? vous le pouvez certifier à votre tante, Mme de Nansouty, qui a horreur de ces rigides préconiseurs du droit ! N'est-ce pas vraiment trop d'incohérence, une anarchie morale, l'équivalente de celle de Paris. Il y a plus de rectitude, plus d'unanimité en ses Flamands ; elle y revient sans cesse. Sur Cambronne — à Lille à cette époque — elle s'exprime d'une façon peu flatteuse ; général, dit-elle, le plus commun du monde, qui se défend comme un beau diable d'avoir jeté aux Anglais la phrase qu'on lui impute. « Il semble un gros oiseau qui siffle l'air qu'on lui a appris, et cet air est si peu en rapport avec ses chants passés qu'il ne m'inspire pas grande confiance. » Que de vérités, quand on connaît le dessous des choses !

L'année qui précéda celle de sa mort, en février 1820, elle se trouvait à Paris, au moment de l'assassinat du duc de Berry, en soirée chez Mme de Labriche. Un invité en retard apporta cette nouvelle angoissante. Les danses cessèrent aussitôt ; chacun se mit à parler bas. Et elle raconte à son mari ce qu'elle a vu et entendu dans cette maison d'un royalisme effréné. Des hommes sortirent, puis rentrèrent ; des visages hypocrites dissimulèrent — assez mal, il est vrai — leur joie intéressée sous une consternation voulue. On entendait cette phrase stupide : « Je l'avais bien dit ! » ou encore : « C'est tout simple, de la manière dont les choses marchent. » Quelqu'un osa dire : « S'il n'est pas beaucoup blessé, tout ceci est heureux. » Un jeune homme s'écria : « Quelle horreur, de choisir un mardi gras pour cela ! » regrettant naïvement ses

danses perdues. Elle ajoute : « M. Molé était tout pâle et ses lèvres tremblaient ; son expression était celle de la crainte. Et c'était chose bizarre que de voir M. de M... en femme, avec une toque et une grande poitrine nue, parlant très sérieusement et tristement sous ce costume, et fort embarrassé d'avoir à revêtir la douleur solennelle d'un pair du royaume, avec un vêtement de *chie en lit.* » Et la duchesse criait, lui avait-on dit, pendant que Dupuytren opérait le duc, son mari, afin de couvrir, de sa faible voix, les gémissements du prince, et de donner plus de courage à l'opérateur, qui ne les entendait plus.

Cependant, sa maladie s'aggravait, sorte de neurasthénie aiguë. Son fils, Charles, était venu à Lille, à la fin de l'année 1820 ; il en était reparti après quelques semaines, la voyant plus vaillante. A la suite d'une aggravation nouvelle du mal, elle fut conduite à Paris aux médecins qu'elle devait consulter ; et voici comment M. Paul de Rémusat, qui a publié les lettres de sa grand'mère, raconte la fin de cette femme que l'on ne peut appeler célèbre, mais qui fut certainement un esprit d'une distinction et d'une élévation remarquables. « Les médecins parurent plutôt voir dans son état une crise aiguë d'un état chronique grave qu'une maladie actuellement dangereuse. Quand mon grand-père, qui y croyait moins qu'elle, la quitta pour retourner à Lille, on entendit la malade murmurer après leurs adieux : *Je ne le reverrai plus !* Après la nomination de Villèle au ministère, le 15 décembre, elle dit à son fils : « J'espère que tu écris à ton père de graisser ses bottes. » Elle entra ensuite dans une agitation que l'on pouvait encore attribuer à l'action de l'opium dont on faisait grand

usage pour calmer ses souffrances. Cependant, son fils inquiet courut chez M. Dupuytren; quand il revint avec lui, ma grand'mère n'était plus. »

V

Reprenant l'ensemble des lettres de cette noble femme, on trouve en elle une épouse vraiment dévouée, toujours en alerte sur la santé, les joies, le bonheur de son mari, ne pensant qu'à lui, ne vivant que pour lui, plaçant toutes les agitations du monde, tous ses plaisirs, bien au-dessous des devoirs que lui impose le mariage. Elle s'est donnée une fois, et jamais ne pense à se reprendre ; jamais elle ne regrettera les premiers embrasements de son cœur. Elle a des mots heureux, des expressions charmantes, pour dépeindre son amour conjugal. Chaque épître d'elle à son mari s'achève en un hosanna pour cet homme si tendrement aimé. Il n'est personne qui le vaille ; elle est pénétrée de ses qualités supérieures. Elle le respecte ; elle l'adore. Elle ne contredit jamais à ce qu'il pense, à ce qu'il a décidé, à ce qu'il accomplit. La parole, les jugements de ce chef de famille sont sacrés pour elle. C'est le mari fait pour la rendre heureuse, le mari qu'elle souhaiterait à toutes celles qui voudraient se marier. Elle écrit dans une de ses lettres à Mme de Grasse, son amie : « Moi, je connais un homme, qui serait encore celui que j'estime le plus, même quand il ne serait pas ce que j'aime le mieux, un homme parfaitement exempt de préjugés, dont l'esprit est sans préventions, qui sait compatir aux faiblesses humaines et qui pourtant n'en est guère susceptible, qui sait excuser la conduite des autres,

et qui ne juge pas les hommes seulement par telle ou telle action de leur vie. Cet homme-là a le caractère tout naturellement philosophique. Il est égal sans être froid, sage sans être sévère; il a toutes les qualités de la vie intérieure. S'il était à marier, je dirais à toutes, c'est celui-là qu'il faut épouser. Si je connaissais sa femme, je lui dirais : aimez-le mieux que tous, car le bonheur est pour vous dans cet amour. » Ainsi les sentiments de son cœur se déroulent simplement, en termes dépourvus d'enflure et de véhémence. Même aux premiers temps de son mariage, on sent la raison unie à l'amour. Point d'emportement; une affection profonde, sans rien de romanesque. Elle a compris qu'il n'est point de bonheur plus grand que la conjonction de deux âmes, de deux vies qui se fondent l'une en l'autre, la plus forte entraînant l'autre en son orbite, et la plus faible s'abandonnant sans contrainte. Elle nous montre ce que doit être l'épouse, qui pense, raisonne, agit sous le contrôle d'une raison virile. Ce n'est pas l'esclave de l'antiquité, soumise aux caprices du maître, la servante du moyen âge obéissant à son seigneur, la rivale de nos jours, rivale de celui à qui nos mœurs sociales ont donné l'autorité dans le ménage ! C'est, en elle, tout cela, en elle qu'une sagesse éclairée, élève au même rang que le chef de famille, en forçant celui-ci à traiter avec elle, d'égal à égal.

Comme mère, elle peut être comparée à Mme de Sévigné. C'est, pour son fils, la même tendresse, la même exaltation de sentiments, les mêmes préoccupations, le même orgueil, les mêmes plaintes, quand une lettre attendue n'arrive pas. C'est, en un mot, en un style aussi fleuri, aussi vif, aussi fortement bâti, le même ramage que celui de la

grande dame du dix-septième siècle. Sans doute, il y a cette différence entre elles, que l'une écrivait à sa fille et l'autre à son fils et que la différence du sexe interdit les mêmes expressions, le même affolement d'amour; mais on sent, qu'au fond, ce sont des sentiments pareils.

Tandis qu'il est resté à Paris où il achève son instruction et son éducation, de Toulouse et de Lille où elle a suivi M. de Rémusat, elle ne cesse pas un jour de penser à lui, de s'inquiéter pour lui, de l'interroger sur ses actions, sur ses projets, sur son avenir. Et de même que Mme de Sévigné s'extasiait sur tout ce qui lui venait de sa fille, sur les grands et les petits objets que sa fille possédait, Mme de Rémusat épanche, en ses lettres, son admiration sur tout ce qui concerne son fils. S'il remplit un rôle dans une pièce de comédie, montée au château de leurs amis, elle est triomphante parce qu'on lui écrit que son fils a joué dans la perfection. — Il devient amoureux, et son esprit se trouble, se désespère, divague. Mais elle ne blâme pas cet amour ; elle est prête à penser que la femme seule en est responsable, en attirant son fils par ses œillades. Ève dangereuse ! Le pauvre enfant s'est laissé prendre. Elle compte sur sa raison, sur sa précoce sagesse; elle tremble, néanmoins, que cet amour ne le rende malheureux; « une mère, dit-elle, a toujours l'âge de son enfant ». — Il écrit un article dans un journal doctrinaire. On loue l'article ; l'article est remarqué; elle s'enorgueillit de ce succès. Mais le parti doctrinaire est un parti d'opposition, et tous leurs amis sont des royalistes convaincus. Qu'en dira-t-on ? Elle vit en un tourment douloureux. — Elle va à Paris; elle est enchantée du petit appartement où loge son fils. C'est propre et tenu avec ordre. Elle voit tout, de lui, avec des yeux prévenus,

comme Mme de Sévigné, le château de sa fille. — Dans le monde, avec son fils, elle n'y est pas pour ses amis de salon, mais uniquement pour lui. Elle interroge les regards fixés sur ce fils. Le trouve-t-on beau et spirituel? Sa vie est toute sa vie. Et cependant il la fatigue. Il y a trop de force en lui, et elle est trop faible. Il y a trop d'emportement en ses convictions; il est trop absolu, et elle, trop conciliante. En ces moments-là, elle pense à son mari; près de lui elle se repose, elle goûte un bonheur sans mélange. Qu'importe! Elle ne gronde jamais son fils. Elle le conseillera, elle l'exhortera, elle tâchera d'adoucir les vivacités de son âge. Alors ce sont des discussions interminables, pendant lesquelles chacun ne démord point de son opinion. Elle veut le convaincre, il résiste; elle s'obstine, il regimbe encore. Lui est voltairien, elle, catholique pratiquante. Elle est figée en son admiration pour Louis XIV, qui absorbait en soi toutes les forces, toute la vie de la nation; lui penche vers Henri IV, plus libéral, moins âpre, moins autoritaire que son descendant. Et elle écrit : « Je suis jalouse en Louis XIV de ce que vous me paraissez monté à ne jamais regarder qu'à Henri IV. Si jamais je puis parvenir à me ressaisir de vous, je me viderai le cœur là-dessus, et vous m'accorderez — (car elle est juste quand il le faut) — qu'ils ont été admirablement les rois de leur temps. Le tact est, je crois, le grand moyen en toutes choses, et ces deux monarques en avaient, tous deux, si bonne dose, qu'ils sont parvenus à ce grand succès des rois habiles, je veux dire de se rendre maîtres de l'esprit de leur siècle, en commençant par ne pas s'en écarter... »

Admirable épouse, et admirable mère, telle fut Mme de Rémusat.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS



LAURE DE PERMON, DUCHESSE D'ABRANTÈS

D'après un portrait de A^re Farey.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS[1]

I

Une des femmes le plus remarquées, sous l'Empire, à la cour de Napoléon, fut certainement Mlle Laure Permon, la femme du général Junot. Elle était née en novembre 1784, la dernière des trois enfants de Mme Permon, une Corse de la famille des Comnène. Le mari, petit employé aux vivres, avait réalisé une grande fortune en Amérique, à la suite de l'armée de Rochambeau dont il était le grand pourvoyeur, par la protection de M. de Vergennes, allié, lui aussi, aux Comnène. La Terreur chassa de Paris les deux époux qui se réfugièrent à Toulouse ; et la jeune Laure et sa sœur, de six ans plus âgée qu'elle, furent confiées, pendant cette absence, à un très modeste pensionnat de la rue du Faubourg-Saint-Antoine.

Après la Terreur, les Permon revinrent à Paris, mais ils étaient ruinés. Le père essaya de refaire

1. Bibliographie. — *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, 10 volumes.

sa fortune à Bordeaux; la mère s'installa, rue des Filles-Saint-Thomas, à l'hôtel de la « Tranquillité », menant une vie assez équivoque, ne recevant que des hommes et tenant table de jeu en son salon. C'est en ce temps que le jeune Bonaparte, venu à Paris, après la disgrâce encourue d'Aubry, le ministre de la Guerre, visitait Mme Permon, une amie de sa mère, accompagné quelquefois de Junot avec lequel il vivait en bon camarade; l'un et l'autre très pauvres, à l'affût d'une situation qui les tirerait de la misère. Les événements furent favorables aux deux jeunes gens. Bonaparte sortit de l'obscurité après la journée de Vendémiaire; ensuite, vainqueur en Italie, il partit pour l'Égypte, emmenant Junot, comme aide de camp. A son retour en France, le général, déjà célèbre, retrouva Mme Permon dans un hôtel de la chaussée d'Antin. La petite Laure était devenue une agréable jeune fille, très appréciée des bons danseurs aux bals Thélusson et à ceux que donnait Despréaux, le maître de danse. Là, se rencontraient les femmes de bonne compagnie qui n'avaient point émigré, ainsi que leurs filles, et l'on y admirait Mlle Permon, Mlle Perregaux, Mlle de Cazeaux, Mélanie de Périgord, et d'autres, rivalisant de gaieté, de toilettes et d'amusements folâtres, avec les grandes mondaines de cette époque.

Mlle Permon était donc fort connue de la société qui se reformait, connue aussi parce que sa mère avait un salon très hospitalier; et lorsque Junot voulut se marier, après l'expédition d'Egypte, occupant la place de gouverneur de Paris, Mlle Permon lui fut signalée comme une jeune fille fort désirable, spirituelle, instruite, connaissant le monde, et très capable de tenir un cercle dans un salon et de présider à un dîner de cérémonie. Junot n'y

avait point pensé. Cette jeune fille ne lui rappelait qu'une enfant gâtée, volontaire, ferme en ses propos, autant qu'une femme faite, et il ne montrait aucun penchant pour cette alliance. Mais, pressé par les femmes qu'il voyait alors, il résolut de se présenter chez Mme Permon, sans parti pris, se fiant aux impressions qu'il rapporterait de sa visite, pour se décider.

Sous une enveloppe de soudard, Junot avait un caractère faible, cédant facilement aux influences extérieures, tendre au fond, nature violente, qu'un sourire de femme apaisait, qu'une parole affectueuse enchaînait. Il devint donc amoureux tout de suite de Mlle Laure, et il la demanda en mariage. Elle avait seize ans. Et, quoiqu'elle-même écrive qu'elle ne s'explique pas ce subit amour de Junot pour elle, parce qu'elle n'était point belle, de peau brune, pâle, de physionomie habituellement triste — sa mère étant malade — elle aurait dû penser qu'un jeune homme, aussi ardent que cet officier, devait succomber fatalement devant les gracieux sourires d'une belle demoiselle et les empressements d'une mère, désireuse de marier sa fille à un général, protégé du Premier Consul[1].

1. Lorsqu'elle écrit qu'elle n'était point jolie, c'est pure coquetterie de sa part, afin de donner plus de saveur à sa beauté, que tout le monde reconnaissait. Le général Thiébault déjeuna chez Junot, quelque temps après l'installation du jeune ménage, et il exalte la beauté de la jeune femme, en termes enthousiastes. « Il est impossible, écrit-il, de rien imaginer de plus joli, de plus vif, de plus aimable, de plus saillant, que ne l'était cette jeune dame, vêtue avec une élégance, une fraîcheur, qui cadraient si parfaitement avec tout ce que la nature avait mis de coquetterie, de luxe à la former. Elle était charmante. Et quoique je fusse à mille lieues de toute impression, pouvant se rapporter à l'amour, ou simplement au désir, il n'en est pas moins vrai que, telle que je la vis alors, telle elle m'est restée présente, comme la plus gracieuse des apparitions. »

Junot était effectivement très amoureux. Les matins de chaque jour, il allait d'un magasin à un autre, chez *Sikes* ou au *Petit Dunkerque*, comblant sa voiture de menus objets qu'il apportait à sa fiancée, avec le bouquet acheté chez Mme Bernard, la fameuse fleuriste de l'Opéra. Le Premier Consul n'oublia pas son ami. Il le dota de cent mille francs, et lui donna quarante mille francs pour l'achat des présents contenus dans la corbeille, laquelle était, suivant l'usage, une malle, garnie d'étoffes précieuses et de rubans, où étaient placées les fanfreluches élégantes du trousseau. Et celui-là était splendide, et les toilettes magnifiques, sorties des ateliers des grandes faiseuses de l'époque, toutes en satin et en fines dentelles, dont Mme d'Abrantès se plaît à énumérer la richesse et la beauté. Coquette comme elle le fut toujours, et s'admirant elle-même, elle n'oublie pas de décrire les formes de sa robe de mariée, « les épaules et la poitrine parfaitement découvertes, et tellement courte, que chacun était appelé à juger, non seulement de la petitesse du pied, mais de la finesse de la jambe ».

Il y eut, à propos du mariage, une difficulté que la jeune fiancée fit résoudre, suivant son caprice. Junot, républicain convaincu, en ce temps-là fort peu religieux, comme tous les généraux imbus des doctrines philosophiques du dix-huitième siècle, Junot, dont la vie s'était écoulée sous la tente, au milieu des jurons grossiers des vieux soldats, ne voulait point du mariage consacré par le prêtre, à l'issue du mariage civil. Il résista longtemps, fit valoir sa position de gouverneur de Paris, fonctionnaire d'un gouvernement toujours athée, qui n'avait point encore rouvert les églises. Oh ! s'incliner devant un prêtre ! que de railleries chez ses camarades de l'armée, et peut-être une disgrâce

des consuls ! Rien n'y fit. Il fallut céder. Mlle Laure Permon voulait passer par l'Eglise, avant de franchir le seuil du domicile conjugal. Elle consentit toutefois à une messe dite après minuit, dans une paroisse qui ne serait point la sienne. Ce qui eut lieu.

Avant le départ pour la mairie, lorsque tout le monde en toilette était groupé au salon, les dames de la halle se firent annoncer, demandant à être reçues. Deux d'entre elles furent admises près de la jeune fiancée. Elles avaient en mains chacune un énorme bouquet, composé de fleurs très rares, et sans autre préambule, s'avançant vers celle qui allait devenir la femme du général, gouverneur de Paris, elles lui dirent : « Vous allez être notre commandante, M'zelle, et nous en sommes bien aises, parce que l'on nous a dit que vous étiez bonne. Voulez-vous permettre ? » Et les deux femmes embrassèrent follement la jeune fille, rougissante et émue de cette démarche si cordiale. Elle ne l'oublia jamais. Toujours elle fut abordable par les malheureux, les petites gens, les pauvres, distribuant d'abondantes aumônes; et quoique coquette et vouée aux plaisirs, elle savait secourir ceux qui souffraient et qui avaient faim.

Sa mère, Mme Permon, toute glorieuse de la situation nouvelle de sa fille, voulut mettre elle-même la dernière main à la toilette de la jeune commandante de Paris, le jour de la présentation à Mme Bonaparte. Fille orgueilleuse des Comnène, qui comptaient dans leur ascendance dix-huit empereurs de Constantinople, elle regrettait qu'il n'y eût point de cérémonial pour ces visites officielles. Et pourtant, disait-elle en parlant de Bonaparte, qu'elle aimait peu, il fait *le petit roi* aux Tuileries.

Mme Permon, avant ce mariage, n'avait eu aucune relation avec Mme Bonaparte. Joséphine fut, néanmoins, aimable, empressée, bienveillante pour la jeune épousée. Junot était un ami du Premier Consul; sa femme devait être une amie pour elle; et elle le fit comprendre à la nouvelle générale, la mettant tout de suite à son aise par ses manières avenantes. Joséphine conquit donc les sympathies de sa jolie visiteuse, qui se retira charmée et ravie.

Junot marié, cédant d'ailleurs à ses penchants pour le faste, étala dans le bel hôtel qu'il occupait, comme gouverneur de Paris, le plus grand luxe, voulant rappeler le souvenir du duc de Brissac, l'un de ses prédécesseurs qui, sous la monarchie, avait rempli sa charge avec le plus de magnificence. Alors, tous les quinze jours, il y eut chez Junot un dîner de quatre-vingts couverts auquel étaient invités les hauts fonctionnaires du gouvernement, les généraux présents à Paris, et les femmes de tous ces personnages, et les amies de la générale, qui, malgré son jeune âge, s'acquittait fort bien de son rôle de maîtresse de maison. Il est vrai qu'elle était conseillée par sa mère, femme experte, à qui étaient familiers les usages du monde. Et puis, en ce temps-là, les hommes marquants du Consulat n'étaient point façonnés aux délicatesses de la bonne compagnie d'autrefois. Les jacobins qui avaient endossé la livrée du nouveau gouvernement, les officiers qui avaient gagné leurs galons sur les champs de bataille n'avaient point vécu dans les salons les plus difficiles sur l'étiquette. Les conversations se déroulaient en lieux communs et surtout en récits des exploits de ceux qu'avait illustrés une victoire. La jeune générale, au surplus, se montrait circonspecte, cherchant à connaître tout

ce qui touchait aux personnages qu'elle recevait, écoutant plus qu'elle ne parlait, lorsque devant elle, on agitait des questions qui lui étaient étrangères. Cas très fréquent, Junot invitant à sa table, en intimité, ses camarades et les interrogeant sur les batailles auxquelles il n'avait pas assisté. Quoiqu'il y eut plus de six mois écoulés depuis la bataille de Marengo, les généraux, entre eux, s'y intéressaient encore, et si, chez lui, se rencontraient Bessières, Lannes, Eugène, Duroc, ou Berthier, on dressait sur la nappe, après le repas, le plan de ce combat célèbre, avec les objets laissés près des convives, le surtout, les candélabres, les plats, les assiettes. Et la jeune femme silencieuse y prêtait la plus vive attention.

II

Sa vie était donc toute différente de celle qu'elle avait menée jusqu'à son mariage. Dans le salon de sa mère, il ne venait que des royalistes, des aristocrates ou des Corses, qui, par jalousie, critiquaient la conduite du Premier Consul. Autour de Junot, au contraire, elle n'entendait que des louanges, elle ne percevait que de l'admiration pour le jeune héros que son génie élevait au-dessus de la foule des ambitieux. Et ce concert d'éloges lui inspirait, à elle aussi, pour Bonaparte, un enthousiasme qu'elle n'avait jamais ressenti, tant qu'elle avait été Mlle Laure Permon. C'est pourquoi, elle ne manquait jamais aux dîners du quintidi aux Tuileries, où, levé de table, le Premier Consul entraînait aux salons les hommes distingués qu'il avait invités, les savants, les littérateurs, les jurisconsultes les plus éminents avec lesquels il aimait

à converser. Ainsi elle prenait goût à ces plaisirs élevés, à ces jouissances de l'esprit, qui étendaient sa pensée et meublaient son cerveau. Mais, en même temps, toujours en fête, elle se laissait aller à ses instincts de coquetterie. Elle aimait à paraître avec la robe le plus à la mode, sachant la porter avec grâce. C'était un petit triomphe qui lui agréait. Et comme, en sa situation, les fêtes, pour elle, étaient continuelles, recevant dix invitations par jour, l'occasion de revêtir de belles toilettes devenait quotidienne. Elle s'y habitua et bientôt ne put s'en distraire. Ne fallait-il pas, au surplus, faire les honneurs de Paris aux étrangers de marque, qui lui étaient présentés; avec eux visiter les monuments, les musées nouvellement organisés par Lenoir, les collections de médailles et de camées, disposées par Millin; et les aveugles de l'abbé Sicard, et la manufacture des Gobelins, celle de Dyle et de Ghérard pour la porcelaine, celles de Versailles pour les armes? Et, les soirs, si elle n'avait aucun dîner de cérémonie, assister au spectacle des grands théâtres où une loge était réservée au gouverneur? Elle possédait même dix-sept loges, écrit-elle, et elle les distribuait, chaque jour, à ses amies, insatiables de cette faveur. Elle affirme que ce nombre de dix-sept ne suffisait pas aux demandes dont elle était assaillie, et qu'au lieu de reconnaissance elle ne recueillit que des inimitiés, qui, plus tard, l'accablèrent.

Au milieu de cette diversité de plaisirs, d'autres encore lui étaient offerts à la Malmaison. Bonaparte et Joséphine y recevaient leurs amis, aux premiers temps du Consulat. Junot était du nombre. Lui et sa jeune femme passaient plusieurs jours de suite, en cette charmante demeure où les promenades dans les jardins, si élégamment tenus, alternaient

avec les distractions de l'esprit; car les soirées y étaient consacrées aux représentations de comédie, ou aux charades en action. Tous les deux remplissaient leurs rôles avec succès, tous les deux étant intelligents et très gais. Bientôt, à la fréquentation du monde, Mme Junot avait acquis une grande confiance en soi, de l'assurance, de la fermeté, et elle ne craignait point de tenir tête à Bonaparte, rejetant ses critiques quand elle répétait ses rôles, lui répliquant hardiment qu'elle avait compris, comme il le fallait, le personnage dont elle avait été chargée. C'est pourquoi elle sut très bien le remettre à sa place, pendant une absence de Joséphine de la Malmaison, lorsqu'un matin, elle le vit entrer dans sa chambre où elle couchait seule, Junot étant resté à Paris pour les devoirs de sa charge. N'ayant pas vingt ans, elle prenait le ton d'une femme mûre.

Désormais elle est lancée ; plus rien ne la retient. Elle cède à toutes ses fantaisies; elle s'enivre de plaisirs. Les étrangers affluent en ses salons, Anglais, Russes, même ceux qui sont hostiles au Premier Consul. Elle n'en a cure : ils lui composent un cortège de flatteurs. Presque chaque jour, elle revêt une toilette nouvelle, que les élégantes admirent et copient. Ses jeunes amies enragent. Elle en est heureuse, sa vanité étant satisfaite. Étourdie, légère, elle rit, elle se moque des petits défauts de ses visiteurs, car son esprit très alerte tourne à la causticité. Alors ses mots sont retenus et rapportés à Bonaparte à qui on reproche son indulgente amitié pour elle. Elle n'y prend garde, et Bonaparte, froissé, la traite de *petite peste*. Mais il pardonne, il attend d'elle un changement d'attitude, de la prudence, de la réserve. Cette retenue n'arrive pas.

Tous les motifs sont bons à donner cours à son orgueil et à ses petites méchancetés. Sa mère est morte un an après son mariage et les funérailles ont servi à un étalage de pompes mortuaires qui a suscité, chez ses jalouses, d'acerbes critiques, quand on a vu, sur le char funèbre, les armes des Comnène, orgueilleusement fixées.

Cette mort, au surplus, ne causa en sa vie qu'une trêve fort courte de plaisirs. La société qui s'amuse lui était nécessaire. Il faut qu'on la voie aux lieux où accourent les mondaines, et qu'au milieu d'elles, elle soit la plus belle, la plus courtisée. Aux journées de Longchamp, elle arrive dans une voiture superbe, attelée des plus beaux chevaux de Paris, et l'on dit d'elle qu'elle a voulu éclipser le train du comte d'Artois, au temps de la monarchie. Junot ne s'offusquait point de ces distractions coûteuses. Il a des sommes énormes à dépenser; ses émoluments de gouverneur sont considérables [1]. Bientôt ils ne lui suffisent plus, et il implore le secours du Premier Consul, qui, en une seule fois, lui donne trois cent mille francs. Les deux époux

1. *Mémoires* du général Thiébault, t. IV.

« Les dépenses du général Junot étaient effrayantes, et si elles blessaient les autres aides de camp de Napoléon, et plus que cela peut être les grands fonctionnaires de l'Etat, les maréchaux compris, elles exaspéraient au dernier degré leurs femmes, éclipsées par la femme de leur collègue, qui, indépendamment de ses traitements de grade, d'emploi et de grand-cordon de la Légion d'honneur, touchait cinq cent mille francs, comme gouverneur de Paris, trois cent mille francs sur les jeux, et qui dans une année où il avait touché quatorze cent cinquante mille francs trouva le moyen d'en dépenser davantage. Son luxe dépassait toute mesure, et avec son luxe sa fièvre de jeu. On cite une partie de bouillotte à cent mille francs de cave et cinq cents francs le jeton, partie sans rentrant, bien entendu, dans laquelle il n'y eut que trente mille francs de perdus, mais qui donne l'idée de l'importance du jeu. Tous ces faits servaient de chefs d'accusation, et devenaient de nouvelles causes de disgrâce. »

sont accablés de dettes. Ni l'un ni l'autre ne s'en inquiètent; ni l'un ni l'autre ne changent de manière de vivre. Elle a voulu une maison de campagne. Junot achète un petit château dans la vallée de la Bièvre où elle va se distraire avec Mme Murat.

Une première grossesse calme à peine ce besoin d'amusements ; elle assiste quand même aux soirées dansantes, pour y danser; aux soirées officielles, pour y briller en des robes nouvelles. Et ce premier enfant attendu est un prétexte à des emplettes de luxe. Sa layette est taillée dans la plus fine toile, ornée de dentelles d'un haut prix. Cependant, cette maternité, qui s'annonce, lui inspire des sentiments exquis. Ce qu'elle écrit en ses mémoires, sur sa bercelonnette, sur l'ampleur de sa taille est d'une tendresse de cœur qui mérite d'être citée. En ses heures de repos forcé, elle arrangeait, dit-elle, le berceau de son enfant et la layette. « Dans ce petit bonnet avec des rubans bleus, cette petite chemise que je pliais, dans les manches de la brassière, je voyais une petite tête blanche et rose, des petits bras tout potelés, et dans mon délire je croyais que ces petits vêtements renfermaient déjà mon trésor. Je les serrais contre moi. Puis, en rencontrant la rondeur énorme de ma personne, je me disais : « Cet être que j'attends, qui va doubler ma vie, il est là, au dedans de moi. Je le sens. Cette petite protubérance qui est là sous ma main, c'est sa petite tête; tout cela est à moi, bien à moi. Alors, je me prenais moi-même, dans mes bras, si je puis ainsi décrire cette envie, ce désir d'étreindre mon enfant, que j'aurais, dans cet instant, voulu tenir contre moi, mais en le voyant; et cela, au prix de bien des années de ma vie. »

L'événement accompli, mère d'une petite fille, Bonaparte et Joséphine promirent d'être parrain

et marraine; et à ce titre, Bonaparte offrit à Junot un hôtel dans la rue des Champs-Élysées, avec cent mille francs pour le meubler comme il convenait, et Joséphine, à la jeune mère, un admirable collier de perles. Et quand l'hôtel fut meublé, il fallut l'inaugurer par une fête. Bonaparte et Joséphine promirent encore d'y assister. Ce devait être un déjeuner de vingt-cinq couverts, pour des femmes seulement, les amies de la jeune accouchée, les plus répandues dans la société de Paris.

Que d'occasions, en ce temps-là, de fêtes et de toilettes! Le Concordat venait d'être signé avec le Pape, et afin de célébrer le rétablissement du culte, il devait y avoir à Notre-Dame, une grande démonstration religieuse. Cette solennité, qui eut lieu en plein jour, où assistaient une foule de jeunes femmes élégantes, révéla des beautés, jusque-là ignorées, et que l'on n'avait point remarquées, dans les réunions trop nombreuses du quintidi. Au lieu qu'à Notre-Dame, dit la duchesse d'Abrantès, aux rayons lumineux d'un soleil de midi, éclairant, par les vitraux émaillés du monument, les jeunes visages resplendissaient d'un éclat trop vif pour n'être point aperçus, et dès ce jour, leur gloire de beauté était établie. C'est cela, surtout, bien plus que les grandeurs de la religion restaurée, bien plus que les bienfaits d'un culte renaissant, c'est cela qui frappait l'esprit de la coquette. Chez ceux, en effet, qui lisent les mémoires de la duchesse, une remarque surgit tout de suite : son attention et son insistance sur tout ce qui concerne la femme et principalement les toilettes et les modes. Sur ce sujet, rien ne lui échappe. Elle a retenu les formes des robes et des coiffures, la couleur des étoffes et de leur garniture. Partout où elle passe,

c'est la chose importante de ses observations. A la cour de Madrid, à la cour de Lisbonne où elle sera présentée, comme ambassadrice, ce qu'elle distinguera tout d'abord, ce seront les diamants et les robes des princesses et leur physionomie, et puis les défauts de leur figure ou de leur stature. Elle est trop caustique, trop amère, trop dénigrante, pour ne pas tracer en caricature le portrait de ces personnages royaux.

Quant à Junot, il avait un vice qui le déconsidérait dans le monde et atténuait le respect dû au gouverneur de la grande cité. Il s'enivrait. En ces jours-là, il s'abandonnait à la fougue de sa nature, injuriait les gens, prêt à les battre. Une scène dans un café, où se rencontraient les gens riches, au café Garchi, dans les Champs-Elysées, une scène de violence mit le comble à la colère de Bonaparte. Junot, surexcité par ses libations, se prit de querelle, en jouant au billard, avec les garcons du café, se battit contre eux, frappa et reçut des coups. Ce fut un scandale. Bonaparte, averti, lui enleva la place qu'il occupait, et l'envoya commander à Arras la réserve de ses grenadiers. Junot se résigna; Mme Junot également. Tandis qu'il allait seul procéder à son installation, elle se rendait en Bourgogne, chez les parents de son mari. Peu de temps elle y resta. Le secrétaire de son mari vint l'y chercher et la conduisit à Arras, où, toujours orgueilleuse, elle écrit qu'elle eut, pour demeure, la maison qu'avait habitée, jadis, le grand Condé, lorsqu'il commandait les troupes du roi.

La ville d'Arras était morne alors, peuplée de familles qui, naguère opprimées par les lois draconiennes du proconsul Lebon, pleuraient encore les victimes de l'échafaud et maudissaient les

temps épouvantables de la Terreur. Les officiers de Junot, logés dans les maisons de ces gens-là, y étaient considérés avec mépris, avec effroi même. Et la générale ne comprend pas la répulsion qu'inspiraient, à ces familles éprouvées, les hommes émergés de la révolution. En ses mémoires, elle s'en étonne et avoue qu'elle n'a jamais tenté de pénétrer en ces tristes foyers. « Ces familles nobles, dit-elle, croyaient avoir la peste autour d'elles. » Et elle se tourne du côté du préfet, un bon vivant; avec lui organise des concerts, des bals, des chasses. Il lui faut du bruit, de la musique, des amusements, comme à Paris. Telle elle a été, telle elle est toujours. Mais Junot, afin de reconquérir les faveurs et l'amitié du Premier Consul, s'occupe sans relâche de ses grenadiers. Pas un jour il ne les abandonne au repos, et il en fait des soldats disciplinés, admirablement entraînés, à qui rien n'est étranger de ce qui concerne leur état. Enfin, il parvient à leur faire sacrifier la cadenette de leur chevelure, cause incessante de malpropreté pour la tête et les habits. La cadenette fut coupée. Plus de cheveux longs sur la tête, des cheveux courts, par quoi la toilette était fort abrégée. Lorsque Bonaparte vint inspecter les grenadiers de Junot, il fut satisfait. « C'est aussi bien que dans ma garde, dit-il. Je suis content de toi, mon cher Junot. » Et en récompense de tout ce zèle, il laissa revenir son ami à Paris [1].

1. A cet égard, la duchesse fait une remarque intéressante sur Bonaparte. « Ainsi, par exemple, dit-elle (t. V, p. 43), il s'inquiétait de savoir si le terrain sur lequel on faisait manœuvrer les troupes était humide ou non, observant qu'il fallait le choisir sec, pour qu'elles ne souffrissent pas inutilement. Cela ne les rend pas femmelettes, disait-il, et ce soin leur épargne des rhumes inutiles. Ensuite, il faisait déboutonner l'habit, après en avoir regardé le drap, l'avoir tâté lui-même, et il inspectait la

Ces compliments, cette parole encourageante de son chef aimé, rendirent Junot le plus heureux des hommes. Il avait, pour Bonaparte, les sentiments d'un amoureux pour sa maîtresse. C'était plus que de l'affection, c'était de l'adoration, un culte religieux; et sa femme ne manque jamais, quand l'occasion s'en présente, de le faire constater afin d'excuser plus tard la folie, qui envahit cette tête exaltée, mortellement atteinte par un reproche, dans un bulletin de bataille parti de Russie. Ils quittèrent donc Arras, venant à Paris aux fêtes du Sacre, où la jeune femme allait trouver des motifs de nouvelles jouissances, pour sa coquetterie toujours en alerte.

Paris n'était plus ce qu'elle l'avait laissé. Les étrangers et les provinciaux y affluaient à cause du couronnement et du sacre. Elle cite une famille de petits bourgeois qui sacrifia trois cents francs à la location d'une fenêtre, placée sur le parcours du cortège ; et l'on voyait ensuite des gens se hâter dans les rues, courir aux ateliers où se préparaient les costumes impériaux, chez Dallemagne, le brodeur le plus habile de cette époque, chez Levacher où l'on admirait le velours du manteau impérial, chez Foncier, le joailler chargé de fixer le *Régent* sur le pommeau de l'épée de l'empereur. D'autres s'empressaient vers la demeure de leurs amis, attachés à la cour, dans le but d'obtenir une place sur

chemise, regardait si la toile en était bonne, interrogeait le soldat sur ses besoins, sur ses goûts, et cela, il le faisait à chaque homme. Aussi n'ai-je jamais vu d'enthousiasme comparable à celui qui éclata à la lecture de cet ordre du jour où, comme il l'avait ordonné, on avait mis : « Je suis content, extrêmement « content de mes braves grenadiers d'Arras. » C'était un délire. »

les gradins, à Notre-Dame[1]. Elle, femme de Junot, premier aide de camp de l'Empereur, elle avait son siège réservé parmi les hauts fonctionnaires, et cette situation lui suffisait, dit-elle, plutôt que celle de dame du palais, suivante de Joséphine, l'impératrice. Elle prétend même qu'elle répondit à Napoléon lui demandant si elle eût voulu être inscrite parmi ces grandes dignitaires de la cour : *non, parce que mon humeur est contraire à une sujétion positive, et que Votre Majesté voudra sûrement que le protocole de l'étiquette du service d'honneur de l'impératrice soit fait d'après un code militaire*. Elle disait vrai, sans doute, à l'égard de Napoléon qu'elle avait vu chez sa mère, petit officier fort laid et fort mal habillé, ayant à peine de quoi vivre. Elle eût accepté, si l'un des Bourbons, à la restauration, lui avait fait la même proposition. Sa conduite plus tard, l'admiration qu'elle exprima pour la duchesse d'Angoulême, son respect pour le vieux roi Louis XVIII, ne sont point concordants avec cette révolte d'indépendance, si fièrement accentuée devant l'Empereur. Et toujours satirique, et toujours mordante, elle se moque des gens dont elle constatait alors l'ambition de servitude, le désir d'un assujettissement à l'étiquette de la nouvelle cour, de ceux enfin qu'elle voyait s'agiter, intriguer, solliciter, voulant devenir « hommes de cour »; tel le marquis d'Aligre, chevalier d'honneur de la princesse Caroline, très fier de porter en poche le soulier de satin qui devait

1. « Le 2 décembre, disent les mémoires de la duchesse, il n'était pas encore jour que l'activité régnait déjà dans toutes les maisons de Paris, et il y en avait beaucoup dans lesquelles on ne s'était pas couché. Des femmes eurent le courage de se faire coiffer à deux heures du matin, et de demeurer tranquilles sur leur chaise jusqu'au moment où il serait l'heure de passer leur robe. »

servir de rechange à sa dame, après la fatigue d'un bal. Et cette Caroline Murat, elle l'avait connue petite Corse, sans fortune, au-dessous même de la plus modeste bourgeoise [1].

III

C'est pourquoi le séjour de Paris lui était si agréable, d'abord, parce qu'elle pouvait donner libre cours à sa coquetterie, ensuite parce qu'elle s'y amusait au spectacle des ambitieux poursui-

1. Voici comme la duchesse en parle en ses *Mémoires* (t. X, p. 103), lorsque Caroline Murat fut reine de Naples : « La reine de Naples est une personne de beaucoup d'esprit et de finesse, en même temps qu'elle a un caractère énergique et du talent, si l'on peut se servir de ce mot, dans la manière de se conduire, dans sa vie politique ; car elle en a *deux*. Après cela, elle a une ignorance qu'on peut qualifier de rien du tout. Elle est aussi ignorante qu'une femme peut l'être, ou pour parler plus fortement, comme on l'était il y a soixante ans. Elle ignore même les choses les plus simples. Et puis, voilà qu'on traitera, dans son conseil, un sujet grave, et elle en parlera, comme la personne la plus habile. Catherine Ire ne savait pas écrire, et cependant elle sauva la Russie et la gloire de l'Empire, sur les bords du Pruth. Rapprochement entre ces deux femmes. Il est remarquable, non seulement au moral, mais encore au physique. Toutes deux petites, mal faites, les épaules hautes et surmontant la tête, les jambes plus courtes que le tronc, une grande fraîcheur et un joli visage, et de plus, avec ce joli visage, la volonté qu'il ne restât pas inoccupé, ni inutile aux autres, ce qui est bien juste et de soumission chrétienne aux volontés de Dieu, en usant des biens de ce monde. La reine Caroline avait une manière d'être, qui n'était pas du tout gracieuse. C'était un *ricanement continuel*, qui, pour ma part, me donnait mal aux nerfs, qui m'agaçait pour huit jours, quand nous avions quelque répétition de quadrille ou bien quelques comédies, — emploi par exemple, où on aurait bien dû lui conseiller de ne jamais entrer. Ce ricanement qui était, comme tous les ricanements, insultant et déplaisant, lui a fait beaucoup plus d'ennemis que sa beauté. »

vant leur chimère. Et, pourtant, il fallut le quitter, ce Paris enchanteur. Bonaparte envoyait Junot en Portugal, comme ambassadeur. L'Empereur ne pouvait supporter les diatribes de la fille de Mme Permon, ses relations avec les étrangers qu'il savait ses ennemis. Il ne manquait pas de lui dire, quand il recevait la jeune femme : « Il vous est donc bien agréable, madame Junot, de fréquenter mes ennemis, de les promener dans Paris et de couvrir de quolibets les personnages que je désire gagner à ma cause, les habitants du faubourg Saint-Germain ? » Ceux-là étaient les ambitieux du jour.

Junot fut affligé de cette destination donnée à son dévouement. Obéir, il le devait ; mais il se résignait difficilement à servir son idole de cette manière. « Il n'était pas, disait-il, de caractère assez souple pour afficher une hypocrisie d'ambassadeur, flagorner des princes qu'il n'estimerait point, et s'insinuer dans leur confiance et leur intimité. Il était bon à se faire craindre plutôt qu'à se faire aimer. » Et il confiait sa peine à qui le voulait entendre. Enfin, il consulta Cambacérès, qui lui conseilla de ne point résister à l'Empereur, et d'accepter le poste qu'il lui offrait.

Pour expliquer son déplaisir, Mme Junot affirme qu'à ce moment-là, Paris était un « lieu de féerie ». Et puis elle abandonnait sa petite fille à des mains étrangères, sa Joséphine, trop jeune encore, pour supporter les fatigues d'un long voyage. Seulement, ces désagréments étaient compensés pour elle, par le titre « d'ambassadrice », qui sonnait gravement à ses oreilles. Ambassadrice de l'Empereur Napoléon ! Elle saurait bien voyager avec tout l'apparat d'un grand personnage ! En effet, elle emmena quatre voitures et un fourgon ; et en Espagne, on

attelait jusqu'à sept mules à chacune de ses voitures [1].

Junot l'avait précédée. Elle ne partit de Paris que le mardi gras 1805, traversant la France au milieu des honneurs accordés aux ambassadeurs ; et le 10 mars, elle entrait à Madrid. Elle devait être présentée au roi Charles IV et à la reine, et en falbalas recouvrant des paniers, suivant l'étiquette non abolie des vieilles cours de l'Europe. Cette toilette en paniers lui causait de grands tourments. Elle n'en avait jamais porté, et afin d'être certaine qu'ils iraient bien, elle les commanda chez Mme Germon, la grande couturière. Mais quoi qu'elle fît, s'essayant aux révérences devant une psyché, elle

1. Elle rapporte, en ses *Mémoires*, les recommandations que lui fit Napoléon, avant qu'elle partît. « Une ambassadrice, lui dit-il, est une pièce plus importante qu'on ne croit, dans une ambassade. Cela est partout, et chez nous plus qu'ailleurs, en raison du préjugé qui existe contre la France. C'est à vous à donner aux Portugaises une idée juste des façons de la cour impériale. Ne soyez pas haute, ne soyez pas vaine, et encore moins susceptible. Mais apportez dans vos relations, avec les femmes de la noblesse portugaise, une grande réserve et une grande dignité. Vous trouverez à Lisbonne plusieurs femmes éminentes de la cour de Louis XVI ; vous en trouverez aussi à Madrid ; faites une attention scrupuleuse à vos démarches, vis-à-vis d'elles. C'est dans cette circonstance qu'il faut vous rappeler les leçons de Mme Permon dans ce qu'elles avaient de bon. Prenez surtout garde de vous moquer des usages du pays, lorsque vous ne les comprendrez pas, ni de l'intérieur de la cour. On dit que l'on peut s'en moquer et en médire. Si vous ne pouvez vous empêcher de faire l'un ou l'autre, médisez, mais ne vous moquez pas. Rappelez-vous que les souverains ne pardonnent jamais une raillerie. Soyez très bien pour l'Espagne. Vous serez présentée à la cour. Soyez circonspecte en étant confiante. Vous devez me comprendre. J'entends par circonspecte, point *bavarde*, point *caillette*. La reine d'Espagne vous fera des questions sur l'impératrice, sur la princesse Louis, sur la princesse Caroline, sur la princesse Joseph. C'est à vous à savoir mesurer vos paroles. L'intérieur de ma famille peut être exposé à tous les regards. Cependant, il ne me serait pas agréable que mes sœurs fussent peintes par un mauvais peintre. »

s'entravait toujours dans l'ampleur de la jupe, prête à se laisser tomber. Pour une coquette, le cas était gênant. Elle s'en tira, cependant, et sans trop déchoir, grâce aux conseils d'une dame qui avait l'expérience de cette sorte de toilette.

A la cour de Madrid, elle vit le prince de la Paix, le grand favori de la reine, qui lui sembla un fort grossier personnage, et la princesse des Asturies, qui lui agréa par tout ce qu'elle discernait, en elle, de chagrins secrets et de malheur. Elle quitta Madrid, ensuite, et entra dans Lisbonne le jeudi saint. Son voyage s'était donc prolongé durant tout le carême. Souvent elle avait été forcée de coucher dans sa *dormeuse*, lorsque, traversant l'Estramadure, elle ne pouvait se résigner à l'hospitalité que lui offraient les *ventas* ou les *posadas* espagnoles. En sa voiture, son lit était bon, les draps propres, ce qui était tout différent dans les *posadas* « dont les greniers de France les plus dépouillés, dit-elle, les cabarets des grandes routes réservés aux rouliers les moins difficiles, ne pourraient donner une idée ».

L'hôtel, où elle allait habiter à Lisbonne, était situé dans le quartier le plus animé, celui du grand commerce et des banques. Cette partie de ses mémoires témoignent d'une imagination puissante, d'un sens très aigu d'observation. Elle sait nous montrer le spectacle qui s'offrait à ses yeux de la fenêtre du petit salon où elle se tenait habituellement, et devant laquelle passaient et repassaient, pendant la journée, les Portugaises appartenant à toutes les classes de la société, les femmes du peuple, en cape rouge bordée de velours noir, avec, sur la tête, un mouchoir de linon roulé en marmotte; les petites bourgeoises en *chaise*, voiture attelée de deux mules, dont l'une était montée à la daumont; les

grandes dames en *chaise* aussi, avec quatre mules et un écuyer chevauchant à leur côté.

Ce fut à Quéluz, où se trouvait la cour, qu'elle dut faire avec Junot sa première visite à la famille royale. Le général avait revêtu, ce jour-là, son costume le plus brillant, le plus chamarré de galons et de dorures, son costume de colonel général des hussards, qui avait servi aux fêtes du sacre. « Le dolman était blanc et les parements rouges, le pantalon bleu et la pelisse bleue également, rappelant ainsi le gilet, le pantalon et l'habit à collet rouge, tout brodé d'or. Les manches du dolman et de la pelisse portaient neuf chevrons, en galons et en broderies de feuilles de chêne. La pelisse était bordée d'une fourrure de renard bleu magnifique. Tout le costume avait coûté quinze mille francs, et l'aigrette, un présent de l'impératrice Joséphine, était estimée au-delà de cent cinquante louis. » Et la jeune femme s'écrie : le général, ainsi costumé, était vraiment beau. De même sur sa toilette, elle ne manque pas d'en détailler l'élégance et la richesse, heureuse ensuite de déchirer, à belles dents, la princesse du Brésil, sorte de grimacière contrefaite [1],

1. Elle écrit (t. V de ses *Mémoires*, p. 382) : « Figurez-vous être devant une femme de quatre pieds dix pouces tout au plus, et encore d'un côté, parce que les deux n'étant pas égaux, avec un corps aussi déjeté, vous pouvez imaginer facilement quel buste, quels bras, quelles jambes et quelle personne, enfin, c'était une femme ainsi bâtie ? Encore si la tête avait été regardable ! Mais, mon Dieu, quelle figure, quelle épouvantable figure ! Des yeux éraillés et de méchante humeur, n'allant jamais ensemble sans qu'on puisse leur reprocher de loucher. Vous connaissez de ces gens-là, moi aussi. Et puis une peau qui n'avait rien d'humain, dans laquelle on pouvait tout voir, une peau *végétante*. Son nez, je ne me le rappelle plus, si ce n'est pour me le représenter descendant sur des lèvres bleuâtres, qui, en s'ouvrant, laissaient voir la plus singulière denture que Dieu ait créée. C'étaient bien des dents, si vous voulez, et elle aussi l'aurait bien voulu. Mais Dieu

en qui elle ne voit rien d'appréciable que les diamants et la parure. Alors, on saisit bien toute l'âcreté de ses remarques, et l'on comprend cette appellation de *petite peste* dont l'avait affublée Napoléon.

Dès qu'elle eut pris possession de son hôtel, qu'elle eut fait ses premières visites, elle afficha le plus grand luxe, ouvrit ses salons à l'aristocratie de Lisbonne, donna des dîners, de grands bals, désirant montrer ce qu'une jeune Parisienne élégante peut répandre autour d'elle de charmes et de séductions. Elle mettait, d'ailleurs, son amour-propre à lutter de faste et de richesse avec l'ambassadrice d'Angleterre, lady Fitz-Gerald ; et ce ne fut pas

avait été d'un autre avis et lui avait planté dans la bouche de gros os qui montaient et descendaient, comme le pourrait faire une flûte de Pan ; et pour couronner tout cela, une sorte de crinière, formée avec des cheveux secs, crépus, de ces cheveux qui n'ont pas de couleur ; cependant ils étaient noirs... La toilette de la princesse du Brésil était tout à fait en harmonie de dissemblance avec sa personne ; il le fallait. Elle eût été naturelle avec une robe de couleur obscure, ou bien une robe de soie parfaitement simple. Elle portait une mousseline de l'Inde brodée en lames d'argent et d'or, laquelle robe était faite à la grâce du Seigneur et ne couvrait que très imparfaitement une énorme gorge et une poitrine toute de travers, tandis que des agrafes de diamant rattachaient cette robe sur les épaules et les poignets de deux manches très courtes, qui laissaient voir des bras qui eussent été mieux cachés. Les cheveux, bouffants et sales, puisqu'il faut le dire, étaient nattés avec des perles et des diamants d'une admirable beauté. Le tour du corsage était également bordé avec un rang de perles d'un prix inestimable. Elle avait aux oreilles des boucles et des girandoles que je n'ai vues qu'à elle. C'est une paire de poires en diamant, mais parfaitement rondes et de la longueur du pouce. L'eau en était aussi limpide que du cristal. C'était une superbe et admirable chose également que les deux boutons qui surmontaient les poires. Il me semblait contempler quelque être étrange qui n'était pas de notre espèce. »

Quant au prince du Brésil, elle disait de lui qu'il ressemblait à un « taureau dont la mère aurait eu un regard pour un orang-outang ».

celle-ci qui l'emporta. Ainsi s'écoulèrent ses premiers mois de séjour en Portugal, dont la langue lui fut toujours odieuse. Elle détestait ses consonnances nasales, formant, disait-elle, « une harmonie infernale ».

Pendant ce temps, en Europe, de graves événements se déroulaient, hostiles à la France. Toute l'Allemagne était coalisée contre le nouvel Empereur. Junot ne put résister au désir de prendre sa part des combats qui se préparaient. Il n'était point maréchal ; il n'avait encore aucun titre de noblesse. Il en avait souffert comme d'une diminution à l'égard de ses camarades de l'armée qui avaient obtenu le bâton de velours semé d'abeilles d'or, lorsqu'il se jugeait digne autant qu'eux de le posséder. S'il était en Allemagne avec un grand commandement, les chances de la guerre lui seraient peut-être assez favorables pour satisfaire à son ambition. Et cette pensée l'obsédant, il partit, laissant sa femme à Lisbonne, et Rayneval, son substitut, à la direction de l'ambassade.

Doublant les étapes, excitant les postillons, il traversa l'Espagne, la France, une partie de l'Allemagne, avec la vitesse d'un courrier, et il arriva au quartier général de l'Empereur quelques jours avant la grande bataille d'Austerlitz. Malgré cette incartade, Napoléon l'accueillit bien, mais il ne put lui donner un commandement ; ce qu'avait espéré Junot. Chaque corps d'armée avait un chef de choix. Et puis, cette fugue, qui semblait dictée par un désir de gloire nouvelle, avait un motif secret que Napoléon discerna bien vite dans la conversation de son aide de camp. La banque Récamier était sur le point de sombrer, par suite d'une mauvaise gestion, et le grand financier sollicitait un secours de l'État, une avance de fonds qui le tirerait d'embarras. Junot

appuyait éloquemment cette demande et ce devait être aussi, pour cette raison, qu'en quelques jours, il avait franchi douze cents lieues. L'Empereur refusa. « Je ne suis point amoureux de la belle Mme Récamier, répondit-il à son lieutenant. Veuillez donc ne plus me parler de cette affaire, et laissez les imprudents, qui vivent sans compter, aux conséquences inévitables de leur folle conduite. » L'aide de camp, confus, n'insista plus, et Napoléon, afin de rompre le charme qui attachait le cœur faible de son lieutenant à la belle mondaine, ne voulant plus le renvoyer à son ambassade, qu'il avait abandonnée, le dirigea sur l'Italie, avec le titre de gouverneur général de Parme et de Plaisance, le chargeant de réprimer la révolte des populations de l'Apennin.

Dès lors, Mme Junot dut revenir à Paris. Elle s'arrêta de nouveau à Madrid ; et pendant la halte qu'elle y fit, elle put entendre les murmures du monde de la cour, contre la reine accusée d'avoir empoisonné la princesse des Asturies, sa belle-fille qui se mourait. Une lettre de la mère de la princesse, surprise par les affidés de la reine, avait décidé du sort de l'infortunée. Elle s'était plainte à sa mère de ses souffrances morales, des soucis qui l'accablaient près de son époux Ferdinand ; et la mère l'invitait à la venir rejoindre en Italie, ajoutant : *il faut tuer le diable avant qu'il vous tue.* Cette phrase trop compréhensible la perdit. Ferdinand, l'héritier de Charles IV, ne tarda point à devenir veuf.

Mme Junot rentra à Paris, après un an d'absence, le mardi gras de 1806. Junot était toujours à Parme. Durant ce temps-là, les mœurs de la société parisienne s'étaient encore profondément modifiées. Le

désir de paraître, la soif des faveurs du nouveau maître, l'appétit des richesses, s'étaient accrus jusqu'à provoquer, dit-elle, *la pitié* de l'observateur. Les gens les plus raisonnables se précipitaient avec une sorte de fureur *sur les hochets que la petite main de Napoléon leur jetait à la face*. Les cartons du grand maréchal, du grand chambellan, étaient pleins de suppliques intercédant pour une grâce, une place, un honneur. Et c'étaient ceux que l'on vit plus tard insolents, hargneux, à l'égard de celui, qu'à l'heure présente, ils invoquaient plus bassement que la divinité. Les fêtes se suivaient sans interruption. La cour impériale, illustrée des nouvelles victoires de Napoléon, apparaissait dans une gloire d'apothéose. Les jours du carême n'avaient pas mis fin aux splendeurs des réceptions mondaines. Les danses n'étaient pas interrompues ; et pour la première fois, cette année-là, depuis la révolution, on vit, à la cour, se former un quadrille avec des couples décorés de couleur différente : le blanc, le vert, le rouge, le bleu. En ce quadrille Mme Junot figura, car elle donne la description très minutieuse des toilettes : « Les dames blanches avaient des diamants ; les rouges, des rubis ; les vertes, des émeraudes ; et les bleues, des turquoises et des saphirs. L'habit était de forme espagnole. C'était une robe de crêpe blanc, avec des crevés en satin de la couleur du quadrille et ces crevés étaient entourés d'une broderie en lames d'argent. Sur la tête nous avions des toques de velours noir, avec deux plumes blanches. Nous étions encore assez supportables, bien que l'habit fût peu gracieux, mais les hommes avaient une tournure plus que comique, avec un habit fait, je ne puis dire comment, en velours blanc, de ce velours de printemps, appelé *velours ras*, puis une écharpe,

nouée sur le côté, de la couleur du quadrille, et une toque de velours noir semblable à la nôtre. »

Telle que nous la connaissons maintenant, subjuguée par tous ces plaisirs, allait-elle les abandonner en s'exilant à Parme ? Paris valait mieux que les plus belles villes de l'Italie. Junot, cependant, l'appelait près de lui, et afin de la séduire, il lui décrivait, en ses lettres, les honneurs qui l'attendaient, si elle cédait à ses désirs, et la beauté et la richesse de l'appartement préparé à son intention dans le palais où avaient vécu les princes dépossédés. Pour refuser, elle s'appuya sur la santé de ses enfants. Est-ce qu'une Parisienne de vingt-deux ans pouvait renoncer à tant de fêtes alléchantes ? Elle fit une visite à l'Empereur, comme si elle était résolue à rejoindre son mari, demandant s'il serait longtemps absent. La réponse impériale fut très évasive, et même un peu narquoise, laissant supposer que Junot se consolait avec de belles Italiennes. Alors elle prit son parti de ce veuvage, et s'abandonnant aux sollicitations du monde, elle attendit le retour de son mari, sans trop de chagrin.

IV

La pacification des Apennins étant accomplie, Junot fut autorisé à reprendre la route de France. C'était en juillet de l'année 1806. Quelques jours après, il fut réintégré dans sa place de gouverneur, et une vie de prodigalités ruineuses recommença pour les deux époux. Ils reprirent, l'un et l'autre, leurs habitudes de dépenses, leurs manifestations de luxe, leurs réceptions pompeuses. Il n'y avait,

pour eux, rien de trop beau, rien de trop cher. Leur maison à Bièvre leur parut trop modeste. Junot acheta, au grand munitionnaire Ouvrard, la terre et le château du Raincy, y emmenant un jour sa femme comme pour une visite de curiosité, et lui annonçant, ensuite, que le château était à elle, lorsqu'elle lui disait combien elle serait heureuse d'en être la châtelaine. Et les fêtes, qu'elle donnait à Paris, eurent dorénavant leur lendemain au Raincy. Mme Junot, avec ostentation, en faisait les honneurs à ses amies avec des valets dont la livrée rappelait celle des d'Orléans, jadis propriétaires du château. Ses envieuses en jasèrent, mais elle était fort aise d'exciter leur jalousie : ce qui était bien dans sa nature de Parisienne vaniteuse, entichée de son rang dans le monde.

Les affaires européennes, de nouveau, devinrent confuses et brouillées; la guerre fut imminente. L'année précédente, en 1805, l'Autriche avait subi les coups terribles du grand capitaine; la Prusse allait expier, à son tour, sa folle confiance en sa force et sa fourberie envers la France. La grande débâcle d'Iéna était proche. Toutes nos armées marchant vers le nord, l'Empereur quitta les Tuileries le 25 septembre 1806, dans la nuit. Cinq semaines après, il ne restait plus rien de la monarchie prussienne. Hélas! Junot, gouverneur de Paris, n'avait pas suivi son souverain; il gardait la capitale, il y maintenait l'ordre. Mais il était accablé de ses regrets. « Jamais, écrit sa femme, je ne vis à quel point Junot aimait l'Empereur que lors de cette campagne d'Iéna. C'était du désespoir que ce qu'il éprouvait, chaque fois qu'un nouveau bulletin nous parvenait. Oh ! que je lui ai vu verser de larmes; que je l'ai vu malheureux! Comme il l'aimait! »

Malgré l'absence de l'empereur, les fêtes continuaient. La reine Hortense était rentrée à Paris, après une cure faite aux eaux de Cauterets, et elle avait ouvert ses salons où les solennités musicales alternaient avec le bruit des danses et des jeux, auxquels prenaient part les hommes de lettres et les artistes, qui lui venaient faire hommage. Puis, la reine partit pour la Hollande, et les fêtes de Paris, les soirées et les bals, chez les ministres ou aux Tuileries, furent présidés par la grande duchesse de Berg, Caroline Murat. Vive, enjouée, entraînante, et dominant de ses rires, de ses caprices, de sa volonté, aussi ardente et aussi ferme que celle de son frère, la foule de ses adorateurs, la cohue des courtisans qui suivaient ses pas. L'impératrice Joséphine, à cause de son âge, ne dansait plus; et Caroline Murat avait le privilège d'ouvrir les bals auxquels elle assistait. Elle était jolie, à ce moment-là, écrit Mme Junot, et elle l'avoue avec tristesse parce qu'elle savait que son mari était le préféré de la grande duchesse. « Elle était fort élégante, ajoute-t-elle, ouvrait toujours le bal avec le gouverneur de Paris, jouait au whist avec le gouverneur de Paris, montait à cheval avec le gouverneur de Paris, recevait *seul*, de préférence à tout autre, le gouverneur de Paris. Enfin ce pauvre gouverneur de Paris, qui n'était pas un ange et dont la tête et même le cœur, pour être bien à moi et à ses enfants, n'en étaient pas moins accessibles à des impressions passagères, ne put résister aux séductions qui, tout naturellement, s'offraient à lui, comme les séductions s'offraient aux chevaliers chrétiens dans la patrie d'Armide. Il devint amoureux, mais amoureux avec passion de la grande duchesse de Berg. » Et Mme Junot laisse entendre ensuite que cette préférence de Caroline Murat était calculée, parce

que les guerres incessantes, que soutenait l'Empereur, pouvaient lui être fatales et causer sa mort. Ambitieuse autant que son frère, elle voulait s'assurer la protection du gouverneur de Paris, afin de proclamer Murat empereur, si Napoléon périssait à la guerre. Junot commandant la première division militaire et tout-puissant dans la grande cité, devait soutenir, de l'influence de son autorité, l'ambition de la grande duchesse. La commandante l'avait-elle deviné ? Mais elle l'écrit explicitement en ses mémoires.

L'infortuné Junot expia, par un exil, cet attachement à Mme Murat. Après Tilsitt, l'Empereur, revenu à Paris, et mis au courant de ces intrigues compromettantes, nomma Junot général en chef de l'armée de la Gironde, destinée à la conquête du Portugal, et il le fit partir le 28 août 1807. Le général conserva, néanmoins, la charge de gouverneur de Paris.

La jeune femme resta donc encore seule, dans son splendide hôtel, jouissant de tous les privilèges et de tous les honneurs réservés à son titre de « commandante ». Peut-être eût-elle quelque chagrin de cet abandon forcé, mais les plaisirs de l'hiver allaient distraire sa solitude, et les jouissances de son luxe et de ses toilettes lui faire oublier l'absence de son mari. Les étrangers, plus que jamais, se pressaient en ses salons, au milieu desquels se faisait remarquer très assidûment le comte Cobentzel, l'ambassadeur d'Autriche. On y voyait également beaucoup d'hommes de lettres, attirés par son esprit, par son entrain, par ses grâces de grande coquette. L'Empereur lui donna bientôt l'occasion d'une fête au Raincy. Après Tilsitt, le royaume de Westphalie avait été créé pour le prince Jérôme, séparé par un divorce de sa première

femme, Mlle Patterson. Une princesse de Wurtemberg devait la remplacer, et le maréchal Bessières, après l'avoir épousée au nom du prince, la conduire en France. Napoléon, un peu indécis d'abord sur le lieu de la première entrevue entre les deux époux, pensa au château de Mme Junot, et il la fit prévenir, la veille, qu'elle recevrait au Raincy la jeune princesse. Mme la gouvernante s'acquitta de son rôle à merveille. Elle détaille en ses récits comment, prise à l'improviste, elle sut amener, chez elle, un célèbre cuisinier, Réchaud, qui se chargea du menu de tous les repas. Un bain était préparé pour l'illustre visiteuse; une chasse au chevreuil après le déjeuner, dans les réserves du château; ensuite le prince arriverait et l'entrevue aurait lieu en un petit salon qui attenait à la grande salle des cérémonies. Mais comme toujours, l'esprit caustique de la conteuse se fait jour dans le portrait qu'elle a tracé de la jolie princesse allemande. Elle n'était pas grande, dit-elle, point jolie, quoique ses traits fussent réguliers, portant la tête trop relevée afin de ne rien perdre de sa stature. Elle eût pu être sympathique, étant jeune, âgée de vingt ans à peine, mais son regard demeurait sans caresses, très froid et hautain. Lorsqu'elle voulut s'habiller, ses caméristes vinrent annoncer qu'elles avaient oublié les chemises de leur maîtresse. Mme Junot offrit les siennes, les plus belles, les plus ornées de dentelles. La princesse pourrait-elle s'en servir, étant plus grosse que Mme Junot, elle fort mince et de taille svelte. Il faut croire que les chemises s'adaptèrent bien au buste de la jeune allemande, car l'habillement était achevé bien avant la présence du prince au Raincy. C'est alors la robe même qu'elle critique, la couleur bleuâtre

de la soie qu'elle trouve de mauvais goût. « Si encore — et elle insiste là-dessus — l'étoffe en avait été taillée à la mode courante, mais c'était un fourreau bien étroit, avec une petite queue, qui ressemblait à la queue arrondie du castor; et puis les manches bien étroites serraient le bras au dessus du coude, comme aurait pu le faire une ligature de saignée; avec cela des souliers pointus de manière à les croire de ces souliers à la poulaine, du temps du roi Jean ! » Oh ! il ne faisait pas bon de passer par les verges de cette intraitable coquette !

Ce mariage donna lieu à de splendides fêtes à Fontainebleau où la cour, au grand complet, les femmes jeunes et belles, en toilettes somptueuses, rivalisèrent de grâce et de luxe, le soir dans les salons, et le jour aux chasses dans la forêt. Diamants, joyaux, fleurs, toute la magnificence la plus éclatante se déroulait du matin jusqu'au soir. Et de sa plume experte, femme de cour aussi, l'élégante Parisienne décrit les toilettes de bal et les costumes de chasse des jeunes femmes et des hommes suivant l'empereur à cheval[1]. Après de si nom-

1. Au tome VI de ses mémoires, la duchesse écrit : « Toutes les femmes avaient un uniforme. Il fut d'abord affreux, mais alors il était charmant, en casimir chamois, avec le collet et les parements de l'amazone, en drap vert, brodé en argent. Le chapeau était de velours noir, avec un grand bouquet de plumes blanches. Rien n'était plus gracieux que de voir sept ou huit calèches, remplies de ces femmes, la tête couverte de plumes ondulantes, le corps serré dans un élégant habit de cheval, parcourant rapidement les allées de cette magnifique forêt, tandis que l'empereur, suivi d'une troupe nombreuse, passait auprès de nous, avec la rapidité de la flèche, courant après quelques cerfs, dont les hautes ramures se faisaient voir un moment, au sommet de quelque rocher bien moussu, puis repartaient comme le vent, pour échapper à leurs persécuteurs. Les hommes avaient un bel uniforme de chasse. C'était un habit de drap vert, avec des galons d'or et d'argent, posés en

breuses années la séparant de ces événements, lorsqu'elle écrivait, elle en était encore enthousiasmée.

Junot se dirigeant vers le Portugal avait, comme chef d'état-major, le général Thiébault; et c'est à son subordonné que nous devons la révélation des frasques dont le trop faible général fut le héros, pendant cette campagne très courte. Avant d'entrer en Espagne, il s'arrête à Bayonne, fait des excursions dans les montagnes, s'attarde à de nouveaux plaisirs, si peu pressé de poursuivre sa route, qu'il reçoit de Clarke le rappel des ordres de l'empereur, lui enjoignant d'entrer en Portugal, le plus tôt possible. Les routes d'Espagne étaient mauvaises, celles du Portugal n'étaient pas meilleures; le ravitaillement de l'armée qu'il commandait difficile; la chaleur accablante et l'eau introuvable. Junot voyait fondre ses régiments chaque jour. Mais la parole de Napoléon était formelle. Il fallait, coûte que coûte, arriver au but prescrit, sans délai et vite : « Allez, lui avait dit l'empereur. Entrez à Lisbonne, comme après une grande victoire. N'accordez rien au prince du Brésil, même quand il promettrait de faire la guerre à l'Angleterre; emparez-vous des vaisseaux portugais et occupez les chantiers. » Ainsi se manifestait, sans relâche, cette haine profonde contre l'Angleterre; ainsi, ce serment que Napoléon s'était fait à lui-même de ruiner la puissance de cette odieuse rivale partout où il la rencontrerait; et c'était cela qui l'animait si durement contre le Portugal. Mais le prince du Brésil n'avait pas attendu l'arrivée de Junot. Il avait fait sortir sa flotte du Tage, avait embarqué, sur ses navires,

brandebourgs sur la poitrine et aux poches, et dont les parements étaient en velours amarante. C'était le grand habit, celui-là, celui de la chasse à courre. J'aimais mieux le petit uniforme, celui du tir. »

tout ce qu'il avait pu de ses richesses personnelles, facilement transportables, et lorsque Junot entra dans la capitale du royaume, le 27 novembre 1807, il vit fuir à toutes voiles le dernier des vaisseaux de ce prince, qui s'en allait régner au Brésil. L'armée que le général amenait à cette extrémité de l'Europe, était réduite à quinze cents hommes, déguenillés, haves, malades; seulement, il arrivait précédé de la terreur qu'inspirait le génie de Napoléon, et il put, sans résistance, s'établir, en vainqueur, au palais royal.

L'empereur le nomma gouverneur général de ce pays, son lieutenant, et Junot s'occupa en homme intelligent de l'administration de ce petit royaume qui lui dut bientôt la réparation des routes, le dessèchement des marais, le défrichement des terres incultes, l'amélioration de l'élevage des bestiaux, afin de satisfaire aux besoins primordiaux de la population. En récompense de cette administration vigilante, Napoléon lui décerna le titre de duc d'Abrantès, quoique ce nom fût porté par une ancienne famille de l'aristocratie portugaise.

Il est vrai qu'à côté de ces occupations sérieuses le gouverneur général n'oubliait pas ses plaisirs, ni ses habitudes de luxe. Comme un petit roi, il avait une cour et des collaborateurs qui remplaçaient les ministres [1]. Enfin, il avait surtout des maîtresses, les plus jolies portugaises et les femmes de ses officiers, dont il savait obtenir les faveurs. Thiébault raconte, qu'en ce temps-là, couraient dans

1. En entrant à Lisbonne, Junot s'empara d'une bible en douze volumes, présent d'un pape, laquelle était évaluée douze cent mille francs. Elle fut vendue par sa veuve quatre-vingt mille francs à Louis XVIII. Dans ses écuries de Lisbonne, Junot possédait cent cinquante chevaux provenant des écuries de la cour, notamment huit attelages, de huit chevaux chacun.

Lisbonne des propos très significatifs. Les mauvais plaisants associaient trois noms qui produisaient une satire moqueuse : Junot, Trousset, Foy (*Junot troussait Foy*). Mme Trousset était la femme de l'ordonnateur de l'armée et elle avait résisté invinciblement aux œillades du général. Mme Foy, au contraire, la femme du colonel d'artillerie, plus tard général, si justement célèbre, n'avait plus rien à refuser au petit roi de Lisbonne [1].

A cette époque, Mme Junot qui était grosse, lorsque son mari quitta la France pour le Portugal, accoucha d'un fils. Elle le nomma Napoléon, l'empereur ayant accepté d'être le parrain, comme il l'avait été de la fille aînée. Le père apprit cette nouvelle avec une grande joie, lui qui désirait si ardemment un fils; et afin d'être agréable à sa femme, en lui envoyant une caisse de diamants bruts du poids de cinq cents carats, il lui fit offrir par les commerçants portugais un collier de diamants qui fut estimé trois cent cinquante mille francs. La jeune mère, dont l'amour de la toilette et des bijoux semblait croître avec le temps, fut tout heureuse de ce présent. Elle ne manqua point de se parer de ces bijoux en toutes les occasions; et plus alerte depuis ses couches, débarrassée des souffrances de la maternité, on la vit, toujours vaillante et tou-

1. Jeune et bien faite, dit le général Thiébault en ses *Mémoires* t. IV, p. 163), non belle, mais jolie, et encore plus gentille que jolie, plus spirituelle que sensée, agaçante à l'excès, ayant jeté par dessus les monts jusqu'à ses petits bonnets qui, cependant, lui allaient à merveille; on ne peut mieux placée dans un salon, charmante dans un boudoir, incroyable à cheval. Elle était, en effet, de toutes les promenades à cheval que faisait le général Junot. Il lui fournissait des chevaux, et ce que je n'ai jamais pu comprendre, c'est qu'elle préférât un diable de cheval noir anglais fort beau, extraordinaire comme coureur et sauteur, mais grand comme le cheval de l'Apocalypse, fort difficile à mener et dur à casser les reins. »

jours admirablement habillée, se livrer imperturbablement aux fêtes et aux bals, devenus si fréquents, cet hiver-là, à Paris. Les sœurs de Napoléon y résidaient, et chacune, à son tour, donnait un bal par semaine. La reine Hortense avait abandonné les brouillards de la Hollande et elle imitait l'exemple de ses belles-sœurs. La duchesse d'Abrantès, qui portait *le plus joli nom de la troupe* — un mot de Rapp — en narrant l'entrain de cette saison de plaisirs, laisse échapper cette exclamation : *que de mouvement ! que de toilettes !*

Cependant, le Raincy n'était pas payé et l'entretien de cette propriété étant trop coûteux, Napoléon se la fit céder. La duchesse, qui ne pouvait se passer d'une maison de plaisance, se mit en quête d'une autre demeure, voisine de Paris, et trouva la folie Saint-James, à Neuilly, qu'elle loua toute meublée [1]. Elle y reçut ses amis, elle

1. Elle était également fort agréable et très belle cette résidence de Neuilly. Voici la description qu'en a laissée la duchesse : « La maison n'était qu'un grand pavillon, mais il contenait ce qui m'était nécessaire à cette distance de Paris : un très beau salon et une grande salle à manger, avec un premier salon, servant de salon de musique. De l'autre côté du salon était une chambre à coucher, un petit salon de travail, une salle de bains et mon cabinet de toilette. Cet appartement donnait sur un jardin de fleurs uniquement à moi seule, et fermé du côté du jardin par un treillage à la manière suisse, et de l'autre par un canal bordé d'une allée de tilleuls, conduisant de la porte de mon cabinet de travail jusqu'à une grotte qui donnait sur la rivière, un peu au-dessus du laminoir qui était au bas du pont. La serre chaude, l'une des plus belles des environs de Paris, après celle de la Malmaison, avait, à cette époque, trois cents pieds d'ananas, ce qui en assurait cent par année à la maison, et renfermait une immense quantité de plantes exotiques et indigènes de la première beauté. Le perron du pavillon était formé par deux escaliers de douze marches sur lesquelles les jardiniers avaient soin de placer des vases étrusques remplis des plus belles fleurs, élevées dans la serre. Je me rappelle qu'un jour on mit sur le perron plus de quarante magnolias,

y attira des hommes de lettres, elle y fit jouer des comédies, elle y couronna des rosières. Durant cette année 1808, elle s'abandonna délicieusement à tous les plaisirs permis à une jeune femme [1]. Elle eût voulu, pourtant, ne pas rester plus longtemps éloignée de son mari et elle manifesta devant l'empereur l'intention de prendre la route du Portugal. Napoléon, qui connaissait, par le menu, les dissipations de Mme la gouvernante, appuya sur ces intentions, et il la congédia sur ces paroles : « Eh bien ! adieu, madame Junot. S'il vous prend envie d'aller en Portugal faire la *petite reine*, je vous réponds que vous trouverez votre mari dans une bonne attitude... Ecrivez-lui quand vous voudrez et ce que vous voudrez. Au reste, le plus tôt sera le mieux. Il importe au repos intérieur des ménages, entendez-vous, jeune femme, que les relations ne soient jamais interrompues entre un mari et sa femme. » Mais la domination de Junot en Portugal ne devait point avoir une longue durée. Les Anglais défendant les Portugais, leurs protégés, avaient débarqué des troupes sur le rivage et menaçaient Lisbonne. Junot marcha à leur rencontre inconsidérément, leur offrit le combat, le 21 août 1808, à Vimeiro, et perdit la bataille. Huit

daturas, ou orangers *Pompoleum* ; le même jour, mon jardin de fleurs, dans lequel l'on n'entrait que par mon appartement, était rempli de plus de deux cent mille pieds d'héliotropes, d'œillets, de jasmins, de roses des quatre saisons, de roses mousseuses, et tout cela planté en corbeilles et entouré d'une épaisse bordure de réséda. Oh ! c'était un lieu de délices qui donnait bien la preuve que les jardins d'Armide avaient pu exister. »

1. *Des salons de Mme d'Abrantès* : « Nous nous amusions beaucoup à Neuilly. La proximité de Paris permettait de venir me voir à tous mes amis, même ceux qui n'avaient pas de chevaux. J'avais tous les jours vingt personnes à dîner et quarante le soir, les jours d'opéra exceptés. On savait que j'allais au spectacle... Notre été fut très brillant à Neuilly. Nous jouions la comédie. Il y venait plus de monde qu'au Raincy. »

jours après il fut forcé de signer la convention de Cintra, s'engageant à évacuer le royaume; ses troupes seraient transportées en France sur les vaisseaux anglais. Aussitôt, les journaux de Londres attaquèrent l'impéritie de Junot et rappelèrent ses débauches, se moquant de son *sérail*; il fut débarqué à la Rochelle.

V

La duchesse était accourue au devant de son mari, lui amenant son fils, venu au monde pendant qu'il commandait à l'étranger. Que de choses à lui dire; en outre, que de remerciements à lui prodiguer, au sujet des diamants qu'elle avait reçus! Elle voulait, enfin, par cette démarche empressée, dissiper l'effet des méchants propos sur sa conduite avec certains grands personnages de Paris. Le comte de Cobentzel était l'un de ceux-là, et vraisemblablement le comte Louis de Narbonne, qu'elle recevait tous les jours chez elle. L'explication entre les deux époux, dont les torts étaient réciproques, fut des plus violentes. Junot ne parlait de rien moins que d'aller provoquer l'ambassadeur Cobentzel et de se battre en duel avec lui. Ce ne fut pas sans peine que la jeune femme apaisa son mari, au moment où Napoléon se rendant en Espagne, pour y rétablir ses affaires, se faisait suivre de son aide de camp qu'il venait de convaincre qu'un homme tel que lui ne pouvait rentrer à Paris, après la convention de Cintra, et qu'il lui fallait, avant d'y revenir, une campagne plus glorieuse.

Le général avait apporté une caisse contenant

quatre cent cinquante mille francs d'or, fruit de ses économies prétendait la duchesse. Elle partit avec cet or pour Paris. Arrivée chez elle, la caisse, échappée des mains des porteurs, tomba et fut brisée. L'or se répandit devant ceux qui étaient présents ; et ce petit accident fut un nouveau prétexte de dénigrements jaloux contre Junot que l'on accusait d'avoir rapporté du Portugal des tonneaux d'or et de diamants, fruit de ses rapines. D'autant plus que Junot, par forfanterie, avait dit à Savary avoir envoyé à sa femme des diamants si gros, que l'on avait pu tailler, à l'intérieur, un petit verre pour son fils, Napoléon. A la cour, et dans les salons de Paris, ce fut pendant quelques semaines l'unique sujet des conversations. Les diamants de la duchesse étaient cités comme les plus beaux que possédassent les femmes du monde ; plus beaux même que ceux de l'impératrice Joséphine, qui, jalouse aussi, voulut que la jeune duchesse les lui montrât.

En Espagne, Junot dirigeait le siège de Saragosse. Il y était depuis deux mois, lorsque Lannes vint prendre sa place, et l'empereur donna un commandement à son aide de camp, rappelé d'Espagne, dans la grande armée qui allait de nouveau combattre l'Autriche.

De son côté, la duchesse quitta Paris, pour aller faire une cure aux eaux de Cauterets ; mais à son retour, les fêtes n'étaient plus aussi bruyantes, aussi excitantes que jadis. Après les victoires décisives de Napoléon sur l'Autriche, on agitait dans l'intérieur des Tuileries, la question du divorce et l'impératrice n'assistait plus aux solennités de la cour, que le cœur meurtri et l'esprit angoissé d'inquiétude. Ses amies demeuraient impressionnées de cette attitude chagrine ; aucunes n'avaient

l'abandon qu'elles montraient naguère à leurs plaisirs. Une réserve polie, une sorte de gêne, glaçait les réunions des dames de la cour. La duchesse, d'ailleurs, allait se séparer de cette société qui semblait en deuil. Junot était envoyé, une nouvelle fois, en Espagne où lui était attribué le commandement du 8e corps d'armée. Après leurs débats de reproches et de colère, sa femme résolut de l'y suivre. Le général n'y voulait pas consentir, la duchesse étant enceinte, et les contrées où il séjournerait, disait-il, dévastées et misérables. Elle persista en sa volonté, et ensemble ils partirent pour Bayonne le 2 février 1810 dans une voiture allemande fermant bien. Elle avait fait couper ses cheveux, s'était coiffée d'un bonnet polonais et avait enfoui ses pieds et ses jambes dans de hauts brodequins fourrés. Ainsi vêtue, elle put supporter vaillamment le froid, qui, à cette époque, était terrible. Junot à Bayonne prit les devants et l'attendit à Burgos où était fixé son quartier général. Et telle était l'endurance de cette coquette, que ses mémoires rapportent fort légèrement les privations qui lui échurent durant son séjour en Espagne, tandis qu'elle raconte minutieusement les incidents de ses plaisirs, le bal que le général Solignac organisa pour elle, à Burgos; les trois petites chambres où l'on dansa et le spectacle que lui donnèrent les officiers français dansant avec les *senoritas* s'agitant en tourbillon, dans une atmosphère empestée et lourde. On étouffait. Malgré cela, après les danses, une *dona Prudentia* quelconque venait se trémousser en un fandango, « avec des bas et des souliers sales, écrit-elle, dans un pays où la plus pauvre fille est chaussée comme une pairesse d'Angleterre ». Bientôt elle quitta Burgos pour Valladolid, parce qu'on y avait transporté le quar-

tier général. Elle descendit, en cette ville, au palais de Charles-Quint où elle fut accueillie avec de grands honneurs par le général Kellermann, gouverneur de la ville. Et aussitôt, pour reconnaître cet empressement et ces honneurs, la jeune duchesse offrit un bal, en ce palais de Valladolid. Des bals, des danses, lorsque de tous côtés, on se battait, on se tuait, on se massacrait !

Elle ne pensait qu'à cela, cette coquette; et elle était enceinte ! A Valladolid, elle reçut le maréchal Masséna, nommé général en chef de l'armée du Portugal. Le maréchal, qui avait plus de cinquante ans, était arrivé avec une jeune femme, sa maîtresse, habillée en homme. Il ne pouvait se priver de ces amours fantasques, le vieux guerrier, et lorsque, le matin, il venait rendre visite à la duchesse dans sa chambre où elle cousait béguins et brassières, il n'entrait chez elle qu'en cachette, craignant les reproches de la belle, qui l'attendait dans une autre partie du palais. Sa conversation se prolongeait, pendant qu'il tenait en main l'écheveau de fil que dévidait la duchesse; mais, sous aucun prétexte, elle ne lui parlait de la compagne qu'il s'était donnée, « attendu, dit-elle, qu'elle avait un profond mépris pour les vieilles amours ». De Valladolid, à la remorque du quartier général, elle se dirigea vers Salamanque. A sa rencontre, arrivait le général Thiébault, craignant qu'elle ne fût enlevée par un batteur d'estrade, don Julian, qui avait juré de la garder comme otage, jusqu'à ce que l'on rendît le prince des Asturies, Ferdinand, prisonnier en France. De Salamanque, elle descendit ensuite jusqu'à Ciudad-Rodrigo, toujours avec le quartier général. Elle devait y séjourner, étant grosse de huit mois, pour y faire ses couches. Mais la petite ville, qui avait subi un siège, ne

présentait plus qu'un amas de décombres, vides d'habitants, qui avaient fui. Elle put s'installer, néanmoins, dans la maisonnette d'un chanoine, soutenue d'énormes blindages qui projetaient, à l'intérieur, une obscurité sinistre. En y entrant, elle demeura saisie d'une tristesse profonde. Au surplus, comment vivre en cette contrée désolée où l'on ne voyait pas un arbre autour des vieilles murailles? Il faut lire ce qu'elle écrit à cet égard. « Lorsque mon cuisinier, désespéré de ne pouvoir me donner que du mauvais bouillon, parce qu'un vieux taureau, ou une mauvaise et maigre vache ne pouvaient en donner de bon, lorsque cet homme voulait ne pas trop perdre *sa main*, il envoyait mon chasseur avec un fusil, se promener sur les bastions, encore couverts de décombres, et là, le chasseur guettait ce qu'il appelait des alouettes, mais simplement de détestables moineaux, durs, amers, et d'un goût sauvage. Il importait peu à mon maître-queue. Il arrangeait les oiseaux au gratin avec des croûtes bien façonnées, servait chaud dans une casserole d'argent, et demeurait tout aussi content de lui que s'il m'eût servi des ortolans et des becfigues. » Un mois après elle accouchait d'un fils, le 25 novembre 1810[1], entourée des soins d'une de ses amies, Mme Thomières, la femme du général, qui n'avait pas voulu la quitter, et l'avait suivie en tous ses déplacements. Enfin, elle vit arriver la nourrice de son premier enfant, une forte Bourguignonne, venue de son pays, quand elle avait appris l'état de son ancienne maîtresse. Après ses couches, la duchesse retourna à Salamanque où elle attendit la guérison de Junot,

1. Il fut d'abord appelé Rodrigue du nom de la ville où il était né. On le nomma plus tard Alfred.

blessé en pleine figure d'une balle qui lui avait écrasé le nez; et là, au fond de cette province, elle reprit, comme à Paris, ses réceptions, ouvrant ses salons à quelques Espagnols distingués, aux Portugais, comme le marquis de Valença, qui n'avaient point voulu rentrer dans leur patrie les armes à la main, aux généraux et aux officiers français qui habitaient alors la capitale du petit royaume de Léon : le général Thiébault, le général Fournier, dont la voix chaude et le talent musical procuraient aux assistants le plus grand plaisir. On se réunissait pour jouer aux échecs, pour commenter les nouvelles arrivées de France, pour faire de la musique. « C'était — écrit Thiébault — une inconcevable fortune que la société d'une dame aussi charmante, au fond de l'Estramadure. Désirable partout, elle était inappréciable au milieu de ces Espagnoles de province, dont les plus huppées n'approchaient pas de l'instruction et des manières de nos caméristes de bonne maison. C'était tout ce que notre siècle avait pu produire d'aimable, de lettré, de brillant; c'était un des premiers salons de Paris, transporté au milieu d'une population qui semblait appartenir aux temps écoulés, et plus encore qu'une société, c'était une femme dont le caractère égalait le mérite[1]. » Là, à Salamanque, elle eut à se repentir de sa

1. Thiébault, lui aussi, était certainement amoureux de la duchesse. Il n'en parle jamais qu'avec admiration. Et cependant, fidèle à ses habitudes, il ne manque pas de faire ressortir les défauts de la belle personne. « Toutes mes soirées à Salamanque, écrit-il, lui étaient consacrées, et souvent je dînais avec elle. Dirai-je, à propos de ces dîners, quel était le laisser-aller de sa maison ? Elle avait, à Salamanque, une table assez pareille à la mienne : deux fois trois plats, et cinq assiettes de dessert ; et cet ordinaire lui coûtait neuf fois plus. Elle n'avait aucun luxe de toilette, et on lui faisait payer quinze cents francs par mois pour frais de blanchissage. Maintenant, si l'on se rappelle que le cuisinier du duc gagna, à Lisbonne, trois cent mille

bienveillance pour le général Fournier qu'elle avait gracieusement accueilli à Ciudad-Rodrigo. Trop aimable avec lui, elle se plaignait de ses assiduités déplacées; car il se montrait, la nuit, autour de la maison qu'elle habitait, satisfait de laisser croire qu'il était l'amant de la belle duchesse. Mais Thiébault, en ses mémoires, ne dit point que ce ne fût pas vrai.

VI

Le 15 mai 1811, le maréchal Masséna fut relevé de ses fonctions de général en chef de l'armée de Portugal et remplacé par le maréchal Marmont. Quelques semaines auparavant, Junot avait reçu, de Paris, une lettre écrite de la main même de l'empereur le rappelant en France où une nouvelle destination lui était réservée. C'était un commandement dans la grande armée, formée contre les Russes. Les deux époux recommencèrent donc leurs pérégrinations à travers l'Espagne et à travers la France, et ils arrivèrent à Paris, vers le milieu du printemps. L'empereur, alors, était marié à l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Louise, et la duchesse d'Abrantès pense tout de suite à se faire présenter à la nouvelle impératrice. Sa toi-

francs sur sa table, en dix mois; qu'à Paris, pour fil et aiguilles, la duchesse eut, au magasin de la *Mère de famille*, un mémoire de dix mille francs; que pour une seule visite, le duc donna douze mille francs à une actrice de Bordeaux, qui, pour ce fait, fut surnommée la *Duchesse*; que dans une année, où il toucha plus de quinze cent mille francs, ses dépenses et celles de sa femme dépassaient ses recettes de près de cinquante mille francs, on comprendra qu'il n'y a pas de maisons où, avec de telles latitudes, des domestiques économes ne puissent prendre à leurs gages jusqu'à leurs maîtres. »

lette, pour cette première visite, était splendide, et elle n'eut garde d'oublier ses diamants, qui, à son cou et sur sa poitrine, brillaient de tous leurs feux. Elle fut impressionnée, dit-elle, de trouver dans les appartements des Tuileries où elle avait laissé naguère la bonne et tendre Joséphine, une étrangère, une enfant de dix-neuf ans, sans grâce et sans élégance, dont la personne ne pouvait échapper aux critiques. C'était une poitrine et une gorge trop développées, énormes ; c'était des bras et des mains d'une petitesse et d'une maigreur inexplicables ; c'était un *regard kalmouck et une bouche autrichienne. Petite peste*, aurait redit Napoléon, s'il eût pu lire dans la pensée de la visiteuse. Telle, cependant, il était amoureux de son Autrichienne, très amoureux même, et il tâchait de satisfaire à tous les caprices de la jeune femme ; si bien, qu'au jour de la fête de la princesse allemande, que charmait le séjour de Trianon, l'empereur voulut que toutes les dames de la cour vinssent à Versailles y offrir leurs hommages, ce qui souleva de grands mécontentements, parmi les belles mondaines, obligées de voyager de Paris à Versailles en grande toilette, et coiffées, ou bien de louer un appartement à l'hôtel où elles s'habilleraient.

Et puis, autour de la nouvelle souveraine, on ne voyait plus que des personnes de la vieille aristocratie, qui, déjà, se targuaient de leur suprématie renaissante. Les nobles de nouvelle création se sentaient distancés par ceux d'autrefois. L'esprit de l'ancienne monarchie reprenait vigueur. Les idées de la révolution, les hommes qui avaient émergé du peuple depuis 89, étaient délaissés. Napoléon, allié aux familles souveraines, ne recherchait plus autant ceux qui s'étaient élevés avec lui,

mais ceux qu'il avait négligés pendant les premières années de son pouvoir. Les mémoires de la duchesse mettent en lumière, avec beaucoup de relief, ce nouvel esprit qui régnait aux Tuileries, depuis le second mariage. Et d'autres pages attachent encore le lecteur, lorsque sa plume nous trace l'affection profonde qu'avait Napoléon pour son fils ; son amour qui, à certaines heures, se changeait en adoration. L'enfant le lui rendait bien, négligeant sa mère qui s'occupait peu de lui, et ne lui consacrait, chaque jour, que quelques instants.

Ce fut, cette année-là, une mode de séjourner, durant les mois de vacances, à Aix, en Savoie. La duchesse n'y pouvait manquer. La plupart de ses amies s'y trouvaient : la duchesse de Raguse notamment, avec laquelle elle était liée d'une grande amitié. Celle-ci dut abandonner Aix, appelée en Espagne par une blessure qu'y avait reçue le maréchal Marmont. Et cette absence n'empêche pofnt la duchesse d'Abrantès de se livrer à ses plaisirs avec ses autres amies, en société d'hommes éminents qui, à son exemple, et sous son influence, oubliaient la réserve qu'aurait dû leur imposer leur haute situation. Le jour de sa fête, à la Saint-Laurent, le 10 août, la ville d'Aix eut le spectacle d'un éblouissant feu d'artifice, placé devant les fenêtres de la jolie baigneuse. Elle occupait un appartement, au rez-de-chaussée d'une maison située sur la grande place de la ville et les rires, les gais propos de son salon, arrivaient jusqu'à la foule des curieux, réunis sur la place. La duchesse menait, en cette petite ville de Savoie, une vie si évaporée que la princesse Pauline, venue aussi à Aix, demander la guérison de ses douleurs, et froissée d'être délaissée et de sentir l'indifférence de ses courti-

sans, enveloppant de leurs hommages la duchesse d'Abrantès, lui fit dire qu'elle n'approuvait pas tout le bruit dont elle était cause, et cette désinvolture et ce sans-gêne qu'elle affectait ; que ce n'était pas compatible avec sa dignité, et que l'empereur en serait courroucé, s'il l'apprenait. Mais si l'une, la princesse, avait son franc parler avec tout le monde, l'autre, la duchesse d'Abrantès, ne manquait pas de hardiesse, et elle répondit qu'elle ne pensait pas manquer à sa dignité, en s'abandonnant à sa joie et aux rires d'une conversation spirituelle. L'empereur ignora, sans doute, ce qui s'était passé à Aix, car la duchesse ne dit nulle part qu'elle fût blâmée [1].

Son retour à Paris mit fin à cette joie débordante. Junot allait partir pour l'Allemagne, et partout, dans les châteaux, comme dans les chaumières, lorsque tous les hommes valides devaient satisfaire au recrutement, on était triste à la veille d'une séparation qui serait, peut-être, éternelle avec l'être le plus aimé. Les mères, les épouses, les sœurs, les amantes, pleuraient. Personne n'avait plus de disposition aux plaisirs. On sentait bien que cette nouvelle guerre serait terrible ; que l'ennemi, le Russe, fuirait dans ses solitudes glacées, ou bien défendrait, pied à pied, le sol de sa patrie. On apprenait que le tzar était allé, en grande pompe, à Moscou, chercher l'image vénérée de Saint-Serge, afin de la placer sous les plis des étendards de ses régiments,

1. En rentrant d'Aix à Paris, et passant par Lyon, elle fit une démarche que l'Empereur ne lui pardonna jamais. Elle fit une visite à Mme Récamier qui y habitait, exilée. Mme Récamier subissait l'influence de Mme de Staël et ne pouvait être inspirée que de sentiments hostiles et malveillants pour Napoléon. C'était donc, de la part de la duchesse d'Abrantès, un manque de tact et une sorte de démonstration hostile aussi à l'Empereur que de faire hommage à l'amie de Mme de Staël.

qui se battraient alors pour une cause sainte. Ces jours de départ devenaient tragiques. Et cependant, ceux qui partaient étaient, comme toujours, pleins de confiance dans le génie de l'empereur, et les plus tristes ce n'étaient pas eux. « Eh bien ! nous entrâmes dans Moscou, écrit la duchesse; nous y entrâmes et, pourra-t-on le croire ? on y a ri, on y a dansé, on y a joué la comédie ! »

A la nouvelle de la prise de Moscou, l'esprit public s'exalta jusqu'au délire. Mais, quelques semaines après, lorsqu'on connut l'incendie de cette vieille capitale des tzars, ce fut une stupeur lourde, un énigmatique désespoir, qui déprimèrent tous les cœurs. Qu'allait devenir l'armée, cette foule immense de soldats, sans abris, harcelés par les cosaques ; en proie à la faim, au froid, à toutes les misères d'une retraite désastreuse ? Subitement l'enthousiasme et la confiance disparurent, car, on le sentait bien, il faudrait de nouvelles armées pour remplacer celles qui allaient mourir dans les plaines glacées de la Russie, et avec ces secondes recrues, marcher contre des ennemis toujours plus nombreux. Alors, écrit celle qui était séparée de son mari, on se demande pourquoi ces titres, pourquoi ces majorats, ces cordons, ces ordres, tout ce faste de récompenses, si *jamais*, *jamais* on n'en pouvait jouir en repos? Toujours loin de ce qu'on aimait, on finissait par devenir étranger à sa famille. Les plus doux, les plus chers des liens, devenaient, eux-mêmes, une simple impression raisonnée. Les enfants grandissaient loin de leur père, et il se formait ainsi, dans une famille, des liens d'affection séparée, qui, plus tard, portaient le trouble et le malheur dans une maison. A prendre, ensuite, la vie plus matériellement, la souffrance du regret était peut-être encore plus vive, dans le moment même, parce

que ce souvenir venait retracer à l'homme, privé de tout, sur la route glacée où il retombait à chaque pas sur la neige, manquant quelquefois de pain et de vêtements, qu'il avait une maison parfaitement pourvue de toutes choses, chaude et commode, et lui offrant, en foule, tous ces riens que la fortune donne, et que les gens de bon goût savent si bien rassembler autour d'eux. Et une sorte de rage s'emparait de ces malheureux, affamés et transis ; et de jour en jour leur voix s'élevait plus menaçante et plus ferme, et répétait : « Eh ! quoi, jamais, jamais ! »

Oui, à ce moment-là, c'était la pensée générale, celle de tous les maréchaux, devenus princes ou ducs, celle de la duchesse également dont la raison était vivement affectée par les lettres écrites de Russie. Elle en reproduit une de son mari où il s'épanche en nobles termes dans le cœur de sa femme. On était en décembre 1812. Il souffrait, comme tous ceux qui vivaient encore dans les immenses plaines du Nord semées de cadavres, il lui écrivait : « Tu as su qu'il souffrait aussi (lui, Junot) et tes maux en ont été augmentés. Tu as su qu'il avait manqué de tout, et ton cœur, en ressentant ses peines, a aggravé les tiennes. Voilà, ma Laure, voilà une des souffrances de ton ami. Lui qui voudrait, aux dépens de sa vie, te rendre la santé et le bonheur, voit avec désespoir, ta jeunesse se consumer dans la douleur ; et sa destinée, l'obligeant à s'éloigner de toi, n'être pas en état de te soulager, par l'emploi des sentiments sincères qu'il t'a voués pour sa vie. » On venait d'échapper au complot du général Malet, qui avait failli renverser le gouvernement impérial, naguère si solide, maintenant secoué par les plus implacables événements. Une fermentation sourde de mécontentement et de désespérance régnait dans Paris ; et l'empereur qui venait d'arriver de Russie,

était le premier atteint. Des caricatures, cruelles pour son ambition, étaient vendues en cachette chez les libraires. Elles lui reprochaient d'être un mauvais jardinier, d'avoir *laissé geler ses grenadiers et flétrir ses lauriers*. Une autre, atroce surtout, représentait la colonne Vendôme, avec ce quatrain :

Tyran, juché sur cette échasse,
Si le sang, que tu fis verser,
Pouvait tenir en cette place,
Tu le boirais sans te baisser [1].

Et il devait subir, avec un visage impassible, cette animadversion de ses ennemis, ce doute sur son génie! Jadis, au temps de Joséphine, lorsque son âme était trop pleine de soucis, il venait à elle pour se soulager de ses chagrins ; et elle savait, par ses douces paroles, remonter son courage et le raffermir dans ses vastes projets. Maintenant, que pouvait-il dire à une enfant comme Marie-Louise,

1. A ce sujet, la duchesse fait une remarque piquante ; la voici : « Après la retraite de Moscou, tout un parti se leva contre lui (Napoléon), contre lui son bienfaiteur, et répudia nos conquêtes, notre gloire, nos lauriers. Ils étaient sanglants, ces lauriers, disaient-ils. Eh ! quels lauriers ne le sont pas ? Ils ont, dit-on, coûté des milliers d'hommes à la France. Mais la révocation de l'édit de Nantes a frappé d'expropriation plus de trois cent mille familles. Parmi ces malheureux, combien n'y avait-il pas de vieillards abandonnant le toit, le champ paternel, pour aller mourir sur une terre étrangère ? Croit-on, qu'à l'agonie de ces infortunés, leur cri de désespoir ne résonna pas, avec un éclat plus retentissant, au pied du trône de Dieu, pour demander vengeance contre Louis XIV, que le boulet frappant le soldat de Napoléon, au milieu des batailles ? Et quant aux autres reproches qu'on avait à lui faire, fussent-ils réels, aussi bien que futiles, ils ne vaudraient pas encore les cages de fer du château de Loches, l'édit sur les chasses du bon roi Henri IV, et le passe-temps de la *Fleur de Chevalerie*, qui menait joyeusement sa cour et ses maîtresses voir brûler les sectaires à petit feu, pour distraire et réjouir un chacun. Allons ! il ne faut pas non plus crier ainsi *tolle* après Napoléon. Il n'en a pas tant fait. »

devant qui il n'avait garde de laisser voir sa pensée? Il devait paraître, en sa présence, toujours ferme et toujours fort, sinon, disait-il, elle l'écrirait à son père, et cette famille autrichienne, qui le haïssait, se réjouirait de son malheur. Duroc, écrit la duchesse, Duroc, son confident, put seul connaître l'émoi douloureux du grand homme, qui devait souffrir solitairement!

VII

Junot, enfin, se retrouva, un jour, près de sa femme. Mais, il revenait, de cette campagne, si funeste et si désastreuse, avec une blessure morale qui ne devait jamais se fermer, et entraîner sa chute, sa descente vers la folie, et sa mort. Le bulletin de l'empereur, sur la guerre de Russie, contenait cette phrase : que, lui, Junot, avait *manqué de résolution*. Et c'était ce reproche de Napoléon, dont il avait fait son dieu, qu'il ne pouvait oublier et qui le crucifiait. Il se le répétait sans cesse, et le redisait à sa femme, les yeux en larmes, la tête appuyée sur les genoux de celle qui, alors, le chérissait comme une mère. Elle tâchait de le consoler, sans y parvenir. C'était, pour Junot, un refrain obsédant, comme un glas lugubre qui sonnait à ses oreilles. Il se croyait abandonné de l'empereur, doutant de cette affection impériale qui lui avait été si douce, et avait exalté son dévouement et sa bravoure. « Il ne m'aime plus, s'écriait-il ; non, il ne m'aime plus! » Un jour que Narbonne était dans le salon de Junot, et que le général répandait son chagrin, en termes lamentables, Narbonne lui affirma, au contraire, que Napoléon l'aimait encore, et toujours, lui Junot : « Eh! pardieu,

qui donc aimerait-il, s'il ne vous aimait pas? Il vous aime, vous dis-je, et vous êtes injuste ! — Et c'est vous qui me le dites, répondit Junot, vous qui avez été témoin de ce qui fut fait pour Rapp, lorsqu'on voulait lui donner mon corps d'armée ! S'il ne l'a pas eu, c'est que son âme est trop noble pour vouloir la dépouille d'un ami. Mais cette dépouille, enfin, on devait me l'enlever. Ces soldats que j'avais conduits à la mitraille de la Moskowa, on voulait me les enlever ! Et qui donc avait le pouvoir de le faire, si ce n'est celui qui peut tout ? Non, non, je ne suis pas injuste. Napoléon ne m'aime plus, et si j'ose le dire encore à vous autres, *il ne nous aime plus !* »

Junot voulait se faire tuer aux batailles prochaines, pour démontrer qu'il *ne manquait point de résolution*. La guerre allait recommencer. Napoléon avait pu, en quelques mois, après Moscou, faire surgir, du sol de France, de nouvelles armées. Il fallait arrêter les Russes qui marchaient en avant, réprimer les élans des Prussiens qui se joignaient aux Russes. Sans doute, le patriotisme était toujours vibrant; mais la duchesse dépeint, en ses mémoires, l'alarme des mères et l'affolement des femmes, qu'une affection ou un amour attachaient aux hommes prêts à partir. Désolation universelle ! On ne les voyait plus, les femmes, comme aux premiers temps de la République, fixer aux épaules des partants les armes dont ils étaient pourvus. Jadis il y avait exubérance d'enthousiasme. En cette néfaste année 1813, l'enthousiasme était tombé : seule, restait à chacun la résolution de faire son devoir envers la patrie. Junot, en qui Napoléon avait discerné un commencement de folie, le détraquement d'un esprit trop ardent, ne voulut point lui confier un autre commandement.

Il l'envoya gouverner Venise, puis les provinces illyriennes. Et Junot, chagrin, quitta Paris, la duchesse empêchée de le suivre par une santé fort délabrée. Peu lui importait, d'ailleurs, toilettes et plaisirs. On ne s'occupait plus que de la marche des armées. Toutes les tables, dans les salons, étaient couvertes de cartes, piquées d'épingles à tête de couleur, indiquant la position des ennemis. Et les femmes les plus coquettes y apportaient une passion, jamais constatée chez elles, au temps même des plus grandes victoires de l'empereur. Certes, on ne doutait plus que cette campagne ne fût la partie suprême engagée, où allait se jouer le destin de la France. Les premières batailles gagnées jusqu'à Dresde avaient réveillé les plus belles espérances. Et puis était arrivé le désastre de Leipzig, cette bataille de trois jours, qui fut appelée la *bataille des nations*, durant laquelle nos alliés, Saxons et Suédois, se tournant contre nous, causèrent notre défaite, — défaite irrémédiable.

Ce fut un coup effroyable porté au milieu de la société mondaine. L'invasion fut tout de suite prévue, l'envahissement de la France, son démembrement peut-être ; et surtout la présence des hordes sauvages de l'armée du tzar, dans les splendides hôtels de l'aristocratie. A ces craintes unanimes, vint se joindre, pour la duchesse, une douleur imprévue. Duroc, un de ses meilleurs amis, avait été emporté par un boulet ; et Narbonne, son conseiller le plus intime, dont le nom apparaît en ses mémoires, à presque toutes les pages, venait de mourir. Elle allait apprendre une nouvelle bien plus désolante, la folie et ensuite la mort de son mari.

S'y attendait-elle ? Connaissant le trouble que le « bulletin » venu de Russie avait causé à l'esprit de

Junot; n'ignorant point la violence que possédaient les sentiments provoqués en cette âme de soldat, toujours dévouée à ce capitaine vénéré, elle devait prévoir assurément une issue fatale, qui briserait cette vie déjà incohérente. Et cette issue fatale, ce fut la folie. Le général Thiébault raconte comment elle se révéla, un jour qu'à Raguse, Junot, voulant inspirer à ses administrés une confiance qu'il n'avait plus dans la durée du pouvoir impérial, résolut de donner un bal et invita quatre cents personnes à y prendre part. Tous les invités étaient réunis dans les salons du palais, et depuis une heure, écrit Thiébault, ils attendaient l'arrivée du gouverneur, lorsque « les deux battants de l'appartement intérieur furent ouverts; et que vit-on? Le duc d'Abrantès ayant des escarpins du dernier luisant, un ceinturon soutenant son épée, ses crachats suspendus à son cou, tous ses grands cordons sur l'épaule, les cheveux bouclés avec le plus grand soin, son chapeau à plumet blanc sous le bras, des gants blancs à ses mains, et à cela près, nu comme un ver. On comprend la surprise, les cris, la fuite de toutes les dames, se précipitant à travers les escaliers; et comment les salons furent, à l'instant, déserts. Ce fait, transmis au vice-roi d'Italie, fit aussitôt donner au duc d'Abrantès l'ordre de se rendre à Milan. On parvint à lui faire exécuter cet ordre, et il était à peine à Milan qu'il fit mettre six chevaux à sa plus belle calèche, et en grand uniforme, décoré de tous ses ordres, l'épée au côté, le chapeau sur la tête, ganté et éperonné, il se plaça sur le siège et se mit ainsi à parcourir tout Milan, faisant monter, dans sa calèche, toutes les filles publiques qu'il rencontrait et auxquelles il servait de cocher ». Un de ses neveux, qui ne l'avait point quitté, réussit enfin à l'emmener en Bour-

gogne, dans sa propre famille, et l'infortuné, en un moment lucide, comprenant son malheur, se laissa choir d'une fenêtre, afin de se tuer. Il se cassa la jambe; il fallut la lui couper. Mais voulant absolument mourir, il arracha l'appareil posé à la suite de l'opération et, quelques jours après, il mourut.

Savary fut envoyé par Napoléon pour avertir la duchesse de ce triste événement. Aussitôt — c'est elle qui parle — après le départ de Savary, elle se jeta dans les bras de son frère, Albert Permon, et s'y anéantit en un torrent de larmes. Puis, elle se fit amener ses enfants, et ces petites créatures, voyant leur mère terrassée par la douleur et suffoquant dans les sanglots, pleurèrent aussi, la prenant dans leurs bras et lui demandant la raison de ses larmes, et si elles étaient causées par une maladie grave de leur père. Elle partit, tout de suite pour Genève, espérant y rencontrer son mari et son neveu qu'elle avait avertis. Junot y avait passé et n'y était plus, conduit à Montbard, en Bourgogne. Lorsqu'elle y arriva, Junot venait de mourir. Savary lui fit connaître, à ce moment, les ordres de l'empereur qui lui défendait son retour à Paris et lui fixait une résidence à vingt lieues de la capitale. Bravant les ordres de Napoléon, elle rentra chez elle et dit fièrement à Savary : « Je suis venue chez moi, parce que ma place est là, et non ailleurs. Je suis la tutrice légale de mes enfants mineurs ; j'ai des devoirs envers eux que je ne puis négliger; j'ai, en outre, des affaires à régler. Je resterai donc ici, à moins que la force ne me contraigne à sortir de mon hôtel. » Devant ce langage énergique, Savary n'osa pas faire exécuter les ordres impériaux. Il laissa la duchesse en paix[1].

1. Au tome IX de ses *Mémoires*, la duchesse a écrit : « Napoléon renvoya à la duchesse, par Rovigo, une lettre que Junot

Elle avait espéré que Napoléon lui viendrait en aide, parce que Junot ne lui léguait que des dettes. Napoléon, irrité sans doute par la conduite de la jeune femme, qui s'obstinait à recevoir, en ses salons, tous ceux que l'on pouvait considérer comme hostiles à l'empire, l'abandonna et ne fit rien pour lui épargner les premiers embarras d'un veuvage. Elle suivit alors les conseils de son frère Permon, à qui l'empereur avait enlevé la place de commissaire général de police à Marseille, et ceux de son vieil oncle, Démétrius Comnène, qui n'avait jamais cessé d'être royaliste. C'est pourquoi, durant les jours qui précédèrent la chute de l'empire, on la trouve mêlée aux intrigues qui préparaient le retour des Bourbons.

lui avait écrite au milieu d'un accès de fièvre cérébrale. Sa raison tout à fait altérée ne le fut jamais pour l'objet de son culte. Il voyait Napoléon comme un Dieu. Et pourtant, il était fatigué de cette guerre éternelle. Et dans ce moment solennel où l'âme se montrait sans voile, il est remarquable de lire ce qui s'y passait à l'époque où le bouleversement de tout ce qui avait établi l'Empereur menaçait de s'opérer. Cette lettre, dont je retrouve seulement quelques incohérences, est une des choses les plus remarquables peut-être qu'on puisse voir pour l'esprit du temps. Elle montre comment celui qui aimait Napoléon, comme il aimait Dieu, lui révélait, au jour de la vérité, sa pensée tout entière. Ce qu'elle renfermait, au reste, c'était la pensée de tous, mais ils n'osaient pas la mettre ainsi au jour. Lui-même, le malheureux, l'aurait toujours cachée, si le mal horrible qui le terrassait n'avait ôté toute entrave entre sa parole et sa pensée. Ainsi donc, il disait à l'Empereur... « Moi qui vous aime avec l'adoration du sauvage pour le soleil, moi qui suis tout à vous, eh bien ! cette guerre éternelle qu'il faut faire pour vous, je n'en veux plus ; je veux la paix. Je veux reposer, enfin, ma tête fatiguée, mes membres endoloris dans ma maison, au milieu de ma famille, de mes enfants, avoir leurs soins, ne leur être plus un étranger. Je veux, enfin, jouir de ce que j'ai acheté avec un trésor plus précieux que les trésors de l'Inde, avec mon sang, le sang d'un honnête homme, d'un bon Français, d'un vrai patriote. Eh bien, je demande, enfin, la tranquillité acquise par vingt-deux années de service effectif et dix-sept blessures par où mon sang s'est échappé pour ma patrie d'abord, et pour votre gloire. »

VIII

Veuve, elle se renferma dans son hôtel, sortit peu. On était alors à la fin de l'année 1813, pendant laquelle les malheurs les plus cruels accablèrent la France. L'esprit public s'était réveillé; l'opposition grandissait contre le gouvernement impérial. C'eût été l'occasion de se montrer généreuse, de s'efforcer de rattacher à l'empire ceux qui s'en éloignaient et qu'elle recevait chez elle. Car si elle ne sortait point, elle voyait, chaque jour, un grand nombre d'étrangers, Russes et Anglais, dont elle avait fait ses amis, et autres personnages malveillants, tenant de mauvais propos contre l'ambition du César agonisant. A mesure que le temps s'écoulait, la colère de ces gens-là augmentait, non point parce que la France allait périr, mais parce qu'ils redoutaient leur déchéance, dans l'agonie de la patrie. Le soir du 30 mars 1814, alors que l'ennemi cernait Paris et s'apprêtait au bombardement de la grande ville, une foule de gens furieux emplissait l'hôtel de cette duchesse, qui n'aspirait plus qu'à la chute du régime impérial. Quoiqu'elle comprit bien qu'elle y perdrait la majeure partie de ses ressources, elle espérait, comme bien d'autres, qu'avec certaines platitudes envers les Bourbons, elle pourrait conserver sa position acquise. Ce que tous voulaient — *tous*, c'est-à-dire ceux que l'on désignait par ce nom : « les salons » — c'était une soumission aux alliés, afin de sauvegarder leurs hôtels et les richesses dont ils étaient pourvus. Et encore, ces égoïstes n'étaient point sûrs que la soldatesque envahissante et le peuple de Paris, révolté des trahisons, qui se dé-

claraient de toutes parts, ne vinssent piller leurs trésors. Chacun se hâtait donc de mettre à l'abri, comme il pouvait, ses objets précieux. La duchesse raconte qu'elle avait enfermé dans une ceinture, cachée sous son corset, tous ses diamants, et elle avait confié ses perles à la gouvernante de ses enfants, qui les avait dissimulées sur elle, de la même manière.

Rien n'arriva de ce que ces trembleurs avaient craint. Les envahisseurs leur laissèrent leur fortune, mais ils leur imposèrent des garnisaires dont ils eurent à souffrir. Chez elle, Mme Junot dut recevoir Platow, le fils de l'hetman des Cosaques, vorace mangeur que le cuisinier ne pouvait rassasier, et si mal élevé qu'il couchait tout habillé, avec ses bottes et ses éperons, dans un lit garni de draps de toile la plus fine. Heureusement, elle avait été jadis en relations avec Czernicheff, homme très influent auprès du tzar, et Platow lui fut retiré, et, à sa place, elle reçut un des aides de camp d'Alexandre, le comte Walkonski, dont elle n'eut qu'à se louer, dit-elle. Alexandre aimait la société des belles dames de Paris, et, connaissant la réputation d'esprit et de beauté de celle-ci, il devait se montrer très accueillant pour elle. Elle avait sollicité une audience; ce fut lui qui vint. Elle voulait l'intéresser à son sort, obtenir le maintien du majorat d'Aeken, situé en Prusse, qui avait été constitué par Napoléon, en faveur de Junot, et rapportait cinquante mille francs par an. Alexandre promit de s'occuper des intérêts de la belle dame. On devine que, pour réussir près de son impérial visiteur, elle employa toutes les ruses de sa diplomatie et déploya toutes ses grâces. Le roi de Prusse ne refusa point de perpétuer, sur la tête des enfants de Junot, le majorat créé par Napoléon, mais à la

condition que les enfants devinssent sujets prussiens. Etait-ce possible, à elle, veuve d'un général, qui s'était sacrifié pour la France, de changer la nationalité des fils de l'héroïque soldat? Et le majorat devint caduc.

Il lui restait l'espérance d'obtenir, des Bourbons, des faveurs qui assureraient le bien être de sa vie, et la continuation de son luxe. Elle sollicita une présentation à la cour de Louis XVIII et à la duchesse d'Angoulême[1]. Elle y fut reçue avec politesse, surtout par Louis XVIII, qui n'était point dédaigneux des plaisirs que lui offrait la société des jolies femmes. Le roi lui promit sa protection,

1. La duchesse raconte au tome X de ses *Mémoires* sa présentation à la duchesse d'Angoulême. « C'est à Mme la duchesse d'Angoulême que je fus présentée le premier jour. Elle reçut toutes les femmes debout, ayant auprès d'elle la duchesse de Séran, qui ne connaissait pas une de nous, et qui était forcée de demander les trois quarts des noms. Mme la Dauphine inclinait la tête, et l'on passait, après avoir fait sa révérence à la princesse. J'étais entre Mme Juste de Noailles et la duchesse d'Hamilton qui venait aussi avec nous, comme duchesse d'Aubigné. J'étais émue, car sans cela, je lui aurais parlé de sa sœur que j'avais beaucoup connue, comme lady Georgina et qui est maintenant duchesse de Bedford. Mais j'étais vivement émue de voir, à la place de cette bonne Joséphine, une personne qui, tout légitimement placée qu'elle y était, me semblait à moi usurper la place de la mère du roi de Rome. Je ne l'aimais pas, mais je la plaignais... J'arrivai en face de la princesse; je fis une révérence, tandis qu'on me nommait et me disposais à passer outre, lorsque la Dauphine, répétant mon nom, me fixa avec cette douceur de regard qui la fait aimer de tous ceux qui l'entouraient. Ce regard me disait de m'arrêter; je m'arrêtai. — Vous êtes Madame Junot. — Oui, Madame. — Vous avez bien souffert dans votre dernier voyage en Espagne. — La princesse me dit cela, avec un tel accent d'intérêt que je ne pus m'empêcher de lever les yeux sur elle, quoique avec un grand respect. — Avez-vous conservé votre fils ? — Oui, Madame. — Ma bouche allait s'ouvrir pour lui dire : — Oui, cet enfant existe, et je l'élèverai pour vous, pour vous défendre. Puis je pensai que, dans cette circonstance, une telle parole serait une jactance hors de propos. Mais mon regard dut parler pour moi à la princesse.

et céda sur toutes les requêtes, présentées par la belle impétrante. Les promesses ne coûtaient rien. Mais, près des Bourbons, on n'obtenait que des paroles, qui restaient illusoires, lorsqu'on n'était point de leurs amis. La duchesse en resta toujours aux espérances; jamais aucune ne se réalisa. Elle était donc pauvre avec des besoins de représentation mondaine, ancrés en elle, durant les quinze ans passés au milieu de la plus haute aristocratie de l'Europe.

Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe ne changea point sa destinée. Elle comprenait bien que le grand homme ne pouvait lui pardonner son ingratitude, ses relations avec les Bourbons, ses accointances avec les intrigants de ce temps-là. Elle s'abstint de paraître aux Tuileries. Elle attendait, sans doute, un signe, un appel de l'ancien protecteur de Junot, et son ami. Car son orgueil l'empêchait de faire amende honorable sur ses torts. Puis, le trône impérial de nouveau s'écroula. Les Bourbons reprirent la place, que, dans leur crainte affolée à l'arrivée de l'empereur, ils avaient si éperdument abandonnée. Elle réitéra ses démarches près de Louis XVIII et près de la Dauphine.

Ces courbettes ne lui rapportèrent toujours que de vagues promesses. Désormais, sa misère était certaine. Et afin de payer les dettes du duc d'Abrantès, les siennes aussi, quatorze cent mille francs — car elle ne fut jamais économe et dilapida les immenses revenus du ménage, en toilettes, aussi bien que son mari en débauches et au jeu — elle dut vendre petit à petit son écrin, ses diamants, ses perles, qui avaient une valeur considérable; la bibliothèque de Junot, composée d'éditions rares, la Bible en douze volumes que le général avait rapportée du Portugal et que Louis XVIII, dit-on,

paya quatre-vingt mille francs, afin de la restituer au gouvernement portugais qui la réclamait; vendre son hôtel, l'unique source, elle l'affirme, des dettes de Junot, qui ne se lassait point d'y dépenser des sommes folles. Ce ne fut que par force, néanmoins, qu'elle espaça ses réceptions, et ses visites aux personnages dont elle avait jadis accepté l'amitié. Elle fit ensuite à Rome un séjour prolongé, fuyant ses créanciers et la sensation trop précise de sa chute.

Lorsqu'elle revint en France, elle s'établit à Versailles, où le besoin la contraignit, enfin, à se créer des ressources par la publication de mémoires qu'elle allonge démesurément. Si elle y ménage peu les gens dont elle parle, elle ne s'y ménage pas davantage, et sa vanité y éclate d'une façon persistante. Mais il fallait de la copie aux éditeurs et des révélations piquantes; à elle, il fallait de l'argent, et elle abusait de ses souvenirs.

Sa misère continuait; ses ressources diminuaient de jour en jour. Elle gardait, cependant, ses habitudes mondaines, si bien qu'à la fin, acculée presque à l'indigence, elle se réfugia à l'Abbaye aux bois où désormais elle ne reçut que quelques-uns de ses amis les plus fidèles, puis de jeunes écrivains attirés par ses causeries, toujours pleines de souvenirs. Ensuite, la maladie, dont elle avait souffert, empira. Les chagrins, le dénûment de son existence, avaient contribué à l'aggravation de ses maux. Un jour de mai 1838, elle n'avait pu résister au désir d'assister à une fête où elle était conviée. Ses forces la trahirent. Arrivée chez ses hôtes, elle s'évanouit. Remise de sa faiblesse, elle fut reconduite chez elle. Mais elle voulut se faire soigner dans une maison de santé, à Chaillot; et ne pouvant payer d'avance le séjour et les soins

qu'elle venait réclamer, elle dut se contenter d'être admise dans une maison voisine, plus modeste, si modeste que la chambre, où elle s'installa, n'était garnie que des meubles les plus indispensables et de sièges de paille. L'ami qui la vint voir et qui a retracé, en une petite brochure, sa dernière visite à cette femme, jadis si brillante et si adulée, fut forcé de longer un corridor étroit, et de monter un escalier plus étroit encore, pour arriver au fond d'un couloir, jusqu'à une petite porte, laquelle ouvrait sur deux pièces : la première, où couchait, sur une sorte de grabat, la fidèle camériste qui ne l'avait point abandonnée ; la seconde, où gisait sur un lit dépourvu du plus simple confort, celle qui, le lendemain, devait mourir. Le bois du lit cachait la moribonde, et lorsque le visiteur se fut avancé jusqu'au bord de la couche, il ne put maîtriser son émotion, en voyant un visage émacié, où luisait le regard de deux yeux noirs que la fièvre animait d'un feu sombre. La duchesse d'Abrantès lui tendit péniblement la main et lui raconta comment elle avait échoué en ce lieu misérable. Puis, elle le pria de lui approcher deux roses dont la tige trempait dans l'eau d'un petit pot au lait, placé sur une vieille commode. Les ayant prises, elle en aspira le parfum, avec une joie intense. « — Vous savez bien, dit-elle d'une voix faible, ma passion pour les fleurs. Les roses sont toujours si jolies! Pourquoi les a-t-on éloignées de moi ? — Peut-être, répondit l'ami, dans la crainte que l'odeur ne vous incommodât. — Oh ! jamais, reprit-elle. J'y suis habituée. » Elle soupira, et comme si ces paroles l'eussent exténuée, elle se laissa tomber sur sa couche, avec un abandon de lassitude extrême.

L'ami partit, profondément troublé de cette visite, tant cette déchéance lui semblait cruelle. Il ap-

prit, le lendemain, que l'infortunée duchesse était morte. Deux jours après, quelques hommes de lettres, parmi lesquels on remarquait Chateaubriand, Alexandre Dumas, Ballande, le général Thiébault et le préfet de la Seine, comte de Rambuteau, suivaient, jusqu'à l'église de Chaillot, le cercueil de la morte, derrière lequel marchait son fils aîné, conduisant le deuil. Elle fut inhumée au cimetière Montparnasse, et sur sa tombe fut plantée une croix de bois. avec cette inscription : *Ici, Comnène duchesse d'Abrantès !* Devant cette croix, on voyait, de temps à autre, quatre personnes déposer une couronne et s'agenouiller en pleurant. C'étaient quatre enfants pleurant leur mère.

Le conseil municipal de Paris, en 1840, refusa une concession au Père-Lachaise, à la famille de cette malheureuse femme. Victor Hugo, en quelques strophes vengeresses, a flétri « le stupide affront » fait à la veuve de l'ancien gouverneur de Paris :

Puisqu'ils t'ont refusé la pierre d'un tombeau,

. . . .

Puisqu'un stupide affront, pauvre femme endormie,
Monte jusqu'à ton front, que César étoila;
C'est à moi, dont ta main pressa la main amie,
De te dire tout bas : Ne crains rien, je suis là.

. . . .

Aussi, sans me lasser, dans cette Babylone,
Des drapeaux insultés, baisant chaque lambeau,
J'ai dit pour l'Empereur : rendez-lui sa colonne :
Et je dirai pour toi : donnez-lui son tombeau !

LA PRINCESSE DE POIX

LA PRINCESSE DE POIX[1]

Parmi les grandes dames qui brillèrent sous la Restauration, qui eurent un salon suivi, des amis fidèles, il en est une dont le nom se retrouve dans presque tous les *Mémoires* de cette époque : celui de la princesse de Poix. Le prince, son mari, fut l'un des grands seigneurs de la cour de Versailles, puis de la cour de Louis XVIII. Mais sa réputation d'étourderie lui enlevait forcément du prestige[2]. Toute contradiction, ensuite, le rendait fou et le livrait à ses emportements. Sa vie, dit sa petite fille, la vicomtesse de Noailles, qui a écrit l'histoire de sa grand'mère, ne fut qu'une suite de mouvements fébriles.

1. BIBLIOGRAPHIE. — Chancelier PASQUIER, *Mémoires*. — Vicomtesse de NOAILLES, *la Princesse de Poix*. — Mlle COCHELET, *Mémoires*. — DE SÉGUR, *Mémoires*. — BOREL D'HAUTERIVE, *Annuaire de la noblesse*.

2. Comtesse DE BOIGNE : *Mémoires*, t. I, p. 199... « A l'arrivée en France de la duchesse de Berry, le jour de l'entrevue de Fontainebleau, le duc de Maillé s'adressant à un groupe de courtisans, qui comme lui, sortaient des appartements, leur dit : — Savez-vous, Messieurs, que notre nouvelle princesse a un œil plus petit que l'autre ? — Je n'ai pas du tout vu cela reprit vivement le prince de Poix, et il ajoute : Peut-être, Mme la duchesse de Berry a-t-elle l'œil gauche un peu plus grand que le droit ! »

Grande dame, après comme avant le retour des Bourbons, la princesse de Poix reprit sa noble existence, que les événements de la Révolution avaient brisée; et elle ne rechercha point, comme d'autres femmes de la vieille aristocratie, une influence sur la politique des princes; son salon ne retrouva son lustre que pour y recevoir les amis de sa jeunesse, qui avaient joui, avec elle, des élégances de la cour de Louis XVI. On la venait voir, dans le but de causer agréablement des nouvelles de la cour et du monde; on ne discutait jamais, on parlait posément des nouveautés, ou bien on rappelait tous les souvenirs du temps passé, et suivant le précepte de Boileau, on passait du grave au doux, du plaisant au sévère, des œuvres des philosophes, aux poètes, qui commençaient à percer dans la littérature. Ainsi, jadis, on avait conversé sur les contes de Voltaire, ou les récits licencieux de Voisenon, après avoir envisagé les théories de Montesquieu.

Elle était née en 1750, au temps de Louis XV. Elle appartenait aux plus grandes familles de la Lorraine, puisque sa mère était issue des Bouillon, et que son père fut le maréchal de Beauvau, lorrain aussi, capitaine des gardes de Louis XV. Sa mère ne parvint jamais à inspirer un peu d'amour à son mari, elle qui l'adorait. Elle mourut, laissant sa fille fort jeune. Alors, son père, le maréchal de Beauvau, épousa celle qu'il n'avait jamais cessé d'aimer, Mlle de Rohan-Chabot, veuve de M. de Clermont. La jeune fille s'était promis de haïr cette belle-mère. Ce fut le contraire qui arriva. Toutes les deux finirent par sympathiser, par s'estimer, et même par s'aimer. Cette intimité, affectueuse entre elles, leur fut d'autant plus facile, que Mme de

Clermont, devenue Mme de Beauvau, n'eut point d'enfants de ce second mariage, et qu'elle s'attacha, sans regrets, à la fille de son mari. Leur caractère était cependant fort dissemblable, et la nature emportée et violente de Mlle de Beauvau aurait dû éloigner d'elle la jeune femme, transformée en belle-mère. Seulement, cette nature fougueuse, qui s'épanchait quelquefois en phrases véhémentes, s'adoucissait tout à coup, se faisait humble et tendre, s'apaisant en caresses, en petits mots d'amitié charmants; et ces contrastes provoquaient l'attachement, au lieu d'une répulsion constante. On découvrait, en cette jeune fille, une âme passionnée, volontaire, impérieuse, mais ensuite des élans de tendresse et des enthousiasmes qui gagnaient les cœurs les plus récalcitrants. A ces ardeurs, elle joignait une résolution d'indépendance, une volonté qui ne s'abaissait sous aucune autorité. Fière et consciente de sa valeur, elle attendait qu'elle fût mariée pour prendre, dans le monde, le rang qui convenait à sa naissance et à son caractère.

Les partis les plus illustres ne lui manquèrent point. Elle aurait pu accepter le prince de Marsan, qui sollicitait l'honneur d'être son époux. Mais le maréchal de Beauvau était fort gêné. En son gouvernement du Languedoc, il s'était ruiné; et le maréchal de Mouchy, offrant de lui acheter sa charge de capitaine des gardes, pour son fils aîné, le prince de Poix, moyennant huit cent mille francs, le mariage du jeune homme avec Mlle de Beauvau fut la conséquence de cette négociation.

Le prince de Poix n'avait alors que quinze ans, elle en avait dix-sept, et sortait du couvent. Le jeune fiancé était si petit, si mince, qu'au mariage, pour qu'il parut au moins d'égale taille que sa

femme, on le fit asseoir sur une haute chaise[1]. Entrée dans la famille des Noailles, la jeune épouse fut absorbée, même éclipsée en cet entourage illustre. Elle était encore trop jeune, pour que sa personnalité acquît du relief; elle sut, néanmoins, résister à l'engouement de ses amies, la princesse d'Hénin et Mme de Tessé, qui n'avaient d'yeux et d'éloges que pour La Fayette, « grande figure fade », disait de lui la vicomtesse de Noailles. Les grands seigneurs de ce temps — on le sait — avaient adopté les doctrines des encyclopédistes. Quelles qu'elles fussent, les plus exagérées avaient des partisans. Elle, au rebours, la princesse de Poix, se refusait à partager les espérances et les illusions, sur lesquelles s'aveuglait la société. Les premiers troubles de la Révolution ne la surprirent donc point. Elle s'unissait, d'ailleurs, aux généreux dévouements de la famille où elle était entrée, car les Mouchy et les Noailles n'abandonnèrent point, une seule fois, la famille royale, menacée par les émeutes populaires. Aussi bien, trois générations des Noailles périrent, le même jour, sur l'échafaud. Le vieux maréchal de Mouchy, âgé de quatre-vingts ans, s'écria quelques instants avant de mourrir : « J'ai monté à l'assaut pour mon roi à quinze ans ; je mourrai pour mon Dieu, à

1. Sur son grand-père et sa grand'mère, voici ce qu'a écrit la vicomtesse de Noailles : « M. de Poix ne paraissait à sa femme qu'un petit mari comique. Sa vie n'était qu'une suite de mouvements. La réflexion, le pouvoir sur lui-même, la patience, toutes ces choses n'ont jamais pu être à son usage, même dans l'âge avancé. Toute contradiction le rendait, pour ainsi dire, fou. Son cœur était excellent; son esprit fort droit. Il n'avait à se reprocher que le désordre d'argent, qui, dans ce temps-là, était presque une chose générale. Je ne sais lequel des deux était le plus colère, mais mon grand-père était plus enfantin dans ses rages, ce qui les rendait tout à fait bouffonnes... Rien ne ressemblait moins au mariage et à sa gravité. »

quatre-vingts. » Le prince de Poix avait réussi à fuir en Angleterre. Les jacobins triomphants vinrent, à son hôtel, pour arrêter sa femme. Elle avait été infirme, avec une jambe *faible,* et ne marchait qu'en boîtant. Plus tard, et après ses couches, les deux jambes furent atteintes; et elle parut si impotente à ceux qui espéraient l'emmener en prison, qu'ils consentirent à la laisser, chez elle, sous bonne garde.

Temps néfaste pour les riches et les aristocrates ! Elle put, néanmoins, vivre ignorée dans Paris, avec son fils cadet, à l'hôtel de Beauvau, qui appartenait toujours au vieux maréchal. Ce fut même, chez sa belle-mère, aux jours du consulat, lorsque la vie reprit son cours normal, qu'elle s'établit avec d'autres membres de sa famille, en quelques pièces de l'hôtel encore habitables. Et la gaieté n'en était point absente. Chacun avait accepté avec courage, et avec une sérénité imperturbable, son malheur et sa pauvreté. Puis, l'hôtel de Beauvau fut vendu. Mme de Beauvau s'installa dans une chétive maison du faubourg Saint-Honoré, et les membres de la famille des Noailles, présents à Paris, se logèrent où ils le purent, où leur permit ce qui restait de leur fortune.

En cette maison de si médiocre apparence, en l'appartement composé de petites pièces où s'était retirée Mme de Beauvau, ses parents, ses amis, se faisaient un devoir de l'y visiter. L'escalier, commun à tous les étages, était crotté, mais après avoir, franchi la porte donnant accès à la demeure de la grande dame, on se sentait ailleurs que dans un milieu bourgeois. Les meubles étaient ceux de l'ancien hôtel seigneurial, élégants et riches, entourés des accessoires qui en rehaussaient la

valeur, tabourets, guéridons, paravents, petites tables volantes. Les valets, peu nombreux, dignes et respectueux, habitués au service de gens polis et bien élevés, recevaient les visiteurs, comme autrefois dans les grandes antichambres, avec un empressement complaisant. Autour d'eux régnait un silence imposant, qui commandait la déférence aux survenants. Et l'on vit, chez elle, aux premières années du nouveau siècle, parce qu'on se rappelait qu'elle avait été libérale et favorable aux réformes de la Révolution — mêlés aux royalistes et à ses anciens amis, mêlés aux hommes de lettres célèbres, que l'on voyait en son salon sous la monarchie — des personnages qu'elle n'eût point accueillis jadis, des hommes compromis dans les mouvements insurrectionnels, et qui, alors, revêtus de titres et nantis de places honorifiques, tâchaient de se faire admettre dans les rangs de la haute société. Tous les soirs, après le dîner, sa porte ouverte, son petit salon était plein. On voulait voir ; on désirait entendre ; on savait qu'il n'y aurait, chez elle, rien de banal. Les causeries y étaient charmantes, plus intéressantes peut-être qu'au temps du roi. Ceux qui rentraient d'émigration narraient leur vie accidentée à l'étranger ; les autres, ceux qui étaient restés en France, se réjouissaient de ces arrivées, si longtemps attendues, et décrivaient, à leur tour, leur propre misère et toutes les angoisses subies. La vieille dame, près de sa cheminée, se garantissant du froid par un paravent, assise dans un vaste fauteuil à oreillettes, avec une toilette à la mode de sa jeunesse, ample jupe et bonnet de gaze blanche, présidait à la conversation, qu'entretenaient quelques hommes, debout à ses côtés. En cercle, devant elle, ses amies étaient attentives, parlant peu, ne répondant qu'aux

questions faites, les mains occupées à effiloquer de la soie en de petites corbeilles, pour en fabriquer de la ouate : distraction mondaine à cette époque[1]. Presque toujours, en ce petit salon étroit, on aurait pu nommer, comme autrefois, ainsi que Monnier et Boissy d'Anglas, les beaux causeurs académiciens, Suard, Morellet, Maury, et la princesse d'Arenberg, et une sœur de M. de Beauvau, naguère abbesse d'un couvent, « droite comme un cierge, écrit la vicomtesse de Noailles, grâce à un corset terrible, ne donnant d'autre signe d'existence qu'un tic nerveux, qui faisait remuer sa tête, ornée d'un abat-jour vert ».

La princesse de Poix et les Noailles venaient en ce salon, à leur jour choisi. Et cette famille réunie comme en un caravansérail, dans cette maison du faubourg Saint-Honoré, voisine de l'ancien hôtel de Mme de Beauvau, vivait sans faste; là en cette existence rapprochée et intime, ils goûtaient des plaisirs insoupçonnés jadis, lorsque la représentation à la cour occupait tous leurs instants : aveu que fait, en son récit, la vicomtesse de Noailles. Oh ! que cette vie semblait douce et heureuse après les misères subies ! Bientôt, le prince de Poix put rache-

1. Sur les grandes dames d'autrefois, voici une note de la comtesse de Boigne, *Mémoires*, t. I, page 233... « La première fois que j'allai au bal à Paris, ce fut à l'hôtel de Luynes. Je crus entrer dans la grotte de Calypso. Toutes les femmes me parurent des nymphes. L'élégance de leur costume et de leur tournure me frappa tellement qu'il me fallut plusieurs soirées pour découvrir, qu'au fond, j'étais accoutumée à voir à Londres un beaucoup plus grand nombre de belles personnes. Je fus très étonnée ensuite de trouver ces femmes, que je voyais si bien mises dans le monde, indignement mal tenues chez elles, mal peignées, enveloppées d'une douillette sale, enfin de la dernière inélégance. Cette mauvaise habitude a complètement disparu depuis quelques années. »

ter le château de Mouchy. Il s'empressa de le réparer tant bien que mal; de le faire tapisser de tentures de coton, d'y installer, dans les chambres, des meubles de noyer; les fenêtres restèrent sans rideaux, les cheminées sans ornements de glaces; malgré ce dénûment, le séjour à tous était agréable. Les plus jeunes, les nouveaux mariés, y amenaient leurs amis; les distractions remplissaient toutes les heures, surtout lorsque les plus âgés, les vieux, participaient aux jeux établis; et, parmi les plus âgés, la princesse de Poix, toujours la plus vivante, la plus gaie, la plus entraînante. « Nous avions besoin d'eux pour nous mettre en train », écrit la vicomtesse. Quelques-uns des Noailles s'étaient ralliés à l'empire; l'un d'eux était devenu chambellan de Napoléon. Cette divergence d'opinion ne détruisit point leur intimité. Ils respectaient, entre eux, leur conduite et leurs convictions politiques. Ce bonheur dura jusqu'au jour où l'empereur commença les hostilités contre le pape en l'emprisonnant à Savone, puis en l'internant à Fontainebleau. Alexis de Noailles prit parti pour le pape, qui avait excommunié l'empereur; il fut exilé. La guerre contre la Russie survint ensuite, et Paul de Noailles périt à la bataille de la Moskowa. Ces événements douloureux suscitèrent, dans cette grande famille, une haine que les malheurs de la patrie ne firent qu'accentuer contre Napoléon. Ils souhaitèrent, alors, la chute de la dynastie impériale, et se rallièrent à ceux qui n'avaient jamais cessé de croire au retour des Bourbons.

A Paris, la vie, réglée par la princesse de Poix, était uniforme, vouée aux occupations prévues d'avance : ce qui rendait brèves toutes les journées. Et puis survenaient les visites de ses amies qui ne

faisaient jamais défaut. Depuis qu'elle avait perdu Mme de Sully, son amie d'enfance, Mme de Simiane l'avait remplacée; et le temps cimenta si bien leur amitié, qu'elles ne purent bientôt se séparer l'une de l'autre; qu'elles se virent presque tous les jours, s'écrivant lorsqu'elles ne s'étaient pas vues. Elles formaient à elles deux, un centre autour duquel se rangeaient la princesse d'Hénin et Mme de Tessé, et l'abbé de Damas, et l'abbé de Montesquiou, et Lally-Tollendal, et Mme de Duras, la mère du duc, sœur du prince de Poix, figée en ses habitudes, sans changer l'heure de ses repas, ni la mode de ses vêtements. L'été, les mêmes personnes se retrouvaient dans les châteaux qui leur étaient ouverts : au Val, chez Mme de Beauvau; à Cirey, chez Mme de Simiane; à Mouchy, chez la princesse de Poix. On y menait une existence modeste, point agrémentée des plaisirs familiers aux nouveaux riches et aux grands personnages de la cour impériale. On n'y dansait point; on n'y jouait point de pièces de théâtre; on y causait. Et ce n'était point une vaine distraction que d'entendre jaser, entre elles, la princesse de Poix et Mme de Simiane, la princesse d'Hénin et Mme de Tessé! Chacune d'elles rappelait tant de souvenirs!

A Cirey, chez Mme de Simiane, on rencontrait les Damas, ses frères, et l'un des trois, l'abbé; et rien n'était plus plaisant que le contraste de la conversation de la sœur et des frères. Mme de Simiane donnait une tournure dramatique à toutes ses pensées, ne sachant point être froide, s'exaltant en tous ses récits, mettant de la *chaleur* aux moindres incidents, la *chaleur*, si recherchée sous l'ancien régime. L'abbé de Damas était moins exubérant, et ce digne homme « sans fortune, sans figure, sans pouvoir », ainsi que l'écrit la vicomtesse,

manquait à tout le monde, quand il était absent, parce qu'il possédait le don de sympathie, un ton de voix attirant et charmeur, un langage d'une politesse exquise. On aimait l'avoir près de soi. Il mourut vers la fin de l'empire, et le château de Cirey parut avoir perdu l'âme qui lui insufflait la vie.

Mme de Tessé et la princesse d'Hénin étaient certainement des royalistes sincères, mais elles n'avaient pu se dépouiller de leur ancienne prédilection pour les hommes de 89. Les voyant chez Mme de Beauvau, avec eux elles discouraient sur les hautes questions politiques, soulevées jadis dans l'Assemblée nationale. Mme de Tessé allait jusqu'au sophisme, jusqu'au paradoxe, souvent obscure en ses raisonnements; et il n'y avait pas de femme pourtant dont les actions fussent plus pondérées, plus sages, plus raisonnées. L'équilibre n'existait pas entre ses pensées et sa volonté. La vicomtesse, en son jugement sur elle, la qualifie de grand caractère avec une âme forte. Mais, dit-elle ensuite « sa figure était étrange. Elle avait été très jolie, et enlaidie à vingt ans par la petite vérole. Elle n'en eut point de chagrin, étant déjà de raison très grande. C'était une sorte de sybille, parlant toujours d'un ton imposant et doctoral, avec des grimaces affreuses et des tics presque convulsifs. Au milieu de tout cela, une noblesse incomparable de sentiments et de manières ». Quant à Mme d'Hénin, on la surprenait presque toujours colère, quelquefois joyeuse, et peu de temps après, en plein attendrissement, le partageant avec Lally-Tollendal qu'elle gouvernait despotiquement[1]. Rivarol avait dit de ce pleurnicheur

1. « Je n'ai jamais rien vu de si vif, dit d'elle la vicomtesse de Noailles. Quand la dispute s'échauffait entre elle et mes parents, je ne pouvais m'empêcher de trembler pour eux. Les cris, les

qu'il était le plus gros des hommes sensibles ; la comtesse de Boigne ajoute qu'il était le plus plat des hommes bouffis.

En mourant, Mme de Beauvau avait légué son château du Val à la princesse de Poix, qui y reçut, alors, sa société. Mais elle n'y vint ni si nombreuse, ni si fréquente qu'à Mouchy. Les Bourbons restaurés avaient appelé autour d'eux les Noailles. Ils occupèrent de grandes charges à la cour, ou dans les ambassades. Ensuite, le prince de Poix avait repris le commandement de sa compagnie des Gardes, qu'il céda bientôt à son fils aîné, avec l'agrément du roi, ne conservant pour lui que le gouvernement de Versailles, de Trianon et son titre de pair. Un Noailles — Alexis — naguère exilé par Napoléon, devint ambassadeur en Russie; un autre, ministre plénipotentiaire au congrès de Vienne, puis aide de camp de Monsieur. La vie, menée par tous, fut dès lors modifiée ; le temps passé à la campagne écourté , l'asile trouvé dans la maison du faubourg Saint-Honoré, abandonné. Mlle Cochelet rapporte, en ses *Mémoires*, que Mme Charles de Noailles, devenue duchesse de Mouchy, habitait un luxueux appartement en face de l'hôtel de la reine Hortense, et qu'au moment des malheurs de la France, après les Cent Jours, elle put, de l'hôtel, entendre les exclamations de joie bruyante, parties de cet appartement, à la nouvelle du désastre de Waterloo.

Le prince de Poix mourut en 1818 ; la princesse de Poix, l'année suivante, devint aveugle, et cette

interruptions, les démentis, les sorties furibondes, en brisant les portes, tout faisait croire qu'ils ne se reverraient de leur vie. Il est vrai que le moment d'après, on riait de soi et des autres, et on ne s'en aimait que mieux. »

cécité persista, malgré deux opérations opportunes. Alors sa vie, déjà très méthodique, ne dévia plus d'une règle immuable. Ses matinées furent consacrées à sa famille ; la promenade en voiture suivait ; et, après la promenade, la lecture faite par sa dame de compagnie, lorsque ses amies étaient absentes. Si bien que sa cécité lui parut très supportable, divertie par les variétés que lui fournissait sa mémoire. Au château du Val, comme à Paris, son salon, le soir, était le rendez-vous des royalistes les plus fervents. A ses anciens amis s'étaient joints beaucoup d'*ultras*, dont les idées et les affirmations donnaient le ton à la conversation générale. Et, certes, aucune dissidence, aucune contradiction, n'y eussent été admises, au temps surtout de la grande faveur de Decazes, le ministre détesté, parce qu'il ne pensait pas comme eux. Un homme, qui avait tenu un grand rôle dans la restauration des Bourbons, Pozzo di Borgo, y fut présenté par Roger de Damas. Remarquable conteur, ce nouveau venu, dit la comtesse de Noailles, de grande simplicité et de manières nobles, charmait ses auditeurs par la multitude des anecdotes qu'il connaissait. Quand il parlait, toute la jeunesse devant lui gardait le silence. L'histoire contemporaine, quelques détails sur les hommes connus, les secrets de la diplomatie, formaient le fond de sa causerie, et on la laissait s'allonger, sans interruption, parce que l'intérêt n'en diminuait jamais. Démonstration de ce que répétait souvent la princesse de Poix : « Je ne trouve personne d'ennuyeux, disait-elle ; il suffit à chacun de parler de soi. »

Du Val à Cirey, chez Mme de Simiane, la distance était courte ; les visites quotidiennes entre les deux amies étaient donc rarement interrompues ; et elles durèrent tant que l'âge n'eut pas éteint tout à

fait leurs forces. La princesse de Poix, aveugle, avait conservé la beauté de son visage, la délicatesse des traits de sa physionomie. Ses yeux inertes, privés de la lueur étincelante qui, naguère, accentuait l'expression du regard, toute la vie de sa figure s'était concentrée sur sa bouche où rayonnaient la bonté, l'intelligence, la fierté, dont toutes ses paroles étaient empreintes. De ses deux lèvres frémissantes, fidèles interprètes de sa pensée, émanaient un charme, une caresse, qui enveloppaient son auditeur. Enfin, elle restait belle toujours, avec son nez aquilin et délicat, signe d'une noble race.

Lorsque les deux amies ne purent quitter leur château, elles suppléèrent à leur présence par une correspondance active jusqu'à leurs derniers jours. Bientôt ce ne fut plus l'une des deux amies qui manqua pour l'autre, ce fut, avec le temps, et chaque année, un ami de moins qui manqua chez la princesse de Poix. Le vide, en son salon, se faisait de plus en plus grand. On n'y voyait plus de Coigny, ni le duc de Guines, avec ses gilets et ses culottes très étroites de couleur rose, ni le prince Emmanuel de Salm, l'éternel amoureux de Mme de Bouillon, ni le duc de Liancourt, élégant dans sa jeunesse, beau dans ses attitudes, mais à la fin de sa vie, sale, défiguré, bredouilleur, et malgré cela, écrit la vicomtesse de Noailles, montrant en ses gestes « une certaine aisance qu'on a toujours, quand on a l'habitude de faire effet partout ». Le personnage magnifique avait disparu avec la vieillesse. Depuis longtemps, il n'était plus question des fins soupers qu'il offrait jadis à la princesse de Poix « dans une petite maison délicieuse ».

Le roi Louis XVIII ne voyant plus sa vieille amie, devenue aveugle, qui lui venait faire sa cour aux Tuileries, autrefois, les jours où il rece-

vait les dames dans la salle du Trône, résolut de lui faire visite au Val, au moins une fois l'an. Il arrivait en son lourd carrosse, entouré de ses gardes, superbes au soleil sous leurs casques luisants. A la grille du château, sa voiture s'arrêtait, près du carrosse de la princesse, qui s'y tenait, en grande toilette, pour recevoir la personne royale. Ceux qui étaient au Val, en visite, ce jour-là, s'empressaient de venir saluer le roi et respectueusement assistaient à la conversation échangée entre le prince et la vieille dame. Si, par hasard, Lally était présent, il y avait assaut de citations latines, de bons mots, d'anecdotes entre le roi et lui. Leur mémoire était pareille, infaillible, impeccable, toujours prête. Les assistants se tenaient à distance debout : Mme de Duras, « avec son bonnet carcassé », faisant alternativement la conversation et la police autour d'elle, puis la princesse de Craon, une parente de la princesse de Poix et la dame de compagnie, Mlle d'Alpy. *Bonne*, disait-on, fille posthume d'un vieil ami de la duchesse de Duras. La conversation terminée, le roi partait, laissant une impression durable de son esprit alerte, de sa grande politesse de monarque.

Mme de Simiane, qui avait tant aimé la princesse de Poix, mourut quelques mois avant elle; la princesse s'éteignit, en 1833, à l'âge de quatre-vingt-trois ans [1].

1. Voici, pour terminer, le jugement qu'a porté, sur elle, la comtesse de Boigne en ses *Mémoires* (t. III, p. 2). « La princesse de Poix était la plus aimable vieille femme que j'aie rencontrée. Elle joignait aux grâces de l'esprit, aux douceurs du commerce le plus facile, un caractère digne et ferme qui la rendait également propre à être chef de famille et centre de la société. La conduite exemplaire de sa jeunesse lui donnait le droit d'être indulgente dans sa vieillesse, et elle en usait avec assez de discernement, pour que sa protection fût honorable et secourable. »

MADAME DE SAINTE-AULAIRE



MADEMOISELLE DU ROURE

COMTESSE DE SAINTE-AULAIRE

Tirée d'une estampe représentant un groupe de famille.

MADAME DE SAINTE-AULAIRE[1]

La lignée des Sainte-Aulaire est fort noble. Installés en Bretagne, ils ne furent, d'abord, en cette province, que les seigneurs de Beaupoil. Ils prirent le parti de la comtesse de Penthièvre qui guerroyait contre le duc de Bretagne. Ayant échoué, la comtesse s'exila en Limousin. Les Beaupoil l'y suivirent et obtinrent d'elle, en récompense de leur dévouement, la baronnie de Sainte-Aulaire. Le nom leur resta; mais ils illustrèrent ce nom, et la baronnie fut érigée en comté. Un Sainte-Aulaire fut gouverneur du Limousin, membre de l'Académie française; un autre, maréchal de camp, périt en un combat, au service du roi, en 1709. Enfin, le père du comte de Sainte-Aulaire épousa Mlle de Noyan, petite-nièce de La Chalotais. On se doute bien qu'avec ce nom et une pareille alliance il dut émigrer. Il ne rentra en France qu'à l'époque du Consulat et il rentra pauvre. Pour sauver M. de

1. BIBLIOGRAPHIE. — LAMARTINE, *Premières méditations*; LE PASSÉ ET LE PRÉSENT, *Horoscope de la France*, 1819; BRIFAUT, *Récits d'un vieux parrain*; comtesse DE BOIGNE, *Récits d'une tante*; Mlle DE CHASTENAY, *Mémoires*; *La Minerve*, Revue mensuelle; DE BARANTE, *Mémoires*; VICTOR DE BROGLIE, *Souvenirs*; SAINT-SIMON, *Mémoires*; BOREL D'HAUTERIVE, *Annuaire de la noblesse*.

Noyan, le père de sa femme, menacé de l'échafaud, pendant la Terreur, toute la fortune de la famille fut sacrifiée, remise aux membres les plus influents de la Convention, afin de payer leur protection.

Le jeune comte de Sainte-Aulaire était né en 1778, au château de son grand-père, non loin de Dol. En son enfance, jusqu'à son adolescence, vivant au milieu des champs, comme les petits gentilshommes bretons, il y avait pris le goût de la fronde et de l'indépendance. Parmi cette noblesse campagnarde, ce n'était pas de la cour de Versailles que l'on attendait la fortune. Les maigres produits de leurs domaines suffisaient aux seigneurs bretons qui les partageaient avec leurs paysans, et ils gardaient leur liberté et leur orgueil. Ils ne connaissaient donc point le luxe des villes; ils le fuyaient plus qu'ils ne le recherchaient. Le jeune Sainte-Aulaire, sans fortune, aux premières années de la révolution, ne s'effraya point de sa pauvreté. Il était intelligent; il aimait l'étude. Il fut admis à l'école polytechnique et il en sortit, à vingt ans, ingénieur géographe, l'un des six seulement que l'on nommait à cette époque. Ces succès le mirent en évidence. Il obtint facilement la main de Mlle de Soyecourt, dont la famille était l'une des plus illustres de la Picardie, alliée aux princes de Nassau-Saarbruck.

En 1804, lors du complot de Georges, Pichegru et Moreau, après la condamnation à mort du marquis de Rivière, il s'offrit, comme otage, au gouvernement consulaire, pour sauver la tête du marquis. M. de Rivière eut sa peine commuée. Toutefois, cette manifestation royaliste, aussi bien que son alliance à la famille de Soyecourt, devaient le rendre suspect à la police impériale. Comme il ne sollicitait aucune fonction, qu'il se contentait de celle qui lui était échue après ses examens d'école,

l'Empire ne voulant laisser, hors de son influence ni un nom, ni un homme distingués, le nomma, chambellan, à son insu. Refuser, il ne le pouvait, sans s'attirer de nombreux soucis. Il demanda un échange de place, et il devint préfet de la Meuse. Le nombre était grand des jeunes membres de la vieille aristocratie, entrés de force dans l'administration impériale. Ceux dont l'âge se rapprochait, dont l'origine était pareille, se connaissaient et sympathisaient entre eux. Ainsi se nouèrent les relations de Prosper de Barante, préfet de l'empire également, de Victor de Broglie, attaché au Conseil d'État, et de Louis de Sainte-Aulaire.

Ils se retrouvèrent sous la Restauration, chacun suivant sa voie, cimentant, par une correspondance incessante, cette première camaraderie de jeunesse. Dans les nouveaux salons qui ne dépendaient point de la cour des Tuileries, dans ces salons où l'on ne combattait point la monarchie des Bourbons et seulement les idées et les revendications des courtisans, cette union de jeunes nobles représentait une force, accrue de l'influence des grâces et de la beauté de leurs femmes. Mme de Sainte-Aulaire, la première, était morte, laissant à son mari, une fille qui devait épouser, en 1818, le duc Decazes, le favori du roi. M. de Sainte-Aulaire se remaria, en 1809 avec Mlle du Roure, et cette seconde femme, comme la première, spirituelle, intelligente, élégante, très noble aussi, sut s'entourer des hommes qui s'ingéniaient à donner à la monarchie une direction libérale, compatible avec les mœurs nouvelles de la nation.

La famille du Roure était celle des Beauvoir, renommés dans le Dauphiné. Héritiers du fief du Roure, une baronnie du Languedoc, ils en gardèrent le nom. Au XVIIe siècle, la baronnie de-

vint un comté. Mais, outre cette distinction, les comtes du Roure comptaient, en leur ascendance, des lieutenants généraux, des maréchaux de camp, des chevaliers des ordres du roi, du Temple et de Malte. Noble maison qui, alliée à celle de Sainte-Aulaire, pouvait marcher de pair avec les descendants des grandes familles, vivant au faubourg Saint-Germain[1]. Les Bourbons, à leur première restauration, recherchaient les grands noms, pour augmenter le prestige de leur monarchie. Ils envoyèrent comme préfet à Toulouse, en 1814, le comte de Sainte-Aulaire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, le comte, s'imaginant la cause des Bourbons perdue s'éloigna d'eux et se tint sur la réserve à leur égard. Et d'abord il avait constaté l'impopularité de leur gouvernement. Ensuite, les salons ultra-royalistes ne désiraient que vengance et représailles contre les vaincus. Lui, avait l'âme plus haute, plus généreuse, et il se jeta dans la

1. Saint-Simon qui n'est point tendre, pour tous ceux qu'il attaque, parle, de la manière suivante, d'une dame du Roure qui mourut en Languedoc en 1720. « Elle avait été, dit-il, fille d'honneur de *Madame*, première femme de *Monsieur*, sous le nom de Mlle d'Attigny, compagne et amie intime de Mlle de Lavallière, dont la faveur lui fit épouser en 1666, Pierre Scipion, de Beauvoir, de Grimoard du Roure, frère de la mère du cardinal de Polignac et fils aîné du comte du Roure. Il y eut plusieurs enfants de ce mariage avec Mlle d'Attigny. L'aîné eut la lieutenance générale du Languedoc, et le gouvernement de Pont Saint-Esprit, en épousant la fille du duc de La Force, dont Monseigneur avait été publiquement fort amoureux... Cette vieille comtesse de Roure-Attigny, occasion de cet article, était une intrigante de beaucoup d'esprit et que la faveur de Mlle de Lavallière avait accoutumée à beaucoup de hauteur. Elle se trouva mêlée à beaucoup de choses, avec la comtesse de Soissons, qui la firent chasser de la cour, puis avec la même, dans les dépositions de la Voisin, qui firent sortir la comtesse de Soissons du royaume pour toujours. Cette dernière aventure pensa mener loin la comtesse de Roure. Elle en fut quitte néanmoins pour l'exil en Languedoc où elle a passé le reste de sa vie. »

politique, afin de soutenir la cause de la liberté qu'il pensait nécessaire au bonheur du peuple. Alors, il se rapprocha de tous les jeunes hommes, champions de la foi nouvelle, constituant un parti, déjà redoutable au gouvernement. C'étaient Camille Jordan et Beugnot, Guizot, Villemain, Cousin et Charles de Rémusat, et Royer-Collard, l'aîné des plus jeunes, les groupant et les maintenant sous l'autorité de son expérience et de sa raison. On les appela les *doctrinaires*.

Le comte de Sainte-Aulaire fut élu député dans le département du Gard. Il avait près de quarante ans. Son second mariage datait de plusieurs années, sa jeune femme avait acquis la connaissance du monde. Elle s'était fait des amies parmi les femmes des amis de son mari, et tout de suite son salon devint le centre des réunions indépendantes où chacun, sans se lasser, luttait contre les tentatives de réaction, parties de l'entourage des grands seigneurs, familiers du château. Le nouveau député parlait bien. Ses discours étaient clairs, incisifs, éloquents. Il payait en paroles, comme le disait Victor de Broglie, ses plus exigeants créanciers, c'est-à-dire ceux qui attendaient beaucoup de la manifestation de sa pensée. Les jours qu'il était monté à la tribune, la table à thé, dans le salon de Mme de Sainte-Aulaire, était entourée de nombreux amis accourus, comme le général Foy, pour le congratuler sur son succès. Ainsi, lorsqu'il attaqua de Villèle, sur les élections du Midi, si périlleuses, pour les protestants dont plusieurs avaient été égorgés ; ainsi lorsqu'il prit la défense de Manuel, expulsé de la Chambre, à cause de son discours au sujet de l'assassinat du duc de Berry. Il s'était montré courageux en ces deux circon-

stances, et les hommes de cœur lui témoignaient leur admiration et s'associaient au plaisir qu'éprouvait Mme de Sainte-Aulaire après le triomphe oratoire de son mari. Royer-Collard disait du député : « Sainte-Aulaire a parlé avec grâce et avec goût. Si nous étions venus dire les mêmes choses d'une façon dogmatique, la Chambre se serait soulevée. Il a parlé comme dans un salon et tout a passé. Il a été grand comédien. » C'était le contraire de ce qui avait lieu dans les salons de la princesse de la Trémoïlle, de Mme d'Aguesseau, de l'altière duchesse de Rohan. Chez ces grandes dames, imbues de l'esprit de l'émigration, on pensait que la France était perdue parce que le cours des événements, au lieu de remonter en arrière, descendait sur la pente des idées nouvelles. Elles en accusaient le roi lui-même et contre lui étaient soulevées d'indignation [1].

1. Depuis plus d'un siècle, l'esprit rétrograde et méchant persistait chez les Rohan. La *Minerve* de cette époque rappelait une vilenie d'une douairière de Rohan, contre le roi Henri IV, en 1596. Elle avait écrit une satire amère de ce prince et par une ironie familière aux artisans de réaction, elle la fit circuler sous le titre d'apologie. Cette pièce est vraiment curieuse. On croirait lire un article du *Conservateur*; on se croirait transporté dans un salon du faubourg Saint-Germain. Il n'est rien, dit en débutant la noble duchesse, il n'est rien qui passionne tant un fidèle sujet que d'ouïr médire de son prince. Voilà pourquoi reconnaissant les rares obligations que j'ai au très humble service de Henri IV, mon prince *naturel* (vous voyez comme ces messieurs et ces dames traitent la royauté), je ne puis plus tenir ma plume qu'elle ne réplique à une infinité de mal contents. Chacun murmure. L'air résonne des plaintes contre cette sacrée Majesté. L'un dit : « Ce prince nous perd et nous tous avec lui. Il enrichit ses ennemis et ruine ses serviteurs. » L'autre dira : « Il ne croit aucun conseil. Il ne fait rien pour personne. Il vaut mieux le desservir que le servir. » Allez-vous voir quelque honnête homme en son logis !... Le premier langage qu'il vous tiendra sera : « Je m'en vais de cette cour, mal content ! » Allez par les rues, vous verrez chacun crier : « Nous perdons tous les jours. Il n'y a que les seigneurs qui

En ce temps-là, au surplus, les femmes s'exprimaient beaucoup plus suivant leur âge que suivant leur position sociale. Beaucoup des vieilles femmes qui avaient assisté aux violences et aux horreurs de la Révolution n'en avaient pas gardé un souvenir irritant. Elles étaient redevenues ce qu'elles étaient auparavant, frivoles, aimables, curieuses des choses mondaines, des petits caquets d'alcôves, plutôt que du bruit des couloirs de la Chambre. C'étaient les femmes qui avaient reçu jadis en leurs salons, les encyclopédistes, les philosophes prônant le matérialisme, c'étaient celles en qui persistait l'indifférence des choses religieuses. Les autres, plus jeunes, élevées sous l'Empire, dans les couvents, reflétaient les passions de leurs institutrices ; elles n'étaient indifférentes sur rien. Il fallait qu'elles se démontrassent de quelque manière.

Et cependant, Mme de Sainte-Aulaire trouvait un écho de ses sentiments chez les jeunes dames ses amies : chez Mme de Catellan et sa fille Mme de Grammont [1], chez Mme de Bazancourt, une sœur

gagnent ; ils sont remis en leurs charges, et les serviteurs du roi sont molestés et oppressés. Il n'est rien que de lui faire la guerre. » Entrez jusque dans sa chambre, vous verrez à deux pas de lui et jusque derrière sa chaise, des seigneurs de qualité qui diront : « Quelle pitié de ce prince ! quelle misère de lui faire service. Il m'a refusé ce que le feu roi n'eût pas refusé à un valet. »

1. Le marquis de Catellan était un ancien procureur général au parlement de Toulouse. L'ambition du marquis était telle, ecrit en ses mémoires Lamothe-Langon, qu'il n'aurait voulu qu'une première place, et par malheur, on ne lui offrait pas même la seconde. C'était un homme d'esprit qui en aurait eu beaucoup, s'il n'avait pas voulu tant en avoir. Fort beau garçon qui avait la jambe bien faite, c'était sa conviction, et il la regardait continuellement afin qu'on y fit attention.

Brifaut, en ses *Souvenirs*, donne ces notes sur Mme de Catellan et sa fille, la comtesse de Grammont. « L'une et l'autre, dit-il, étaient amies des innovations quelles qu'elles fussent,

de Mme Prosper de Barante, chez Mme Anisson-Duperron, la sœur de l'éminent historien, chez Mme de Broglie, la fille de Mme de Staël, chez quelques-unes, enfin, de celles qui allaient jouer la comédie chez Mme de la Briche, au Marais. Entre toutes, se faisait remarquer la comtesse Germain, la belle-sœur de Barante, experte en l'art de bien dire, actrice consommée, jetant le vers et les reparties des comédies où elle remplissait un rôle, avec une facilité savante, marchant sur les petites scènes de société, aussi bien qu'une tragédienne de carrière sur les grandes scènes de théâtre. Elle apportait l'entrain partout où elle allait et sur tous ses amis elle possédait la plus grande influence.

Loin d'être, comme les salons des royalistes forcenés et intransigeants, une sorte de club où l'on ne parlait que des ministres et des faveurs de cour, des moyens de soustraire la marche du gouvernement à l'action des libéraux et des doctrinaires, les salons de ces jeunes dames et celui de Mme de Sainte-Aulaire surtout, étaient largement ouverts au mouvement des arts et des lettres. Sans doute, les nouvelles du monde n'y étaient point proscrites, mais elles étaient le plus souvent reléguées der-

ennemies des gouvernements sous quelque forme qu'ils se présentassent, appartenant à la secte des doctrinaires dont elles n'avaient ni la morgue, ni la pédanterie, car je crois qu'on reproche à ces messieurs ces deux petits travers. La mère était plus docte que la fille, mais la fille était plus accommodante que la mère. La fille s'arrangeait de tout; la mère ne pensait à rien. Mme de Catellan trouvait détestables les livres, les pièces de théâtre, les brochures, les journaux à la mode, tandis que Mme de Grammont disait : mais non; il y a du bon là dedans, surtout dans les romans d'amour. A la première, les conversations les plus piquantes paraissaient d'ordinaire si insipides, qu'au bout de fort peu de temps, elle commençait à bâiller, se taisait et tournait la tête, comme une femme pressée d'en finir, au lieu que la seconde reprenait par politesse le poste abandonné, y maintenait la lutte le plus longtemps qu'elle pouvait. »

rière une nouvelle littéraire. Si on y parlait de Manuel, de La Fayette, de d'Argenson, de l'abbé Grégoire, on coupait la causerie par l'appréciation d'un ouvrage récemment paru ; et les controverses sur le mérite de l'ouvrage et le talent de l'auteur devenaient tout de suite passionnées. Ce fut l'époque où Lamennais donna, en librairie, son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, livre un peu indigeste, qui souleva chez les uns une grande admiration, de l'indignation chez les autres. De Broglie était indigné. Puis ce furent les *Leçons de philosophie* du bon Laromiguière et les *Recherches philosophiques* de M. de Bonald, le héros vengeur des ultra-royalistes, l'*Essai sur l'Établissement monarchique de Louis XVI*, par Lemontey, et les *Mémoires de Mme d'Épinay*. Pas un de ces volumes étalés aux devantures des librairies ne passait inaperçu de ces esprits amoureux de libres discussions, recherchant avant tout la vérité.

Et les conversations des salons ne leur suffisaient pas. De loin, par correspondance, lorsqu'ils étaient séparés, ces amis se communiquaient leurs impressions, tout en narrant l'occupation de leurs journées et l'inclination de leurs pensées vers un sujet d'histoire. De Barante écrivait ses volumes sur les ducs de Bourgogne, et en Auvergne, où il s'était réfugié, il était harcelé par ceux qui voulaient connaître les progrès de son travail et comment il envisageait les hommes dont il retraçait les passions. Sainte-Aulaire songeait, alors, à se choisir un sujet pour une étude qui ressemblerait à celle de Barante; et il consultait son ami sur l'époque de la Fronde. Il se résolut bientôt à s'en faire l'historien.

Dans les lettres insérées aux *Mémoires* de ce temps-là, celles écrites par les femmes ne restaient

point indifférentes à ces questions littéraires. En cette société de doctrinaires, elles prenaient part autant que leurs maris aux études de philosophie historique. Elles lisaient tous les bons livres, les anciens et les nouveaux, et les jugements qu'elles portaient sur leurs lectures sont marqués au même coin de raison et de finesse que ceux des hommes. Sur les pièces de théâtre, les avis de ces jeunes femmes étaient d'autant mieux fondés que la plupart remplissaient des rôles dans les pièces classiques, montées sur les petites scènes des salons, comédies de Molière ou de Beaumarchais, *Tartufe* et le *Mariage de Figaro.* Imprégnées de l'esprit de ces grands auteurs, elles se détachaient facilement des niaiseries débitées dans le monde. Elles les toléraient pourtant, car il fallait être de son temps, savoir la nouvelle du mariage de M. de Beauvau avec Mlle du Cayla, le refus du ministre d'admettre le jeune de Saint-Aignan à l'École polytechnique, parce que son père n'était point assez ministériel, les caquets touchant le bal donné par le maréchal Soult, en rivalité avec le maréchal Suchet et ceux concernant le dîner chez Talleyrand, et la destitution de M. de Bricogne, maître des requêtes, financier d'humeur belligérante [1], et les remarques caustiques sur Mme de Villèle et Mme Corbière, deux bourgeoises mal transplantées au milieu de la bonne société de Paris, et la vanité de Mme de Serre, la femme du ministre, si heureuse d'habiter un palais et l'outrecuidance orgueilleuse d'un vieux gentilhomme, revenu d'émigration, appelant Dieu, *le gentilhomme d'en haut*, et tant

1. M. de Bricogne avait perdu sa place comme il l'avait obtenue. Un mémoire qu'il publia en 1815 contre le système de M. de Corvetto lui avait ouvert les portes du Conseil d'État que lui ferma un autre mémoire contre le système du baron Louis.

d'autres sornettes, amusement des grands salons du faubourg Saint-Germain, qui faisait le leur quelquefois. C'était une détente avant de reprendre les causeries sérieuses et l'on riait de bon cœur du travers des sottes gens. L'esprit y faisait irruption en quelques traits malicieux, contre ceux mêmes qui rendaient visite à ces grandes dames. Tout doucement les plus piquantes ne cachaient point leur étonnement sur le maintien trop lâché de Villemain, son *dépenaillement*, disaient-elles, qui faisait craindre que chacun de ses membres ne se détachât de sa personne. Lanjuinais n'échappait pas davantage à ces anodines railleries. On se moquait de son incohérence, de sa façon de parler, tantôt très bas, et puis très haut, sautillant, à chaque parole, d'un bout de la chambre à l'autre, comme pour éviter une poursuite ; on se moquait de Guizot, petit homme sec, ne discourant que sur un ton tranchant et n'admettant aucune réplique.

Un événement qui causa une curiosité très vive dans la haute société de Paris, fut le mariage du duc Decazes avec la fille aînée du comte de Sainte-Aulaire, issue de ses premières noces avec Mlle de Soyecourt. Le roi avait sollicité la main de la jeune fille pour son favori, et en août 1818, le mariage fut accompli. En rentrant dans son cabinet, le matin, Louis XVIII trouva sur son passage son cher ministre et les parents des deux familles qui faisaient cortège au nouveau marié. Le prince laissa tomber sur cet entourage son regard protecteur. Il souriait ; il était heureux, disent les *Mémoires* du temps. Le soir, la ville et la cour vinrent défiler devant les deux époux, dans le rez-de-chaussée du bel hôtel de Soyecourt, qui devait être désormais celui de la jeune duchesse Decazes. Le jardin attenant à l'hôtel était magnifique et don-

nait le plus grand air à cette manifestation mondaine[1]. M. de Sainte-Aulaire n'en retira aucun avantage ; il resta simple député, gêné quelquefois par cette parenté avec le ministre, objet de l'aversion des plus fougueux royalistes. Ils la lui firent bien connaître, lors de l'assassinat du duc de Berry. Clausel de Coussergues, à la tribune de la Chambre des députés, accusa le ministre Decazes de trahison et demanda qu'il fût mis en jugement. D'autres allèrent plus loin et chargèrent sa conduite, de complicité avec l'assassin. M. de Sainte-Aulaire ne put garder plus longtemps son sang-froid, et montant à la tribune il jeta ces mots outrageants à Clausel de Coussergues : « Vous êtes un calomniateur. » Poursuivi d'une haine implacable par les courtisans, Decazes dut se retirer

1. *Mémoires* de la comtesse DE BOIGNE (t. II, p. 283). — Sur M. Decazes. « M. Decazes inventa un nouveau moyen de soutenir sa faveur ; il se présenta comme l'ouvrage du roi, non seulement socialement, mais politiquement. Il feignit d'être son élève, bien plus que son ministre. Il passait des heures à se faire endoctriner par lui. Il apprenait sous son royal professeur, les langues anciennes aussi bien que les modernes, le droit, la diplomatie, l'histoire et surtout la littérature. L'élève était d'autant plus perspicace, qu'il savait, mieux que le maître, ce qu'on lui enseignait. Mais son étonnement de tout ce qu'on lui découvrait dans les sciences et les lettres ne tarissait jamais, et ne cédait qu'à la reconnaissance qu'il éprouvait. De son côté, le roi s'attachait chaque jour davantage à ce brillant écolier qui, à la fin de la classe, lui faisait signer et approuver tout le contenu de son portefeuille ministériel, après avoir bien persuadé à Sa Majesté très chrétienne que d'Elle seule émanaient toutes les volontés. L'espèce de sentiment que le roi portait à M. Decazes s'exprimait par les appellations qu'il lui donnait. Il le nommait habituellement « mon enfant », et les dernières années de sa faveur : « mon fils ». M. Decazes aurait peut-être supporté cette élévation, sans en avoir la tête trop tournée, s'il n'avait pas été excité par les impertinences des courtisans. Le besoin de rendre insolence pour insolence lui avait fait prendre des formes hautaines et désobligeantes, qui, jointes à sa légèreté et à sa distraction, lui ont fait plus d'ennemis qu'il n'en méritait ».

du ministère, malgré les prières du roi qui le voulait garder.

Jamais ces fureurs du monde politique n'éteignirent, dans le salon de Mme de Sainte-Aulaire, les faveurs que l'on y accordait aux productions de l'esprit. M. de Ségur venait de publier deux volumes qui avaient pour titre : *Galerie morale et politique*, et son opinion, sur l'éducation à donner aux jeunes fils de la noblesse, trouvait beaucoup d'approbateurs, chez ceux qui, chaque soir, se groupaient autour de cette jeune maîtresse de maison. M. de Ségur blâmait les chefs de famille dont le zèle rétrograde se décelait, en éloignant leurs enfants des écoles publiques. « Ils craignent, disait-il, que les mots de liberté et d'égalité ne frappent ces jeunes cerveaux et qu'ils n'en déduisent le sens profond et patriotique. N'est-ce pas leur enlever aussi la notion exacte de la vie moderne ? » Un autre jour, on lisait la satire d'Emmanuel Dupaty contre les *Ménades* politiques, si nombreuses dans la compagnie des vieilles douairières de ce temps-là. Car on les connaissait toutes, ces intrigantes décrites d'une si belle façon par le poète :

De son zèle effrené savez-vous le secret ?
Elle espère à la Cour avoir le tabouret.
Et, certe, il ne fut point de faveur mieux acquise :
Elle a pleuré vingt ans son titre de marquise,
Signalé ses transports, aux dépens du bon ton,
Crié : « Vive Blucher », dansé chez Wellington,
Baisé quand il entra la botte d'Alexandre,
Et même désiré qu'il mît Paris en cendre.
Sur la bourgeoise Églé, qui l'efface en appas,
La légitimité va lui rendre le pas.
Elle aura la harangue, en son fief de Champagne,
Et le coup d'encensoir du curé de campagne.
Quel plaisir, à la Cour, de traîner un manteau,
D'être à genoux, en chœur, sur un riche carreau !

De se faire escorter d'un laquais en livrée !
Qu'importe que la France à l'Anglais soit livrée !
Qu'importent notre sang, notre or et nos moissons !
L'orgueilleuse a repris ses brillants écussons.

C'était donc un honneur, avidement recherché, que d'être introduit, au milieu de cette société de jeunes femmes à qui rendaient hommage tant d'hommes distingués, poètes ou philosophes, portant en soi l'amour de la liberté et des doctrines spiritualistes. L'espérance féconde s'imposait alors à toutes les âmes et on fêtait l'homme qui l'exaltait en un lyrisme éblouissant. Jeune inconnu, cet homme, au nom aristocratique, Alphonse de Lamartine, de mine fière, de noble visage, chantait cette espérance comme une divine promesse. Il n'avait encore publié aucun livre. Ce qu'il avait écrit restait en feuillets ; mais ceux qui avaient entendu les strophes douces et mélancoliques de sa jeune Muse, s'en montraient charmés. Si M. de Chateaubriand avait renouvelé la sonorité de la phrase française, ce nouveau venu, cet aède élégant, avait trouvé des accents poétiques d'une suavité incomparable. On se redisait le timbre mélodieux de sa voix, avec laquelle il annonçait la destinée certaine de la poésie. Lui, semblait l'incarner en sa personne. Jamais auteur n'avait poussé plus loin l'horreur du calcul algébrique, tant prôné par l'Empire. Il suffisait de l'entendre, et l'on se joignait à lui pour attaquer « les hommes géométriques qui avaient écrasé jadis les jeunes, sous la tyrannie de leur triomphe », ainsi que le disait le poète. On était heureux de démolir cette conviction, si fortement enracinée, que « la poésie était morte avec le spiritualisme dont elle était issue ». Car la liberté, à laquelle, en ces jeunes salons, on élevait un autel, procédait du

spiritualisme, et le spiritualisme, en ces premières années de la Restauration, était bien vivant.

Un soir, autour de Mme de Sainte-Aulaire, fut réunie la plus brillante société de ses amis. Tout le parti des doctrinaires était là, disposé à entendre la lecture, faite par le poète lui-même, de ses *Premières Méditations.*

Et elles étaient bien nommées, ces rêveries où perçait l'enthousiasme d'une âme éprise d'idéal, où vibrait l'élan d'un jeune cœur déclinant ses espérances et ses déceptions. Pour le poète, cette soirée fut un triomphe. Il lut l'*Isolement.* L'aspiration de l'âme vers un séjour, plus heureux que celui de la terre, n'avait jamais été dénoncée avec une émotion plus profonde. Quels beaux accents!

. . . .
Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vrais objets dont, pour moi, le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Et reprenant son chant d'espérance, le poète ensuite s'écriait :

Je ne demande rien à l'immense univers :
Mais, peut-être, au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

L'effet de cette poésie fut inoubliable. On était saisi par cette envolée mystique. Tout le dix-huitième siècle n'avait rien de comparable. Les plus belles odes de Lebrun et de Jean-Baptiste Rousseau étaient froides à côté de cette lumineuse et chaude description de l'âme, appelant à elle un rayon de la

divinité. Les mémoires de cette époque rapportent l'enivrement, l'éblouissement, causés par ces mélodies où s'unissaient si harmonieusement la pensée et le rythme du vers. Brifaut écrit qu'après avoir entendu le jeune Lamartine, il eût voulu l'entendre encore, et qu'il recherchait toutes les occasions de le revoir et de le mieux connaître. Victor de Broglie inscrit, en ses *Souvenirs*, l'impression ineffable qui le subjugua, le soir de cette première lecture, devant Mme de Sainte-Aulaire. Ce fut une fête pour tous les esprits qu'attiraient les beautés littéraires.

Durant les mois de vacances, en ces temps nouveaux, on s'en allait aux eaux de Cauterets. La plupart des jeunes femmes de la même société s'y retrouvaient, et leurs journées se passaient fort agréablement. Mme de Sainte-Aulaire ne manquait pas cette villégiature, avec ses filles d'élégante beauté, amies de Mlles de Saint-Aignan dont on louait la grâce et la distinction. Villemain y arrivait ensuite, ainsi que quelques officiers de la vieille armée impériale. Et les petites coteries étaient tout de suite formées.

Cependant, les élections de 1823 amenèrent à la Chambre une majorité d'ultra-royalistes. M. de Saint-Aulaire ne fut point renommé. Il se consola facilement de cet échec, en imitant Prosper de Barante : il s'adonna aux travaux littéraires, à la composition de son *Histoire de la Fronde*, qui devait le conduire à l'Académie. Puis, avec sa famille, il voyagea; il s'arrêta d'abord chez son gendre, le duc Decazes, au château de la Grave, près de Bordeaux; ensuite traversant la France, il se dirigea vers la Suisse et l'Italie. Rentré à Paris, il se réfugiait souvent avec sa femme et ses enfants,

au château d'Étioles, auprès de sa vieille mère qui y habitait. Là, jugeant les choses de la politique dont il ne pouvait s'abstraire, il écrivait à ses amis les impressions qu'il en ressentait ; attaquant Villèle, se ralliant à Chateaubriand, libéral par ambition ; parlant à de Barante ensuite des *Mémoires* de Fouché que l'on vendait en librairie ; laissant deviner, en ses lettres, qu'il n'était pas éloigné d'admettre les révélations qu'on y lisait contre Talleyrand, quoique le vieux diplomate fût de ses amis, et le reçût à son château de Valençay.

En 1825, il faillit avoir un duel avec Marbot. M. de Sainte-Aulaire avait été le témoin du général de Ségur qui s'était battu avec le général Gourgaud. Le premier avait publié une *Histoire de la retraite de Russie, en* 1812, et le général Gourgaud y avait répondu en termes si vifs que tous les deux vidèrent leur querelle sur le terrain. A la suite de ce duel, Marbot, l'un des témoins du général Gourgaud, se crut offensé par un regard de M. de Sainte-Aulaire qu'il avait jugé provoquant, et il voulait se battre avec lui. Mais on s'interposa entre ces deux nouveaux adversaires. Marbot reconnut son tort et demanda même à Sainte-Aulaire d'oublier ce coup de tête. De Ségur écrivit quelques jours après à Prosper de Barante... « Quelque bonne opinion que l'on puisse avoir de Sainte-Aulaire, il n'est pas possible de s'attendre à une action si noble, si généreuse, si ferme, ni à tant de délicatesse, et tout cela avec une raison parfaite. Il a répondu sans réflexion qu'il acceptait le combat qu'on lui proposait, mais non le titre de provocateur, ce qui ne conviendrait qu'à un duelliste, profession qu'il méprisait, mais qu'enfin, dans tous les cas, il acceptait le combat, et qu'aussitôt après mon affaire, il était prêt à vider la sienne. Figurez-vous, mon cher

de Barante, que pendant les quatre ennuyeux jours qui ont suivi, non seulement Sainte-Aulaire m'a caché cette circonstance, mais qu'il a su empêcher tous mes amis de me l'apprendre, et pourtant nous étions en rapports constants. Je ne l'ai su que lorsque Sébastiani et d'autres avaient persuadé à Marbot qu'il était dans son tort... »

Dans ses voyages en Italie, il se déplaçait à petites journées, d'une ville à une autre, visitant les monuments, les grandes curiosités de la vieille terre italienne. De Zurich où il avait rejoint sa femme et ses filles, en partant de La Grave, il était descendu à Florence, regrettant peu Paris où les salons de ses amis étaient alors très délaissés. Mme de Catellan portait le deuil de son mari qui venait de mourir ; la duchesse de Plaisance était à Naples ; M. Molé malade et la duchesse de Broglie vivait en son château de Broglie. De Florence, il avait poursuivi sa route jusqu'à Rome ; il y avait résidé deux mois ; ensuite il était allé à Naples.

De Rome, il écrivait à de Barante, en décembre 1825 : « Je crois qu'il n'y a pas de pays où les femmes aient plus de sagesse et les hommes plus de probité. Je ne prendrai pas les salons de Rome pour point d'observation ; les grandes dames de tous les pays se ressemblent un peu. Il n'y a pas ici de bons ménages beaucoup plus qu'à Paris, mais il n'y en a pas moins, et les liaisons illégitimes ont, sans contredit, plus de sérieux et de durée. Elles sont souvent interrompues par des bouffées de dévotion, presque jamais par des coquetteries. Si nous parlons du peuple, il se rencontre ici une différence bien à l'avantage du pays. La prostitution n'y est point une industrie. Depuis un mois, je n'ai pas aperçu, dans les rues, une fille publique,

comme dans Paris, Londres, et pas un *ruffiano*, comme à Milan, Venise... »

Mais, le même jour, Mme de Sainte-Aulaire prenait la plume et annotait la lettre de son mari :

« Si je n'avais pas un rhumatisme à la tête, écrivait-elle à de Barante, j'ajouterais une longue page à la lettre de M. de Sainte-Aulaire, pour réfuter toutes ses propositions. On ne peut dire assez de bien des ruines de Rome, ni assez de mal de la Rome vivante. Je voudrais pouvoir vous extraire les ordonnances de la semaine ; elles détruiraient l'effet du parapluie dont personne n'a voulu[1]. Hier on a tué un homme dans la rue ; aujourd'hui, quand j'ai questionné mon domestique de place, il ne se souvenait plus de ce dont je voulais lui parler. Les pénitents noirs, blancs et roses, remplissent les églises mais c'est pour y baiser les pieds des statues de Minerve et de Bacchus qu'on leur donne pour saint Pierre ou saint Paul. Les Italiennes se promènent sur le forum et n'interrompent pas leur caquetage pour regarder les ruines du Colysée. Enfin, je vous conseille bien aussi de venir à Rome, mais pour ne pas abuser de votre innocence, il faut vous conseiller, en même temps, d'y venir sans lettres de recommandation, sans y voir une âme parlante, de vous y loger derrière quelque beau tombeau, et surtout de ne jamais dîner, comme je l'ai fait, à côté d'un cardinal. Ne dites à personne que mon indignation surpasse mon admiration. J'ai trop peur du coup de couteau et un trop vif désir de revoir mes amis... »

1. Dans une de ses lettres à de Barante, M. de Sainte-Aulaire voulant lui donner une preuve de l'honnêteté des Romains, lui avait dit qu'ayant laissé dans le coin d'un musée, un parapluie pendant une grande partie du jour, il l'avait retrouvé en sortant tel qù'il l'avait placé. Sa femme explique que le parapluie était vieux et tout déchiré.

La vie du comte, jusqu'en 1830, fut remplie par ses travaux littéraires et de nouveaux voyages. Mme de Sainte-Aulaire continuait à recevoir, en son salon, les jeunes auteurs célèbres, les hommes éminents de la Chambre des députés : Manuel, toujours calme, au milieu des orages que soulevait son éloquence enflammée; le général Foy, aussi éloquent que Manuel, et regrettant, chaque fois après son discours, les écarts de sa parole, s'arrachant de dépit, ainsi que l'écrivait Victor de Broglie, le peu de cheveux qui lui restaient sur la tête. Cette fin de la Restauration fut marquée, d'ailleurs, par de nombreux événements qui alimentaient les causeries du soir, autour de la table à thé des grandes dames. Ce fut la mort foudroyante, le jour du Vendredi-Saint, dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin, de Mathieu de Montmorency adorant le tombeau du Christ; la mort du vieux duc de Larochefoucauld, dont l'enterrement suscita le plus triste scandale, le cercueil du mort enlevé de force par la police aux élèves des Arts et Métiers de Châlons qui le voulaient porter, et culbuté dans le ruisseau de la rue, le cadavre échappé du cercueil et gisant dans la boue; puis l'enterrement de Talma sans aucune cérémonie religieuse, que le grand tragédien avait nettement proscrite pour ses obsèques; et la publication du poème de Lamartine : *la Mort de Socrate*, laissant un peu de désillusion à ses admirateurs; et la brochure de Montlosier: *Mémoires à consulter*; et le premier volume de l'*Histoire de l'Angleterre*, de Guizot, et l'*Histoire de Bretagne*, de Daru. C'était plus qu'il n'en fallait pour animer et stimuler l'esprit des jeunes femmes qui ne se laissaient point absorber par les modes de la toilette.

Lorsque la chute des Bourbons arriva, en 1830,

M. de Sainte-Aulaire était en Hollande. Il s'empressa de rentrer en France et descendit à Étioles, où s'était réfugiée toute sa famille. Cette révolution décida le noble écrivain, l'ancien député, à accepter les fonctions qui lui furent offertes par le nouveau gouvernement, par les membres influents du parti libéral, arrivés au pouvoir et aux honneurs. Il accepta de représenter la France à Rome, où il arriva comme ambassadeur avec sa jeune femme. Il y était envoyé pour y combattre, de concert avec les ambassadeurs des autres puissances de l'Europe, l'esprit révolutionnaire qui menaçait l'existence du pouvoir temporel du pape. A Rome, qu'il connaissait, il vécut heureux et s'y accoutuma si bien, qu'il y loua un jardin pour y venir échapper aux trop fréquentes visites importunes.

Je ne veux point allonger le récit des années vécues sous les Bourbons par les grandes dames que j'étudie. Néanmoins, afin de produire un relief plus accentué à l'égard de mes personnages, je puis ajouter qu'après l'ambassade de Rome, M. de Sainte-Aulaire obtint celle de Vienne, où, pendant le temps qu'il passa en cette grande capitale, la haute distinction de sa femme, la parfaite courtoisie de son caractère, son admirable urbanité, son élégance, le charme si varié de sa conversation, rendirent faciles à son mari les délicates fonctions qui incombent aux ambassadeurs. Il réussit, de prime-saut, au milieu de cette aristocratie viennoise, si noblement inspirée, si accueillante pour ceux qu'elle estime, si dédaigneuse pour ceux qui ne lui agréent pas; hospitalière, ouverte, intime, enfin, pour ceux dont les idées et les mœurs se rapprochent des siennes; hautaine avec les mal élevés, dont la morgue, inopportunément démontrée, les éloigne d'elle pour toujours. Là, surtout,

Mme de Sainte-Aulaire doubla l'influence de son mari, et réussit à faire, du salon de l'ambassade française, un centre d'attraction où se fixait la confiance des grands seigneurs de la cour impériale[1].

Ce fut ensuite à Londres que le gouvernement du roi Louis-Philippe résolut d'employer l'entregent de son serviteur; et Mme de Sainte-Aulaire consentit à se déplacer. Les deux cours de Vienne et de Londres, au surplus, les deux sociétés de bonne compagnie y ont tant de similitude que le succès de M. et de Mme de Sainte-Aulaire s'y affirma dès le premier jour.

L'âge, à la fin, talonna l'ambassadeur et lui fit souhaiter sa rentrée à Paris, afin de renouer sa vie de vieillard à celle de son âge mûr, afin de mettre, ainsi qu'il l'écrivait, un intervalle entre sa vie et sa mort. Et puis, il se rappelait ses triomphes oratoires, et l'ardeur de la politique intérieure de

1. Après le voyage des jeunes princes d'Orléans en Allemagne, à la recherche d'une fiancée, et l'heureuse conclusion de l'accord entre le jeune duc d'Orléans et la princesse de Mecklembourg-Schwérin, M. de Sainte-Aulaire écrivait à Mme de Boigne, le 1er avril 1837 (*Mémoires*, t. IV, p. 175)... « Autre bonne affaire, c'est le mariage. Je puis vous répondre que le corps diplomatique en éprouve une joie sincère. Chacun me parle de la princesse Hélène, comme de la princesse la plus agréable et la plus distinguée de l'Allemagne. Vous m'écriviez, l'année dernière, que vous désiriez une petite princesse, bien *chapitrable*. Certes, les quartiers ne manquent pas. C'est, héraldiquement parlant, ce qu'il y a de plus grand au monde. M. de Metternich s'est placé très correctement. Il a blâmé, dans la conduite de l'affaire, tout ce qui était inspiré par nos ennemis. Il a proclamé très haut que c'était avec le roi de Prusse qu'il se plaçait dans cette affaire; et, aussitôt qu'il en a été informé — ce qui, entre nous, a été assez tard — il a écrit à Berlin et à Schwérin, faisant acte de bonne volonté pour nous... Je pensais, depuis trois ans, qu'un mariage était le plus grand intérêt de la France. Le voilà fait et convenablement à mon sens. J'en attends de bons résultats... »

la France excitait ses désirs de parler encore à son pays, du haut de la tribune. « Je me sentais, écrivait-il, assez d'activité et de force physique pour fournir quelque campagne diplomatique, mais je réservais à mon pays ce qui me restait de santé et d'aptitude aux affaires. Je n'entendais pas renoncer entièrement à la politique. L'expérience que j'avais acquise, dans ma longue carrière diplomatique, me permettait d'espérer quelque influence à la Chambre des pairs, quand je reparaîtrais à la tribune dont je n'avais pas tout à fait perdu l'habitude. » L'Académie, ensuite, l'avait appelé parmi ses membres, après la mort du marquis de Pastoret, et il tenait à venir discuter au milieu d'eux, les intérêts de l'art, l'influence de la littérature sur les mœurs contemporaines. Il possédait ce langage spécial des salons, fait de nuances et de réticences, cette toujours aimable causerie entre ceux mêmes dont l'opinion et les avis diffèrent, et qui dans une controverse savent garder cette liberté d'esprit, cette possession de soi qui permettent de ne jamais passionner un débat. En un mot, jusqu'à la fin de sa vie, il représenta dans la bonne société, la dignité du gentilhomme qui se respecte lui-même. Mais, hélas ! il prévoyait déjà tout ce que les intrigues absorbantes de la politique peuvent faire perdre à la noble culture des lettres... « Ne pourrait-on pas craindre, écrivait-il, en son discours de réception à l'Académie, que la famille intelligente ne se laisse entraîner dans le tourbillon des affaires ; que les études tranquilles ne soient délaissées, et que les succès littéraires ne cessent d'être la première ambition des hommes de lettres ?... Les nobles joies, que l'échange des idées promet aux intelligences, ont perdu beaucoup de leur douceur, depuis qu'aux luttes courtoises des salons ont succédé les combats à outrance de la

tribune et de la presse. Sans se décourager de la vérité, quelques-uns trouvent que c'est la payer bien cher, que de lui sacrifier la paix de l'âme et la douceur des relations inoffensives. »

Qu'aurait-il dit du temps présent?

Mais, de cette « douceur des relations inoffensives », il ne fut jamais dépourvu. La bienveillance si persuasive de Mme de Sainte-Aulaire sut toujours maintenir cette douceur, à son foyer et dans la société si brillante, qui ne cessait d'y affluer.

Lorsque le comte de Sainte-Aulaire mourut en 1854, il avait soixante-seize ans.

LA DUCHESSE DE BROGLIE



ALBERTINE DE STAËL, DUCHESSE DE BROGLIE

D'après un portrait peint par Gérard en 1820.

LA DUCHESSE DE BROGLIE[1]

I

Aux passionnantes années de la Restauration, il y eut à Paris un salon où rayonna une jeune femme portant un nom doublement célèbre — celui de sa mère et celui de son mari ; — ce fut le salon de la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël. Malgré sa jeunesse, elle avait su, tout de suite, se distinguer au milieu des grandes dames qui attiraient chez elles les orateurs parlementaires, les hommes de science et d'imagination ; et, au rebours des plus respectées maîtresses de maison, elle usait de son nom, de son intelligence, de sa grâce, non pour le triomphe des passions et des rancunes qui dominaient alors la société de l'aristocratie, mais pour l'agrément des relations formées autour d'elle, entre les personnages les plus renommés de cette époque.

1. Bibliographie. — De Barante, *Souvenirs*; *Lettres* de la duchesse de Broglie ; de Broglie, *Souvenirs* ; Guizot, *Mémoires* ; *Lettres* de Mme Récamier ; Mlle de Chastenay, *Mémoires* ; *Méthodisme*, brochure ; Mme de Stael, *Mémoires* ; Villemain, *Souvenirs contemporains.*

Elle s'était mariée, à dix-neuf ans, à Victor, duc de Broglie. Mme de Staël mourut une année à peine après cette union ; et, néanmoins, le salon de la jeune femme à Paris et le château de sa mère à Coppet ne perdirent aucun de leurs amis. Elle sut les retenir par la variété de sa conversation, par sa haute raison, par l'étendue de son instruction, qui ne déparait point celle du noble duc. Ces amis d'autrefois retrouvaient près d'elle le charme qui les avait séduits dans la glorieuse fille du ministre Necker.

Albertine de Staël était née en 1797. Les plus belles années de sa jeunesse s'écoulèrent en exil, à la suite de sa mère, toujours errante, pour échapper à la colère de Bonaparte. Elle avait assisté au désespoir de la grande proscrite regrettant le contact des hommes illustres, et leurs entretiens, et leurs hommages. En Suisse, dans cette grande bâtisse nommée le château de Coppet, dominant le petit village qui borde le lac, elle l'avait vue se promener à grands pas dans les longs corridors, maudissant la tyrannie qui la chassait de France. Et puis, à travers l'Europe, en Allemagne, elle avait fui avec elle, s'éloignant toujours des pas du conquérant dont le nom seul les faisait trembler. Quelles joies, quelles jouissances avait-elle pu goûter pendant ces déplacements éperdus, de ville en ville, jusqu'en Angleterre ? La vie de la duchesse de Broglie avait donc été sérieuse, sevrée des plaisirs des jeunes filles, pour qui les toilettes forment un attrait aussi grand que les danses. Ce ne fut qu'en France, revenant avec les Bourbons, que Mlle de Staël connut les fêtes joyeuses de l'adolescence. Elle était belle ; elle fut choyée, entourée par les jeunes gens des plus nobles salons, et

Mme de Staël comprit, à cette époque, en observant la mise élégante des amies de sa fille, qu'elle ne devait point négliger l'art de la toilette, et, tout entière à ses conceptions historiques, ne s'occuper que des distractions de l'esprit ou des variations de la politique. Elle accepta, dès ce moment, et sans légèreté, son rôle de mère, restant dans les bals jusqu'au départ des violons. Comme on admirait la beauté de la jeune Albertine, elle en eut de l'orgueil, ne la quittant point des yeux, jouissant de ce triomphe de jeunesse et de grâce, unanimement reconnues. Mlle de Chastenay rapporte, en ses *Mémoires*, qu'elle assistait, un jour, à une soirée où Mlle de Staël devait jouer de la harpe, accompagnée du cor de Frédéric. Auguste de Staël, bon musicien, tournait les pages du cahier de sa sœur, respirant à peine, impressionné du tableau que lui offrait la jeune exécutante, dont les beaux bras tiraient de l'instrument les accords les plus mélodieux. Mme de Staël, muette de bonheur, la bouche entr'ouverte par l'émotion, suivait de ses yeux étincelants le jeu passionné de la musicienne, qui, ce jour-là, enthousiasma l'auditoire. Alors on vit, autour de la jeune fille, beaucoup de soupirants qui cherchèrent à se faire agréer. Pour la soustraire à la curiosité, ou à la médisance des salons, Mme de Staël se réfugia en son château de Saint-Ouen ; et c'est là que Victor de Broglie eut l'autorisation de venir faire sa cour.

Ils furent ainsi à l'abri de tous les caquets, car la haine des émigrés n'épargnait pas les deux fiancés. Les salons les plus rétrogrades accusaient le jeune duc de mésalliance, parce qu'il épousait la fille d'un grand seigneur suédois, et, ce qui était pis, une protestante. Son oncle, Amédée de Broglie, le taxait d'ingratitude, oubliant, lui disait-il,

les démêlés du maréchal, en 1789, avec le ministre Necker. Quant à Mme de Staël, en ce monde égoïste et rancunier des aristocrates, non vengés des misères de leur émigration, on ne lui pardonnait pas ses intrigues politiques sous les gouvernements révolutionnaires, ses liaisons avec Benjamin Constant et avec Talleyrand. On oubliait qu'elle avait ameuté l'Europe, par ses voyages et ses écrits, contre la tyrannie impériale. Ses ouvrages philosophiques, ses romans, son éloge du suicide, lui avaient aliéné la partie respectable de la haute société.

Dès lors, le choix d'un fiancé s'était compliqué de nombreux obstacles. Il fallait qu'il plût à sa fille, et qu'ensuite il n'y eût point un antagonisme constant sur les principes des deux familles qui allaient être unies. Mais le jeune duc avait perdu son père, mort sur l'échafaud de la Révolution ; comme il n'avait que neuf ans à ce moment-là, il fut élevé par le second mari de sa mère, le marquis d'Argenson, esprit libéral et cultivé, dont il avait adopté les convictions. Il était libéral. D'ailleurs, il était connu depuis son enfance par Mme de Staël, l'amie de sa mère, et ces projets d'union entre les deux jeunes gens ne subirent, pour toutes ces raisons, aucun arrêt. Les conditions du mariage et du contrat furent réglées avant le départ de Mme de Staël et de sa fille pour l'Italie, où devaient être célébrées les noces. Les garçons, issus du mariage, seraient catholiques comme leur père ; les filles, protestantes comme leur mère. Enfin — nouvel attrait pour cette mère future — Victor de Broglie n'aimait pas Bonaparte, sans pousser aussi loin que la vaillante Genevoise ses répulsions pour l'homme de guerre. Il n'avait jamais été attaché à aucun état-major, malgré son grand nom militaire,

le marquis d'Argenson ayant fait valoir la faiblesse des yeux de son pupille. Ce que Bonaparte, un jour, au Conseil d'État, dont ce fils de haute noblesse faisait partie comme auditeur, avait reproché vivement au petit fonctionnaire. Et ce fut certainement une cause, ajoutée aux autres, de l'éloignement que le jeune duc éprouvait pour le conquérant.

Mlle Albertine de Staël avait pour amie Sophie de Barante, qui devint plus tard Mme Anisson-Duperron. Quelques-unes de ses lettres à cette amie, avant son départ pour l'Italie, indiquent un esprit encore peu formé, surexcité seulement par l'inconnu du voyage. De son fiancé, elle ne parle nullement. Elle n'a point d'autres désirs, d'autres émotions, d'autres joies prévues que celle de Corinne du roman de sa mère. C'est avant tout de l'Italie, terre maternelle des arts, dont rêve son imagination. Il n'est rien, en ces premières lettres, que des phrases banales, sans aucun indice des préoccupations religieuses qui, dans la suite, absorbèrent son esprit. Il serait difficile, à la lecture de ces compositions épistolaires, de prévoir le sens philosophique, le jugement vigoureux, l'amour de la liberté, qu'elle manifesta si éloquemment lorsqu'elle fut mêlée au mouvement politique et littéraire de cette époque. Telle était celle que le jeune duc allait rejoindre en Italie pour lui donner son nom.

Il partit en compagnie d'Auguste de Staël, qui le fit stationner à Genève, pour le présenter aux hommes les plus considérables de ce pays. C'étaient le pasteur Dumont, jadis l'ami de Mirabeau ; le savant Pictet, l'historien Sismondi dont il fit ensuite sa société à Coppet. Ce qu'il raconte, en ses *Souvenirs*, de son mariage, qui eut lieu devant un pas-

teur irlandais et un prêtre catholique, tient en deux lignes. C'est la mention du présent que lui fit, à Pise, sa jeune femme, d'une petite bible anglaise, à l'heure où ils avaient été mariés. *Pise*, 20 *février* 1816, *midi*, *casa Roncioni*. Et ce simple fait l'attendrit lorsqu'il en parle en ses mémoires. Sa femme était morte depuis longtemps, mais cette petite bible, sous sa main, lui rappelait une affection perdue, un dévouement et une admiration profonde qu'il regrettait toujours.

Leur retour à Coppet fut charmant. Ils suivaient Mme de Staël, s'arrêtant avec elle dans les villes italiennes qui se trouvaient sur leur route. En ses récits, le narrateur trace, d'une plume légère et souvent caustique, le portrait des personnes et l'image des choses qu'il voyait. Ce furent Pescia et Pise, ville triste et sévère, et Lucques, où la princesse Élisa, sœur de Napoléon, avait laissé un palais copié sur celui de Compiègne. Ce fut ensuite Florence, où vivait la comtesse Albany, veuve du dernier des Stuarts, veuve du poète Alfieri, sans l'avoir jamais épousé, et, en ce temps-là, amie intime d'un peintre français, nommé Fabre. Chez elle se réunissaient tous les jours, de 3 à 5 heures, les amies de la grande dame, patriciennes florentines. Mais on y jasait, on y caquetait plus qu'on ne s'y livrait à une causerie élégante ou savante. L'écrivain ajoute, en effet, que, malgré ses hautes alliances et ses amitiés illustres, la comtesse avait conservé les besoins d'une nature vulgaire. C'était une véritable commère tenant, avec ses amies, *boutique de médisances*. Deux autres personnes à Florence les accueillirent avec une courtoisie recherchée, deux jeunes femmes d'une grande beauté, Mme Durazzo et Mme Brignole, qui se transfor-

mèrent en Parisiennes par la longueur des séjours qu'elles firent en France. Victor de Broglie rappelle que Mme de Brignole avait une fille, alors une enfant, la petite *Marinette*, devenue duchesse de Galliera. Comme les Bourbons en France, le grand-duc avait été restauré en Toscane, et le voyageur nous dépeint ce prince, petit homme doux, modeste, timide, embarrassé, mais très instruit, très versé dans la littérature dramatique de l'Europe ; très fier surtout de sa bibliothèque, d'une rare composition, qu'il laissait visiter, sans tolérer que l'on y touchât.

Après Florence, ils visitèrent Bologne et s'arrêtèrent à Milan, où Mme de Staël admit, dans le salon de son auberge, les hommes distingués de l'Italie qu'elle connaissait, le poète Monti, le libéral Gonfalonieri, que l'Autriche enferma dans les cachots de Spielberg. Le nom de la célèbre Genevoise attirait une foule de visiteurs. Son salon ne désemplissait pas.

Ils arrivèrent enfin à Coppet, ayant franchi le Simplon, et y passèrent l'été de cette année pendant laquelle ils reçurent lord Byron, et M. de Stein, et le général Laharpe et un jeune Italien, avocat de Bologne, qui devait être un jour un professeur français fort apprécié, M. Rossi. Ils ne rentrèrent tous à Paris qu'au mois d'octobre.

Mais le salon des deux mariés n'était toujours que le salon de Mme de Staël. La jeune duchesse ne se démontra, ne conquit sa supériorité, qu'après la mort de sa mère, en 1817.

Son salon ne ressembla à aucun autre. Elle y reçut les hommes de l'opposition libérale, ceux que l'on ne rencontrait groupés que chez elle, près de son mari, qui s'était créé à la Chambre des pairs, comme duc héréditaire, une situation prépondé-

rante par l'ardeur de ses convictions et son talent oratoire. Quant à elle, par son aménité, sa bienveillante courtoisie, le charme de jeunesse auquel tout homme ne sait pas résister, elle tempérait ce que le caractère du jeune duc montrait de trop âpre, de trop absolu, de trop « sauvage », comme il l'avoue lui-même. Elle lui attirait des amis, car il n'en recherchait pas, vivant enfermé en ses conceptions philosophiques, ne cédant jamais rien sur ce qu'il avait admis en ses longues méditations, travaillant lentement et s'attachant de toutes ses forces à ses propres pensées.

Sans doute ainsi, on rallie des partisans ou des adeptes, on impose sa doctrine, et dans le salon de sa femme, les familiers se sentaient emportés vers une opinion généreuse, très différente de celles qui avaient cours dans les coteries dominantes du moment.

II

Il y eut deux camps tout de suite en ce salon. Le premier où l'on voyait ensemble les débris de la société de Mme de Staël, c'est-à-dire La Fayette, Benjamin Constant, Mathieu de Montmorency, le comte de Montlosier et de Custine ; le second, plus jeune et plus ardent, composé des sages du parti doctrinaire ou libéral, Royer-Collard, de Serre, Camille Jordan, Beugnot et Guizot, et de ceux aussi qui semblaient plus aventureux, tels que Charles de Rémusat, Germain, un ancien sous-préfet de l'Empire, et de Barante. D'autres venaient se mêler quelquefois à cette pléiade d'hommes politiques : les ministres d'alors, Molé et Decazes, même ceux qui avaient servi l'Empire, de Bassano,

et Regnault de Saint-Jean-d'Angély. C'est pourquoi ce descendant de haute noblesse, parmi les ultras, avait la réputation d'un jacobin, que l'on ne voyait d'ailleurs jamais à la cour et dans la suite des princes ; le seul qui, dans la Chambre des pairs, n'avait aucune décoration à sa boutonnière.

Bien jeune encore, la duchesse ne partageait que timidement la conversation de tous ces hommes de parti. Ceux vers qui elle allait de préférence, et sur qui elle devait plus tard exercer son influence, étaient Guizot, remarqué pour son ardeur philosophique, sa hauteur de vues et la variété de ses connaissances, et puis de Barante dont elle admira toujours le talent d'historien, et Charles de Rémusat, dont l'esprit pétulant et narquois excitait des saillies hilarantes. Après la publication des *Essais sur l'histoire de France* de Guizot, elle écrit à de Barante :

« Conçoit-on un gouvernement qui se voit obligé de défendre qu'on parle à la jeunesse un pareil langage? Platon a bien raison de dire : il n'est pas de plus grand malheur que de haïr la raison. »

En ces premières années de restauration où les haines étaient si vives, les fureurs politiques presque féroces, où les plus jolies femmes, écrit-elle, « allaient faire leurs grâces devant les vieux députés à lunettes d'or », les amitiés par sympathie partagée étaient plus fortes, plus durables, plus consolantes aussi. On se recherchait pour exprimer son dégoût des hommes, son horreur des choses dont les triomphateurs s'emparaient comme d'un bien conquis, comme d'un butin de victoire. Ces mots de dégoût reviennent souvent dans les lettres de la jeune duchesse lorsqu'elle juge les faits du jour, les actes de la diplomatie bourbo-

nienne. Elle rapporte, en frémissant, une réponse de la princesse d'Hénin, qui lui avait demandé si son mari, à la Chambre des pairs, ne condamnerait point à mort Louvel, l'assassin du duc de Berry.

— Mon mari, lui avait-elle dit, ne condamnera qu'après avoir entendu l'accusé.

— Oh! ne dites pas cela; ne le répétez nulle part, lui répondit, tout de suite, la grande dame, attachée au parti des royalistes extrêmes, vous seriez désavouée par tout le monde!

A mesure que les années se suivent, on constate qu'en elle le sérieux l'emporte sur le futile. Au début de son mariage, après la mort de sa mère, lorsque, privée de celle qu'elle aimait tant, elle sent une plus grande solitude autour d'elle, et que, séparée de son mari en ses pratiques religieuses, elle retombe sur elle-même, sur ses pensées, sur ses songeries, elle cherche à comprimer les agitations de son âme par une croyance plus certaine dans la divinité du Christ. Quoi qu'elle dise, elle a toujours un *abîme dans le cœur*. Sa mère, c'était au sujet de l'amour; elle, c'est au sujet de la religion. Alors, elle s'attache à la lecture de l'Évangile, car elle n'est jamais contente d'elle-même, surtout lorsqu'elle s'est comparée à des personnes pieuses. Elle est découragée, triste, inquiète; elle voudrait s'affranchir de sa dépouille mortelle; elle se méprise; elle s'efforce, par ses lectures, de calmer cette soif de vérité qui la dévore. Elle médite sur Kant avec son mari, elle s'absorbe en des études de métaphysique; elle lit Pascal qu'elle trouve sublime, Vauvenargues qui l'enchante, et Cousin, et Jouffroy, et tous les philosophes de son époque. Par hasard, Erskine, le

grand orateur anglais qu'elle devait traduire un jour, passe à Coppet, et la conversation et les sentiments religieux de l'étranger lui causent une douceur ineffable en l'esprit :

« J'ai trouvé en lui, écrit-elle, cette rectitude morale des Anglais, avec une teinte de mysticisme allemand. Il m'a fait mieux sentir le christianisme que personne. Je vois bien que tout se trouve là. »

Mais bientôt, le trouble de son âme recommence ; elle ne l'apaise par aucunes raisons, ni même par celles que d'autres acceptent d'une haute autorité religieuse. Elle reconnaît, à vrai dire, qu'en invoquant contre le désarroi de la pensée, contre l'erreur soupçonnée, l'autorité d'un chef, on peut acquérir la tranquillité intérieure ; mais est-ce une tranquillité immuable ? Le doute ne peut-il pas survenir et ravager la conscience ? Ne vaut-il pas mieux chercher soi-même le repos de l'esprit aux sources de la vérité, dans l'Évangile? Elle y revient sans cesse.

« L'autorité, écrit-elle à de Barante, ne peut m'apprendre que j'ai besoin de pardon et de secours ; elle peut me faire répéter des paroles, mais me faire sentir ma misère morale, cette corruption intérieure qui me conduit aux pieds d'un Sauveur, qui me fait m'écrier comme saint Pierre : *Seigneur à qui irai-je? Toi seul as les paroles de la vie éternelle*, c'est ce qu'aucun enseignement ne peut faire. »

Le mouvement des jeunes esprits, en ces premières années de liberté politique, se manifestait inquiétant en elle sur les choses religieuses. Elle aurait voulu une certitude qu'elle n'avait pas, une

vision plus nette, plus claire, de la vie immortelle, qui ne se détachait qu'obscure en sa pensée. Quelque chose lui manque qu'elle ne saurait dire, et qui est la foi catholique.

« Je sens, écrit-elle encore, comme l'impossibilité absolue du bonheur ici-bas ; il me semble voir toutes choses se décolorer. Après cela, il y a une source où je me ranime et qui vivifie même les moindres objets de la terre, qui rend des couleurs brillantes à tout ce qui m'entoure. Cette source, c'est Dieu, révélé à moi dans l'Évangile ; c'est Dieu, dans son immense amour et dans sa sainteté parfaite. »

Les gens qu'elle voit, en ces années de doute, lui paraissent trop superficiels, et les femmes de la société l'ennuient. Et elle continue, d'une façon passionnée, la lecture du livre saint où elle poursuit la paix intérieure par l'enthousiasme de l'âme. Elle est tellement obsédée de cette lecture qu'elle la recommande sans manquer à ses amis, à de Barante, notamment qu'elle sait être religieux, mais point pratiquant, et qu'elle voudrait amener à un état d'âme pieux.

« Qui vous empêcherait, lui écrit-elle, de prendre ce que votre cœur apprécie et aime dans cette religion (la religion catholique) en laissant de côté tout le reste? Si le reste est vrai, vous y serez amené naturellement en suivant ce que vous croyez maintenant. S'il ne l'est pas, vous vous en éloignerez toujours plus, et vous serez plus que compensé par la conviction intérieure. »

Certes, le raisonnement est spécieux, mais c'est le début du protestantisme que de Barante

repoussait, et, d'ailleurs, elle avoue que la foi sincère, ardente, sans restriction, ne s'acquiert que par le secours de Dieu. Elle ne croit pas au mérite des œuvres.

A ce degré d'exaltation religieuse, elle songe à faire des prosélytes. Lorsqu'elle écrit à Mme de Castellane, elle lui recommande, comme à de Barante, les lectures édifiantes. Elle la détourne ensuite d'écrire un roman, confidence échappée à son amie.

« Élevez vos enfants, n'écrivez pas un roman, occupation malsaine. Vous ne sauriez que vous peindre vous-même. »

Son frère, Auguste de Staël, est, comme elle, assidu lecteur de l'Évangile. Il a son domicile fixé à Coppet, et l'on peut se figurer ce que devait être ce château, tout entier pénétré de cet esprit de méthodisme dont s'inspiraient le frère et la sœur. Après la mort du frère, on découvrit en sa chambre une Bible tout entière bâtonnée de coups de crayon et couverte des réflexions du puritain. Elle raconte donc avec plaisir à ses amies qu'un dimanche un pasteur est venu de Lausanne pour la célébration du culte, et les assistants du château étaient assis en silence autour de lui, dans la grande salle à manger, qui avait, en cette circonstance, l'aspect d'un temple.

Elle saisit, au surplus, toutes les occasions de rappeler la grandeur de Dieu, sa puissance et sa force. En traversant le Saint-Gothard, la hauteur du mont, sa masse imposante, ses sites sauvages attestent pour elle la sublimité et la magnificence de l'Être divin. De même, à l'enterrement du général Foy, dont elle apprend la mort, étant à Coppet. Elle fait remarquer la divergence étonnante qui existe entre cette manifestation émue d'une foule

de cent mille hommes, qui suivent le cercueil avec le respect de la mort, et cette volonté de cette même foule de s'arrêter au seuil d'une tombe, de s'attacher au monde, « qui croule, dit-elle, en poussière devant les yeux ». Elle voit bien qu'au fond la croyance en une survie n'est point éteinte dans les âmes, et elle s'indigne de cette indifférence. Aussi bien, les œuvres de Chateaubriand, telles que le *Génie du christianisme*, tout en mots, tout en images, et jadis critiqué par sa mère, lui sont antipathiques. Elle qualifie le livre de production d'un *danseur de corde* : mots un peu vifs, et cependant qui ne détonnent point sous sa plume de puritaine. Elle admire Guizot, au contraire ; elle l'aime, car il a su se créer à loisir, en se repliant sur soi-même, une vie d'isolement, où sa puissance de penser existe tout entière, sans distraction. Elle connaît de lui une belle méditation sur « l'immortalité de l'âme ». « L'esprit du philosophe s'agite, écrit-elle, pour fortifier sa certitude. »

En cette habitude de penser, de prier, de s'observer, de ne se trouver point assez parfaite devant Dieu, on pourrait croire qu'autour d'elle-même elle ne supportait aucun de ceux qui n'avaient point des sentiments pareils. On se tromperait en la jugeant ainsi. Guizot, qui fut son ami, un des familiers de sa maison, le mieux accueilli, le plus vénéré, atteste qu'elle était habile à se dominer devant les indifférents et, au milieu de la société qui venait chez elle, à ne laisser rien paraître de ses intimes inquiétudes, de ses pressantes aspirations vers la vérité religieuse. Son esprit gardait son indépendance, mais elle savait en tempérer les ardeurs et exprimer son opinion avec calme, avec douceur, avec une recherche de courtoisie qui

n'offensait personne. Revenant de Suisse à Paris, sortie de sa solitude et se mêlant au tourbillon des salons, coudoyant les ultras qu'elle rencontrait chez ses amies, elle se renfermait dans une tenue discrète, se taisait quand elle aurait pu fulminer et s'emporter contre les entreprises des hommes les plus rétrogrades :

« Nous avions à cette époque, écrit Guizot en ses *Mémoires*, mes amis et moi, un grand privilège. Nous trouvions dans notre cercle propre et intime ce charme social que le monde parisien ne possédait plus. C'était surtout chez le duc de Broglie que nous nous réunissions. Quand elle n'aurait pas eu l'attrait de tous les souvenirs attachés à son nom, la duchesse de Broglie aurait suffi par elle-même, et à elle seule, pour attirer et fixer autour d'elle la société la plus exigeante et la plus choisie. Grande et charmante nature, en qui s'unissaient, par le plus facile accord, la vertu et la grâce, la dignité et l'abandon, l'élégante richesse de l'esprit et la parfaite simplicité de l'âme, les plus beaux dons de Dieu, reçus et possédés avec autant de scrupule et de modestie que si elle eût toujours été au moment de lui rendre compte de l'usage qu'elle en avait fait. Quand je sortais de mon propre intérieur, c'était dans sa société que j'allais chercher ces jouissances du libre mouvement des idées et de la sympathie morale, qui reposent l'âme des travaux et des tristesses de la vie, sans mollesse, ni mauvaise distraction. »

III

Certes, la guerre d'Espagne contre les libéraux, cette guerre que, seuls, voulaient en France les

dévots, les prêtres, les moines et les confesseurs, ainsi qu'elle l'écrivait, la révolte des Grecs contre les Turcs, oppresseurs et tyrans, soulevaient son âme de colère contre la guerre et d'enthousiasme pour les révoltés. Elle déplorait secrètement la mort de Riego[1] en Espagne ; elle stigmatisait, de mots cruels, la politique des Anglais, cette politique hypocrite et mercantile qui les poussait à abandonner les Grecs, petit peuple héroïque qui ne voulait point mourir, et dont elle admirait la résistance indéfinie. Ce n'était pas, d'ailleurs, le gouvernement des Bourbons seul qu'elle blâmait, c'était celui de l'Europe entière, celui des monarchies absolues, qu'elle traitait de monarchies *lilliputiennes*, arrogantes envers les faibles, pusillanimes devant les forts. Et ce qui la contristait était de savoir que guerre en Espagne et politique envers les Grecs avaient, pour suppôt en France, Mathieu de Montmorency, l'ancien ami de sa mère, celui qui, jadis, s'était associé aux anathèmes de la célèbre Genevoise contre la tyrannie impériale. En ce désarroi, elle se consolait néanmoins à la pensée que sa mère n'aurait pas eu la douleur d'assister à cette évolution honteuse, à cet abandon de la liberté par ceux qui l'avaient le plus hautement revendiquée.

« Si la liberté, écrivait-elle, était une fantaisie de quelques hommes de notre temps, je pourrais croire que les hommes ne s'en soucient pas et qu'il faut y renoncer ; mais comme elle est ce qu'il y a de plus noble sur la terre, ce qu'ont aimé toutes les âmes généreuses et tous les esprits éclairés de tous les temps, ses revers d'aujourd'hui ne changent rien à ma croyance. »

1. Riego, l'auteur de la révolution espagnole de 1820. Livré à Ferdinand VII, il fut mis à mort le 5 novembre 1823.

Malgré ses réserves et son tact, il transpirait pourtant quelques-unes de ses paroles dans les salons, car Mme de Nansouty, une amie des ultras, une héroïne de la société de Mme de la Briche, aveuglément inféodée à leurs doctrines, à leurs idées, à leurs revendications, Mme de Nansouty lui conseillait, en lui écrivant, de ne plus s'occuper autant de politique, ce qui nuisait à sa parfaite considération. Jalousie, peut-être, envers cette jeune femme brillante, entourée d'hommages !

L'assassinat du duc de Berry par Louvel avait été, au surplus, le ferment qui avait ravivé les haines politiques prêtes à s'éteindre. Avant ce tragique événement, la société polie se récréait entre soi, avec abandon. La jeune duchesse prenait sa part des plaisirs, comme il convenait. Le coup de poignard de Louvel rétablit toutes les divisions intestines de la cour. Les plus violents étaient aveugles dans leurs passions et n'acceptaient aucune raison. Decazes, le ministre et le favori du roi Louis XVIII, passait, aux yeux des ultras, pour l'inspirateur de l'assassinat du jeune prince; et si on défendait Decazes, si on se portait garant pour lui contre cette accusation saugrenue et insoutenable devant le bon sens, on accusait la femme qui parlait de l'avoir eu pour amant. La réaction était si absolue si triomphante, que, en Suisse même, cette réaction, qui envahissait l'Europe, avait obtenu de la petite république l'expulsion d'infortunés musiciens, jadis jacobins, mais qui, depuis trente ans, vivaient en paix et ne savaient plus ce que c'était que d'être jacobin. Aussi bien, le duc de Broglie, toujours impassible et grave, au milieu de cette exaspération des consciences royalistes, lui, tout occupé de ses études philosophiques,

disait : « Ce qui est terrible, c'est de faire comprendre une question politique à ces vieilles têtes. »

Pendant ce temps, l'armée française avait glorieusement accompli sa mission en Espagne. Le duc d'Angoulême, qui avait commandé l'armée, refusa, en revenant en France, les ovations et les honneurs du triomphe. Mais aux soldats qui s'étaient dévoués pour le maintien des moines qu'ils pendaient dix ans auparavant, il fallait des récompenses, jeux, danses, libations. En décembre 1823, la duchesse écrivait à ce sujet :

« Nous sommes encore dans les fêtes jusqu'au cou. On jette partout du pain et de la viande à dévorer à ce malheureux peuple, et pendant un jour au moins, on a la douce illusion de le voir parfaitement semblable à des *bêtes à quatre pattes* et n'ayant plus rien de ces *chiens de peuples civilisés*, comme le disait Richelieu, le ministre de Louis XVIII... Tout cela ne fait plus rien à personne. Qu'on tue les gens, qu'on leur donne des saucisses à manger, qu'on les renvoie, qu'on les fasse danser, cela ne nous sort pas de notre indifférence. »

Pensée amère ; irrésistible élan de son âme vers un idéal très élevé qu'elle poursuivait sans cesse, et dont elle indiquait ainsi l'absence parmi le peuple, qu'elle eût voulu conquis à de plus nobles jouissances.

C'était justement cette noblesse, cette marque d'un caractère indépendant, généreux et fier, qui lui donnaient une influence reconnue sur les hommes remarquables dont se peuplait son salon. Et le jugement qu'elle portait sur eux dans ses lettres,

cette appréciation que nous trouvons justifiée par la suite des événements, font de cette correspondance un monument précieux. Sans vouloir user de raillerie, rien qu'en signalant un fait vrai, un fait entre beaucoup d'autres, elle nous dépeint, d'une façon vivante, énergique et plaisante, l'homme dont elle parle.

Le nom de Royer-Collard, par exemple, revient souvent sous sa plume dans ses causeries avec ses amis; et, en les lisant, on aperçoit bien, devant soi, la figure de ce philosophe orgueilleux, rigide comme une barre, jamais content de rien, désapprouvant toutes choses, sans y apporter aucun palliatif; esprit dénigrant, ne voulant rien entreprendre, dans la crainte de se compromettre et de perdre la moindre parcelle de son prestige. Au surplus, toujours doutant, ne se fixant à aucune résolution, il se drapait, immuable dans sa dignité, dont il avait un orgueil démesuré, et, afin de la maintenir sans diminution, sans atteinte, il esquivait toute discussion par laquelle il l'eût compromise. Il avait donc peu d'amis. Et Guizot, philosophe aussi raide et peut-être aussi orgueilleux que lui, mais plus accessible aux nécessités de la vie politique et sociale, ne le pouvait supporter. En retour, Royer-Collard avait le petit huguenot en déplaisance, laquelle se changea plus tard en antipathie, après la chute des Bourbons, sans doute parce que le nom de Guizot émergeait de la foule et que le sien, Royer-Collard, s'abîmait dans l'oubli et l'indifférence.

De Serre, de même; elle admire son éloquence, l'envergure croissante de sa politique; elle le vénère pour son culte envers la liberté; lorsqu'elle en parle, il nous semble le voir à la tribune, de manières rudes, les yeux timides, s'enflammant

d'énergie et d'acuité, pendant qu'il discute les grandes questions soumises au gouvernement. Elle loue ses discours, de composition claire, méthodique, de logique simple, que l'esprit le plus rétif peut concevoir; elle note l'émotion qui l'envahit, dès que le sujet traité le passionne; et tout vibrant d'éloquence, remué jusqu'au fond des entrailles, elle nous dit que le visage et les mains de l'orateur s'injectent de bile et deviennent jaunes. Ah ! certes, voilà bien de Serre, dont l'image s'épanouit devant nous.

Et Lainé, d'une laideur toute démonstrative; laideur pourtant qui s'amoindrit, qui s'efface, qui se transforme en beauté, au cours d'une discussion d'intérêt puissant. Ainsi, ces portraits naissent, grossissent, s'étalent, se précisent, se fixent en relief sur la page qu'elle remplit. Ils s'échappent de ses impressions, de ses souvenirs, tantôt sympathiques, tantôt répulsifs; se colorent ou s'obscurcissent.

Dès lors, nous connaissons bien le personnage. Villemain ne lui plaît guère. Elle en parle rarement, si ce n'est pour critiquer son *dépenaillement* et son air de roture. Elle ne manque donc pas, étant à Cauterets, en même temps que lui et le duc de Lévis, de rappeler cette observation, sinon méchante, au moins naïve du duc qui lui disait à elle : « Comment un roturier peut-il être si aimable? » Quelle malice en ce petit rapport !

Cousin, ensuite, lui apparaît comme un philosophe mystique et grave dont le talent provoque plus d'enivrement que de conviction sur l'auditoire.

La Bourdonnaye, ce chef des ultras, compagnon de lutte de Bonald, a, nous dit-elle, de la force, de la verve, de l'indépendance, mais il a aussi une grosse voix peu élégante. Correctif qui rabaisse tout de suite le personnage.

Quant à Molé, elle nous le décrit envahi d'une tristesse insurmontable, dégoûté des hommes, dégoûté de tout, ne rêvant qu'à une retraite sévère en son château de Champlâtreux.

Lanjuinais est le plus maltraité, et sans doute avec justice. S'il est ferme comme un roc, il est enraciné en des théories si confuses qu'il a peine à les faire comprendre; sautant, d'ailleurs, d'une idée à une autre, sans transition, et ne suivant jamais l'unité de son discours.

Mais avec sympathie elle s'arrête sur la personne de Manuel, le député blond du Midi, de figure agréable, avec un air doux et sans caractère bien déterminé. Toutefois, ajoute-t-elle aussitôt, cette physionomie, de prime abord insignifiante, prend une expression énergique à la tribune, s'il est attaqué, s'il est contrecarré. « Oiseau de tempête », il conserve le plus grand calme au milieu des orages les plus troublants d'une discussion parlementaire. Et comme Manuel avait été frappé d'expulsion de la Chambre; que le sergent de la garde nationale, Mercier, passementier rue Saint-Denis, avait refusé d'obéir aux ordres des questeurs et d'employer la force contre le député, Mme de Broglie et ses amies, pour féliciter le sergent et lui serrer la main, s'étaient rendues à la boutique du commerçant et lui avaient acheté quelques menus objets de toilette. Ensuite, elles avaient fait visite à Manuel, dans la petite chambre du poète Béranger, chez qui il s'était retiré.

Fille de Mme de Staël, femme du noble duc, plus attachée à ses études philosophiques qu'aux intrigues parmi les pairs, avec la beauté de la jeunesse, beauté qui n'a besoin d'aucun autre attrait pour être admirée, elle pratiquait les vertus les plus

respectables de l'épouse et de la mère, soutenues par les principes les plus droits et les plus élevés en religion; et toutes ces qualités réunies forçaient la jalousie et le dénigrement à se taire devant elle. Hyde de Neuville, si intransigeant qu'il fût en politique rétrograde, ami des la Trémoïlle, des Rohan, des d'Aguesseau, reconnaît, en ses *Mémoires*, l'influence de la duchesse dans le monde. Cette influence devint encore plus grande, lorsque son mari rompit avec les doctrinaires, divisés et hostiles entre eux, lorsqu'il se résigna enfin à une politique indépendante de toute coterie, se fiant à son talent pour le triomphe de ses idées. Déjà, ses discours sur le droit d'aînesse, sur la liberté de la presse, sur le jury, avaient donné une grande autorité à sa personne parmi ses collègues. Et cette renommée vint augmenter le prestige déjà conquis par sa femme. Cependant, même alors, dîner chez elle, c'était quelquefois se compromettre : témoin ce récit, fait par la duchesse, d'un dîner où se trouvaient, coude à coude, La Fayette et Talleyrand. Manuel venait d'être expulsé de la Chambre des députés...

« M. de Talleyrand, dit-elle, ne prit pas grande part à la conversation. Il parla peu dans la conversation générale, ne s'exprima que par saccades. Le dîner ne présentait pas une grande harmonie. Foy et Sébastiani ne se pouvaient sentir. Foy a pris la défense du Directoire, M. Guizot l'a attaqué ; M. de Talleyrand, tout à la fois serviteur et ennemi du Directoire, ne disait mot. M. Molé, qui a horreur de tout ce qui sent la Révolution, ne parlait pas et disait à Mme de Sainte-Aulaire qu'il n'était content de personne. Le dîner n'alla pas très bien. Mme de Dino (nièce de Talleyrand) était très maussade. J'ai su depuis qu'elle avait craint

que cela ne compromît M. de Talleyrand de dîner avec M. de La Fayette. Elle voudrait faire des révolutions populaires avec des robes de crêpe et des turbans d'argent, ramener les masses par des bons mots et bouleverser la société sans déranger ses soirées. C'est une singulière personne. Elle est toujours sur la défensive; elle a de l'humeur et ne le cache pas plus qu'une personne tout à fait naïve, qui n'aurait appris à cacher aucune de ses impressions. C'est un singulier alliage. Son esprit est tranchant et formel, mais elle en a beaucoup. »

Assurément, elle se dresse bien au-dessus de ses amies et des grandes dames qu'elle coudoie dans les salons. Négligeons celles-ci et citons ses amies. Elle en avait de distinguées, de charmantes, de belles aussi : Mme de Castellane, née Cordélia de Greffulhe ; Mme de Grammont, née de Catellan ; Mme Anisson-Duperron, née Sophie de Barante ; Mme de Sainte-Aulaire, née du Roure ; Mme de Barante, née Césarine de Houdetot. Toutes étaient jeunes et appartenaient aux grandes familles du faubourg Saint-Germain ; elles attiraient l'attention dans les soirées et dans les bals par leur fortune, leurs toilettes et leur grâce ; elles savaient agréablement causer, parler des contrées de l'Europe où elles avaient voyagé. La duchesse de Broglie l'emportait sur toutes par une puissante personnalité, par l'expérience et le jugement acquis durant l'exil de sa mère. Les malheurs de sa jeunesse avaient développé son intelligence et sa raison. Elle n'était pas seulement *Française*, mais encore, par ses années d'exil, *Européenne*, avec des notions étendues sur les littératures étrangères, sur les grands hommes qui vivaient au-delà de nos frontières; et, à la faveur de cette éducation très large et très diverse, placée au-dessus des petites coteries de la cour

et de la ville, elle dominait son entourage sans effort, comme l'eût fait une princesse ne désirant, ne poursuivant que la possession de la liberté et l'établissement de la justice.

IV

La femme d'intérieur vivant entourée de ses enfants, près de son mari, en son château de Coppet, ou de Broglie, dans l'Eure, n'est pas moins intéressante, pas moins admirable en toutes ses manifestations. Le monde l'a prise, malgré elle, parce qu'elle a des devoirs de société et de position sociale à remplir, et qu'elle ne peut s'y soustraire ; parce qu'au moment de la session des Chambres, elle doit suivre à Paris le jeune duc, pair de France ; mais on comprend par ses confidences, qu'elle serait heureuse loin de l'agitation mondaine dans le calme des champs et en présence des beautés sublimes de la nature. C'est là qu'elle retrouve la puissance de son esprit, la liberté de son âme, l'élan qui l'emporte vers le ciel après ses méditations sur l'Évangile. D'ailleurs, éloignée de Paris, elle y est encore présente par ses correspondances, par les hommes influents qui passent chez elle. Ses demeures seigneuriales sont ouvertes à ceux qui ne l'ont point oubliée. Elle y reçoit, comme jadis sa mère, les personnages éminents de l'Angleterre qui voyagent en France : lord Harrowby, chancelier du duché de Lancastre dans le dernier cabinet de Pitt ; lord Erskine, le grand orateur ; lord Wilberforce, le champion, dans le parlement anglais, de l'affranchissement des nègres, comme Victor de Broglie dans la Chambre des pairs ; elle y reçoit la famille d'Orléans dont elle

apprécie la générosité des idées et la grâce des princesses ; les Decazes, au retour de leur voyage de noces en Danemark; les Sainte-Aulaire et leurs filles, jolies personnes que tout le monde dit charmantes ; elle y reçoit même le duc de Rovigo et le petit de Laborde qu'elle traite en *hurluberlu*, et les Guizot surtout, le mari et la femme, qui la séduisent par leur esprit évangélique et puritain, s'alliant si bien au sien. Coppet, lorsqu'elle y habitait, se trouvant sur le chemin de l'Italie, ses amies n'osaient point franchir le passage sans s'arrêter chez elle. Au château de Broglie, plus près de Paris, de même. Là, viennent les jeunes femmes qui lui sont fidèles, Mme de Castellane, qui s'y installe pendant des semaines ; la jeune dame Charles de Rémusat — Mlle de Lasteyrie — une parente de La Fayette, qui y amène son mari, toujours enjoué, spirituel et railleur ; la duchesse de Dino, nièce de Talleyrand, et Mme de Barante. Elle pensait ne pouvoir jamais se plaire en d'autres lieux que Coppet où elle avait laissé tant de souvenirs, et cependant elle s'habitue très vite au château de Broglie, agréable avec son grand parc et ses jardins si abondamment pourvus de fleurs ; elle avoue qu'elle y achèverait bien sa vie si elle devait en partager le séjour avec ses amies.

Elle eut d'abord deux filles avant d'avoir un fils. De ses deux filles, l'aînée, Pauline, mourut à l'âge de quatorze ans, et sa douleur se répercute en toutes ses lettres intimes, à Mme de Barante principalement, qui, ayant perdu un de ses enfants ouvrait son cœur, par sympathie, à la douleur de la mère éplorée. Cette douleur ne lui laisse aucun repos. Elle pèse sans cesse et l'écrase. Revenant au château de Broglie, elle va s'enfermer dans la chambre de sa chère morte ; elle y trouve un cahier

où l'enfant, imitant son exemple, copiait, à son usage, pour en corroborer sa piété, des préceptes de l'Évangile. Quelle découverte, sur laquelle la mère, les yeux pleins de larmes, s'attendrit ! Le chagrin de son mari est aussi sincère, aussi profond que le sien. Mais le caractère du duc est moins expansif. Il garde son flegme, sa gravité, sa présence d'esprit, et, pas une heure, il n'abandonne ses travaux politiques. Aussi bien, elle admire cette grande possession de soi-même, cette pensée toujours lucide, toujours forte, que les événements les plus tristes de la vie n'entament pas, et elle se dit fière d'appartenir à cet homme et de porter son nom. Alors, en ses lettres, s'appesantissant sur sa douleur, elle parle en même temps de la douceur éprouvée de se sentir associée aux pensées de son mari, aux mêmes espérances, aux mêmes désirs, aux mêmes haines contre l'injustice. Elle dit : Nous travaillons dans la même chambre ; nos bureaux sont placés l'un près de l'autre ; nous vivons de la même vie.

A la mort de son frère Auguste de Staël, elle, cette âme si vibrante, si tendre, se passionne sur cette perte et partage ardemment l'immense désespoir de la jeune veuve. Elle nous la montre, seule, dans le grand château de Coppet, réduit au silence de la solitude, lorsque du temps de sa mère, ce lieu était si animé, lorsque du temps de son frère qui y avait élevé de considérables constructions pour l'établissement d'un haras, le plaisir, la joie, le mouvement y étaient journaliers. Et elle la plaint longuement, en phrases les plus touchantes, cette jeune veuve si profondément atteinte.

« Il y a dans son cœur, dit-elle, tant de vie, tant d'éléments de bonheur que cela est encore plus déchirant. »

Elle n'avait pas conservé en son salon les traditions de l'autre siècle. Elle ne demandait pas des plaisirs variés à des représentations de comédies. Son salon était plus politique que littéraire. Elle n'en est pas moins très curieuse des œuvres nouvelles. Par sa nature d'esprit, elle s'intéresse surtout aux philosophes, et elle se réjouit de penser que son jeune fils, bientôt libéré de son internat, pourra partager avec elle ses études sur la métaphysique. Quant aux poètes, elle rejette les romantiques. Elle n'aime ni le genre ni la langue de Victor Hugo ; elle réprouve *Notre-Dame de Paris*, ce roman qui passait dans toutes les mains, et tout autant *Clara Gazul*, de Mérimée ; elle accuse Lamartine de manquer de goût souvent ; elle critique les conceptions trop bourgeoises de Casimir Delavigne, ses vers sans élan, sans lyrisme. Les historiens l'attirent davantage. Elle se plaît aux *Récits* d'Augustin Thierry, qui possède la verve, et donne une grande vie à ses œuvres ; aux *Essais sur l'histoire de France*, de Guizot ; aux travaux de Barante sur les ducs de Bourgogne. Elle vante les portraits qu'elle y a lus de Philippe de Bourgogne, de Charles V, du sire de Coucy, de Louis XI, ce prince énigmatique et si complexe, et le tableau des misères du peuple, toujours opprimé et jamais soulagé.

Ce qui l'occupe toutefois, ce qui la trouble loin de Paris, loin des salons, où les conversations, les émotions de la politique, les jugements littéraires déterminent dans l'esprit un mouvement qui entretient la vigueur de la pensée, c'est la monotonie des heures, le ressassement des mêmes idées qui finissent par diminuer l'intelligence. Elle craint, en sa solitude champêtre, un refroidissement du foyer intellectuel, et c'est pourquoi elle multiplie ses correspondances, elle lit tous les livres qui lui

sont signalés, et les autres, les vieux auteurs qui lui sont étrangers. Elle a ouvert les lettres de Mme de Maintenon; elle les abandonne, les trouvant oiseuses. D'ailleurs, elle n'aime pas Louis XIV, égoïste fieffé, entiché de sa majesté et de son autorité royale, ce qui s'explique de soi, puisqu'elle est protestante.

Elle a voulu lire également l'ouvrage de Mme de Rémusat sur l'*Éducation des femmes*, et, tout de suite, elle s'inscrit contre le fond de l'ouvrage. Mme de Rémusat voudrait que les femmes fussent élevées et instruites pour le bonheur de l'homme qui sera un jour leur mari. Mme de Broglie objecte que ce but final de l'éducation des femmes serait une erreur malheureuse, car la jeune fille peut ne pas être unie à celui qui la comprendra, ou bien être unie, au contraire, à celui qui lui sera inférieur. Cependant, pourrait-on lui répondre, quelle que soit la manière dont la jeune fille sera instruite et élevée, il faudra bien qu'elle soit associée plus tard, dans le mariage, à un homme, ou supérieur, ou inférieur à elle. Sa critique, par cela même, s'émousse.

Installée au château de Broglie, son fils achevant ses études scolaires à Paris, elle s'applique à le mettre au courant de sa vie. Elle lui détaille l'emploi de ses heures, celle de la prière qu'elle n'oublie jamais, celle du déjeuner, celle du repos ou de la promenade, celle de la visite aux pauvres dans les cuisines, celle du dîner, ensuite ses distractions du soir. Ce fut une fois la lecture du *Don Juan* de Molière, et elle s'en afflige, sachant combien son fils estime et respecte cet auteur et quelle jouissance pour son esprit il avait perdue, en n'étant point près d'elle.

Il y eut une nouvelle phase en son existence après la chute de la branche aînée des Bourbons et l'élévation de la branche d'Orléans au trône de France. Son mari chargé du ministère des Affaires étrangères, elle dut vivre plus souvent à Paris qu'en son château de Broglie, ouvrir ses salons à de grandes réceptions, présider à de grands dîners, à des raouts, à des bals, ce qui la fatiguait, ce qui l'ennuyait. Ses lettres deviennent plus rares. Celles qui existent ne changent rien au portrait que j'ai tracé d'elle. Elle est aussi croyante, aussi pénétrée de l'idée de Dieu qu'auparavant. Les nouveaux honneurs échus au jeune duc ne la rendent point orgueilleuse, et elle juge la société élégante, la société qui l'entoure, avec la même sévérité.

« La société, dit-elle, est dans l'état de *René*, de Chateaubriand, ou d'*Adolphe*, de M. Constant, critiquant tout, dégoûtée de tout et faisant du bon sens lui-même un élément dissolvant plutôt que constituant. Personne ne veut rien passer à personne, ni se retrancher un bon mot ou une critique amère, quoi qu'il en puisse arriver. »

Il lui restait une fille, qui avait été mariée à M. Othenin d'Haussonville, secrétaire d'ambassade. En 1838, les jeunes époux devaient partir pour un long voyage en Italie. Elle en fut toute triste, agitée de prévisions fâcheuses, comme si elle devait ne plus les revoir. Et ce fut vrai. On était au mois d'août. A la fin de septembre, ils apprirent sa mort.

Victor de Broglie, six semaines après, écrivait à son ami de Barante une lettre, aussi belle par le souvenir donné à la morte que par la grande douleur qui y retentit.

« Que vous dirai-je, que puis-je vous dire, mon

cher ami ? Vous savez l'étendue de la perte que j'ai faite. Vous savez qu'elle est irréparable, vous savez qu'elle est sans mesure, sans consolation, sans allégement quelconque. Il faut marcher devant soi, agir comme si l'on prenait quelque intérêt aux choses, s'occuper du présent, de l'avenir, comme s'il y avait pour moi un présent, un avenir. J'y fais de mon mieux ; je ne succomberai point à la tâche. Des devoirs qui me restent à remplir, je m'efforcerai de m'en montrer digne. Puis, enfin, il y a un terme à tout, et quand il plaira à Dieu, ce sera fini. Je n'ai pas de projet en ce moment, je n'en aurai point d'ici à longtemps. Mon unique but dans la vie est maintenant de veiller à l'éducation de mes enfants. Ce qu'il faudra faire pour cela, je le ferai. Je ne ferai plus rien désormais dans mon intérêt personnel, car je n'ai plus d'intérêt personnel, et, pour ce qui me concerne, je ne désire pas une chose plus qu'une autre. Mes enfants sont bien, Dieu merci ! et je les ai tous les trois auprès de moi. Nous allons essayer de passer ce triste hiver comme nous pourrons, puis nous verrons. A chaque jour sa peine et son fardeau. Écrivez-moi quelquefois. J'ai grand besoin de l'assistance et du souvenir de mes amis. C'est un acte de charité, car je ne pense pas leur rendre le bien qu'ils me font. »

Cette lettre clôt éloquemment ces notes écrites sur la duchesse de Broglie, qui mourait à quarante et un ans.



LA COMTESSE DU CAYLA



ZOË TALON, COMTESSE DU CAYLA

D'après une estampe.

(Collection Gilbert Stenger).

LA COMTESSE DU CAYLA

I

Louis XVIII était un gros homme impotent, immobilisé sur son fauteuil par la goutte, par l'enflure de ses jambes et de ses pieds, chaussés de laine, qui ne le pouvaient plus porter. La nature lui avait refusé, de plus, la puissance virile, et, n'ayant jamais eu d'enfants, il ignorait les joies de la famille, les douces affections qui naissent d'un rapprochement continu entre des êtres du même sang, les pieuses tendresses où l'âme puise des réconforts contre les assauts de la vie. Une maîtresse n'était donc, pour lui, qu'une favorite, une amie plus intime que toute autre, acceptant ses faiblesses, ses humeurs, ses variations de caractère, s'associant à ses désirs, à ses projets, à son ambition, créant autour de lui le mouvement qui lui était impossible, lui rapportant les impressions du

1. Bibliographie. — De Lamartine, *Histoire de la Restauration*; Hyde de Neuville, *Mémoires*; Sosthène de Larochefoucauld, *Mémoires*; Mlle de Chastenay, *Mémoires*; Norvins, *Mémorial*; chancelier Pasquier, *Mémoires*.

dehors, les petits caquets de la société où il n'allait pas, et fournissant à son cerveau toujours actif, à sa pensée toujours vibrante, une excitation que, dans la solitude, il n'aurait pas trouvée.

C'est pourquoi l'histoire de sa vie, l'histoire de son exil et de son règne, se compliquent de cette coexistence avec une autre personne à laquelle il attachait son esprit et son cœur[1]. La comtesse de Balbi fut d'abord souveraine en son intérieur, le suivit en exil, et il ne s'en sépara que pour se livrer au comte d'Avaray dont il se fit l'obéissant serviteur, dont il invoqua sans cesse le souvenir, jusqu'au jour où le comte de Blacas prit cette charge intime de favori, laissée vacante par la mort du premier occupant. Au comte de Blacas succéda l'ancien secrétaire de la mère de Napoléon, un jeune magistrat du nom de Decazes, qu'il protégea et défendit contre les attaques violentes de la vieille

1. De Chateaubriand, *Mémoires*, t. IV, édition Biré, sur Louis XVIII : « ... ce prince si froid, si insensible, avait des attachements qui ressemblaient à des passions : ainsi succédèrent dans son intimité, le comte d'Avaray, M. de Blacas, M. Decazes, Mme de Balbi, Mme du Cayla. Toutes ces personnes aimées étaient des favoris. Malheureusement, elles ont, entre leurs mains, beaucoup trop de lettres. Louis XVIII nous apparut dans toute la profondeur des traditions historiques ; il se montra avec le favoritisme des anciennes royautés. Se fait-il, dans le cœur des monarques isolés, un vide qu'ils remplissent avec le premier objet qu'ils trouvent ? Est-ce sympathie, affinité d'une nature analogue à la leur ? Est-ce une amitié qui leur tombe du ciel pour consoler leur grandeur ? Est-ce un penchant pour un esclave, qui se donne corps et âme devant lequel on ne se cache de rien, esclave qui devient un vêtement, un jouet, une idée fixe, liée à tous les sentiments, à tous les goûts, à tous les caprices de celui qu'elle a soumis, et qu'elle tient sous l'empire d'une fascination invincible ? Plus le favori a été bas et intime, moins on le peut renvoyer, parce qu'il est en possession de secrets qui feraient rougir, s'ils étaient divulgués. Ce préféré puise une double force, dans sa turpitude et dans les faiblesses de son maître. »

aristocratie. Forcé, enfin, par les vicissitudes de la politique, à rompre avec cet ami cher, il céda aux charmes d'une jeune femme que le hasard, ou l'intrigue plutôt, amena dans son cabinet.

C'était la comtesse du Cayla.

A ce moment, les Tuileries étaient un foyer permanent de petites conspirations, destinées à substituer à l'influence du roi sur la marche du gouvernement, celle du comte d'Artois, surtout celle de la « Congrégation » à qui ce prince était dévoué. Il était difficile d'agir directement sur le roi, retranché en son égoïsme et en son inertie. Il y fallait une autre volonté que celle des ministres, impuissants sur Louis XVIII par leur infériorité intellectuelle; et l'ambitieuse coterie cléricale, avide de pouvoir, pensa tout de suite, à se servir d'une favorite, qu'elle dominerait par l'intérêt. De cette cause, surgit la liaison, si vive, si tenace, si passionnée, si puissante de Louis XVIII avec la jeune femme qui, tout à coup, pénétra dans sa vie.

Et cette liaison acquit d'autant plus de force et d'irrésistible attachement, que le vieux roi était en proie aux obsessions jalouses de sa famille, aux taquineries incessantes de son entourage. Il désirait une tranquillité, un repos, qui lui échappaient à toute heure. Il se savait indifférent à ses amis, ses anciens compagnons d'exil. La sympathie était morte entre eux et lui, éteinte par la divergence de leurs doctrines politiques. Il tenait ferme à la charte qu'il avait octroyée, et eux n'en voulaient plus. Qui viendrait le consoler de tant de déboires? Il disait à quelques-uns de ceux qui prenaient en pitié sa situation malheureuse : « Je sais que je ne suis point aimé. Ils me préfèrent Ferdinand VII d'Espagne, le roi des prêtres et des

nobles, tandis que, disent-ils, je ne suis que le roi des impies et de la canaille. »

La comtesse du Cayla se présentait bien à l'heure nécessaire. Elle était la femme accomplie, la femme propre à devenir favorite; souple, déliée, insinuante, caressante, discrète, dissimulant sous un faux air de bonhomie, la finesse la plus aiguë, l'ambition la plus grande; paraissant simple, dénuée de tout artifice, s'observant toujours, afin de ne se laisser jamais deviner. Elle était, au surplus, la fille d'Omer Talon, magistrat du Chatelet, dépositaire de la confession du marquis de Favras, — marquis, jadis, accusateur du comte de Provence, maintenant Louis XVIII; secret d'État, cette confession, qui mena l'accusateur à la potence; secret enseveli avec la confession dans la tombe de Favras immolé, mais consigné en des pages, alors possédées par la comtesse du Cayla, qui les avait reçues de son père[1].

Son éducation s'était faite dans le pensionnat de Mme Campan, à Saint-Germain, refuge, à cette époque, de toutes les jeunes filles de la société élégante. Mariée en 1802, à dix-sept ans, au comte du Cayla, attaché à la maison du prince de Condé, elle n'obtint jamais, pour cette raison, les faveurs impériales; et elle vécut au milieu des familles de l'aristocratie royaliste, se nourrissant des idées de cette caste intransigeante; si bien qu'à la chute de

1. Favras avait été initié aux projets du comte de Provence, de s'emparer de Louis XVI, son frère régnant, de le faire enfermer à Péronne et de se faire proclamer lieutenant général du royaume. Pour le compte du conspirateur, le marquis avait été chargé de négocier un emprunt de deux millions, argent dont se serait servi le comte de Provence pour la réussite du complot. Favras, pouvait parler publiquement et perdre le prince. Il se dévoua et ne révéla son secret qu'au magistrat, au moment de monter à l'échafaud.

l'Empire, on la vit au nombre des grandes dames qui tâchèrent de soulever la sympathie du peuple, en faveur des Bourbons, à l'entrée des alliés à Paris. Elle eut donc pour amies, non pas les femmes de la cour de Napoléon, qu'elle avait connues au pensionnat, mais les plus exaltées royalistes du faubourg Saint-Germain, la comtesse de Rully, fille naturelle du prince de Condé, des Larochefoucauld, des Montcalm, des Maisonfort, et de Maistre, et de Rastignac, enfin les douairières de la société de sa belle-mère, la vieille comtesse du Cayla, une Jaucourt, dont elle était adorée, et qu'elle soignait et cajolait avec la plus persistante affection. Afin de plaire davantage à ces vieilles personnes, elle se livrait aux exercices les plus démonstratifs de la religion catholique, fréquentant les églises et les prêtres, jeûnant aux jours d'abstinence, et se privant de toute distraction mondaine durant le carême, le samedi même qui suivait le mardi gras.

A son âge, cette sévérité d'attitude n'avait-elle pas, aussi, une autre raison, le besoin de se faire pardonner les faiblesses de son cœur, qu'une naissance imprévue, et la ressemblance de l'enfant au père illégitime, le duc de Rovigo, dénonçaient trop ouvertement? Au temps où le duc, ministre de la Police sous l'Empire, cherchait à s'insinuer dans les salons les plus fermés de l'aristocratie, au temps où la vieille noblesse était sur le point de céder aux prévenances de Napoléon, elle, la jeune comtesse du Cayla, chagrinée peut-être de n'avoir pas, comme d'autres, une part des largesses que quelque condescendance pour le nouveau régime aurait pu lui procurer, en procès de séparation avec son mari qui lui était insupportable, lui disputant sa dot, dont elle ne pouvait se passer sans tomber dans la misère, cherchant enfin

un appui dont elle se targuerait pour le triomphe de sa cause, elle s'était livrée au duc de Rovigo[1]. Et quoique royaliste passionnée, donnant des bals costumés à la jeunesse frondeuse du noble faubourg, refusant à Napoléon les papiers hérités de son père contre Louis XVIII, on la rencontrait quand même en intimité chez la reine Hortense, qui l'accueillait, comme une amie de pensionnat. Mais, un soir, le prince Eugène, chez sa sœur, lui adressa une remontrance bien méritée sur sa conduite envers les alliés entrant à Paris. C'était quelques jours avant l'installation des Bourbons aux Tuileries : « Je conçois, lui dit le prince (*Mémoires de Mlle Cochelet*) qu'on préfère une dynastie à une autre ; les femmes surtout ne cherchent pas lequel est le plus utile au pays, de tel ou tel système ; elles jugent d'après leurs affections.

1. PASQUIER, *Mémoires*, t. V, p. 373... « Mme du Cayla avait été, en 1812, une des maîtresses du duc de Rovigo, auquel son fils avait beaucoup trop ressemblé. Elle fut un jour surprise par la duchesse qui cherchait à prendre sa revanche d'une scène grossière que lui avait faite son mari peu de jours auparavant, au sujet de sa liaison avec le général Sébastiani. Pour n'être pas en reste avec lui, elle avait jugé à propos de s'armer d'une carafe d'eau et d'en verser le contenu sur les deux amants. Je ne puis avoir aucun doute sur la véracité de l'anecdote. Elle me fut racontée, une demi-heure après, par un homme qui était dans la pièce attenante, et qui avait tout entendu. »

En ce temps-là, Rovigo, d'après Mlle Cochelet, en ses *Mémoires*, voulait faire nommer sa maîtresse dame du palais de la reine Hortense. Il disait à la reine : « Il reste encore, dans le faubourg Saint-Germain, quelques personnes qui seraient charmées de faire partie de votre cour. Il faut les nommer sans les consulter, car autrement les grands-parents leur feraient le chagrin de s'y opposer, et elles veulent pouvoir dire : « Moi aussi j'ai été forcée »... Mme du Cayla est la femme qui vous convient le mieux. Elle a été élevée à Saint-Germain avec Votre Majesté, elle est charmante, remplie de talents. Vous ne pourriez faire un meilleur choix. — Non, disait la reine, je ne veux forcer personne à être près de moi, ni même en avoir l'air aux yeux d'aucune famille. »

Mais devant l'ennemi, s'oublier comme femmes bien élevées, comme Françaises, aller au devant d'une armée étrangère, la fêter, l'embrasser, toute couverte du sang français, ah ! madame, dites-moi que vous aviez perdu la tête, pour que je puisse vous comprendre ! — Mais, disait Mme du Cayla, nous n'allions pas au devant des ennemis ; ils devenaient nos amis en ramenant les souverains que nous avions toujours chéris. — Ils étaient les ennemis de la France, répliquait plus âprement le prince Eugène. Vos souverains ne doivent pas souhaiter de se séparer du pays qu'ils sont appelés de nouveau à gouverner, et vous les compromettiez, même en cherchant un soutien dans les vainqueurs, tandis que les vaincus sont vos frères ». C'est à peu près ce que l'on sait de la jeune royaliste sous l'Empire.

Aux premiers mois de la Restauration [1], elle était belle encore, « avec un teint horriblement

1. Elle passait alors la plus grande partie de sa vie au château de Chantilly, chez le prince de Condé, dont son mari était l'un des officiers. Écrivant de Chantilly à Sosthène de Larochetoucauld, ses lettres contiennent quelques détails intéressants. Elle écrivait le 1er *août* 1817 : « Je ne puis vous dire combien je suis triste et comme perdue. A qui parler ici ? Je n'ai pas une âme, pas un individu sur lequel je puisse compter. Voici ma vie. Aussitôt le déjeuner, je m'en vais; je me suis mise sur ce pied-là. J'ai toutes les leçons de mes enfants. Si j'entends un peu de bruit, le cœur me bat, je pense à vous, à tous ceux qui s'intéressent à moi, pour ne pas me croire abandonnée, et je tâche de me calmer. A trois heures je me promène avec M. le prince de Condé, toute la société en voiture ou à pied. Mes enfants l'amusent; il les comble, il les prend dans sa petite voiture, les met près de lui à table quelquefois. Enfin, on ne peut imaginer jusqu'où va sa bonté pour eux. Après le dîner, on joue deux heures au loto, et je le fais régulièrement. Ugolin (son fils) tire les numéros. Valentine joue très bien, et le prince se fâche lorsqu'elle ne joue pas. A huit heures et demie on quitte le jeu, et l'on travaille dans le salon, jusqu'à dix heures

gaté », écrit Mme de Boigne, qui, dans ses *Mémoires*, ne la ménage guère. Néanmoins, Mme de Boigne s'accorde avec ses contemporains, qui reconnaissent, à la comtesse du Cayla, beaucoup d'affabilité, une grande séduction par son caractère aimable, un charme pénétrant par sa conversation spirituelle. Sosthène de Larochefoucauld qui l'a aimée et lui a consacré la plus grande partie de ses *Mémoires*, va jusqu'au dithyrambe à l'égard de son héroïne. Il loue l'élégance de ses manières, la forte expression de sa physionomie, sans définir son regard, trop mobile, dit-il, pour être caractérisé. Mais elle était bonne, ajoute-t-il, bienveillante envers tout le monde, généreuse en

et demie que l'on se retire. » — 12 *août* : « La chasse d'hier a été très jolie, à ce que l'on a dit. J'avais emporté une tapisserie. Nous étions près d'un étang, et, au bout de deux heures, j'ai vu le sanglier débucher. La Plaine l'a tiré et blessé. Le sanglier s'est jeté sur lui par trois fois, et est mort en le blessant un peu à la cuisse. » — 25 *août* : « Je m'en donne pour vous écrire. Je suis toute seule, ce qui me charme, et comme il a plu toute la matinée, je suis restée à lire bien à mon aise, mes enfants ayant congé. Hier, pour la première fois, je suis montée à cheval paisiblement avec Auboin. Mes enfants me suivent, je n'ai pu rester qu'une heure à cause de l'orage que j'ai prudemment évité. Je faisais leur partie à *pigeon vole*, lorsque les Quesnoye sont venus me voir, et comme je disais *pigeon vole*, M. de Quesnoye a jeté adroitement des perdrix sur la table ; et voilà des rires à s'évanouir. C'est ce que j'ai de plus intéressant à vous raconter. M. le Maire vient de venir, *paré*, *écharpé*, avec de la garde nationale, me chercher pour aller au bal ce soir. J'ai refusé avec toute la grâce qui me caractérise, et me voilà dans un fauteuil, ayant les yeux fatigués, vous souhaitant le bonjour. » — 1[er] *novembre* : « Nous avons passé la moitié de la journée hier en voiture, mes enfants, Mme de Rully et moi, avec M. le prince de Condé. Un temps affreux. Gens et chevaux n'en pouvaient plus, et nous ne voyant et n'entendant rien. Une pluie battante qui n'a pas permis à Mme de Rully de monter à cheval un instant. Nous n'avons rien vu. On dit que la chasse a été charmante ; il y avait quinze sangliers, et une énorme laie s'est fait chasser jusqu'à la nuit et n'a pas été prise. Me voilà dans les leçons jusqu'au cou. Il y a deux jours de perdus à peu près. »

ses jugements, sévère pour elle seule ; désireuse de plaire et pour y arriver, ne négligeant aucun soin, aucune peine. Or, désireuse de plaire, elle devait être coquette, quoiqu'il ne le dise pas. Ce désir suppose des minauderies, des mots caressants qui attirent la sympathie ; et, précisément, il blâme, en elle, en certains jours, une toilette quelquefois extravagante, parce qu'elle aimait la peinture, dit-il, l'art de parer sa propre personne, qu'elle ne voulait point vulgaire. Au total, elle possédait les talents de toutes les jeunes femmes bien élevées, sans supériorité dans aucun, n'y apportant aucune persévérance. Voilà bien un portrait suffisant à nous représenter celle qui allait régenter le royaume de France, pendant les dernières années de la vie de Louis XVIII.

Il y a version différente sur la première entrevue de la comtesse et du roi. Comment fut-elle introduite aux Tuileries ? — Elle fut recommandée au roi, dit-on, par la vieille comtesse du Cayla qui avait été l'une des dames de la comtesse de Provence. Avant de mourir, la belle-mère avait imploré pour sa belle-fille la protection royale contre les vilains procédés de son fils. Sur cette prière, le roi aurait reçu celle qu'on lui recommandait, et, séduit, l'aurait invitée à revenir. — D'après un autre récit, et celui-là plus vraisemblable, on prétend que la comtesse du Cayla, poussée par ses conseillers, le cardinal de la Luzerne, l'évêque de Saint-Malo, le duc de Doudeauville, le duc de Civrac et de la Calprade, avocat, en possession des papiers compromettants pour le roi, et voulant capter les bonnes grâces du vieux monarque, aurait demandé une audience, fondée sur un motif d'une importance extrême, à l'égard du prince.

L'audience eut lieu et les suites s'enchaînèrent, favorables à la préméditation de la jeune postulante.

Hyde de Neuville rapporte les incidents de cette décisive entrevue. La comtesse introduite par le premier gentilhomme de la chambre, arrivait tremblante dans le cabinet du souverain, comme Esther devant Assuérus, émue sous le regard interrogateur, sous le sourire un peu sensuel de ce vieil homme qui s'épanouissait toujours à l'aspect d'un joli visage. Troublée par cette inspection, et devant s'asseoir sur le siège qui lui était offert, elle heurta gauchement un guéridon où se trouvaient déposés de nombreux feuillets. Le guéridon fut renversé; les papiers volèrent épars sur le tapis. La belle solliciteuse se baissa pour les ramasser, et les tenant en main, elle voulut les classer, en lisant quelques lignes au bas et en tête des feuilles, afin de les raccorder. Le roi, silencieux, la considérait avec intérêt. Décontenancée davantage par ce silence du royal spectateur, elle s'embrouilla dans son action, incapable de rétablir la suite des pages dispersées. — « Continuez à lire, lui dit alors le roi avec bienveillance. Votre voix m'a charmé. Je voudrais avoir souvent près de moi une lectrice si intelligente. J'aurais le plaisir de l'entendre, et celui plus grand encore de l'admirer. » — Sentant qu'elle paraîtrait ridicule en protestant, en ne satisfaisant point aux désirs du vieillard, elle poursuivit sa lecture sans rien comprendre au rapport ministériel, contenu en ces feuillets, rétablis, enfin, en leur ordre naturel. Lorsqu'elle eut achevé, elle entendit Louis XVIII lui promettre sa protection, à elle et à ses enfants, et lui dire qu'il veillerait à l'issue de son procès. Puis il la congédia, lui affirmant que sa porte serait toujours ouverte pour elle,

Elle laissa son interlocuteur ébloui par sa grâce, par son embarras respectueux. Sa voix qui, à la fin, se modulait avec une douce sonorité, avec une moelleuse intonation, son regard mouillé où il y avait autant de supplication que de reconnaissance, produisirent une impression profonde qui absorba le roi durant plusieurs jours. Il attendit son retour avec impatience, chargea Decazes de veiller au procès de sa belle visiteuse, et d'en hâter la fin. Il désirait pouvoir annoncer à sa protégée le succès des démarches du ministre. Celui ci ne réussit point. Le procès traîna quelque temps encore et se termina, néanmoins, pour elle, à son avantage.

Elle ne recommença ses visites qu'un mois après cette première audience; les renouvela d'abord chaque mois seulement, avec ses enfants. Ensuite, elle se montra, tous les lundis, au milieu des dames de l'aristocratie, admises à la cour, ce jour-là. Peu à peu, ses visites devinrent plus fréquentes, à mesure que le roi subjugué en sollicitait le rapprochement. Bientôt, elles eurent lieu trois fois par semaine, dans le courant de la journée. Alors, la porte du cabinet du roi était interdite à tout le monde, même aux ministres, avertis qu'ils ne devaient rompre la consigne que s'il y avait urgence précise.

Ce qui se passait en ces heures mystérieuses, entre ces deux personnes si dissemblables, de naissance, de caractère, de situation et de fortune, qui le pourrait dire? Louis XVIII était curieux, voulait connaître les secrets des salons, ceux des alcôves. Avec un cerveau animé de toutes les ardeurs, les plus sensuelles même, il se plaisait aux causeries érotiques, aux propos égrillards. Toute sa vie se renfermait dans le mouvement de sa pensée, dans les appétits de son esprit, parce qu'il

était condamné à l'immobilité en son fauteuil. Elle dut accepter le ton de ces confidences et s'y habituer, entendre les choses les plus énormes, afin de plaire, y voyant son intérêt et celui de la *camarilla*, qui l'avait introduite dans le sanctuaire, où ne pénétraient familièrement que peu de personnages. D'ailleurs, elle arrivait les mains vides, mais partait les mains pleines, son petit sac de velours bourré par la munificence du roi. Sosthène de Larochefoucauld a cité, dans les lettres qu'il lui écrivait, toutes les offres sur lesquelles le royal vieillard insistait chaque jour des visites, en échange des complaisances de cette favorite : diamants, pierres précieuses, éditions magnifiques, tableaux admirables, qu'il enlevait ainsi aux convoitises de ses gentilshommes, ou aux sollicitations de sa famille. Il disait quelquefois : « Avec la moitié des sommes que j'ai attribuées à mes amis, j'aurais pu acheter tous ceux qui me haïssent. » Elle refusait, elle ne voulait rien accepter, affirmant un désintéressement généreux, une affection fondée sur la sympathie, ou la reconnaissance, mais elle emportait les rouleaux d'or qui se pouvaient dissimuler, sans attirer l'attention des gentilshommes, présents à sa sortie. Son souvenir, son image s'imposèrent si despotiquement au roi, que, les jours d'absence, il lui écrivait le matin et le soir, attendant fiévreusement les réponses. Il aurait voulu ne jamais se séparer d'elle ; et afin de calmer ses impatiences, il se dirigeait d'abord en ses promenades, sous les fenêtres de la maison qu'habitait sa favorite. Un jeune homme n'eut pas fait pire. Elle savait l'heure, se montrait dans l'entrebâillure de la croisée, et lui, la tête penchée hors de sa lourde voiture, la saluait d'un regard tendre.

Elle n'abusa jamais de cette extrême faveur.

Toujours elle fut discrète, ne répétant à son prince amoureux que les nouvelles bonnes à provoquer le rire, jamais la colère ou la vengeance. Personne ne put se plaindre d'une malignité de sa part. Elle savait enfouir, au fond de sa pensée, les caustiques moqueries du monde, qui, en blessant, auraient suscité des représailles. « Une fois, dit-on, mêlée dans un groupe de jeunes femmes, parmi lesquelles on ne l'avait pas aperçue, elle fut à même d'entendre une diatribe assez sanglante, que M. de Chateaubriand avait formulée contre quelques-uns des amis de la comtesse, par conséquent de l'intimité du roi. Un regard inquiet de l'orateur se porta sur elle, dès qu'il l'aperçut. « Ne craignez rien, lui dit-elle de la voix la plus douce; mon admiration m'empêche de retenir ce que je ne dois pas entendre. »

Toute la cour connut bientôt cette intrigue. Les femmes la commentaient avec un sourire railleur et dédaigneux; les hommes haussaient les épaules. Aux princes jeunes, on pardonne les belles maîtresses; on excuse les emportements des sens et les élans du cœur. Mais l'histoire a toujours été sévère aux rois, qui, sur le tard de leur vie, eurent des amours coupables, ou des affections équivoques.

Blacas et Decazes, les deux favoris de Louis XVIII, accumulèrent, sur leur tête, toutes les malédictions d'une jalouse envie, et Mme du Cayla se heurtait à une incrédulité tenace, lorsqu'elle parlait de sa pitié pour la détresse sénile de son roi. Elle était avide de richesse, disait-on; pour des rouleaux d'or livrait sa jeunesse à un vieillard; et ne la voyait-on pas arrondir ses propres domaines, embellir sa terre de Bénon, près de la Rochelle, bientôt accepter le don d'un pavillon superbe, construit exprès pour

elle à Saint-Ouen, à la place du vieux château de la comtesse Vincent Potocka, où Louis XVIII, à son retour d'exil, avait accepté la charte, et signé la *déclaration*, faite à ses sujets? Quant à lui, son aveuglement était si profond que, le jour de la fête de la belle dame, il donnait, comme mot d'ordre, le nom même de sa favorite, « sainte Zoé ». C'était à Marmont, le duc de Raguse, un des capitaines de ses gardes du corps, qu'il imposait ce laissez-passer, avec un petit sourire qui voulait paraître indiscret, disait Marmont, et qui soulevait le dégoût du vieux soldat.

C'est alors que Béranger, laissant *Lisette* et *Suzon*[1], qu'il chantait dans les salons, écrivit les

1. Après la fête donné à Saint-Ouen. *Octavie*, 1823.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, ou, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient les enfants de l'empire
A la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé!

Belle Octavie, à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui?
Ton char, traîné par six coursiers rapides,
Laisse trop loin les amours après lui.

Sur un vieux maître aux Romains qu'elle outrage
Tant d'opulence annonce ton crédit.
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage,
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.
. . . .
Tendre Octavie, ici, rien n'effarouche
Le Dieu qui cède à qui mieux le ressent;
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.
. . . .

virulentes strophes, dédiées à *Octavie*, qui n'était autre que la belle Zoé. Et elle, dans ses lettres à son cher Sosthène, son ami fidèle, se lamentait, maudissant la société, la méchanceté des femmes, qui, plus hypocrites qu'elle, parvenaient à dissimuler leurs fautes. N'était-ce pas pour le bien de la France, pour cimenter une paix durable au sein de la famille royale, qu'elle avait accepté son rôle; n'était-ce pas pour maintenir en place le ministre agréable au roi qu'elle bravait les inimitiés des jalouses dames, dont la cour des Tuileries était peuplée ? La duchesse d'Angoulême la tenait éloignée de son entourage et disgrâciait la comtesse d'Agoult, sa dame d'honneur, dont elle blâmait la bienveillance pour elle, comtesse du Cayla; et cependant, elle aurait dû se rappeler, la princesse de sang royal, que celle dont elle affectait l'éloignement, avait, par ses instances près de Louis XVIII, ouvert le Panthéon au culte de sainte Geneviève, et préparé la réconciliation des deux frères, le Roi et Monsieur.

Les plus minimes incidents étaient exploités contre elle. A l'exposition annuelle des peintres, elle vint avec le roi, qui voulut lui faire désigner le tableau dont elle avait envie. L'épisode biblique de la belle Ruth, demandant au vieux Booz de la recevoir sous sa tente, représenté sur une toile su-

Sur les coussins où la douleur t'enchaîne
Quel mal, dis-tu, nous fait ce roi des rois ?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

. . . .

Peins-nous ses feux qu'en secret tu redoutes
Quand sur ton sein, il cuve son nectar ;
Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encore l'aigle du grand César.
etc., etc.

perbe, s'offrit à son regard : elle l'indiqua. Ce fut, tout de suite, dans la société mondaine, un concert d'allusions déplaisantes, sur ses relations affectueuses avec Louis XVIII. On condamnait ce choix. N'en avait-elle pas compris l'inconvenance ? répétait-on partout. Et sa fortune augmentant ainsi que la prospérité publique, on l'accusait de spéculations scandaleuses, faites à coup sûr, avec la connivence des ministres. Les plus grandes dames lui étaient hostiles, plus venimeuses encore pour elle que pour le roi, traité, dans certaines coteries aristocratiques, de prince jacobin, pactisant avec l'esprit révolutionnaire.

Néanmoins, son salon était fort recherché. Le monde diplomatique le fréquentait assidûment, afin de faire sa cour au roi, et dans l'espérance d'y apprendre des nouvelles intéressantes. A l'exception de certains grands seigneurs — *ultras*, comme on disait alors — toute la noblesse de l'ancien régime s'y rencontrait, les Noailles, les Damas, les Montcalm, et Mme du Bourg et Mme d'Esquelbec, et les Montmorency et les Larochefoucauld, dont elle était protégée, dont elle favorisait, en retour, l'ambition. Si elle avait de nombreux ennemis, si elle était violemment attaquée par la faction royaliste libérale, elle était soutenue, avec force, par les familiers du comte d'Artois, qu'elle servait ; par ceux qui désiraient la suprématie de l'esprit clérical, sur le parti nouvellement éclos, le parti doctrinaire. En communion de pensée avec Villèle, le chef du ministère, le recevant secrètement chez elle, elle acceptait de lui les inspirations politiques de Monsieur, et les transmettait ensuite au vieux roi, qui, cédant à ses confidences, accueillait favorablement les propositions des ministres, lorsqu'il présidait à leur conseil.

Louis XVIII s'imaginait n'obéir qu'à sa propre volonté, et ce n'était qu'à celle de son frère, modifiée ou adoucie sur les avis de Villèle. De cette manière, tout le monde était satisfait. Les évêques, conseillers du comte d'Artois, la « Congrégation », masquée par eux, le prince, les ministres, le roi, tous coopéraient à la politique du moment, usant des complaisances de la favorite, assez habile pour mener de front ces intrigues mystérieuses, sans se découvrir, ni laisser apercevoir comment toutes les opinions divergentes venaient se confondre dans la même pensée. La tâche était ardue, délicate. Elle sut, néanmoins, tant qu'elle fut en faveur, dissimuler cette conduite souterraine. Le public ne voyait, en elle, qu'une femme avide de richesses : elle l'était, sans doute ; mais il ne discernait point ce qu'elle cachait le plus obstinément, cette concordance de volontés, si parfaitement obtenue par son intermédiaire, pour le but à atteindre. La filière se suivait : de Monsieur à Villèle; de Villèle à elle, et d'elle au roi. Et les ministres s'inclinaient.

II

Aveuglé par sa passion, Louis XVIII voulut imiter l'exemple de ses aïeux et avouer ouvertement sa favorite, comme Louis XIV et Louis XV avaient avoué les leurs. Sur l'emplacement du château de Saint-Ouen, il faisait bâtir un pavillon, que, dans l'entourage du roi, on pensait destiné à la duchesse d'Angoulême. Aucune décoration n'était épargnée à l'intérieur; les dépenses étaient excessives ; les murailles couvertes de peintures exécutées par les artistes les plus habiles ; les pièces vastes

admirablement distribuées; l'évier des cuisines en marbre poli; la rampe de l'escalier des greniers en bois d'acajou; le parc, joignant ce pavillon, plein des plus beaux ombrages et les jardins garnis des fleurs les plus rares. Lorsqu'on apprit, enfin, que cette somptueuse demeure était construite pour la favorite, il y eut un *tolle* de réprobation si fort, que la comtesse du Cayla refusa d'accepter cette donation. C'était, au surplus, sa coutume, de repousser les offres du roi, même les plus pressantes, ensuite de se laisser fléchir et convaincre qu'il n'y avait rien que de très naturel, dans la générosité royale et dans sa reconnaissante acceptation. Une grande fête, un grand dîner, suivi d'une soirée merveilleuse, devait consacrer ces largesses princières, faites en commémoration de l'acte le plus important de la vie du prince : sa signature mise au bas de la charte, octroyée à ses sujets. Ce fait avait été inscrit sur parchemin, signé par lui et l'architecte; le parchemin scellé dans une boîte de plomb, et la boîte cimentée sur la pierre des fondements. Il voulut, de plus, le royal amoureux, afin d'accentuer la splendeur de la fête, que l'assistance invitée fût nombreuse et choisie, et que la comtesse y conviât tout le corps diplomatique et les grands personnages de la cour, et les amis de la comtesse et les amis de ses amis. Quelques-uns, par pruderie, s'abstinrent; mais le plus grand nombre, les femmes surtout, par curiosité, ne manquèrent point d'accepter l'invitation. On disait même que Monsieur, frère du roi, viendrait à Saint-Ouen. Il n'y vint pas. Le roi s'y fit conduire dans la journée, afin de constater par lui-même, que ses prescriptions minutieuses avaient été suivies. Malgré un soigneux ratissage des allées, on discernait très bien, le soir, la trace des roues de son lourd car-

rosse, enfoncées dans le sable. En lui remettant les titres de possession, Louis XVIII avait dit à la comtesse du Cayla : « Je veux, qu'après moi, vous soyez la gardienne de ma mémoire. Ma mémoire est là pour les Français. Saint-Ouen est le monument de ma sagesse et le *palladium* de ma race ! »

Illusion d'amoureux.

La fête, écrivent les contemporains, fut splendide et parfaitement réglée, en ce décor admirable. La foule des invités, très élégante, se pressait devant le grand portrait du roi suspendu dans la bibliothèque, représenté, assis à un bureau, où il apportait sa signature au bas de la Charte. La comtesse était charmante, en une toilette simple, qui faisait valoir sa beauté, accrue par l'épanouissement de la joie illuminant son visage. Elle se trouvait heureuse de l'empressement de ses amis, satisfaite de complaire au roi, qui avait mis son orgueil à rendre éclatante cette solennité. Le retentissement qui se produirait dans les gazettes, Louis XVIII l'appelait ; il le voulait. Il avait fait inviter à Saint-Ouen quelques écrivains célèbres, pensant bien qu'ils s'empresseraient d'exprimer publiquement le plaisir goûté en ce lieu enchanté. Plus il affirmerait sa volonté d'avoir une amie, afin de remplir le vide de son cœur et la solitude de sa vie, passée en son fauteuil, plus il se sentirait à l'abri des médisances. Entre une jeune femme et un vieillard, est-ce qu'une innocente amitié était impossible ; et fallait-il trouver répréhensible cet attachement qui adoucissait les tristesses de son isolement ! Bienveillantes paroles, émanées de quelques groupes d'invités. On aurait pu les entendre aussi vers le nonce, Mgr Macchi, vers l'abbé Liautard, assis sur un sofa, l'un à côté de l'autre, s'extasiant sur les attraits de cette réunion mondaine,

sur l'heureuse pensée qu'avait eue le roi de rappeler l'anniversaire d'un grand acte politique, l'honneur de son règne. Tous les ambassadeurs accrédités à Paris, les évêques, les « Mères » de l'Église — pieuses dames alliées à la Congrégation — s'associaient à ces murmures approbateurs. La soirée se termina par la représentation d'un vaudeville, joué par des comédiens célèbres. Chacun se retira charmé. Quant aux dépenses, elles s'élevèrent à vingt mille francs, que la comtesse voulut payer.

Il y eut, aux jours qui suivirent, empressement du vieux monarque, à lire dans les journaux royalistes, la description enthousiaste du pavillon de Saint-Ouen, la mention de la beauté des décors, de la grâce et de la politesse exquise de la belle dame du lieu. Il désirait alors que sa brillante amie s'y établît à demeure, menant grand train de maison, avec des jours fixes de réception attirant à Saint-Ouen les personnages les plus considérables de la société. Il y voyait cet avantage, qu'en ce milieu distingué, la politique de son gouvernement aurait trouvé des partisans et des soutiens, et qu'une opinion, favorable à ses ministres, partie de là, se serait répandue dans le public. Mais la favorite refusa. Si le roi la voulait afficher, elle, au contraire, voulait se faire oublier, cherchant une excuse de sa conduite dans l'effacement du roi. Elle reprit, le lendemain de cette fête, ses habitudes journalières, bornant son bonheur à ses visites au cabinet du monarque.

En ce temps-là, parut en librairie le Mémoire du duc de Rovigo, écrit afin d'expliquer la conduite de cet aide de camp de Bonaparte, dans le drame de Vincennes, — l'exécution du duc d'Enghien.

Rovigo désirait être bien accueilli aux Tuileries ; et puisque son ancienne maîtresse était devenue personne agréable au roi, il la pria de lui rendre facile l'accès de la cour, la menaça même, dit-on, de divulguer sa correspondance avec lui si elle résistait à sa prière. Grand émoi de la belle. La menace était sa perte, si elle était accomplie. Que faire ? Elle engagea le duc, elle le persuada d'écrire sa justification, de démontrer qu'il n'avait été que l'instrument d'une volonté supérieure, d'un maître auquel on ne résistait pas ; qu'au surplus, le véritable instigateur de cette action horrible était Talleyrand, l'homme déjà détesté par Louis XVIII. Qu'il rédigeât son mémoire, en phrases claires et probantes, sans exagération, sans digression, qu'il ne citât que des faits indéniables, et alors, innocenté, elle pourrait obtenir du roi l'oubli et le pardon. Rovigo ne vit pas le danger de ce conseil. Rappeler des faits, depuis vingt-ans, oubliés ; mettre en scène Talleyrand qui ne se laisserait point accuser sans riposte, trop puissant toujours et trop bien entouré d'amis, pour demeurer victime de cette publication, c'était une imprudence flagrante, qui devait accabler son auteur[1]. Tel en fut le résultat. Rovigo fut écrasé par son mémoire. Talleyrand souleva, contre son accusateur, l'opinion du public, la colère de la cour. Talleyrand sut triompher, et Rovigo ne recueillit, de sa justification, que le

1. Talleyrand écrivait à M. de Barante, en décembre 1823.. « J'ai attendu pour vous répondre, que l'attaque de M. de Rovigo eût entièrement échoué. Le public a prononcé son jugement : le roi a prononcé le sien. Il n'y a plus rien à dire, ni à faire. Le degré d'impudence du duc de Rovigo n'a jamais été égalé. Il faut avoir traversé trente ans de révolution pour en arriver à cette innocence de scélératesse, qui fait que l'on croit être irréprochable parce qu'on n'a été qu'un exécuteur. Chaque ligne de sa brochure excite l'horreur. »

mépris universel et l'ordre de ne jamais paraître à la cour. Ainsi se débarrassa de cet amant importun la belle comtesse, qui, tout d'abord, avait cru nécessaire de le recevoir chez elle, de ne point irriter ses souvenirs, dans la crainte du pire. Sosthène de Larochefoucauld lui reprocha cette condescendance. Il était amoureux ; il était jaloux; et dans ses *Mémoires*, il rapporte ce qu'elle lui écrivait pour lui inspirer confiance, en lui donnant les raisons de cette nouvelle faiblesse... « Par ordre, elle avait, jadis, sous l'Empire, reçu le duc chez elle », et comment se montrer sévère à un homme dont les premiers mots de conversation étaient ceux-ci : « J'ai été chargé de faire fusiller M. votre père (Omer Talon) : j'ai obtenu qu'il ne fût qu'exilé. » Et ensuite pour elle-même d'une obligeance infernale : ensuite... ensuite... des services rendus sans sollicitation et une fortune récupérée... N'était-ce pas trop ?... Mais à l'heure présente, le duc, trahi par un acte inconsidéré, n'était plus à craindre. Chassé de la cour, repoussé de tout le monde, rejeté de la société élégante et aristocratique, une entreprise contre elle resterait inefficace. La comtesse rassurée ne le revit plus.

Avant l'indignation publique, le mémoire de Rovigo n'avait pas déplu à la cour. La duchesse de Broglie (Albertine de Staël) écrivait à Barante... « Ce qu'il y a de plus curieux, de plus honteux dans l'affaire, c'est que le mémoire, qui vient de faire chasser Rovigo de la cour, avait été lu et approuvé des ministres et de *plus haut*. Il nous faut leur apprendre ce qu'ils doivent sentir pour leur propre sang, tellement cet égoïsme, érigé en dogme (et cette phrase était à l'adresse du roi), détruit non seulement tout sentiment public, mais en même temps toute affection naturelle. »

Tant qu'il eut la force de la recevoir, le roi s'occupa de la belle comtesse, remplissant sa promesse de protéger les enfants de cette douce amie, et il s'intéressa vivement au mariage de la jeune Valentine du Cayla avec un descendant des Beauvau. Distraction agréable au monde des salons, de commenter la nouvelle de ce mariage. Quolibets, calembours, tombèrent drus sur les jeunes fiancés, et la famille, pour se justifier (la famille des Beauvau s'entend), prétendit que ce mariage dérivait de l'amour, non de l'intérêt. Cependant, le roi, pour cadeau de noces, avait promis au jeune fiancé la place de grand écuyer. Mme de Broglie, écrivant à Barante, ajoute... « M. de Turenne a mené cette affaire, et on l'en a remercié tout haut, avec un accent très ému, la première fois qu'il a paru à la cour, pour recevoir le prix de ses services... » Mais, le jeune Beauvau, qui avait un talent parfait d'imitation, se vengea, sans vergogne, de ses détracteurs, en reproduisant leur personne d'une façon grotesque, dans les salons où il avait des amis. Caquets et jeux de grands seigneurs, tout cela, dont le roi n'avait cure.

Les mois s'écoulaient; la santé de Louis XVIII s'altérait de plus en plus. Ses somnolences étaient plus fréquentes; son abattement insurmontable. Ses souffrances, quoique supportées courageusement, augmentaient, visibles à tous les yeux. Les médecins, qui le visitaient, inquiets et plus alarmés, ne parvenaient pas à dissimuler leur émoi aux familiers du château. Les os de ses jambes se ramollissaient, la gangrène rongeait l'extrémité de ses pieds; le mal le déchiquetait par petits morceaux. Il continuait à recevoir quand même les personnages de sa cour, à présider au conseil de ses mi-

nistres. « Un roi n'est jamais malade », disait-il. Le parti royaliste exalté, les *ultras*, se répétaient que cette maladie durait trop longtemps pour la politique suivie par le ministère. « Que le roi ouvre les yeux ou qu'il les ferme ! » C'était la phrase sortie de la bouche cruelle de ces gens-là.

La famille royale n'était pas ignorante de cette sorte de blasphème, et devant cette chute précipitée de la santé du roi, elle aurait voulu le séparer de sa favorite, admise encore, aux jours attitrés, dans le cabinet royal. Louis XVIII résistait aux allusions faites à une séparation nécessaire. Il tenait à voir, près de lui, le visage épanoui de celle qui rassérénait son âme, enchantait ses heures moroses, et, par sa grâce, lui faisait oublier ses souffrances. Elle, malgré ce persévérant attachement, ce désir énergiquement exprimé de la sentir toujours près de lui, comprenait qu'en prolongeant son séjour à Paris, et se montrant aux Tuileries comme autrefois, elle s'aliénerait non seulement la famille royale, mais toute la cour.

Elle devait disparaître. Le roi se désolait, ne consentait point à cet éloignement. Ne la plus recevoir était un grand chagrin dont il souffrait encore plus que de son mal. En ces dernières semaines de sa vie, il eût fait volontiers le sacrifice de son autorité, de son pouvoir, non de ses tendresses. Il aurait consenti à n'être plus roi, mais il voulait rester homme. Le cœur l'emportait sur l'orgueil, sur l'enivrement si absolu en lui, jadis, de la majesté royale. Elle partit quand même, redoutant une fin trop prochaine dont elle serait accusée. Les médecins blâmaient ces entretiens toujours renouvelés, ces longues séances féminines vers le fauteuil du malade. Il s'ensuivait des abattements plus lourds, une diminution de forces

inéluctable. On ne la vit plus. L'infortuné prince, de plus en plus affaibli, ne se consola de cette rupture qu'en lui écrivant de nombreuses lettres, la plupart en latin, afin de dire plus de choses en moins de mots et d'une façon plus lisible.

Ce départ de la belle amie pour Saint-Ouen n'était qu'une première conquête de la famille. Une autre, et la plus importante, serait de décider le roi à revenir à la religion et d'agréer les consolations d'un prêtre. La duchesse d'Angoulême osa, un jour, parler de cette fin pieuse qu'elle attendait du roi. Lui, troublé, ne se croyant pas si près de la mort, lui répliqua d'un ton sec : « Soyez tranquille, ma nièce, quand le moment sera venu, je me souviendrai de vos conseils. » Le mal, chaque jour, empirait. Les familiers de la cour, s'autorisant des paroles des médecins, annonçaient le nombre des jours accordés à la vie du roi, et Louis XVIII, attaché à son scepticisme de philosophe, restait indifférent aux alarmes de sa famille. Il fallait pour le déterminer à un acte de piété — on n'en doutait plus — l'intervention de celle qui était exilée. Sosthène de Larochefoucauld, dont elle était l'amie, fut chargé de l'aller chercher à Saint-Ouen et de la ramener à Paris, en l'avertissant du grand acte que l'on attendait d'elle. D'abord elle objecta qu'elle défaillerait en revoyant le roi ; que son émotion violente la rendrait impuissante en troublant à ce point son esprit, que les paroles victorieuses lui manqueraient ; qu'enfin, elle ne possédait pas l'influence qu'on lui attribuait sur la volonté du prince. Elle sentit pourtant qu'un refus serait un affront pour la famille royale, et causerait peut-être un désespoir. Tremblante, suffoquée en sa douleur, elle se résigna à suivre le bienveillant, le galant émissaire qui lui était envoyé. Son ami, quand elle

fut prête, ne perdit point une minute. Au galop des chevaux, il ramena celle de qui la famille royale attendait la conversion du vieux monarque; conversion assurément, car il n'avait jamais cherché dans la religion qu'un appui pour son autorité, un lustre pour sa propre majesté.

Ce fut une heure douce au roi, cette visite prévue et attendue; douce aussi pour elle qui retrouvait, près de ce fauteuil, le souvenir des causeries charmantes, des confidences affectueuses de son protecteur. L'un et l'autre étaient émus au rappel de ce passé encore si récent, et si brusquement interrompu. Ces premiers épanchements épuisés, la belle visiteuse triomphant de son trouble, les yeux noyés de larmes, entama le sujet, si triste à envisager, d'une mort prochaine. Certes, elle savait bien, disait-elle, que l'heure dernière n'était pas sonnée encore, mais l'opinion publique était anxieuse, la maladie du roi était connue et les gazettes se taisaient sur les consolations que Sa Majesté pouvait demander à la religion. Il était nécessaire pour l'édification du peuple, pour la satisfaction des grands seigneurs de la cour, pour la joie de la famille royale, pour le bien de la dynastie, que la fin du roi très chrétien fût pareille à celle de ses aïeux. Tous étaient morts très chrétiennement, leurs devoirs remplis envers l'église et envers Dieu. Il fallait que le roi Louis XVIII donnât le même exemple. Assez longtemps, il avait été traité d'impie et de philosophe; il détruirait ainsi cette renommée fâcheuse, en se soumettant humblement à la loi divine. Et, d'ailleurs, voulait-il qu'elle pensât, elle croyante et pratiquante, que la mort la séparerait pour toujours de celui qui avait été si bon pour elle, et qu'elle aimait comme le

meilleur des pères. Ne se retrouveraient-ils jamais dans une autre vie plus pure et moins triste que la vie présente ? Lui dirait-elle un adieu éternel ? Cette pensée, cette croyance d'un anéantissement sans résurrection bienheureuse, la terrifiaient. Et puis, ne serait-elle pas accusée de cette indifférence religieuse, manifestée par le roi ; de son impuissance à réveiller, en lui, la foi de sa jeunesse ; de l'avoir laissé mourir comme les philosophes mouraient au dernier siècle, si abhorré ?... « Au nom de Dieu, Sire, au nom de votre âme — paroles supposées par ceux qui ont parlé de cette entrevue dernière — au nom de celle qui vous a porté, jusqu'à ce jour, une si tendre et si reconnaissante affection, et qui n'envisage plus que votre gloire, ici bas, et votre immortalité dans le ciel, consentez à ce que vous demandent votre nom, votre peuple, votre foi, et à ce que votre amie vous supplie, en leur nom, d'accorder à l'édification de votre peuple. »

Louis XVIII l'avait écoutée avec bienveillance, peu à peu converti aux prières de cette jeune femme, qui était devenue éloquente sous l'émotion. Il posa sur elle un doux regard dans lequel était contenu tout le chagrin, toute la douleur même qui possédaient son âme ; et puis, la voix faible, coupée par le sanglot refoulé en sa poitrine, il lui dit qu'il ferait son devoir, tout son devoir et qu'il saurait mourir en roi. Il lui tendit la main qu'elle baisa et couvrit de ses larmes, et il ajouta un adieu triste, bien triste avec l'espérance de se revoir dans une autre vie.

Accablée, presque défaillante sous son voile, elle sortit [1].

1. En ces jours de grande tristesse, elle écrivait à Sosthène de Larochefoucauld. Ses lettres nous apprendront les détails de la fin du roi Louis XVIII.

« J'ai le cœur déchiré, mon cher vicomte. Non, jamais on n'a

Tel est le récit qu'ont fait de cette dernière visite les historiens bienveillants. D'autres ont ajouté que la comtesse du Cayla avait su tirer un nouveau profit, de ce dévouement, consenti aux prières de la famille royale. Dans cette journée où la vie de Louis XVIII ne se manifestait plus qu'en un souffle à peine perçu, l'hôtel du maréchal Mortier avait été acheté par elle et payé comptant, au prix de huit cent mille francs. Le duc de Doudeauville, alors ministre du Trésor, le successeur de Lauriston nommé maréchal, pour lui céder la place, n'avait

vu un tel courage. Et comment le cœur peut-il surmonter sa faiblesse, jusqu'au point de dire tout ce que je viens d'entendre. J'ai sangloté sans pouvoir dévorer mes larmes... « Puisque j'ai encore le bonheur de vous avoir vue... » Voilà comme le roi a commencé, et Sa Majesté est partie de là pour me dire tout l'avenir et tout le bonheur qu'elle m'avait dû, que je devais y trouver ma récompense d'avoir été si courageuse, et, reprenant tout le passé, il m'a ouvert son cœur, comme cela n'était jamais arrivé. Je n'en puis plus, mon cher vicomte. Quel courage ! Mais je crains que tant d'efforts ne perdent le peu de forces qui reste. Il est impossible qu'un pareil état se prolonge. Je pars plus navrée que jamais. »

Puis, encore : « Je suis hors d'état d'écrire, et puis il faut que je parle. La chose est très délicate. Oh ! qu'il a fallu être dévouée pour oser ! J'ai fait du mal, je le crains. L'effort pour m'entendre a été si grand ! On m'a congédiée bien vite après. J'en fonds en larmes encore, en y songeant. Je croyais avoir quitté la terre. Mais que le roi est courageux ! Quel modèle, quelle résignation ! Il croit la mort encore éloignée. Je la voyais circuler dans ses veines. Il veut que tout vienne de lui et surtout que je n'aie pas parlé... Si le roi n'appelle pas prochainement le puissant secours, on peut le lui offrir, son âme est prête, je le crois. »

Et encore : « Mon Dieu ! quelle lutte, quelle force ! Pauvre prince ! Il aurait vécu vingt ans de plus, sans cette terrible humeur qui le détruit à petits morceaux. Il est clair qu'il a toute sa tête ; dès lors bien des souffrances. C'est là ce qui me déchire... Je perds le roi comme tout le monde, mais il s'y joint la perte immense d'une personne qui avait bonté, amitié, confiance, et qui était plus prévoyante pour moi et mes enfants que tout ce qui peut s'imaginer dans le monde. Par combien de manières, mon cœur le regrette ! »

pas hésité à solder cette somme énorme, approuvé par un « Louis », libellé d'une main défaillante, et à peine lisible. Mais le duc était l'ami de la comtesse, le père de Sosthène de Larochefoucauld. Il n'était point homme à soulever une objection contre cette libéralité, valable, sans doute, puisque le roi vivait encore et scandaleuse à cette minute où la mort s'appesantissait déjà sur les paupières royales. Jamais la comtesse n'eut le courage d'habiter l'hôtel. Elle le revendit quelque temps après, à la famille de Mortemart.

III

Lorsque le comte d'Artois eût été salué comme roi, succédant à son frère, sous le nom de Charles X, le chancelier de France fut invité à poser aussitôt les scellés sur le cabinet du roi défunt. On savait qu'il existait un testament, au profit de la belle dame de Saint-Ouen, des lettres attestant la volonté royale d'enrichir la favorite des choses précieuses accumulées dans ce cabinet. Maintes fois, Louis XVIII lui avait offert des diamants et une multitude d'autres objets de grande valeur qu'elle avait refusés; et à ce refus il lui avait dit : « Peu importe, mon enfant. Mes précautions, à votre égard, sont prises. On trouvera, dans le tiroir de mon bureau, l'attestation de mes volontés. Ce cabinet, ces meubles, ces tableaux, tout ce qui est là sous vos yeux, vous appartiendra lorsque je serai mort. Je veux qu'à Saint-Ouen, vous rétablissiez ce lieu tel qu'il est. Vous vous y retrouverez avec mon souvenir, avec la sensation des heures charmantes qui nous unissaient. » Et confiante en ces paroles, elle persévérait en ses résistances. Plus

elle semblait désintéressée, plus le vieux roi ajoutait aux largesses futures dont elle jouirait après lui. Sosthène, en ses *Mémoires*, se complaît à énumérer les offrandes qu'elle n'avait jamais voulu accepter. Ce fut, un jour, un porte-feuille d'un grand prix, orné de diamants, dans lequel le prince désirait que fussent enfermées ses lettres. Une autre fois, au jour de l'an, une parure magnifique, montée exprès pour elle, qu'elle repoussa, en disant : « Sire, je suis peut-être la seule personne de votre royaume, qui ne puisse accepter cela de Votre Majesté. » Ce fut encore une somme de plus d'un million qu'il devait déposer en ses tiroirs, avec un portrait de son amie ; puis un portrait du grand Molière, puis deux ouvrages de Jaquotot, qu'elle ne consentit jamais à prendre. « Plus tard, donc », avait dit le roi, « plus tard » ! — « Ce moment n'est jamais arrivé pour elle, ajoute Sosthène. Et voilà pourtant celle que le monde a pu juger avec tant de légèreté et de rigueur, parce qu'elle n'était pas connue et que le monde est toujours injuste. Combien de gens n'auraient pas eu le courage de refuser !... Les lettres de Louis XVIII prouveront tout ce que je viens de dire, et si je me suis plu à le rappeler d'avance, c'est seulement pour apprendre d'avance aussi à ceux qui me liront, que le seul mobile de toutes les actions de la comtesse du Cayla, dans les hautes circonstances où elle s'est trouvée engagée, fut l'affection respectueuse qu'elle portait au souverain et le sentiment élevé de l'importance des services qu'elle rendait à l'État et à la famille royale. »

Quels que fussent ces services, Charles X n'hésita pas à commander la destruction de tous les papiers du feu roi, parmi lesquels se trouvait le testament, afin d'anéantir à jamais les traces de

ces relations, qui n'avaient pu être très pures. Il connaissait trop l'esprit de son frère, enclin aux jouissances sensuelles, pour laisser un témoignage probant de l'aberration de cette vieillesse corrompue. Avec le testament, disparurent tous les autres manuscrits, attestant les générosités de Louis XVIII, ingénieux et magnifiques présents, par lesquels il manifestait ses tendresses, toujours de plus en plus vives. Et ces preuves anéanties, tout fut perdu. La comtesse du Cayla put regretter, alors, la discrétion apportée aux offres de son vieil ami.

Charles X, cependant, très informé, et afin d'honorer, en elle, l'affection que lui avait vouée le roi, son frère, le roi qui, pendant neuf ans, avait régné sur la France, lui attribua, sur sa cassette particulière, une rente viagère de vingt-cinq mille francs. De plus, privée du titre de duchesse, parce que le comte du Cayla, le mari, toujours vivant de la favorite, avait rejeté un honneur dont il trouvait la source impure, elle obtint son entrée dans la salle du trône où n'étaient admises que les plus grandes dames de la cour. La duchesse d'Angoulême, elle-même, qui la tenait à distance durant la vie de Louis XVIII, la reçut avec faveur parmi ses dames, ne voulant point oublier la victoire remportée sur l'indifférence religieuse du roi, mort en chrétien, convaincu et repentant.

Les premiers mois de ce veuvage — c'en était un assurément — elle les passa confinée en son château de Saint-Ouen, distraite seulement par les visites de ses amis les plus intimes. Les autres accoururent aussi et sans tarder. Elle les retrouva presque tous, comme au temps de sa grande faveur. Son esprit, sa grâce, l'influence, qu'on lui supposait

toujours, les attiraient vers cet astre pourtant déchu. Mais cette déchéance n'atteignait ni sa beauté, ni le charme dégagé de sa personne. Elle ne montrait point la rigide figure d'une Maintenon, ni le caractère obséquieux et brouillon d'une princesse des Ursins. Telle on l'avait connue sous le règne du vieux roi, aimable, empressée envers ses amis, instruite de toutes les petites intrigues de la haute société, telle on la revoyait en ces jours de deuil, et elle plaisait. Et puis elle était riche, et puis elle s'occupait d'agriculture, devenue présidente d'une société, créée pour l'introduction en France de moutons à longue laine, achetés en Abyssinie. Sa fermeté, sa perspicacité avaient rendu prospère cette société, et les membres, qui lui étaient associés, disaient d'elle : « Madame du Cayla est bien l'*homme* qu'il nous fallait pour notre affaire. » Elle voyagea ensuite, appelée par ses amis dans les grands châteaux de France, ou bien dans les villes qu'habitaient des parents dont ses enfants seraient les héritiers. En route, elle écrivait des lettres, publiées par Sosthène de Larochefoucauld ; elles n'ont rien de remarquable. Elle s'appesantit souvent sur des épisodes vulgaires ; ses remarques n'indiquent point un esprit philosophique, ni critique. Elle va à Montpellier, à Nîmes, à Marseille, à Avignon. Elle décrit ces voyages comme une petite bourgeoise, ne relevant que des faits qui flattent sa vanité. A Saintes, on l'appelle *Duchesse*, devant l'hôtel de la Poste où on change les chevaux de sa berline. Elle en est tout heureuse. A Montpellier, on lui donne le spectacle d'une petite guerre ; elle ne se rappelle que son dîner chez le général, les cinquante plats servis sur la table, les vingt bouteilles de vin, en bataille autour du siège du maître de la maison. Si un préfet vient la saluer

à l'hôtel où elle est descendue, elle affirme que tous les fonctionnaires de France font preuve d'une politesse très délicate. Elle rapporte tout à elle; elle ne parle que d'elle. Aussi bien, son titre de grande dame n'a d'autre origine que l'amitié dont l'honorait son vieux prince podagre. Elle ne fut intéressante, ni par son instruction, ni par sa bonté généreuse, ni par sa sagacité politique. Elle ne triompha que par son habileté dans l'intrigue, allant au but, ou s'en dégageant, avec la désinvolture d'une parfaite comédienne. La suite de sa vie le démontra.

Quelques années après ces événements, en effet, elle se trouvait en Hollande, de compagnie avec le très rusé manieur d'argent, négociateur de toutes les affaires un peu louches, avec Ouvrard, qui, à la Haye, cherchait à contracter un emprunt d'argent pour Marie-Caroline, duchesse de Berry. Elle — disent ses détracteurs — séjournait dans cette capitale du petit royaume, avec l'espérance de séduire le vieux roi Guillaume, comme elle avait séduit Louis XVIII. Seulement, ses manœuvres demeurèrent sans résultat, et, en attendant qu'Ouvrard eût réussi dans ses négociations pécuniaires, elle imagina, dès qu'elle connut la déclaration de Marie-Caroline, faite à Blaye, de lui trouver le mari indispensable à la justification de la grossesse incriminée. M. de Ruffo, fils du prince de Castelciccolo, ambassadeur de Naples à Paris, se trouvait de passage à la Haye. Elle le vit, lui expliqua ce qu'elle attendait de lui, un dévouement généreux pour une princesse qu'il fallait sauver du déshonneur. Les Castelciccolo n'étaient-ils pas des amis de la famille royale de Naples? Et, d'ailleurs, M. Ouvrard était prêt à récompenser largement et dignement cette

complaisance consentie à la situation de la prisonnière de Blaye. M. de Ruffo comprit si bien la proposition de Mme du Cayla, mêlée à cette intrigue, qu'il rentra précipitamment à son hôtel, demanda des chevaux, boucla ses malles et, une heure après, il courait en poste sur la route de Paris, estimant qu'un homme d'honneur ne pouvait prêter son nom à une combinaison si scabreuse.

La comtesse du Cayla dut chercher un autre chevalier plus crédule, plus facile, plus dévoué, qui acceptât ce rôle de sauveur pour une princesse malheureusement compromise. Ce romanesque chevalier, elle le trouva dans la personne d'un membre de la famille des princes Campo-Franco, le comte de Lucchesi-Palli, jeune homme de noble figure, attaché d'ambassade, longtemps errant à travers l'Europe, séduisant mais sans fortune, et accablé de dettes pressantes. Ces dettes n'étaient point un obstacle insurmontable. Ouvrard était là, et de sa large main se chargerait de les faire disparaître. Il fallait, toutefois, que le gentilhomme se soumît à ce que le premier avait repoussé comme indigne. Lucchesi-Palli s'inclina. La prisonnière de Blaye en fut avertie. Ce n'était pas tout encore. Charles X exigeait qu'on lui présentât, non seulement un mari bénévole et complaisant, mais un mari légitimement épousé, et lié à la princesse au nom de la loi divine. La meneuse d'intrigue ne fut pas embarrassée de donner satisfaction au vieux roi, qui résidait en Allemagne. Elle fit un voyage en Italie, s'arrêta en un petit village du duché de Modène, où, grâce au désordre avec lequel étaient tenus les registres des mariages, à la sacristie de la paroisse, il lui fut possible de rapporter un acte très régulier, établissant la légitimité du mariage de la princesse, avec ce nouvel époux.

Ce fut un choix aveugle, qui devint un choix heureux. Le comte de Lucchesi-Palli s'attacha, de tout cœur, à la princesse et mena, envers elle, une conduite irréprochable, fondée sur le respect et l'affection. Il comprit que la naissance de sa femme le plaçait, vis-à-vis d'elle, en un rang inférieur, et s'il garda son autorité de mari, il usa, pour l'exercer, de toute la déférence due à celle qui était fille de roi. Ce mariage termina les aventures d'une héroïne, abusée par son ambition[1].

Déjà, à cette époque, la comtesse du Cayla était dans l'âge où l'on ne vit plus que de souvenirs. Elle approchait de cinquante ans. Vieille femme, admise dans le parti carliste, elle ne pouvait avoir

1. Voici néanmoins ce qu'a écrit en ses *Mémoires* la comtesse de Boigne (t. IV, p. 128) : « ... Cependant le temps pressait. Loin de prendre la déclaration de Blaye, comme une ruse de guerre, le roi Charles X exigeait que l'enfant à naître, frère ou sœur de ses petits-enfants eût un père avoué et nommé. Sa colère n'épargnait pas les épithètes offensantes à la mère. Mme la dauphine était tombée dans le désespoir à la nouvelle de cette honte de famille, si solennellement publiée. Elle savait dès longtemps l'inconduite de sa belle-sœur, mais ce scandale historique ne lui en était pas moins cruel. Elle aussi réclamait un mariage. Il n'y avait donc pas à reculer, et sans y regarder de si près, Mme du Cayla mit la main sur un attaché à la légation de Naples, jeune homme de belle figure, de haute naissance, mais fort débauché et perdu de dettes. Tel que le voilà, le comte Lucchesi était patiemment à La Haye depuis dix-huit mois et ne s'en était pas absenté vingt-quatre heures. Toutes les légations européennes, accréditées en Hollande, pouvaient en faire foi. Mais Mme du Cayla ne s'arrêta pas à ces considérations secondaires. Elle fit de belles phrases à M. de Lucchesi, sur un si admirable dévouement à la sœur de son souverain ; la postérité n'aurait pas assez d'éloges à lui donner, d'autels à lui dresser, etc., etc... Puis survint Ouvrard avec les arguments irrésistibles de dom Basile et cent mille écus décidèrent le comte Hector de Lucchesi-Palli, fils du prince de Campo-Franco, à mettre son nom à la merci des intrigants qui le lui avaient acheté ; car à cet instant, on pensait peu à sa personne... »

Cf. f° 51. Voir le démenti du comte de Reiset.

l'ambition de briller encore dans le monde élégant et très mélangé des salons de Paris. De nouvelles mœurs s'étaient établies. La riche bourgeoisie marchait de pair avec la noblesse appauvrie. Elle-même, la comtesse du Cayla, avait ébréché sa fortune, et les amis d'autrefois n'étaient plus aussi fervents autour d'elle, quoiqu'elle n'eût rien perdu de son esprit, de son charme, de l'agrément de sa conversation, rappelant ses jours heureux. Mais ce qui a lieu pour ceux qui, dans leur vie, ont traversé de fâcheuses aventures, ces aventures seules ne se séparaient plus de son nom; et rien autre n'était resté d'elle. L'intrigue avait illustré ses jeunes années et, dans la mémoire des hommes, elle passait pour une intrigante

C'était comme telle qu'elle était désignée, lorsqu'elle mourut le 19 mars à l'âge de soixante-sept ans.



LA DUCHESSE DE DINO



DUCHESSE DE DINO

D'après une miniature d'Agricola,
faite pendant le Congrès de Vienne, en 1815.

(Collection de la Princesse Antoine Radziwill).

LA DUCHESSE DE DINO

I

Lorsque les alliés, après la capitulation de Marmont, en 1814, entrèrent à Paris, les souverains étrangers trouvèrent sur leur passage, un groupe de jeunes femmes excitées, passionnées, ardentes, criant : « Vive le roi ! » Une d'elles, grande dame de l'aristocratie, plus audacieuse — plus téméraire pourrait-on dire — se hissa derrière un cosaque, à califourchon, tenant en main une blanche oriflamme qu'elle brandissait, enthousiaste, appelant le peuple à conspuer Napoléon et acclamer la royauté. Les journaux, déroutés par les événements du jour, rapportèrent le fait, sans trop blâmer la fougueuse royaliste, qui avait salué, de cris de joie, nos vainqueurs, et revendiqué très haut le rétablissement de la monarchie. Mais les historiens, quelques années après, écrivant froi-

Bibliographie. — La duchesse de Dino, *Mémoires*; Prosper de Barante, *Souvenirs*; Talleyrand, *Mémoires*; Mlle de Chastenay, *Mémoires*; chancelier Pasquier, *Mémoires*; Victor du Bled, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1900.

dement et jugeant sainement cet acte incongru, ne dissimulèrent point leur indignation patriotique. Eh! quoi, une dame, que son éducation aurait dû préserver du scandale, se compromettre avec cette impudeur extravagante ! Qui était-elle?

A la vérité, elle n'était point Française ; elle portait le nom d'un grand seigneur, du neveu de Talleyrand, Edmond de Périgord ; elle était slave, d'origine courlandaise. C'était déjà une excuse. Mais, par cette manifestation bruyante où se décelait une haine féroce contre Napoléon, elle indiquait bien les passions qui soulevaient alors le monde du faubourg Saint-Germain, les émigrés honteux qui, ne redoutant plus la colère impériale, s'unissaient aux ennemis de la patrie, pour rendre un trône aux Bourbons. C'était, en outre, la preuve de la rancune invétérée, de la colère inassouvie de Talleyrand contre l'empereur, qui avait reproché au grand seigneur une trahison persévérante et l'avait humilié devant toute sa cour. La nièce vengait l'homme fourbe, envieux de jouissances et d'honneurs, dont il était dépourvu depuis plusieurs années. Il faut ajouter que si la manifestante n'était pas d'origine française, elle était presque une enfant, âgée de vingt ans à peine, d'une nature très complexe et très indépendante. Ce qui était une nouvelle excuse.

Talleyrand, prince de Bénévent, voulant donner à son neveu une femme de haute noblesse, affranchie de l'influence de l'empereur, résolut d'attirer, dans sa famille, la jeune Courlandaise, remarquée durant son séjour en Prusse. Elle descendait du favori de l'impératrice Anne, Biren, dont elle était la petite-fille. Son père, fils de Biren, grâce à la pression de la cour de Russie, avait été proclamé duc héréditaire de Courlande, sous le nom de

Pierre Ier, par les nobles de cette province. Il fut marié trois fois, et de son troisième mariage avec une de ses sujettes, la comtesse de Médem, illustre par une noblesse de sept cents ans, il eut quatre filles. Celle qui épousa Edmond de Périgord était la dernière, du nom de Dorothée. Elle naquit en août 1793, et se maria en avril 1810. Elle a écrit ses souvenirs, raconté sa jeunesse. Des lettres à ses amis, et notamment à Prosper de Barante, ont été mises au jour ; des publicistes ont retracé sa vie et l'ont commentée : Etienne Lamy, entre autres et Victor du Bled. Néanmoins, après eux, il reste beaucoup à dire, à pénétrer plus au fond de cette âme exotique, si peu semblable à celle des autres grandes dames de la société française.

Comment fut-elle élevée ? Presque toujours séparée de sa mère, qui, devenue veuve et privée des États héréditaires de son mari, ne pensait qu'aux démarches nécessaires pour en récupérer la possession ; et qui, d'ailleurs, coquette et n'ayant point renoncé à plaire, s'occupait autant de ses nouvelles amours que de l'éducation de ses enfants. Ses trois filles aînées furent promptement mariées. Sa dernière, la petite Dorothée, vécut jusqu'à sept ans sans précepteur, sans études, sans frein, se développant comme une fleur sauvage, livrée à ses caprices, à ses passions naissantes, et au sein du luxe familial, s'habituant à ne jamais éprouver une privation, ni subir une contrariété. Ainsi s'exaltait son orgueil qu'elle démontra toujours très vivace ; ainsi, sa volonté qu'elle sut garder intacte et faire prévaloir contre toute ingérence étrangère. Telle alors, elle fut confiée à une institutrice allemande, Mlle Hoffmann, qui venait d'achever l'éducation de la jeune comtesse Potocka

et au sage et consciencieux philosophe florentin, l'abbé Piattoli, secrétaire du dernier roi de Pologne. Et, comme ni l'Allemande, ni le Florentin, ne parvenaient à s'entendre sur le régime à suivre dans l'éducation de leur élève, Dorothée n'en fit qu'à sa tête, choisissant ce qui lui semblait bon dans les leçons qu'elle recevait de ceux qui avaient charge de l'instruire.

Sur une nature moins bien douée, cette divergence, entre sa maîtresse et son maître, aurait dû produire des effets déplorables, troubler son esprit et perpétuer son ignorance; chez elle, elle ne fit que corroborer l'énergie de sa volonté, et son indépendance à l'égard du monde. Jouissant d'une fortune personnelle, et, à Berlin, d'une maison où elle commandait en maîtresse, même enfant, même à treize ans, elle voyait venir en son salon, sous le patronage de l'abbé, des savants, des philosophes, des poètes, et elle a pu consigner, en ses souvenirs, cette phrase curieuse : « Jamais, je ne fis si bien les honneurs de mon salon qu'à treize ans. » C'étaient son aménité, sa grâce, ses reparties spirituelles, ses remarques étonnantes, ses questions pleines de raison et de sens judicieux, qui attiraient et retenaient près d'elle et Schiller, et Jean de Muller, et Humbold, et Ancillon, et Rode, Allemands célèbres. Tout cela et rien de plus. Car elle n'était pas d'une beauté irrésistible. La reproduction d'une miniature faite en 1815, et de son portrait peint par Prud'hon, brille surtout par une physionomie charmeuse, la seule chose remarquable. Seulement, ce qui frappe, en cette physionomie, c'est le sourire qui entr'ouvre les lèvres un peu charnues; ce sont des yeux immenses dont le regard est adouci par une langueur amoureuse; c'est le sérieux qui plane sur tout le visage où n'ap-

paraît rien d'évaporé, rien d'inquiet. Il y a une attirance invincible dans cette tête surchargée d'une abondante chevelure noire. Aucune mièvrerie, aucune faiblesse, ne se dénoncent en ses traits bien dessinés. On y sent une personnalité qui s'impose à l'attention; une perspicacité en éveil, de la réflexion, de la ténacité, qualités propres aux natures supérieures [1]. Elle avait, elle le dit elle-même, « une de ces figures, qui, sans plaire à tout le monde, sont toujours remarquées ».

Lorsque Talleyrand la voulut unir à son neveu, Edmond de Périgord, elle devait épouser le prince Czartoryski, ami de l'empereur Alexandre, quoique le prince fût beaucoup plus âgé qu'elle. N'importe! En pensant à lui, en considérant son portrait, en se rappelant leurs entrevues dans le château de sa mère, en Saxe, elle s'était éprise d'un silencieux amour pour l'ami du czar. Le prince était devenu, pour elle, un héros de roman dont elle s'était forgé une image caressante. Pour la détacher, il fallut lui faire croire que ce héros l'avait délaissée, afin d'épouser une jeune fille élevée et protégée par la vieille princesse Czartoryska. Dépitée à cette révélation, elle sacrifia, sur-le-champ, tous ses rêves de bonheur, et céda aux projets du czar, qui avait plaidé, près de la duchesse de Courlande, mère de Dorothée, en faveur du jeune de Périgord, espé-

1. En ses *Souvenirs*, parlant de son enfance, elle ne se flatte pas... « Petite, écrit-elle, fort jeune, excessivement maigre, depuis ma naissance, toujours malade, j'avais des yeux sombres et si grands, qu'ils étaient hors de proportion avec mon visage, réduit à rien. J'aurais décidément été fort laide, si je n'avais pas eu, à ce que l'on disait, beaucoup de physionomie; le mouvement perpétuel, dans lequel j'étais, faisait oublier mon teint blême, pour faire croire à un fond de force que l'on n'avait pas tort de me supposer. J'étais d'une humeur maussade, et, à ma pétulance près, je n'avais rien de ce qui appartient à l'enfance. »

rant gagner ainsi les bonnes grâces de l'oncle, du prince de Bénévent, dont l'astuce et la renommée parmi les diplomates de l'Europe devaient lui servir dans sa lutte à outrance contre Napoléon. Dorothée a raconté les préliminaires de ce mariage; ils sont si caractéristiques, qu'ils méritent d'être connus.

« Assis, en face l'un de l'autre, écrit-elle, nous fûmes longtemps dans le plus profond silence. Je le rompis, en disant : « J'espère, monsieur, que vous serez heureux dans le mariage que l'on a arrangé pour vous. Mais, je dois vous dire, moi-même, ce que vous savez, sans doute, déjà, c'est que je cède aux désirs de ma mère, sans répugnance, à la vérité, mais avec la plus parfaite indifférence pour vous. Peut-être serai-je heureuse, je veux le croire ; mais vous trouverez, je pense, mes regrets de quitter ma patrie et mes amis, tout simples, et ne m'en voudrez pas de la tristesse que vous pourrez, dans les premiers temps du moins, remarquer en moi. — Mon Dieu ! me répondit M. Edmond, cela me paraît tout naturel. D'ailleurs, moi aussi, je ne me marie que parce que mon oncle le veut, car à mon âge, on aime bien mieux la vie de garçon. » Cette réponse ne me parut ni bien sensible, ni bien flatteuse; mais, en ce moment, j'aurais été désolée de trouver un empressement auquel je n'aurais pas répondu, et cette indifférence, annoncée de part et d'autre, était ce qui pouvait le mieux me convenir. »

Certainement, ni le czar, ni Talleyrand, ni la duchesse de Courlande, après le consentement de la jeune Dorothée à cette combinaison matrimoniale, ne s'occupèrent des suites qui en devaient résulter; du bonheur ou du malheur que la jeune femme,

plus tard, trouverait à son foyer. Chacun d'eux avait atteint son but. Elle subissait le choc des intérêts qui s'étaient combattus autour d'elle. Et, cependant, si victime qu'elle fût, c'est elle qui, au demeurant, resta victorieuse, qui donna un relief éclatant à sa vie, illustra son nom, fit reconnaître sa supériorité, son intelligence, de tous ceux qui l'approchèrent et domina les événements auxquels elle fut mêlée. Ce n'était pas en vain qu'elle avait vécu d'heureuses années, près de son institutrice, près de son précepteur; en vain, qu'elle avait suivi les conseils et les leçons de ces deux personnes, devenues ses amis et ses protecteurs, l'un et l'autre très initiés aux péripéties de la vie, aux ruses du monde, à l'hypocrisie des flagorneurs; ce temps passé avec eux avait transformé totalement son caractère et donné une grande activité à sa puissance d'action. Elle avait appris à réfléchir; elle en profita.

Excitée, au surplus, d'un désir extrême d'apprendre, elle avait lu et dévoré tous les livres placés par le hasard à portée de sa main, dans la bibliothèque de l'abbé Piattoli. Elle raconte elle-même qu'elle s'installait sur l'échelle de la bibliothèque, et pendant des heures s'attachait passionnément à sa lecture, jusqu'à l'arrivée de Mlle Hoffmann à laquelle chaque fois elle échappait, en se cramponnant aux rayons supérieurs. Et ce qu'elle avait lu s'incrustait d'autant mieux en sa mémoire que cette lecture lui avait plu. Elle aimait également la dessin, non la musique, qui, pour être apprise, affolait ses nerfs. Mais elle se laissait attirer par les choses positives, par les raisonnements sur un fait concret, par les sciences exactes. Le chimérique, le mysticisme, comme les idées religieuses, avaient peu de prise sur elle. A quinze ans, elle

n'avait aucune religion et ne savait dire aucunes prières, parce qu'on ne lui en avait point apprises. Ainsi elle vivait jeune fille, obéissant à sa fantaisie, tirant parti de la conversation des hommes éminents qui recherchaient sa société, fortifiant ses pensées de toutes ses remarques, cherchant à tempérer « son imagination et l'impétuosité de son caractère par des études sèches et abstraites ». Elle le dit, elle-même.

Par le mariage de son neveu, Talleyrand avait conclu une excellente affaire. Il devait en recueillir tous les bénéfices. Car la fille de la duchesse de Courlande apportait, dans la famille du vieux diplomate, une jeune force dont il avait besoin pour la suite de sa vie, très compromise à ce moment-là. Que d'avantages pour lui !... La jeune Courlandaise avait été élevée dans la familiarité des princes de Prusse, et elle était l'amie de l'héritier de la couronne. Elle connaissait par sa mère toutes les grandes familles allemandes, les grandes familles polonaises; et si elle avait aimé le prince Czartoryski, elle en avait été aimée aussi, et ce prince était le confident de l'empereur Alexandre. Ses sœurs étaient mariées très noblement : l'aînée à un prince de Rohan; la cadette à un Hohenzollern; la troisième à un membre de la famille italienne des Pignatelli. Ces alliances la rattachaient donc à la haute aristocratie européenne. Elle possédait, en outre, une royale fortune, laquelle devait mettre plus en lumière ses éminentes qualités personnelles. Peut-être avait-elle des idées que le faubourg Saint-Germain repousserait ; une audace, une fermeté, une décision, propres à blesser les gens timorés ; mais Talleyrand espérait que cette vivacité intellectuelle, cette énergie,

s'adouciraient à la fréquentation des salons. Enfin, dans ses voyages, en compagnie de sa mère, elle s'était arrêtée à Mittau, naguère capitale de la Courlande, et elle y avait connu les Bourbons exilés : le vieux roi Louis XVIII et Madame Royale dont elle avait admiré la souveraine prestance, ne se doutant point que ces mêmes Bourbons refuseraient de l'admettre à leur cour, elle, grande dame, dès qu'ils régneraient aux Tuileries [1]. Bref, Talleyrand fondait sur ce mariage des espérances qui devaient se réaliser au bouleversement prochain de l'Europe. Toutefois, il n'y fallait aucun délai. Pasquier rapporte que le prince de Bénévent avait perdu, en ce temps-là, quatre millions dans la banqueroute du financier Simon, de Bruxelles; ensuite, que l'empereur avait exigé le remboursement des sommes payées par la ville de Hambourg au grand personnage, pendant qu'il était ministre du Consulat. Et, si son crédit financier était atteint, combien plus encore son crédit politique, depuis les affaires d'Espagne? Il était temps que par un événement avantageux pour lui, il étayât cette situation très entamée et vacillante. Ceci explique le revirement de cet homme avisé, grand dignitaire de l'Empire, en faveur des Bourbons, et la passion royaliste de

1. En ses *Souvenirs* (f. 195), elle les ménage peu, les Bourbons. Voici comment elle s'exprime : « ... Je n'ai jamais vu une femme plus laide, ni plus sale (que la reine). Ses cheveux gris, coupés en hérisson, étaient couverts d'un mauvais chapeau de paille tout déchiré, son visage était long, maigre et jaune; sa taille petite et grosse soutenait, je ne sais trop comment, un jupon sale sur lequel flottait un petit mantelet de taffetas noir, tout en loques. Elle me fit peur, la première fois que je la vis. La messe, les vêpres, le salut, la chasse occupaient le duc d'Angoulême, à Mittau comme à Paris. Le duc de Grammont cherchait partout un bon dîner; M. d'Agoult soignait déjà Mlle de Choisy. A tout considérer, si on n'avait pas été aveuglé par le besoin de trouver intéressants des gens malheureux, on les aurait jugés à Mittau comme nous les jugeons aux Tuileries. »

la jeune mariée, imbue de tous les préjugés allemands contre Napoléon, et animée contre lui de la même haine que les patriotes d'outre-Rhin.

L'empereur Napoléon agréa ce mariage. Il s'efforçait à fixer en France les héritières des grandes et nobles familles européennes, afin de donner un lustre plus éclatant à son trône et à sa cour. Il savait que la duchesse de Courlande, mère de Dorothée, aimait notre pays, y résidait aussi souvent qu'elle pouvait, poursuivant même Talleyrand de ses ardeurs amoureuses, mais il ne connaissait pas le caractère altier, primesautier et résolu de la jeune comtesse de Périgord. Il en fit une dame de l'impératrice Marie-Louise, voulant l'habituer aux usages du palais impérial et lui donner l'occasion de se créer des amis dans l'entourage de la souveraine. Ce fut une transplantation un peu brusque, un changement d'état bien radical, en un temps où les pensées de chacun étaient anxieusement tournées vers l'avenir, où tout l'empire retentissait des alarmes d'une guerre gigantesque, engendrant un péril plus menaçant de jour en jour. Il était difficile alors d'ouvrir son cœur aux effluves de l'amitié, et, pour la comtesse de Périgord, de sentir s'effacer sa haine contre le grand capitaine, accusé par les Allemands d'être le fléau de leur patrie.

Pas davantage ne pouvait s'atténuer cette haine dans les salons de Talleyrand, rue Saint-Florentin. Là, régnait une fronde permanente contre le gouvernement; là, se rencontrait un monde énorme, tous les diplomates de l'Europe de passage à Paris ou en permanence dans leur chancellerie; là, les grandes dames du faubourg Saint-Germain qui y rapportaient les caquets de leur société; enfin, vaguant de l'un à l'autre, le prince de Bénévent col-

portant ses visions pessimistes et ses pronostics fâcheux. Il était au moment de sa vie où, dégoûté de son passé, il se laissait aller à un accablement opprimant toutes ses facultés. Amer, persifleur, jaloux du succès des autres, mécontent de sa destinée qu'il croyait à sa fin, mécontent de sa santé qu'il sentait dépérir, il s'abandonnait à des pensées très sombres. Il ne savait se résigner à vieillir; et cette impatience démontrée, pour sa jeunesse perdue, le poussait au découragement. Il voyait, alors, tout en noir, comme les vieillards dont la vie ne fut jamais très honnête, et qui ont la conscience chargée de cuisants souvenirs. Il n'osait plus former aucun projet pour lui-même, quelque désir qu'il en eût. Il s'irritait parce que ses jambes ne le pouvaient plus porter comme autrefois; parce que les infirmités d'un grand âge, si longtemps ajournées, avaient établi, sur lui, des droits auxquels il était fatalement soumis. Il lui venait, alors, des désirs d'abandonner toutes les affaires politiques, de se reposer du métier de courtisan, qui n'était guère compatible avec cet état de dépression morale.

La présence chez lui de la comtesse de Périgord, ce frais visage, ces grands yeux interrogateurs, cette conversation échauffée par l'aversion ressentie pour Napoléon et pour son système de gouvernement, ce changement d'intérieur, enfin, sembla, à partir de ce moment, stimuler l'apathie de Talleyrand et réveiller son vieil âge. Il subissait le charme de sa nièce et peu à peu lui donnait, en sa maison, une plus grande autorité. Son neveu, le mari, aide de camp de Caulaincourt, était le plus souvent absent de Paris, et, au surplus, il était si inférieur à sa femme, si peu propre à lui plaire, qu'elle ne pouvait abriter sa jeunesse que sous l'égide de son vieil adorateur. Afin

de laisser place libre chez lui, l'oncle maintenait hors de France la femme qu'il avait épousée jadis, Mme Grant, fixée en Angleterre avec une pension annuelle de soixante mille francs. A la longue, les grandes dames qui venaient rue Saint-Florentin, la princesse Tyskiewick, sœur du prince Poniatowski, la duchesse de Courlande, la princesse de Vaudemont, la duchesse de Laval, la duchesse de Luynes, Mme de Castellane, Mme de Jaucourt, toutes se plurent à se faire gracieuses pour la jeune femme qui les recevait en maîtresse de maison, quoique cette maison ne fût pas la sienne. Et ces réceptions s'adaptaient bien à la nature de l'esprit de cette jolie nièce. On y causait de politique, on y jouait, beaucoup plus qu'on n'y parlait de littérature, ou de théâtre. Car il fallait à cette jeune femme des conversations sérieuses, ayant un but précis, des aperçus critiques sur les événements contemporains, un jugement sur les hommes distingués à la guerre ou dans les ambassades. Elle fuyait les causeries évaporées des femmes, les phrases dites sans intérêt, les petites malices inspirées des calomnies qui se répètent sous l'éventail, tout le papotage féminin qui a tant de ressemblance avec le babillage d'un couvent.

Généralement, le soir, on arrivait rue Saint-Florentin à onze heures. A cette heure-là, on servait le souper, et le prince de Bénévent sortait de son appartement pour entrer aux salons. Après le souper, un whist était établi entre les partenaires habituels du prince, ses amis les plus anciens. Rarement on faisait de la musique et lorsqu'il y en avait, ce n'était point un concert, mais le jeu de quelques virtuoses isolés, Dussek ou Nadermann. « Le cercle était presque cérémonieux, écrit Mlle de Chastenay, et même parfois un peu guindé pour les personnes

qui n'avaient pas le ton libre et le privilège d'une intimité qui s'impose. Cependant, on pouvait causer. J'ai vu, ajoute-t-elle, en cette maison, toujours avec plaisir, M. de Lima, descendu des Abencérages, et aussi aimables qu'on s'est plu à les supposer, MM. Corsini, l'un, sénateur, l'autre, conseiller d'Etat, tous les deux, hommes très distingués; enfin, le cardinal Albany. »

Certes, l'hôtel de la rue Saint-Florentin était l'un des plus beaux, des plus renommés de Paris ; et durant tout l'Empire il garda un prestige inaltérable. Même après sa disgrâce, en effet, Talleyrand était encore un personnage très puissant. Napoléon le tenait en respect; il aurait pu l'abattre, tout à fait, l'écraser, le faire arrêter et l'emprisonner. Il ne le fit pas. Il le méprisait trop et dédaignait ses intrigues. Ce fut une faute. Talleyrand jouissait d'une telle renommée d'habileté et de ressources inépuisables, qu'il resta aussi grand après sa chute, qu'avant.

En cet hôtel, le service s'accomplissait, sans bruit, par des valets dévoués, très attentifs aux exigences du maître, ouvrant discrètement les portes qui roulaient sur les gonds avec une aisance parfaite et silencieusement. Il semblait que chaque visite y fût prévue d'avance, et que chaque serviteur en discernât le motif, car il savait décliner les noms de l'arrivant avec une nuance voulue. Et tant de précautions impressionnaient le visiteur. L'air ambiant lui paraissait chargé de mystère, et il l'était assurément, si on se rappelle que, vers la fin de l'Empire, l'hôtel de Talleyrand était l'asile des compromissions les plus louches. A droite et à gauche du péristyle, où s'amorçait le vaste escalier conduisant aux étages supérieurs, deux lions

de pierre étaient là, comme l'image, comme le symbole de la force inhérente au possesseur de ce lieu. L'escalier était orné de statues, décoré de tableaux magnifiques, œuvres de grands peintres, et sur les murailles l'or et la soie, répandus à profusion, accentuaient l'importance de cette somptueuse demeure. Au premier étage étaient situés les salons d'honneur ; à l'entresol, l'appartement de Talleyrand, commençant par un vestibule où se tenaient en permanence deux valets de haute mine, d'une politesse respectueuse. Ouvrant sur le vestibule, la bibliothèque dont les rayons étaient garnis de livres de toute nature, signes non équivoques de la diversité de la vie du prince ; livres chrétiens et livres athées aussi ; œuvres d'encyclopédistes, œuvres de foi orthodoxe ; Dieu et Satan. Et partout, au milieu, aux angles, dans l'embrasure des fenêtres, de petites tables chargées de papiers, servant d'appui à la main, aidant à la marche boiteuse du maître de céans. Sur les papiers, de courtes notes fixées par l'homme d'État, en un moment de réflexion. A la suite, le salon et sa grande table de milieu entourée de vastes fauteuils où venaient se reposer et s'enfouir les vieux amis, habitués à passer là quelques heures, chaque jour. Après le salon, la chambre à coucher et son lit de parade, drapé d'étoffes soyeuses, près duquel était placé une petite bibliothèque volante avec ses volumes choisis. Enfin, par une porte entr'ouverte, l'œil plongeait dans une pièce encombrée de tables sur lesquelles s'alignaient des flacons pleins d'odeurs, de petits vases emplis de poudre, de fard, de cosmétiques dont se servait le vieux beau pour se transformer en homme vigoureux, effaçant ses rides, avivant le teint de son visage, dépistant ainsi les remarques attentives

de ceux qui, jalousant l'homme depuis si longtemps en faveur, auraient bien voulu constater sa déchéance corporelle.

II

Durant la guerre de France, durant cette lutte héroïque que soutenait l'empereur contre toute l'Europe coalisée; ce fut là que se réunissaient les hommes qui s'acharnaient à sa perte : Pozzo di Borgo, l'ennemi implacable de Napoléon; et l'archevêque de Malines, Pradt, qui trouvait trop mesquines les faveurs impériales; et l'abbé Louis, devenu le baron Louis, personnage inquiet, rancunier, entêté et plein de morgue, endoctriné par Pradt; et Dalberg, né Allemand, qui reniait la France, sa patrie adoptive, espérant des vainqueurs une récompense magnifique, quoiqu'il eût été fait duc par l'empereur. La comtesse de Périgord était écartée de leurs conciliabules. Sous l'influence de Talleyrand, chacun de ces personnages suffisait à sa trahison; il ne leur fallait point d'encouragement. Et l'on ne voyait plus la jeune comtesse dans les salons de la rue Saint-Florentin où s'était établi le czar Alexandre avec sa suite ; où grouillait, comme en un champ de foire, la tourbe des intrigants et des aventuriers que les malheurs de la France avaient fait surgir de l'obscurité.

Mais Talleyrand n'oubliait pas la jeune femme. Il s'attachait à elle, tous les jours davantage ; et lorsqu'il dut partir pour Vienne où il allait représenter la France au congrès destiné à la reconstitution des anciens États européens, il songea tout de suite à sa nièce dont il connaissait la puissance

séductrice, l'intelligence, l'entregent, et les hautes relations à l'étranger. Il comptait sur elle pour le succès de sa diplomatie, sur ses sourires, sur sa conversation toujours intéressante, sur ses remarques incisives et impressionnantes, afin d'arriver à ses fins. Et il ne se trompait pas. La comtesse de Périgord obtint à Vienne une sorte de triomphe; son nom est inséparable de ces grandes assises politiques. Les salons de l'ambassade de France où elle rayonnait, où elle dominait avec une aisance charmante, étaient les plus suivis, les plus vivants de tous ceux qui, à ce moment-là, étaient ouverts dans les chancelleries.

Cependant, il fallait pouvoir l'emmener. La femme de Talleyrand, elle aussi, ambitionnait de prendre part aux honneurs qui illustreraient le prince de Bénévent à Vienne. Elle aurait pu partir avec lui, ou bien aller le rejoindre, car elle savait qu'en un château sur la route d'Allemagne, l'oncle et la nièce s'étaient rencontrés et réunis. Au dernier moment, elle disait à la marquise d'Osmond, la mère de la comtesse de Boigne : « Je porte la peine d'avoir cédé à un faux mouvement d'amour-propre. Je savais l'attitude de Mme Edmond (ainsi elle appelait la comtesse de Périgord) chez M. de Talleyrand à Vienne ; je n'ai pas voulu en être témoin. Cette susceptibilité m'a empêchée d'aller le rejoindre, comme je l'aurais dû, lorsque le retour de l'île d'Elbe m'a forcée de quitter Paris. Si j'avais été à Vienne, au lieu d'aller à Londres, M. de Talleyrand aurait été forcé de me recevoir. Et je le connais ; il m'aurait parfaitement accueillie. Plus cela l'aurait contrarié, moins il y aurait paru. Au contraire, il aurait été charmant pour moi. Je le savais bien. Mais, j'ai cette femme en horreur. J'ai cédé à cette répugnance. J'ai eu tort.

Où je me suis trompée, c'est que je le croyais trop faible pour jamais oser me chasser [1]. »

Cette lune de miel qui s'était élevée à Vienne, entre l'oncle et la nièce n'eut qu'un temps éphémère. Les salons de l'ambassade se remplissaient chaque soir de jeunes étrangers sémillants, beaux danseurs, aimables causeurs, entreprenants, qui devaient à la fin toucher le cœur de la brillante comtesse et supplanter le Mentor un peu rassis qui servait de chaperon à la reine de cette aristocratique société. Dans le nombre, elle distingua un jeune Autrichien, le comte de Clam, dont les langoureux regards avaient capté son attention. Elle se laissa courtiser par lui ; elle en fut aimée ; elle l'aima. Talleyrand ne put se méprendre longtemps sur les sentiments dont l'un et l'autre étaient

1. Brifaut, *Mémoires*, t. I, p. 454. Il écrit sur Mme Grant à l'époque de la Restauration : « ... Cette ci-devant Merveille était alors chargée d'un énorme embonpoint. Elle avait peine à marcher, peine à digérer, peine à causer, peine à tout. On aurait dit que la vie, cette vie dont elle avait fait quelque chose de délicieux, devenait, pour elle, une tâche de fille repentie. Elle en ramassait péniblement les restes, en regrettant peu sa jeunesse. Vous comprenez que peu spirituelle, et le soupçonnant, elle ne parlait guère. Mais quand elle nous contait quelques-uns des mille tours d'adresse de son mari, l'habile prestidigitateur, elle ne laissait pas de nous intéresser. »

Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 178. Il paraît que M. Grant, qui habitait en Angleterre, quoique peu désireux de retrouver une femme, avec laquelle il avait rompu depuis longtemps, ne négligea point l'occasion de se faire payer alors chèrement les réclamations contre ce mariage dont il menaça à plusieurs reprises les deux nouveaux époux. Pour avoir quelque distraction dans sa propre maison, M. de Talleyrand fit venir de Londres la fille d'une de ses amies, qui, en mourant, lui avait recommandé cette enfant. C'est cette petite Charlotte qu'on a vue élever chez lui et qu'on crut très faussement sa fille. Il s'y attacha vivement, soigna beaucoup son éducation et à l'âge de dix-sept ans, l'ayant adoptée et décorée de son nom, il la maria à l'un de ses cousins, le baron de Talleyrand. »

animés, et ce fut pour lui un chagrin qui réagit profondément sur son esprit. Il connut tous les soucis de la jalousie, tous les désespoirs d'un vieillard amoureux. A plus de soixante ans que faire, pour rivaliser de grâce et de séduction avec un jeune homme ardemment passionné ? Il ne doutait pas qu'il n'échouât. Et il se livrait, veule et désolé, aux tourments de cette crise dont il souffrait rageusement. Les affaires de l'ambassade en furent négligées. Pasquier a noté, en ses *Mémoires*, combien les ministres à Paris étaient souvent inquiets du silence de Talleyrand à Vienne. Les négociations se ralentirent parce que Talleyrand amoureux n'avait plus la fermeté, ni la volonté nécessaire à l'accomplissement de son œuvre. Ce fut pire encore, lorsque le vieux diplomate, rentré à Paris, put croire que sa nièce s'établirait à Vienne et quitterait la France. L'affaissement moral du vieil homme dégénéra en affaissement physique. En lui, se déclarait une déchéance visible à tout son entourage, qui ne savait comment remonter le courage de celui qui naguère paraissait inébranlable. Cette situation devint même ridicule, lorsque la duchesse de Courlande, la mère de la jeune comtesse, tâcha de la remplacer dans le cœur de Talleyrand et se disputa avec la princesse Tyskiewick les préférences de cet immortel Céladon.

Pendant ce temps, d'autres hommes affirmaient leur prépondérance dans les salons royalistes et parvenaient à supplanter, dans les groupes politiques, directeurs de l'opinion, le crédit jusque-là incontesté de ce vétéran d'ambassade. Montlosier, Bonald, la Bourdonnaye, s'étaient fait des clients plus nombreux chaque jour, et plus obéissants à leur inspiration qu'à celle de Talleyrand. Lui, perdait son ascendant. Les ministres suivaient une

autre impulsion que la sienne, et, dans la Chambre des députés, de jeunes talents commençaient à se faire apprécier, Royer-Collard, Guizot, Victor de Broglie, Sainte-Aulaire, et Manuel, et Roy, et Dupin, goûtaient déjà aux douceurs de la célébrité. Talleyrand aurait voulu redevenir ministre. Après les Cent jours, Louis XVIII s'y refusa. Entre eux, il y avait continuelles piqûres, petits mots blessants qui ne se pardonnent pas. Talleyrand appelait le roi, le roi *Nichard* ou le roi *des Niches*; et un jour que le vieux Bourbon, pour se débarrasser du personnage, lui demandait s'il irait prochainement à sa campagne, et si le chemin était long : « Moins long, Sire, que de Gand à Paris », répondit Talleyrand.

On le voyait donc peu à la cour, et son aventure avec sa femme et avec sa nièce ne le recommandait pas aux prévenances des princes, quoiqu'il n'eût pas cessé d'être grand chambellan. Mme de Rémusat, à cette époque de passage à Paris, écrivait à son fils qu'elle avait constaté combien le grand homme de l'Empire était délaissé. Ce fut un moment d'éclipse, jusqu'à ce qu'enfin la jeune comtesse de Périgord, rentrée à Paris, redonnât aux salons de son oncle la renommée qu'ils avaient eue, pendant la première Restauration. Elle portait, depuis quelque temps, le titre de duchesse de Dino, duché de la Calabre, que Talleyrand avait obtenu à Vienne, comme compensation pour la principauté de Bénévent, qui lui était enlevée. Néanmoins, ce fut toujours, chez elle, une société très dissemblable à celle des autres salons royalistes. Les étrangers y étaient nombreux, Anglais, Allemands, Russes, installés à Paris. Eux seuls donnaient du mouvement et de l'intérêt aux plaisirs de la grande ville. L'hiver de 1817 dut sa splendeur et son animation

à cette grande affluence de personnages, arrivés de tous les points de l'Europe.

En attendant ce renouveau d'influence, Talleyrand dut se résigner. Il voyagea, ou s'établit en sa magnifique terre de Valençay. Il souffrait d'entendre vanter des hommes qui, sous l'Empire, vivaient presque inconnus : M. de Serre, malgré sa physionomie peu agréable, ses traits rudes, rachetés toutefois par une grande simplicité et un regard timide ; Lainé, que l'on comparait à un bel instrument toujours en désaccord, Lainé dont l'éloquence était plus sonore que juste ; le général Foy, dont l'esprit ingénieux, prompt, vif, frappait d'admiration ses auditeurs, et Villèle, méthodique et de clair langage [1], et Corbière, et les femmes de tous ces personnages nouveaux, que l'on ne pouvait éviter dans les grands salons où forcément elles étaient reçues. C'était également, pour Mme de Dino, un souci de subir le voisinage de ces bourgeoises, aux manières communes, elle, si dédaigneuse, si orgueilleuse de ses titres nobiliaires. Seulement, elle produisait, dans la société de ces petites personnes, une admiration, causée par son caractère énergique ; satisfaction dont elle jouissait. Talleyrand reconnaissait cette supériorité, et ne manquait pas de la vanter. Un jour qu'il dînait chez le duc d'Orléans, Mme de Dino y était invitée aussi ; dans le monde, il était admis que l'oncle ne se séparait plus de sa nièce.

De Broglie causait avec Talleyrand de cette jeune femme si attrayante, et il rapporte, en ses

1. *Mémoires* de la comtesse de Boigne, t. II, p. 271, sur de Villèle. Son humble origine, ses formes vulgaires, sa tournure hétéroclite, sa voix nasillarde le tinrent encore éloigné des salons ; mais il commençait à avoir une grande influence à la Chambre des députés, et à grouper autour de lui le bataillon de l'opposition ultra.

Mémoires, que l'oncle disait de sa nièce, « qu'elle était d'un esprit sans bornes ». Plus loin, de Broglie ajoute : « sa figure est remarquable; elle a de beaux traits, mais elle a l'air maigrie par les préoccupations. Ses yeux ont un feu perçant; il y a, sur son visage, une expression plus âgée qu'elle, ses passions sont d'une autre époque de la vie. (C'était en 1822, elle avait alors vingt-neuf ans). Sa conversation est sérieuse et préparée, mais très bien rédigée. On y sent une impétuosité sourde et contenue. On voit qu'elle est à la fois, emportée et de patience forte. Dans le même moment, elle laisse voir sa colère et la contient. » C'était elle, déjà, qui inspirait et dirigeait les résolutions de son oncle. Il n'agissait plus que d'après ses conseils. Un autre jour, chez de Broglie, Mme de Dino se montrant maussade, tranchante et formelle, de Broglie nous en donne la raison ; c'est qu'à sa table dînait La Fayette, et que la nièce redoutait ce rapprochement pour l'ambition de son oncle, et en tirait un mauvais présage. Tout usé qu'il fût, démodé, et portant les stigmates d'une carrière trop accidentée, le vieillard ambitionnait, sans cesse, une action effective dans le gouvernement. Aussi bien, en dehors même des salons réguliers, il fréquentait le salon des femmes intrigantes, très nombreuses alors, celui d'une dame de Bourcke, ancienne danseuse en Italie, qui s'était fait épouser par un ministre du Danemark, et devenue veuve, recevait chez elle ceux qui s'étaient associés pour combattre le ministère. On y voyait, réunis souvent, le maréchal Soult disgracié, le général Sebastiani, le général Foy, le général Belliard, Molé, Dalberg, Stanislas de Girardin, qui s'encourageaient les uns les autres à une opposition très ferme aux lois en projet. Ce salon, au surplus n'était pas le seul de

cette nature, imité par celui de lady Oxford, par celui de mistress Hutchinson. Le gouvernement averti s'empressa d'expulser ces nobles aventurières, et ces salons disparurent.

Lorsqu'il allait à Valençay, Mme de Dino l'y suivait. Comme lui, elle ressentait un dédain marqué pour la société de Paris, et, en ses lettres à ses amis, elle leur parle du plaisir, du bonheur même que lui donnaient la solitude, le calme des champs, et ses méditations à la lecture des philosophes de son choix, Pascal, La Bruyère, le Phédon de Platon; si bien qu'à la fin elle leur écrivait : « il n'y a de beau que la mort; encore faut-il savoir bien mourir. » Talleyrand prétendait, au surplus, que l'office de courtisan l'obsédait et pour se le persuader à soi-même, il affirmait que le séjour à la campagne lui était plus agréable que celui de Paris. Et puis, tous les deux y attiraient un nombre très grand de visiteurs. Comme distraction, l'oncle recherchait les longues promenades, en voiture, dans les allées du parc, et la nièce montait à cheval. Le vieux diplomate se plut bien davantage à Valençay lorsqu'il en devint maire. Il y goûtait des joies puériles qui émerveillaient sa nièce.

Aux vacances, le château et le parc se remplissaient des cris enthousiastes et des rires des jeunes enfants de la duchesse. Le lieu ressemblait alors à un pensionnat, écrit-elle à ses amis; les précepteurs couraient la chasse avec leurs élèves, mais, ajoute-t-elle, ils y lisaient Horace qui accaparait leur attention et les chevreuils passaient entre les jambes et fuyaient devant eux, sans craindre la blessure des plombs meurtriers. Elle aimait ce mouvement, ces joies, ces distractions juvéniles, qui lui faisaient oublier son train de vie et ses soucis, sans dire les-

quels. La fin de ses lettres dénonçait des pensées amères, fatigantes, lancinantes. « Ne me demandez des nouvelles, d'aucune façon, écrivait-elle. Je n'en sais et n'en veux rien savoir. J'ai du bien-être, c'est beaucoup; c'est si rare. J'ai cessé d'en jouir, et pour cela, il ne faut penser ni à la veille, ni au lendemain. » Sa vie près de Talleyrand était-elle si douloureuse ?

Le château de Valençay, avec le plus grand air, rappelait les anciennes demeures féodales et celui qui y arrivait pour la première fois demeurait ébloui. Barante, qui y séjourna pendant quelques jours, écrivait à sa sœur :

« Me voici dans ce grand château où tout est magnifiquement hospitalier, où règne une richesse aristocratiquement dépensée, dont il n'y a plus, ou dont il n'y a pas encore un autre exemple en France. C'est un parc de trois cents arpents, avec des troupeaux de daims et de chevreuils. Ce sont de vastes forêts, percées comme le bois de Boulogne, où l'on se promène aussi facilement que dans un jardin. Ce sont des chasses, des chevaux, des calèches, au service des hôtes. C'est ensuite une population de commensaux de toutes sortes, médecin, aumônier, précepteurs, musiciens, gens d'affaires; puis un mobilier très riche, des marbres, des tableaux, des gravures, une bibliothèque de dix mille volumes, enfin tout ce que l'on raconte des châteaux en Angleterre. Les promenades en voiture sont un des principaux plaisirs d'ici, et, dès hier, M. de Talleyrand m'en a fait faire une de quelques lieues, l'agrémentant de sa conversation, si pleine de souvenirs et si spirituelle. Ce lieu lui plaît. Il le montre avec complaisance, et l'on voit, malgré sa négligente indifférence, que c'est une sorte d'affection pour lui. Quant à Mme de Dino, elle semble aussi

fort contente de son séjour ici. Elle monte beaucoup à cheval, court la chasse et emploie son activité, en mouvements. M. Piscatory est reparti avant-hier. M. Bertin de Vaux, une heure après mon arrivée. M. Archambault de Périgord y est encore. M. de Montrond est un peu perclus de rhumatismes. Il ne se fait guère aux peines et aux obstacles physiques, lui qui n'a jamais rencontré ni peines, ni obstacles moraux. »

Lorsque les visiteurs s'espacèrent, lorsque la lassitude de ce séjour embruma l'esprit des deux hôtes qui y habitaient, ils voyagèrent. Ils parcoururent la Savoie et la Suisse où ils se rencontrèrent avec les gens distingués de ces pays, les Rillet, les Eynard, les Pictet, M. de Châteauvieux. M. de Sismondi, M. Dumont. Puis, ils s'installèrent à Marseille, dans une maison de campagne à peu de distance de la ville, et le vieil oncle, écrit la nièce, rajeuni par la douce chaleur du soleil, retrouva son appétit. Ils étaient, au surplus, très bien accueillis par les hauts fonctionnaires, par le receveur général Bricogne, par le préfet qui leur envoyait sa loge au théâtre, par le maire qui, pour Mme de Dino, organisait des bals, par le duc d'Albuféra qui commandait les troupes de la région, et par l'amiral Verhuel, la flotte. Et dans cette maison de campagne, ayant vue sur la mer, Mme de Dino s'accoudait à la fenêtre et rêvait, éprouvant, dit-elle, la délicieuse sensation d'être délivrée d'elle-même. Que de choses laisse supposer cet aveu ! De Marseille ils se rendirent à Hyères où elle se plaignit de l'abondance des fruits, cédrats, oranges, olives, et de la pénurie du papier à lettres. C'est cela surtout qu'elle y remarqua.

A la fin, Valençay ne suffit plus à la distraction de l'heureux propriétaire. Talleyrand acheta, sur la

frontière de Belgique, à Pont-de-Sains, une maison de campagne qui n'était ni un château, ni une ferme, mais une maison de maître de forges, placée entre un étang et une usine, entourée, écrit Mme de Dino, « d'une prairie et cernée par d'immenses forêts, qui contiennent les plus beaux arbres qu'on puisse voir. Point d'autre vue que celle de ces bois ; point d'autre bruit que celui du marteau des forgerons. Du reste, un silence, un repos, une retraite absolue... » Ce qu'y faisait Talleyrand ?... Il y rêvait et y travaillait. C'est la première fois que l'on applique ces verbes à ce personnage... A quoi rêvait-il ; à quoi travaillait-il ? Elle ne le dit pas. Mais elle se plaît à Pont-de-Sains, parce qu'elle y retrouve la température et la belle végétation de son pays, de l'Allemagne à laquelle elle pense toujours. Pont-de-Sains était pour elle le contrepied de Valençay.

Valençay appartenait à Talleyrand. Elle voulut avoir aussi son chez soi. La campagne l'avait prise par tous les plaisirs qu'elle y trouvait.

Elle acheta, non loin de Saumur, un château situé au-dessus de la Loire, Rochecotte, moins beau, certes, que Valençay, mais presque aussi luxueux, dont elle s'occupa d'embellir et les décors et l'ameublement. Rien ne s'y voyait, comme ailleurs. C'étaient — chose rare à cette époque — des meubles chinois, des porcelaines japonaises, des tentures soyeuses se mariant avec un art exquis aux objets qu'elles drapaient. Les jardins, dessinés à la française, étaient ornés de pelouses et de massifs de fleurs, qu'encadraient de longues charmilles, formant des allées ombreuses où l'air, léger et toujours frais, favorisait l'apaisement des nerfs trop excités. L'architecture du château, bâti à mi-côte de la colline, au pied de laquelle coulait le

fleuve, s'offrait aux regards à angles droits, s'harmonisant au tracé rectiligne du jardin, paré de belles eaux jaillissantes. Et la duchesse à ses amis louait complaisamment son séjour. Elle aimait Rochecotte, disait-elle, parce que le château lui appartenait, qu'elle en jouissait à sa guise, à son caprice, à sa volonté, qu'elle le transformait suivant ses désirs, sans crainte d'une réprimande. Elle bâtissait, ou démolissait, et personne ne la pouvait blâmer. Elle modifiait les dessins de ses plates-bandes, la nature de ses fleurs; et c'était toujours bien. Non pas, écrit-elle à Barante, qu'elle eût l'intention de reproduire, autour du château, de nouveaux jardins de Sémiramis. Ses soins de campagne se bornaient à faire détruire les taupes dans son jardin potager et acclimater des lapins dans ses bois. Comme à Valençay, son plus grand plaisir était de monter à cheval, « et sous la décence du poitrail de l'animal », c'est-à-dire jambe de cy, jambe de là, elle parcourait le pays en tous sens. La comtesse de Boigne prétend que la duchesse s'était attachée à Rochecotte, parce que, près de ce château, habitait un personnage qui lui avait touché le cœur. Ce n'est peut-être qu'une médisance. Serait-ce vrai, le pays y gagnait les nombreuses libéralités de la châtelaine. Elle y avait construit des écoles pour les petites filles, des maisons de refuge pour les vieillards, des hospices pour les infirmes, sous la direction de sœurs de charité qu'elle visitait souvent. A ce sujet, plus tard, recevant chez elle des Anglaises, connues à Londres où Talleyrand représentait la France comme ambassadeur, elle se moque de ces amies qui s'étonnaient de la voir abordable par tous les pauvres de la campagne, entrant, sans façon, dans les écoles, même en robe de soie, dût-elle

être froissée, ou salie par les petites écolières.

Si Talleyrand n'eut pas eu besoin d'elle à Paris, elle ne serait plus sortie de Rochecotte. Entre le monde et elle, il y avait une brèche qui s'élargissait chaque jour. La faute lui était imputable, sans doute, ne sachant dissimuler ni ses antipathies, ni ses rancunes. Mais Talleyrand ne pouvait plus vivre loin d'elle. Il se sentait vieillir. Dès que ses jambes s'affaiblissaient, il redoutait une issue fatale. Il craignait la mort. La présence de sa nièce le rassurait, remontait son esprit et son courage. Comment eût-il supporté, sans elle, les atteintes déshonorantes de la brochure du duc de Rovigo, qui l'accusait formellement d'avoir poussé Bonaparte à l'exécution du duc d'Enghien ? Comment eût-il surmonté l'offense du marquis de Maubreuil, à la cérémonie du sacre de Charles X ? Le marquis était certainement un sacripant, un coquin ; il avait souffleté Talleyrand sur le parvis de la cathédrale de Reims, et ainsi s'était vengé de l'oubli des récompenses promises pour les mauvaises actions dont il s'était chargé. Talleyrand ne cessait de répéter qu'il avait reçu non pas un soufflet, mais un coup de poing « qui l'avait assommé comme un bœuf ». De cette manière, il subit cet affront qu'il ne considérait que comme l'agression d'un malfaiteur. « Il avait été assommé comme un bœuf!... » Et près de sa nièce, il trouvait des consolations pour ces outrages cuisants.

Forcée de venir à Paris pour le mariage de son fils aîné avec Mlle Alix de Montmorency — (à l'occasion de ce mariage, Charles X créa le fils de Mme de Dino duc de Valençay) — elle y fait des visites qui la désolent. Elle y passe deux mois et rentrée à Rochecotte, l'hiver à peine terminé, elle écrit que ces deux mois lui ont paru stupides...

« J'étais à bout de toutes mes facultés, lit-on dans une de ses lettres. Je perdais ce que j'ai d'idées raisonnables, sans acquérir aucune facilité, ni aucune grâce dans l'autre route. » C'était en 1829; l'esprit public s'éloignait des Bourbons sous les attaques des libéraux. Talleyrand avait pris Thiers en affection, et les *Mémoires* de l'époque assurent que le *National* avait été fondé avec l'argent que le vieux diplomate, toujours à la poursuite d'une popularité fuyante, avait fourni au petit ambitieux [1]. Au mois de juin 1830, l'oncle et la nièce partirent de Paris, l'un pour Valençay, l'autre pour Rochecotte, quoi qu'on leur eût dit que les populations des campagnes fussent très excitées, et que, dans la Touraine, des incendies fussent possibles. Qu'importe! Elle ne s'éloignera pas et restera à Rochecotte, dit-elle... « Affronter le danger, c'est risquer moins que de le fuir. »

1. Quelques années après, en décembre 1833, les relations de Talleyrand avec Thiers étaient devenues fréquentes, et la duchesse écrivait à la suite d'un dîner chez le petit homme qui se préparait une destinée brillante : « J'ai été hier dîner avec M. de Talleyrand chez Thiers. Il n'y avait que lui, sa femme, son beau-père, sa belle-mère, Mignet qui disait des pauvretés sur l'Espagne et Bertin de Vaux qui ne parlait que des combats de taureaux qu'il avait vus à Saint-Sébastien. Mme Thiers, qui n'a que seize ans, paraît en avoir dix-neuf. Elle a de belles couleurs, de beaux cheveux, de jolis membres bien attachés, de grands yeux qui ne disent rien encore, la bouche désagréable, le sourire sans grâce et le front trop saillant. Elle ne parle pas, répond à peine et semblait nous porter tous sur ses épaules. Elle n'a aucun maintien, aucun usage du monde, mais tout cela peut venir. Elle ne fera peut-être que trop de frais pour d'autres que pour son petit mari qui est très amoureux, très jaloux, mais jaloux honteux, à ce qu'il m'a avoué. Les regards de la jeune femme pour lui sont bien froids. Elle n'est pas timide, mais elle a l'air boudeur et n'a aucune prévenance. Je croyais à Mme Dosne des restes de beauté, mais il m'a paru qu'elle n'avait jamais pu être jolie. Elle a un rire déplaisant qui a de l'ironie sans gaîté. Sa conversation est spirituelle et animée, sa toilette était d'un rose, d'un jeune, d'une simplicité affectée qui m'a étonnée. »

III

La révolution de 1830 servit l'ambition du vieil homme d'État, qui consentit, sans trop se faire prier, malgré sa vieillesse presque octogénaire, à représenter la France en Angleterre comme ambassadeur. Au temps du duc d'Orléans, il se montrait souvent au Palais-Royal, et peu aux Tuileries. Il n'abandonna donc pas Louis-Philippe, et il partit pour l'ambassade de Londres, toujours avec sa nièce, qui devint son Égérie. Elle considérait comme un devoir, de ne point se séparer du vieillard, satisfait de sentir près de lui quelqu'un dont il put recevoir les impressions, en lui confiant ses projets et ses pensées. « Ouverture de cœur », disait-elle. Et par ces « ouvertures », comme elle appelait ces confidences, elle, autant que lui, gérait l'ambassade. On le devine, au surplus, dans les lettres à ses amis, qu'elle entretenait de toutes les affaires de France. A partir de ce jour, elle est plus heureuse. La société de Paris, si troublée à à cette époque, si divisée en coteries, et naguères si peu bienveillante pour elle, ne lui était plus à charge. En retour, elle se livrait tout entière au monde officiel de Londres qu'elle accueillait, en ses salons, avec une grâce charmante, accaparant ainsi une solide autorité sur les hommes politiques en relations avec son oncle.

A Londres, écrit la comtesse de Boigne, « elle tenait une très grande maison dont elle faisait parfaitement les honneurs. Ils avaient réussi, l'un et l'autre, à se mettre en tête de tout ce qui menait la mode, et là, elle se retrempe dans ses habitudes aristocratiques, qui s'étaient rouillées à Roche-

cotte. » Après ces compliments, arrive la piqûre de cette mauvaise langue de comtesse, car elle ajoute sur la duchesse : « Lorsqu'après avoir mis beaucoup de diamants, elle s'est assise une ou deux heures, sur une première banquette, dans un lieu brillant de bougies, avec quelques altesses au même rang, elle trouve sa soirée très bien employée. Elle pousse le goût des affaires jusqu'à l'intrigue dans le reste de la journée ; car ce qu'on appelle la conversation, l'échange des idées, sans un but intéressé et direct, ne l'amuse pas. »

Et les lettres assez fréquentes de la duchesse contiennent des remarques très fines et des jugements très motivés sur tous ceux qui l'entourent, sur tout ce qu'elle voit et observe. Les carlistes, nombreux alors en Angleterre, se démènent beaucoup, écrit-elle, mais sans succès. Holyrood, c'est-à-dire le lieu d'exil de Charles X, souffre de la zizanie qui divise tous les Bourbons ; la duchesse de Berry les a quittés et s'est réfugiée à Bath où elle s'occupe de ses affaires « les plus intimes et les plus privées ». A Mme de Gontaut, le roi refuse l'autorisation d'aller en France y voir sa fille ; en retour la même Mme de Gontaut raconte Holyrood à Londres « d'une façon piquante et très sarcastique ». C'est ensuite Lamartine, venu en Angleterre, que la duchesse trouve si prétentieux qu'il écarte de lui toute sympathie ; de même elle rapporte les moqueries dont fut victime durant son ambassade le « pompeux » Chateaubriand, tandis que « l'aimable duc de La Châtre et le simple Latour-Maubourg » ont laissé des regrets encore vivants. Quant à M. de Polignac, s'il n'a pas réussi, « c'est que sa femme était une Anglaise de la seconde société et très prodigue ». Et par

tous ces petits commérages, nous sommes très au courant de la vie des Français au delà de la Manche.

Le choléra a fait de nombreuses victimes en France. Molé a perdu sa femme. L'oncle et la nièce envoient leurs condoléances à l'infortuné mari, et elle regrette, dit-elle à Barante, que Molé ne soit plus de leurs amis. Elle s'appesantit sur le personnage, elle le détaille, elle le dissèque, et voici, avec quelle finesse elle place sous nos yeux cet homme un peu compliqué. « Il est si distingué, comme esprit comme langage, comme manières, comme figure, il a toujours exercé une si réelle séduction sur moi, dans nos nombreuses conversations, que tout ce que son caractère laisse à désirer, comme force, simplicité, et peut-être même comme droiture, n'a jamais pu m'ôter le goût que j'ai pour sa personne, ni le regret, que des circonstances, qui ont mis ses défauts plus en lumière que ses qualités, nous aient placé si fort à distance les uns des autres. »

Voici un autre exemple de son intelligent diagnostic sur ses amis. C'est de Royer-Collard qu'elle parle, de ce philosophe pour qui elle professait une grande affection. « Il lui plairait, disait-elle au sujet des élections récemment terminées en France, de l'entendre vaticiner sur son trépied, car rien n'égalait, pour elle, l'intérêt et le jeu vif de cette imagination lugubre et mobile. » Deux épithètes, assurément d'un grand prix, accolées au nom de Royer-Collard, car ce philosophe, « lugubre et mobile », était jugé presque de la même façon par la duchesse de Broglie qui avait dit quelques années auparavant : « Royer-Collard a perdu la tête, à force de douter et d'affirmer. Toutes les difficultés qu'il aperçoit lui donnent le vertige. Il

n'a pas voulu être ministre par peur. (C'était sous la Restauration.) Il ne veut plus rien faire, ni rien dire, par peur aussi des clameurs générales. »

Ces lettres de Mme de Dino sont précieuses. Elles indiquent, par quelques traits saillants et caustiques, les mœurs de l'époque.

Lisez comme elle réussit à peindre l'outre-cuidance des petits jeunes gens qui, neveux ou parents des bourgeois ambitieux possédant le pouvoir, et au profit de qui s'était accomplie la révolution de 1830, arrivaient, comme des importants dans les ambassades, le prenant de très haut et sur un pied d'égalité avec des personnages rassis comme Talleyrand. Il est plaisant d'entendre gémir la duchesse sur les incartades de ces petits intrigants. « Nous avons été victimes d'une nuée de Français, écrit-elle, pour la plupart inconnus, pleins d'exigences pour l'ambassade, et souvent très embarrassants à produire. Nous nous sommes cependant exécutés de bonne grâce, et je vous assure que nous nous conduisons très bien ; mais là encore nous ne comprenons pas. C'est donc là le beau monde actuel de Paris ! Il nous vient surtout des petits recommandés de nos différents ministres qui sont d'une suffisance, d'un tranchant, d'une pédanterie inouïs, avec des façons de parler incompréhensibles. L'autre jour, un protégé de Guizot dit à dîner chez nous pour vanter la connaissance des hommes de son patron, qu'il a un *grand frottement d'individualités.* Est-ce que c'est ainsi que la nouvelle loi primaire apprendra à parler? Un autre petit monsieur, venant de la rue des Capucines (Ministère des Affaires étrangères) dit avec dédain que Mme de Sevigné n'avait pas *l'esprit philosophique, sans lequel on ne saurait avoir de style.* C'est vraiment curieux ; et on rirait,

si on n'était pas honteux. Vous n'avez pas idée des grimaces rébarbatives que cela fait faire à M. de Talleyrand. »

Elle n'épargne pas davantage Dupin qui est allé à Londres se montrer à l'ambassade, espérant se concilier les bonnes grâces des chancelleries, et se faire agréer, plus tard, comme ministre des Affaires étrangères et président du conseil[1]. Hélas! Dupin, naïf bourgeois, ignorait que les chancelleries se moquaient de sa mauvaise éducation, de ses manières vulgaires : sentencieux et criard, dit-elle, comme un vrai procureur, avec la plus lourde vanité plébéienne, crachant outrageusement et publiquement dans son mouchoir à carreaux qu'il dépliait comme une serviette. Pas davantage, elle n'épargne Bignon, un ami de Talleyrand et fonctionnaire d'ambassade, se plaignant « de sa doucereuse fausseté », et le comparant au mielleux et subalterne Vitrolles, « dont il avait un peu la figure, beaucoup le parler et surtout le maintien ». Pas davantage Montrond, insupportable à Talleyrand, lorsqu'il venait à Londres, Montrond qui voudrait s'immiscer dans tous les secrets de l'ambassade, parce qu'il touche mille louis par mois sur les fonds de police du minis-

1. « Dupin désire le portefeuille des Affaires étrangères. Il a cherché à l'emporter de vive force, il y a deux ans, et le roi ayant essayé alors de lui faire comprendre qu'il ne serait peut-être pas tout à fait propre à ce genre d'affaires, M. Dupin eut une grande explosion de colère, et prenant un de ses pieds entre ses mains, en montrant la semelle de son soulier au roi, il lui dit: « Oh! oh! c'est donc parce que j'ai des clous à mes souliers que je ne puis traiter avec *Monsieur lord Grandville*? » C'est à la suite de cette explication, qui devint de plus en plus insolente de la part de M. Dupin, que le roi, en dépit de son indulgence et de ses habitudes, se prit à son tour d'une telle rage, que, saisissant M. Dupin par le collet, et appuyant son poing fermé sur la poitrine, il le poussa hors de sa chambre » (*Chronique de la duchesse de Dino.*)

tère des Affaires étrangères. Il fit fiasco en son voyage et la duchesse s'apitoie sur le sort de ce triste débris de tous les régimes politiques. Pourquoi ne se brûlait-il pas la cervelle ? Et Talleyrand de répondre que Montrond n'en ferait rien, parce qu'il n'avait jamais pu s'imposer la moindre privation et qu'il ne s'imposerait pas plus la privation de la vie que toute autre [1].

Ce sont ensuite les Anglais qu'elle attaque fort plaisamment, et sans indulgence, surtout lord Brougham, alors chancelier du ministère. « Cet étrange chancelier, sans dignité et sans convenance, dit-elle, sale, cynique, grossier, se grisant de vin et de paroles, vulgaire dans ses propos, mal appris

1. Autre portrait tiré des *chroniques* de la duchesse, daté d'octobre 1834 et de Valençay... « Parmi les arrivants au château, hier soir, nous avons eu le baron de Montmorençy et la comtesse Camille de Sainte-Aldegonde. Le baron de Montmorençy a été autrefois, au moment d'être le Lauzun de la Mademoiselle du temps (Mme Adélaïde sœur du roi). Elle avait fait offrir sa main au baron de Montmorency, mais à la condition qu'elle ne changerait point son nom, ce que M. de Montmorency, refusa ; et quoiqu'il ait décliné l'honneur de l'alliance, il est resté fort intime avec Neuilly... Mme de Sainte-Aldegonde habite un joli château entre Valençay et Blois. Elle est dame de la reine et grande amie du baron de Montmorency. Elle a été d'abord la femme du général Augereau, elle est du même âge que moi, et nous avons fait notre entrée dans le monde à la même époque. Nous avons toutes deux été dames du palais de l'impératrice Marie-Louise ; nous ne nous sommes cependant pas vues beaucoup, parce qu'elle suivait son mari à l'armée et ne venait guère à la Cour. A la chute de l'empereur, nous nous sommes perdues de vue complètement. Mme de Sainte-Aldegonde a été extrêmement belle, et si elle avait une expression plus agréable, elle le serait encore. Mais elle n'a jamais eu l'air doux, grâce à des sourcils trop noirs et remontés. Le moelleux de la première jeunesse étant passé, il en résulte quelque chose de cru qui n'est pas attirant. Elle a le verbe un peu haut, et quoique polie et assez bien élevée, elle manque de cette aisance et de cette obligeance facile qui ne s'acquièrent que dans les premières habitudes élégantes de la vie. Quand elles manquent au berceau, on peut être convenable, on n'est jamais distingué. Mais, enfin, à tout prendre, elle est bien. »

dans ses formes, venant dîner ici, en redingote, mangeant avec ses doigts, me tapant sur l'épaule, et racontant cinquante ordures. Sans les facultés extraordinaires qui le distinguent, comme mémoire, instruction, éloquence et activité, personne ne le repousserait plus vivement que lord Grey (Grey était premier ministre en mai 1834). Je ne connais pas deux natures qui me paraissent plus diamétralement opposées. Lord Brougham, merveilleux aux Communes, est un perpétuel objet de scandale à la chambre haute où il met tout, sens dessus dessous, où lui, chancelier, est souvent rappelé à l'ordre, où il embarrasse lord Grey à tout moment, par ses incartades. » Et quelle jolie silhouette de Palmerston, en août 1834, lorsque celui-ci a invité à dîner Talleyrand et la duchesse, à l'occasion de leur départ de l'ambassade. Elle n'aime pas Palmerston. On va en juger. » Je l'ai regardé, et de près, hier, écrit-elle en ses *Chroniques*. Il est rare d'avoir, aussi bien que lui, le visage de son caractère. Les yeux sont ternes et fauves, son nez retroussé, impertinent; son sourire amer, son rire forcé; rien d'ouvert, ni de digne, ni de comme il faut, ni dans ses traits, ni dans sa tournure; sa conversation est sèche; mais, je l'avoue, elle ne manque pas d'esprit. Il y a, en lui, une pointe d'obstination, d'arrogance et de mauvaise foi, que je crois être un reflet exact de sa nature véritable. »

Voici maintenant pour les princes espagnols. Elle recevait chez elle le duc de Wellington, à l'époque où don Carlos, fuyant l'Espagne, vint débarquer à Londres; elle rapporte ce que le duc lui disait de ce prince. Rien n'égalait, d'après le duc, la saleté, la pauvreté et le désordre de ce roi et de cette reine d'Espagne et des Indes. Cela étonnait d'autant plus Wellington, qu'ayant trouvé de l'argent à Londres,

le roi et la reine auraient bien pu, disait-il, acheter quelque peu de linge et de savon. Touchant l'infante Marie, princesse de Portugal, femme de l'infant don Carlos, elle affirme que cette infante a beaucoup de courage et de décision. Toutes ces princesses de Portugal, ajoute-t-elle, sont « des démons en politique ou en galanterie, quelquefois les deux ensemble ».

Enfin Talleyrand et la duchesse rentrent à Paris, en 1834. Talleyrand ne pouvait plus supporter la manière d'agir à son égard du duc de Broglie, ministre des Affaires étrangères. Le vieux diplomate avait l'habitude de correspondre avec le roi, directement, par l'entremise de Mme Adélaïde ou de Mme de Vaudemont; et de Broglie, mis au courant de cet usage, le pratiqua pour lui-même, en adressant ses dépêches, non à Talleyrand ambassadeur, mais au ministre anglais. Il y avait donc, de ce chef, une animosité persistante entre les deux personnages. Aussi bien la duchesse s'associait pleinement au jugement de Pozzo di Borgo sur de Broglie. Pozzo lui reprochait « son esprit argumentateur et ses formes dédaigneuses ». Elle aussi.

Revenus à Paris, tous les deux ne pensaient pas s'y fixer. Ils auraient voulu aller à Vienne, comme ils étaient à Londres, y représenter la France. La duchesse y avait laissé de très doux souvenirs; Talleyrand une réputation inoubliable d'habileté et de haute politesse. Enfin, ils avaient formé le projet de négocier le mariage de la fille de la duchesse, la jeune Pauline, avec le prince Esterhazy. Mais ces désirs tombèrent à néant. Ils durent reprendre leurs ancienne vie, partageant leur existence entre Paris et leur séjour à la campagne. Quoique plus vieux de quatre ans, Talleyrand ne renonça pas à la po-

litique et ne rompit point ses relations avec les hommes importants du jour, avec Thiers et ses amis. Thiers prit sur le diplomate en retraite la plus grande influence, et ce fut le contraire de ce qu'avait rêvé Talleyrand; ce ne fut pas lui qui réagit sur Thiers. Toujours ambitieux, il mit son orgueil à répondre à toutes les invitations et ne refusa de prendre part à aucune fête. On le trouva dans tous les salons officiels, et à la cour, où, jadis, sous les Bourbons, il avait fini par ne plus paraître. La duchesse reprit ses réceptions, et dans l'intérêt de ses enfants, elle tâcha d'attirer chez elle, c'est-à-dire dans les salons de la rue Saint-Florentin, tout le grand faubourg, et de se faire, en ce centre de l'aristocratie la plus pure, une meilleure place qu'autrefois. Les salons n'étaient plus les mêmes; les vieilles douairières de la Restauration s'étaient retirées du monde; la mort en avait enlevé d'autres; et la duchesse de Dino, jeune encore, dont le prestige rapporté de Londres, et les nobles amitiés qu'elle y avait contractées, augmentaient l'auréole, ne désespérait pas de s'y créer un ascendant durable. Elle nourrissait un projet, d'ailleurs, qui devait aider à cette réintégration qu'elle désirait parmi les grandes familles de la noblesse; elle voulait réconcilier son oncle avec l'Eglise, lui faire abjurer ses erreurs et lui préparer une belle mort. En cette intention, elle recevait chez elle le jeune abbé Dupanloup, prêtre d'une haute intelligence, d'un grand savoir, d'une piété attachante. Elle écoutait ses conseils, se laissait guider par lui dans ses lectures qui étaient celles des œuvres les plus éloquentes de Fénelon, de Bossuet et du livre de l'*Imitation*. Elle le fit dîner même à la table de son oncle, qui demeura longtemps réfractaire aux paroles évangéliques du jeune abbé. Mais elle

comptait sur la dépression morale qui accablait Talleyrand, lorsqu'il éprouvait des palpitations inquiétantes, lorsque ses jambes refusaient de le porter, et qu'il devait se servir de béquilles. Elle s'appuyait, enfin, sur l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, avec lequel jadis elle avait été en coquetterie triomphante. La confirmation de sa fille avait rapproché d'elle le prélat.

Mgr de Quélen n'avait jamais été le favori des vieux royalistes de la restauration. Il avait su, néanmoins, insinuant et doux, se faire attribuer, en 1821, la succession du cardinal de Périgord. Jeune, il avait été le protégé du cardinal Fesch, oncle de l'empereur, plus tard celui du duc Decazes, deux causes de défaveur sur l'entourage du roi Charles X. Depuis la révolution de Juillet, son crédit était indiscutable, soutenu par la grâce, les formes charmantes, l'esprit, qui ornaient sa personne. Louis XVIII, aussi fin que lui, avait discerné parfaitement le but de sa conduite. Il l'avait vu tantôt partisan du ministère ou membre de l'opposition; gallican ou jésuite, selon le besoin; poursuivant la fortune par tous les moyens. « C'est un cardinal de Retz de salon, » avait-il dit de ce prélat ambitieux, « mais les temps sont changés; ce n'est pas dans le passé qu'il faut chercher ses modèles ».

La duchesse le jugeait de la même manière, et elle ne doutait pas qu'elle n'obtînt de lui tout ce qu'elle voudrait. L'archevêque lui avait annoncé, au surplus, les bonnes dispositions du pape, à l'égard de M. de Talleyrand, et les pouvoirs donnés par Sa Sainteté afin d'absoudre le renégat de ses erreurs, lorsqu'il viendrait à résipiscence. Non seulement l'archevêque de Paris possédait ces pouvoirs personnellement, mais encore l'autorisation de les déléguer aux évêques, dans le diocèse des-

quels M. de Talleyrand serait atteint de sa dernière maladie, nommément à l'archevêque de Bourges et à celui de Tours.

Les mois s'écoulaient, cependant, sans danger imminent pour son oncle, qui continuait à se mêler aux intrigues, entourant les ministres, trouvant son plaisir à considérer le mouvement des compétitions entre les personnages distingués du nouveau régime, Guizot contre Molé, Molé contre de Broglie, assistant aux séances de l'Académie où il allait lire l'éloge qu'il avait composé sur Reinhart, tandis que sa nièce voyageait et s'arrêtait à Baden-Baden pendant quelques semaines. De retour de son voyage, elle emmena son oncle à Valençay et à Rochecotte où vinrent faire leur cour tous les jeunes libéraux, Thiers et ses amis. Puis, à Paris, on la vit au bal des Tuileries avec sa jeune belle-fille, la duchesse de Valençay; et cette société du nouveau gouvernement, mêlée de noblesse et de bourgeoisie, lui inspira des lignes fort curieuses en ses *chroniques*... « Le palais éclairé est vraiment superbe, écrit-elle. Beaucoup de choses ont très bon air; beaucoup d'autres font contraste. Ainsi, par exemple, les fracs isolés, à travers la grande majorité des uniformes, quelques femmes fort parées, puis d'autres en bonnet de comptoir. Point de désordre, mais aucune distinction de salles, de places. On ne défile pas. C'est la cour qui entre, quand tout le monde est arrivé et qui fait le tour des dames, après quoi les hommes seuls défilent. Il y a un petit monsieur en uniforme qui précède et qui demande à chaque dame son nom, ce qui me paraît, pour les trois quarts, indispensable. »

Un soir, ayant dîné à l'ambassade d'Angleterre et sortant de table, M. de Talleyrand fut saisi d'un

étourdissement et il se laissa choir par terre. Relevé et ramené chez lui, il s'alita. Un anthrax survint, et ce fut le commencement de la fin. Il y eut, alors, au lit du moribond, toute la mise en scène de sa conversion depuis longtemps préparée. Il avait écrit lui-même un projet de lettre et un projet de déclaration à soumettre au Saint-Père. L'archevêque, Mgr de Quélen, les avait lus et les avait approuvés, et ils servirent de texte aux lettres que l'on fit signer au malade, le matin même de sa mort, par devant huit témoins au nombre desquels se trouvait Prosper de Barante. Ensuite M. de Talleyrand se confessa, reçut l'extrême-onction, et avec confiance il attendit sa dernière heure : 17 mai 1838. Il avait quatre-vingt-quatre ans. Quelques jours auparavant, son frère, le duc de Talleyrand-Périgord, était mort à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Après la mort de son oncle, et sa fille mariée à un fils du maréchal de Castellane, la duchesse de Dino retourna en Prusse, où elle était certaine de retrouver l'amitié du roi. Elle s'installa au château de Sagan, en Silésie, dans le duché que son père, le duc de Courlande, avait acheté des héritiers du grand Wallenstein. Depuis lors, sa vie se partagea entre ce pays de son enfance et la France, où elle compta toujours des amis très fidèles.

Ainsi s'écoula sa vie jusqu'au jour de sa mort, en 1868.

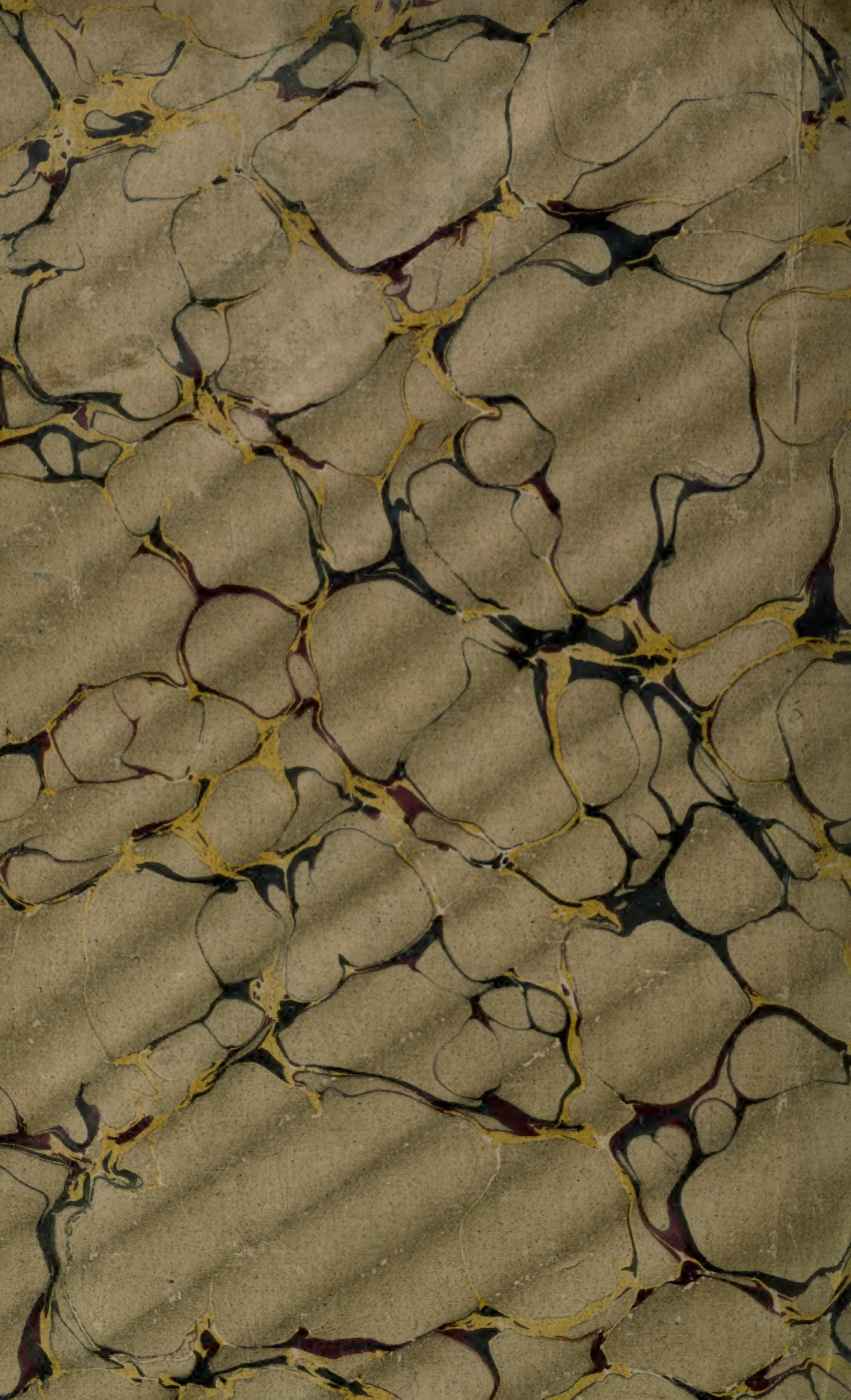
FIN

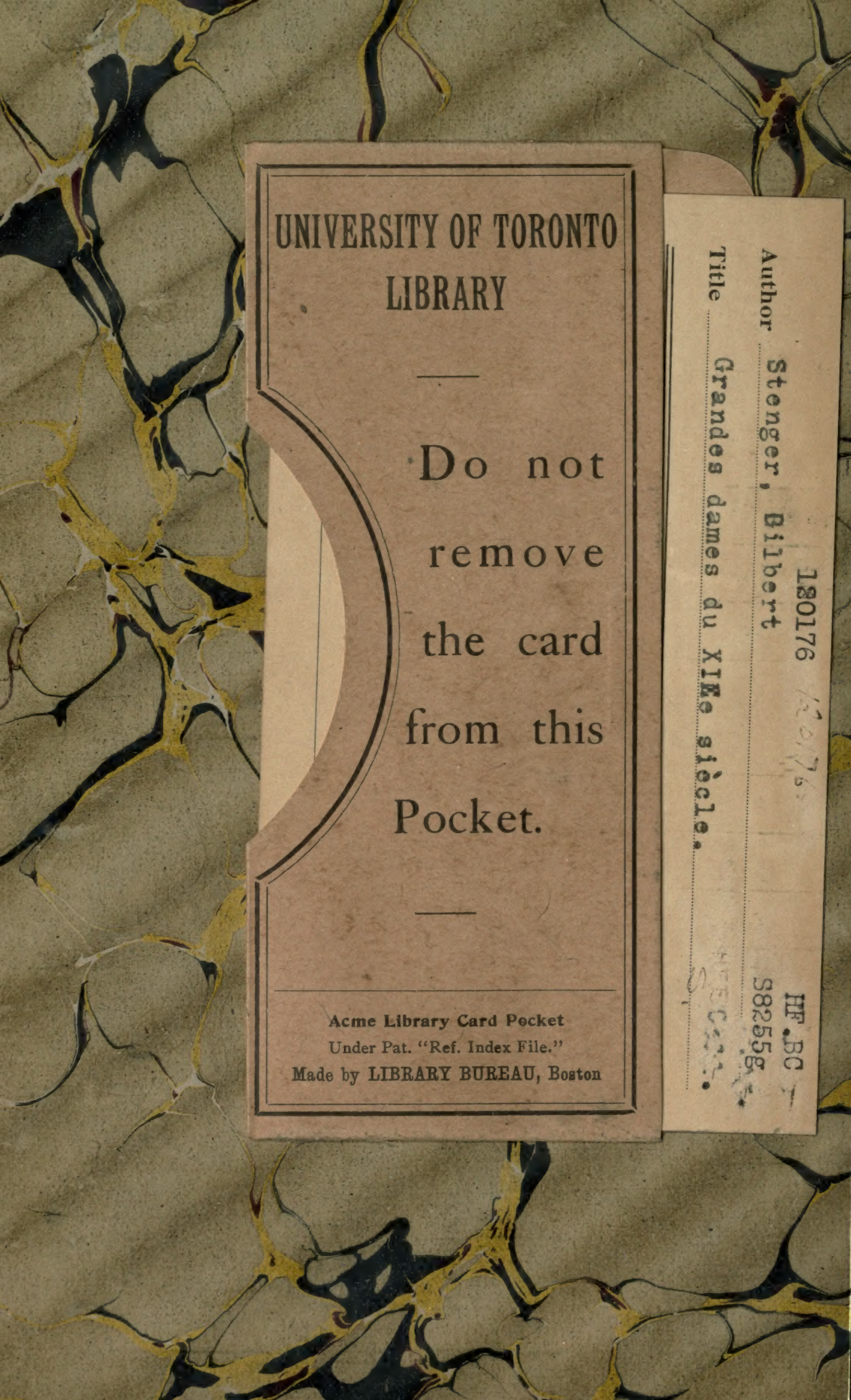
TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PORTRAITS

2831. — TOURS IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie.


Choffard




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston
180176
HF.BC
S8255g
Author Stenger, Gilbert
Title Grandes dames du XIXe siècle.

